This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

VI. 1775 (30)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TOME TRENTIÉME.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

TOME SIXIÉME.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

MAHOMÉTANS.

JE vous le dis encor, ignorans imbécilles, à qui d'autres ignorans ont fait accroire que la religion mahométane eſt voluptueuſe & ſenſuelle, il n'en eſt rien; on vous a trompés ſur ce point comme ſur tant d'autres.

Chanoines, moines, curés même, ſi on vous impoſait la loi de ne manger ni boire depuis quatre heures du matin juſqu'à dix du ſoir, pendant le mois de juillet, lorſque le carême arriverait dans ce tems; ſi on vous défendait de jouer à aucun jeu de hazard ſous peine de damnation; ſi le vin vous était interdit ſous la même peine; s'il vous falait faire un pélérinage dans des déſerts brûlans; s'il vous était enjoint de donner au moins deux & demi pour cent de votre revenu aux pauvres; ſi accoutumés à jouïr de dix-huit femmes on vous en retranchait tout-d'un-coup quatorze; en bonne foi oſeriez-vous appeller cette religion ſenſuelle?

Les chrêtiens latins ont tant d'avantages ſur les muſulmans, je ne dis pas en fait de guerre, mais en fait de doctrine; les chrêtiens grecs les ont tant battus en dernier lieu depuis 1769 juſqu'à 1773, que ce

Digitized by Google

n'eſt pas la peine de ſe répandre en reproches injuſtes ſur l'iſlamiſme.

Tâchez de reprendre ſur les mahométans, tout ce qu'ils ont envahi ; mais il eſt plus aiſé de les calomnier.

Je hais tant la calomnie que je ne veux pas même qu'on impute des ſottiſes aux Turcs, quoique je les déteſte comme tyrans des femmes & ennemis des arts.

Je ne ſais pourquoi l'hiſtorien du bas empire prétend (*a*) que *Mahomet* parle dans ſon *Koran* de ſon voyage dans le ciel : *Mahomet* n'en dit pas un mot ; nous l'avons prouvé.

Il faut combattre ſans ceſſe. Quand on a détruit une erreur, il ſe trouve toûjours quelqu'un qui la reſſuſcite.

Voyez l'article *Arot* & *Marot*, & *Alcoran*.

MAITRE.

QUe je ſuis malheureux d'être né ! diſait *Ardaſſan Ougli*, jeune icoglan du grand padisha des Turcs. Encore ſi je ne dépendais que du grand padisha. Mais je ſuis ſoumis au chef de mon oda, au capigi bachi ; & quand je veux recevoir ma paye, il faut que je me proſterne devant un commis du teſterdar, qui m'en retranche la moitié. Je n'avais pas ſept ans que l'on me coupa, malgré moi, en cérémonie, le bout de mon prépuce ; & j'en fus malade quinze jours. Le derviche qui nous fait la prière eſt mon maître ; un iman eſt encore plus mon maître ; le molla l'eſt encor plus que l'iman. Le cadi eſt un autre maître ; le cadileſquier l'eſt davantage ; le muphti l'eſt beaucoup plus

(*a*) XIIe. Vol. page 209.

que tous ceux-là enſemble. Le kiaïa du grand-viſir peut d'un mot me faire jetter dans le canal ; & le grand-viſir enfin peut me faire ſerrer le col à ſon plaiſir, & empailler la peau de ma tête, ſans que perſonne y prenne ſeulement garde.

Que de maîtres ! grand DIEU ! quand j'aurais autant de corps & autant d'ames que j'ai de devoirs à remplir, je n'y pourais pas ſuffire. O *Allah !* que ne m'as-tu fait chat-huant ! je vivrais libre dans mon trou, & je mangerais des ſouris à mon aiſe ſans maître & ſans valets. C'eſt aſſurément la vraie deſtinée de l'homme ; il n'a des maîtres que depuis qu'il eſt perverti. Nul homme n'était fait pour ſervir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé ſon prochain, ſi les choſes étaient dans l'ordre. Le clairvoyant aurait conduit l'aveugle ; le diſpos aurait ſervi de béquilles au cu-de-jatte. Ce monde aurait été le paradis de *Mahomet ;* & il eſt l'enfer, qui ſe trouve préciſément ſous le pont-aigu.

Ainſi parlait *Ardaſſan Ougli*, après avoir reçu les étrivières de la part d'un de ſes maîtres.

Ardaſſan Ougli, au bout de quelques années, devint bacha à trois queues. Il fit une fortune prodigieuſe ; & il crut fermement que tous les hommes, excepté le grand Turc & le grand-viſir, étaient nés pour le ſervir, & toutes les femmes pour lui donner du plaiſir ſelon ſes volontés.

MALADIE. MÉDECINE.

JE ſuppoſe qu'une belle princeſſe qui n'aura jamais entendu parler d'anatomie, ſoit malade pour avoir trop mangé, trop danſé, trop veillé, trop fait tout ce que font pluſieurs princeſſes ; je ſuppoſe que ſon médecin lui diſe, Madame, pour que vous vous por-

Digitized by Google

tiez bien il faut que votre cerveau & votre cervelet diſtribuent une moëlle allongée, bien conditionnée, dans l'épine de votre dos juſqu'au bout du croupion de votre alteſſe ; & que cette moëlle allongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite ; & quinze paires à gauche. Il faut que votre cœur ſe contracte & ſe dilate avec une force toûjours égale, & que tout votre ſang qu'il envoye à coups de piſton dans vos artères, circule dans toutes ces artères & dans toutes les veines environ ſix cent fois par jour.

Ce ſang, en circulant avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône, doit dépoſer ſur ſon paſſage de quoi former & abreuver continuellement la limphe, les urines, la bile, la liqueur ſpermatique de votre alteſſe, de quoi fournir à toutes ſes ſecrétions, de quoi arroſer inſenſiblement votre peau douce, blanche & fraîche, qui ſans cela ſerait d'un jaune griſâtre, ſéche & ridée comme un vieux parchemin.

LA PRINCESSE.

Eh bien, monſieur, le roi vous paye pour me faire tout cela ; ne manquez pas de mettre toute choſe à leur place, & de me faire circuler mes liqueurs de façon que je ſois contente. Je vous avertis que je ne veux jamais ſouffrir.

LE MÉDECIN.

Madame, adreſſez vos ordres à l'auteur de la nature. Le ſeul pouvoir qui fait courir des milliards de planètes & de comètes autour des millions de ſoleils, a dirigé la courſe de votre ſang.

LA PRINCESSE.

Quoi ! vous êtes médecin, & vous ne pouvez rien me donner ?

LE MÉDECIN.

Non, madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nétoyent votre

Digitized by Google

palais ; mais l'architecte l'a bâti. Si votre alteſſe a mangé goulument, je puis déterger ſes entrailles avec de la caſſe, de la manne & des follicules de ſéné ; c'eſt un balai que j'y introduis, & je pouſſe vos matières. Si vous avez un cancer, je vous coupe un teton, mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la veſſie, je puis vous en délivrer au moyen d'un dilatoire ; & je vous fais beaucoup moins de mal qu'aux hommes : je vous coupe un pied gangréné, & vous marchez ſur l'autre. En un mot, nous autres médecins nous reſſemblons parfaitement aux arracheurs de dents ; ils vous délivrent d'une dent gâtée ſans pouvoir vous en ſubſtituer une qui tienne, quelques charlatans qu'ils puiſſent être.

LA PRINCESSE.

Vous me faites trembler. Je croyais que les médecins guériſſaient tous les maux.

LE MÉDECIN.

Nous guériſſons infailliblement tous ceux qui ſe guériſſent d'eux-mêmes. Il en eſt généralement & à peu d'exceptions près, des maladies internes comme des plaies extérieures. La nature ſeule vient à bout de celles qui ne ſont pas mortelles. Celles qui le ſont ne trouvent dans l'art aucune reſſource.

LA PRINCESSE.

Quoi ! tous ces ſecrets pour purifier le ſang dont m'ont parlé mes dames de compagnie ! ce baume de vie du Sr. *le Lièvre*, ces ſachets du Sr. *Arnoud*, toutes ces pillules vantées par leurs femmes de chambre ?

LE MÉDECIN.

Autant d'inventions pour gagner de l'argent & pour flatter les malades pendant que la nature agit ſeule.

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Mais il y a des ſpécifiques.

LE MÉDECIN.

Oui, madame, comme il y a l'eau de Jouvence dans les romans.

LA PRINCESSE.

En quoi donc conſiſte la médecine ?

LE MEDECIN.

Je vous l'ai déja dit, à débarraſſer, à nétoyer, à tenir propre la maiſon qu'on ne peut rebâtir.

LA PRINCESSE.

Cependant il y a des choſes ſalutaires, d'autres nuiſibles.

LE MÉDECIN.

Vous avez deviné tout le ſecret. Mangez, & modérément, ce que vous ſavez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? l'exercice. Quelle réparera vos forces ? le ſommeil. Quelle diminuera des maux incurables ? la patience. Qui peut changer une mauvaiſe conſtitution ? rien. Dans toutes les maladies violentes nous n'avons que la recette de Molière, *ſeignare*, *purgare*, & ſi l'on veut, *cliſterium donare*. Il n'y en a pas une quatriéme. Tout cela n'eſt autre choſe, comme je vous l'ai dit, que nétoyer une maiſon à laquelle nous ne pouvons pas ajouter une cheville. Tout l'art conſiſte dans l'a-propos.

LA PRINCESSE.

Vous ne fardez point votre marchandiſe. Vous êtes honnête homme. Si je ſuis reine, je veux vous faire mon premier médecin.

Digitized by Google

LE MÉDECIN.

Que votre premier médecin ſoit la nature. C'eſt elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont pouſſé leur carrière juſqu'à cent années, aucun n'était de la faculté. Le roi de France a déja enterré une quarantaine de ſes médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier & conſultans.

LA PRINCESSE.

Vraiment j'eſpère bien vous enterrer auſſi.

MARIAGE.

SECTION PREMIÈRE.

J'Ai rencontré un raiſonneur qui diſait : Engagez vos ſujets à ſe marier le plutôt qu'il ſera poſſible ; qu'ils ſoient exempts d'impôt la première année, & que leur impôt ſoit réparti ſur ceux qui au même âge ſeront dans le célibat.

Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les régiſtres affreux de vos greffes criminels ; vous y trouvez cent garçons de pendus, ou de roués, contre un père de famille.

Le mariage rend l'homme plus vertueux & plus ſage. Le père de famille, prêt de commettre un crime, eſt ſouvent arrêté par ſa femme, qui, ayant le ſang moins brûlé que lui, eſt plus douce, plus compatiſſante, plus effrayée du vol & du meurtre, plus craintive, plus religieuſe.

Le père de famille ne veut pas rougir devant ſes enfans. Il craint de leur laiſſer l'opprobre pour héritage.

Digitized by Google

Mariez vos soldats, ils ne déserteront plus. Liés à leur famille, ils le feront à leur patrie. Un soldat célibataire n'est souvent qu'un vagabond, à qui il serait égal de servir le roi de Naples & le roi de Maroc.

Les guerriers Romains étaient mariés; ils combattaient pour leurs femmes & pour leurs enfans; & ils firent esclaves les femmes & les enfans des autres nations.

Un grand politique Italien, qui d'ailleurs était fort savant dans les langues orientales, chose très rare chez nos politiques, me disait dans ma jeunesse: *Caro figlio*, souvenez-vous que les Juifs n'ont jamais eu qu'une bonne institution, celle d'avoir la virginité en horreur. Si ce petit peuple de courtiers superstitieux n'avait pas regardé le mariage comme la première loi de l'homme, s'il y avait eu chez lui des couvens de religieuses, il était perdu sans ressource.

SECTION SECONDE.

Le mariage est un contrat du droit des gens, dont les catholiques romains ont fait un sacrement.

Mais le sacrement & le contrat sont deux choses bien différentes; à l'un sont attachés les effets civils, à l'autre les graces de l'église.

Ainsi lorsque le contrat se trouve conforme au droit des gens, il doit produire tous les effets civils. Le défaut de sacrement ne doit opérer que la privation des graces spirituelles.

Telle a été la jurisprudence de tous les siécles & de toutes les nations, excepté des Français. Tel a été même le sentiment des pères de l'église les plus accrédités.

Parcourons les codes théodosien & justinien, vous n'y trouverez aucune loi qui ait proscrit les mariages

Digitized by Google

des personnes d'une autre croyance, lors même qu'ils avaient été contractés avec des catholiques.

Il est vrai que *Constance*, ce fils de *Constantin* aussi cruel que son père, défendit aux Juifs sous peine de mort, de se marier avec des femmes chrêtiennes (*a*), & que *Valentinien*, *Théodose*, *Arcade*, firent la même défense, sous les mêmes peines aux femmes Juives. Mais ces loix n'étaient déja plus observées sous l'empereur *Marcien*; & *Justinien* les rejetta de son code. Elles ne furent faites d'ailleurs que contre les Juifs, & jamais on ne pensa de les appliquer aux mariages des payens ou des hérétiques avec les sectateurs de la religion dominante.

Consultez *St. Augustin*, (b) il vous dira que de son tems on ne regardait pas comme illicites les mariages des fidèles avec les infidèles, parce qu'aucun texte de l'Evangile ne les avait condamnés. *Quæ matrimonia cum infidelibus nostris temporibus jam non putantur esse peccata; quoniam in novo Testamento, nihil indè præceptum est, & ideò aut licere creditum est aut velut dubium derelictum.*

Augustin dit de même, que ces mariages opèrent souvent la conversion de l'époux infidèle. Il cite l'exemple de son propre père, qui embrassa la religion chrêtienne parce que sa femme *Monique* professait le christianisme. *Clotilde* par la conversion de *Clovis*, & *Théodelinde* par celle d'*Agiluf* roi des Lombards, furent plus utiles à l'église que si elles eussent épousé des princes orthodoxes.

Consultez la déclaration du pape *Benoît XIV* du 4 Novembre 1741, vous y lirez ces propres mots: *Quod vero spectat ad ea conjugia quæ absque formâ à Tridentino statuta, contrahuntur à catholicis cum*

(*a*) Code théod. tit. *de Judæis*, loi VI.
(*b*) *Lib. de Fide & operib.* cap. XIX. N°. 35.

Digitized by Google

hæreticis, sivè catholicus vir hæreticam fœminam ducat, sive catholica fœmina hæretico viro nubat. Si hujusmodi matrimonium sit contractum aut in posterum contrahi contingat, Tridentini formâ non servata, declarat sanctitas sua, alio non concurrente impedimento, validum habendum esse, sciens conjux, catholicus se istius matrimonii vinculo perpetuo ligatum.

Par quel étonnant contraste les loix françaises sont-elles sur cette matière plus sévères que celles de l'église ? la première loi qui ait établi ce rigorisme en France, est l'édit de *Louis XIV* du mois de Novembre 1680. Cet édit mérite d'être rapporté.

„ *Louis* &c. Les canons des conciles ayant condamné les mariages des catholiques avec les hérétiques comme un scandale public, & une prophanation du sacrement ; nous avons estimé d'autant „ plus nécessaire de les empêcher à l'avenir, que „ nous avons reconnu que la tolérance de ces mariages expose les catholiques à une tentation continuelle de sa perversion &c. A ces causes &c. „ voulons & nous plait, qu'à l'avenir nos sujets de „ la religion catholique, apostolique & romaine, ne „ puissent sous quelque prétexte que ce soit contracter mariage avec ceux de la religion prétendue réformée, déclarant tels mariages non valablement contractés, & les enfans qui en viendront illégitimes.“

Il est bien singulier que l'on se soit fondé sur les loix de l'église pour annuller des mariages que l'église n'annulla jamais. Vous voyez dans cet édit le sacrement confondu avec le contrat civil ; c'est cette confusion qui a été la source des étranges loix de France sur le mariage.

St. Augustin approuvait les mariages des orthodoxes avec les hérétiques, parce qu'il espérait que l'époux fidèle convertirait l'autre ; & *Louis XIV* les

Digitized by Google

condamne dans la crainte que l'hétérodoxe ne pervertisse le fidèle !

Il existe en Franche-Comté une loi plus cruelle ; c'est un édit de l'archiduc *Albert* & de son épouse *Isabelle* du 20 Décembre 1599, qui fait défense aux catholiques de se marier à des hérétiques, à peine de confiscation de corps & de biens. (*c*)

Le même édit prononce la même peine contre ceux qui seront convaincus d'avoir mangé du mouton le vendredi ou le samedi. Quelles loix & quels législateurs !

A quels hommes, grand DIEU, livrez-vous l'univers !

SECTION TROISIEME.

Si nos loix réprouvent les mariages des catholiques avec les personnes d'une religion différente, accordent-elles au moins les effets civils aux mariages des Français protestans avec des Français de la même secte ?

On compte aujourd'hui dans le royaume un million de protestans, (*d*) & cependant la validité de leur mariage est encor un problême dans les tribunaux.

C'est encor ici un des cas où notre jurisprudence se trouve en contradiction avec les décisions de l'église, & avec elle-même.

Dans la déclaration papale citée dans la précédente section, *Benoît XIV* décide que les mariages des protestans contractés suivant leurs rites, ne sont pas moins valables que s'ils avaient été faits suivant les formes établies par le concile de Trente ; & que l'époux qui devient catholique, ne peut rompre ce lien pour en

(*c*) Anciennes ordonnances de la Franche-Comté, liv. V. tit. XVIII.

(*d*) Cela est exagéré.

Digitized by Google

former un autre avec une perſonne de ſa nouvelle religion. (*e*)

Barac Levy, juif de naiſſance, & originaire d'Haguenau, s'y était marié avec *Mendel-Cerf*, de la même ville & de la même religion.

Ce juif vint à Paris en 1752, & ſe fit batiſer le 13 Mai 1754. Il envoya ſommer ſa femme à Haguenau de venir le joindre à Paris. Dans une autre ſommation il conſentit que cette femme, en venant le joindre, continuât de vivre dans ſa ſecte juive.

A ces ſommations, *Mendel-Cerf* répondit qu'elle ne voulait point retourner avec lui, & qu'elle le requérait de lui envoyer, ſuivant les formes du judaïſme, un libelle de divorce, pour qu'elle pût ſe marier à un autre juif.

Cette réponſe ne contentait pas *Levy*; il n'envoya point de libelle de divorce, mais il fit aſſigner ſa femme devant l'official de Strasbourg, qui, par une ſentence du 7 Septembre 1754, le déclara libre de ſe marier en face de l'égliſe avec une femme catholique.

Muni de cette ſentence, le juif chriſtianiſé vient dans le diocèſe de Soiſſons, & y contracte des promeſſes de mariage avec une fille de Villeneuve. Le curé refuſe de publier les bancs. *Levy* lui fait ſignifier les ſommations qu'il avait faites à ſa femme, & la ſentence de l'official de Strasbourg, & un certificat du ſecrétaire de l'évêché de la même ville, qui atteſtait que dans tous les tems il avait été permis dans le diocèſe, aux juifs batiſés de ſe remarier à des ca-

(*e*) *Quod attinet ad matrimonia ab hæreticis inter ſe celebrata, non obſervata forma à Tridentino præſcripta, quæque in poſterum contrahentur, dum modo non aliud obſtiterit canonicum impedimentum, ſanctitas ſua ſtatuit pro validis habenda eſſe; adeòque ſi contigat utrumque conjugem ad catholicæ eccleſiæ ſinum ſe recipere, eodem quo anteà conjugali vinculo ipſos animo teneri; etiam ſi mutuus conſenſus coram parocho catholico non renovetur.*

Digitized by Google

tholiques, & que cet uſage avait été conſtamment reconnu par le conſeil ſouverain de Colmar.

Mais ces piéces ne parurent point ſuffiſantes au curé de Villeneuve. *Levy* fut obligé de l'aſſigner devant l'official de Soiſſons.

Cet official ne penſa pas, comme celui de Strasbourg, que le mariage de *Levy* avec *Mendel-Cerf* fût nul ou diſſoluble. Par ſa ſentence du 5 Février 1756, il déclara le juif non recevable. Celui-ci appella de cette ſentence au parlement de Paris, où il n'eut pour contradicteur que le miniſtère public; mais par arrêt du 2 Janvier 1758 la ſentence fut confirmée; & il fut défendu de nouveau à *Levy* de contracter aucun mariage pendant la vie de *Mendel-Cerf*.

Voilà donc un mariage contracté entre des Français juifs ſuivant les rites juifs, déclaré valable par la première cour du royaume.

Mais quelques années après la même queſtion fut jugée différemment dans un autre parlement, au ſujet d'un mariage contracté entre deux Français proteſtans, qui avaient été mariés en préſence de leurs parens par un miniſtre de leur communion. L'époux proteſtant avait changé de religion comme l'époux juif. Et après avoir paſſé à un ſecond mariage avec une catholique, le parlement de Grenoble confirma ce ſecond mariage, & déclara nul le premier.

Si de la juriſprudence nous paſſons à la légiſlation, nous la trouverons obſcure ſur cette matière importante comme dans tant d'autres.

Par un arrêt du conſeil du 15 Septembre 1685, il fut dit, „ Que les proteſtans (*b*) pouraient ſe faire

(*f*) N'eſt-il pas bien plaiſant qu'en France le conſeil même ait donné aux proteſtans le nom de *religionaires*, comme ſi eux ſeuls avaient eu de la religion; & que les autres n'euſſent été que des papiſtes gouvernés par des arrêts & par des bulles.

Digitized by Google

„ marier, pourvu toutefois que ce fût en préſence
„ du principal officier de juſtice, & que les publica-
„ tions qui devaient précéder ces mariages, ſe
„ feraient au ſiége royal le plus prochain du lieu de
„ la demeure de chacun des proteſtans, qui ſe vou-
„ draient marier, & ſeulement à l'audience. "

Cet arrêt ne fut point révoqué par l'édit qui trois ſemaines après ſupprima l'édit de Nantes.

Mais depuis la déclaration du 14 Mai 1724, minutée par le cardinal de *Fleuri*, les juges n'ont plus voulu préſider aux mariages des proteſtans, ni permettre dans leurs audiences la publication de leurs bancs.

L'article XV. de cette loi, veut que les formes preſcrites par les canons ſoient obſervées dans les mariages, tant des nouveaux convertis que de tous les autres ſujets du roi.

On a cru que cette expreſſion générale, *tous les autres ſujets*, comprenait les proteſtans comme les catholiques; & ſur cette interprétation on a annullé les mariages des proteſtans qui n'avaient pas été revêtus des formes canoniques.

Cependant, il ſemble que les mariages des proteſtans ayant été autoriſés autrefois par une loi expreſſe, il faudrait aujourd'hui, pour les annuller, une loi expreſſe qui portât cette peine. D'ailleurs, le terme de *nouveaux convertis*, mentionné dans la déclaration, paraît indiquer que le terme qui ſuit n'eſt rélatif qu'aux catholiques. Enfin, quand la loi civile eſt obſcure ou équivoque, les juges ne doivent-ils pas juger ſuivant le droit naturel & le droit des gens?

Ne réſulte-t-il pas de ce qu'on vient de lire que ſouvent les loix ont beſoin d'être réformées, & les princes de conſulter un conſeil plus inſtruit, de n'avoir point de miniſtre prêtre, & de ſe défier beau-

Digitized by Google

coup des courtisans en soutane qui ont le titre de leurs confesseurs ?

MARIE MAGDELAINE.

J'Avoue que je ne sais pas où l'auteur de l'histoire critique de JESUS-CHRIST (*a*) a trouvé que *Ste. Marie Magdelaine* avait eu des *complaisances criminelles* pour le Sauveur du monde. Il dit page 130, ligne 11 de la note, que c'est une prétention des Albigeois. Je n'ai jamais lu cet horrible blasphême, ni dans l'histoire des Albigeois, ni dans leurs professions de foi. Cela est dans le grand nombre des choses que j'ignore. Je sais que les Albigeois avaient le malheur funeste de n'être pas catholiques romains ; mais il me semble que d'ailleurs ils avaient le plus profond respect pour la personne de JESUS.

Cet auteur de l'histoire critique de JESUS-CHRIST renvoye à la *Christiade*, espèce de poëme en prose, supposé qu'il y ait des poëmes en prose. J'ai donc été obligé de consulter l'endroit de cette *Christiade* où cette accusation est rapportée. C'est au chant ou livre 4, page 335, note 1 ; le poëte de la *Christiade* ne cite personne. On peut à la vérité, dans un poëme épique, s'épargner les citations ; mais il faut de grandes autorités en prose, quand il s'agit d'un fait aussi grave & qui fait dresser les cheveux à la tête de tout chrêtien.

Que les Albigeois ayent avancé ou non une telle impiété, il en résulte seulement que l'auteur de la *Christiade* se joue dans son chant IVe. sur le bord du crime. Il imite un peu le fameux sermon de *Menot.* Il introduit sur la scène *Marie Magdelaine* sœur de *Marthe* & du *Lazare*, brillante de tous les charmes

(*a*) Histoire critique de JESUS-CHRIST, ou analyse raisonnée des évangiles, page 130. note 3.

Digitized by Google

de la jeuneſſe & de la beauté, brûlante de tous les déſirs, & plongée dans toutes les voluptés. C'eſt, ſelon lui, une dame de la cour; ſes richeſſes égalent ſa naiſſance, ſon frère le *Lazare* était comte de Bethanie, & elle marquiſe de Magdalet. *Marthe* eut un grand appanage, mais il ne nous dit pas où étaient ſes terres. *Elle avait*, dit le chriſtiadier, *cent domeſtiques & une foule d'amans; elle eût attenté à la liberté de tout l'univers. Richeſſes, dignités, grandeurs ambitieuſes, vous ne fûtes jamais ſi chéres à Magdelaine, que la ſéduiſante erreur qui lui fit donner le ſurnom de pécherelle. Telle était la beauté dominante dans la capitale, quand le jeune & divin héros y arriva des extrémités de la Galilée.* (a) *Ses autres paſſions calmées cédent à l'ambition de ſoumettre le héros dont on lui a parlé.*

Alors le chriſtiadier imite *Virgile*. La marquiſe de Magdalet conjure ſa ſœur l'appanagée de faire réuſſir ſes deſſeins coquets auprès de ſon jeune héros, comme *Didon* employa ſa ſœur *Anne* auprès du pieux *Enée*.

Elle va entendre le ſermon de JESUS dans le temple, quoi qu'il n'y prêchât jamais. (*b*) *Son cœur vole au-devant du héros qu'elle adore, elle n'attend qu'un regard favorable pour en triompher, & faire de ce maître des cœurs un captif ſoumis.*

Enfin elle va le trouver chez *Simon* le lépreux, homme fort riche, qui lui donnait un grand ſouper, quoique jamais les femmes n'entraſſent ainſi dans les feſtins, & ſurtout chez les phariſiens. Elle lui répand un grand pot de parfums ſur les jambes, les eſſuye avec ſes beaux cheveux blonds, & les baiſe.

Je n'examine pas ſi la peinture que fait l'auteur des ſaints tranſports de *Magdelaine*, n'eſt pas plus mondaine

(*b*) Il n'y avait pas bien loin. (*c*) Pag. 10. tom. III.

Digitized by Google

daine que dévote ; ſi les baiſers donnés ſont exprimés avec aſſez de retenue ; ſi ces beaux cheveux blonds dont elle eſſuye les jambes de ſon héros, ne reſſemblent pas un peu trop à *Trimalcion*, qui à dîner s'eſſuyait les mains aux cheveux d'un jeune & bel eſclave. Il faut qu'il ait preſſenti lui-même qu'on pourait trouver ſes peintures trop laſcives. Il va au-devant de la critique, en rapportant quelques morceaux d'un ſermon de *Maſſillon* ſur la *Magdelaine*. En voici un paſſage :

„ *Magdelaine* avait ſacrifié ſa réputation au mon-
„ de ; (*c*) ſa pudeur & ſa naiſſance la défendirent
„ d'abord contre les premiers mouvemens de ſa paſ-
„ ſion ; & il eſt à croire qu'aux premiers traits qui
„ la frappèrent, elle oppoſa la barrière de ſa pudeur
„ & de ſa fierté ; mais lorſqu'elle eut prêté l'oreille
„ au ſerpent & conſulté ſa propre ſageſſe, ſon cœur
„ fut ouvert à tous les traits de la paſſion. *Magde-*
„ *laine* aimait le monde, & dès-lors il n'eſt rien qu'elle
„ ne ſacrifie à cet amour ; ni cette fierté qui vient de
„ la naiſſance, ni cette pudeur qui fait l'ornement du
„ ſexe ne ſont épargnées dans ce ſacrifice ; rien ne
„ peut la retenir, ni les railleries des mondains, ni
„ les infidélités de ſes amans inſenſés à qui elle
„ veut plaire, mais de qui elle ne peut ſe faire eſti-
„ mer, car il n'y a que la vertu qui ſoit eſtimable ;
„ rien ne peut lui faire honte ; & comme cette fem-
„ me proſtituée de l'Apocalypſe, elle portait ſur ſon
„ front le nom de *myſtère*, c'eſt-à-dire qu'elle avait
„ levé le voile, & qu'on ne la connaiſſait plus qu'au
„ caractère de ſa folle paſſion.

J'ai cherché ce paſſage dans les ſermons de *Maſſillon* ; il n'eſt certainement pas dans l'édition que j'ai. J'oſe même dire plus, il n'eſt pas de ſon ſtile.

Le chriſtiadier aurait dû nous informer où il a pêché cette rapſodie de *Maſſillon*, comme il aurait dû nous

(*d*). Chriſtiade, tom. II. pag. 321. note 1.

Digitized by Google

apprendre où il a lu que les Albigeois osaient imputer à JESUS une intelligence indigne de lui avec *Magdelaine*.

Au reste, il n'est plus question de la marquise dans le reste de l'ouvrage. L'auteur nous épargne son voyage à Marseille avec le *Lazare*, & le reste de ses avantures.

Qui a pu induire un homme savant & quelquefois éloquent, tel que le paraît l'auteur de la *Christiade*, à composer ce prétendu poëme ? c'est l'exemple de *Milton*, il nous le dit lui-même dans sa préface; mais on sait combien les exemples sont trompeurs. *Milton* qui d'ailleurs n'a point hazardé ce faible monstre d'un poëme en prose ; *Milton* qui a répandu de très beaux vers blancs dans son *Paradis perdu*, parmi la foule de vers durs & obscurs dont il est plein, ne pouvait plaire qu'à des wighs fanatiques, comme a dit *Grecour*,

En chantant l'univers perdu pour une pomme,
Et Dieu pour le damner créant le premier homme.

Il a pu réjouïr des presbytériens en faisant coucher le péché avec la mort, en tirant dans le ciel du canon de vingt-quatre, en faisant combattre le sec & l'humide, le froid & le chaud, en coupant en deux des anges qui se rentraient sur le champ, en bâtissant un pont sur le chaos, en représentant le *Messiah* qui prend dans une armoire du ciel un grand compas pour circonscrire la terre &c. &c. &c. &c. *Virgile* & *Horace* auraient peut-être trouvé ces idées un peu étranges. Mais si elles ont réussi en Angleterre à l'aide de quelques vers très heureux, le christiadier s'est trompé quand il a espéré du succès de son roman, sans le soutenir par de beaux vers, qui en vérité sont très difficiles à faire.

Mais, dit l'auteur, un *Jérôme Vida* évêque d'Albe, a fait jadis une très importante Christiade en vers

Digitized by Google

latins, dans laquelle il a tranſcrit beaucoup de vers de *Virgile*. Eh bien, mon ami, pourquoi as-tu fait la tienne en proſe françaiſe ? que n'imitais-tu *Virgile* auſſi ?

Mais feu Mr. d'*Eſcorbiac* Toulouſain a fait auſſi une Chriſtiade. Ah ! malheureux, pourquoi t'es-tu fait le ſinge de feu Mr. d'*Eſcorbiac* ?

Mais *Milton* a fait auſſi ſon roman du nouveau Teſtament ſon *Paradis reconquis* en vers blancs, qui reſſemblent ſouvent à la plus mauvaiſe proſe. Va, va, laiſſe *Milton* mettre toûjours aux priſes *Satban* avec JESUS. C'eſt à lui qu'il appartient de faire conduire en grands vers dans la Galilée, un troupeau de deux mille cochons par une légion de diables, c'eſt-à-dire par ſix mille ſept cent diables qui s'emparent de ces cochons (à trois diables & ſept vingtiémes par cochon) & qui les noyent dans un lac. C'eſt à *Milton* qu'il ſied bien de faire propoſer à DIEU par le diable, de faire enſemble un bon ſouper. Le diable, dans *Milton*, (*e*) peut à ſon aiſe couvrir la table d'ortolans, de perdrix, de ſolles, d'eſturgeons, & faire ſervir à boire par *Hébé* & par *Ganimède* à JESUS-CHRIST. Le diable peut emporter DIEU ſur une petite montagne, du haut de laquelle il lui montre le Capitole, les îles Moluques & la ville des Indes où naquit la belle *Angelique* qui fit tourner la tête à *Roland*. Après quoi le diable offre à DIEU de lui donner tout cela, pourvu que DIEU veuille l'adorer. Mais *Milton* a eu beau faire, on s'eſt moqué de lui, on s'eſt moqué du pauvre frère *Berruier* le jéſuite ; on ſe moque de toi, prends la choſe en patience.

Allons donc, fils de Dieu, mets-toi à table & mange.

What doub'ſt, thow ſon of god ? ſit down and eat,

(*e*) *Paradis regain'd bookz.*

MARTYRS.

SECTION PREMIÈRE.

MArtyr, témoin, *martyrion*, témoignage. La ſociété chrétienne naiſſante donna d'abord le nom de *martyrs* à ceux qui annonçaient nos nouvelles vérités devant les hommes, qui rendaient témoignage à JESUS, qui confeſſaient JESUS, comme on donna le nom de *ſaint* aux presbites, aux ſurveillans de la ſociété, & aux femmes leurs bienfaictrices; c'eſt pourquoi *St. Jérôme* appelle ſouvent dans ſes lettres, ſon affiliée Paule, *Sainte Paule*. Et tous les premiers évêques s'appellaient *ſaints*.

Le nom de *martyrs* dans la ſuite ne fut plus donné qu'aux chrétiens morts ou tourmentés dans les ſupplices; & les petites chapelles qu'on leur érigea depuis reçurent le nom de *martyrion*.

C'eſt une grande queſtion pourquoi l'empire Romain autoriſa toûjours dans ſon ſein la ſecte juive, même après les deux horribles guerres de *Titus* & d'*Hadrien*; pourquoi il toléra le culte iſiaque à pluſieurs repriſes, & pourquoi il perſécuta ſouvent le chriſtianiſme. Il eſt évident que les Juifs qui payaient chérement leurs ſynagogues, dénonçaient les chrétiens leurs ennemis mortels, & ſoulevaient les peuples contr'eux. Il eſt encor évident que les Juifs occupés du métier de courtiers & de l'uſure, ne prêchaient point contre l'ancienne religion de l'empire, & que les chrétiens tous engagés dans la controverſe prêchaient contre le culte public, voulaient l'anéantir, brûlaient ſouvent les temples, briſaient les ſtatues conſacrées, comme firent *St. Théodore* dans Amaſée, & *St. Polyeucte* dans Mitilène.

Les chrétiens orthodoxes étant ſûrs que leur religion était la ſeule véritable, n'en toléraient aucune autre. Alors on ne les toléra guères. On en ſupplicia

Digitized by Google

quelques-uns qui moururent pour la foi, & ce furent les martyrs.

Ce nom eſt ſi reſpectable, qu'on ne doit pas le prodiguer; il n'eſt pas permis de prendre le nom & les armes d'une maiſon dont on n'eſt pas. On a établi des peines très graves contre ceux qui oſent ſe décorer de la croix de Malthe ou de St. Louis ſans être chevaliers de ces ordres.

Le ſavant *Dodwell*, l'habile *Midleton*, le judicieux *Blondel*, l'exact *Tillemont*, le ſcrutateur *Launoy* & beaucoup d'autres, tous zélés pour la gloire des vrais martyrs, ont rayé de leur catalogue une multitude d'inconnus à qui l'on prodiguait ce grand nom. Nous avons obſervé que ces ſavans avaient pour eux l'aveu formel d'*Origène*, qui dans ſa *Réfutation de Celſe*, avoue qu'il y a eu peu de martyrs, & encor de loin à loin, & qu'il eſt facile de les compter.

Cependant, le bénedictin *Ruinart*, qui s'intitule *Don Ruinart*, quoiqu'il ne ſoit pas Eſpagnol, a combattu tant de ſavans perſonnages. Il nous a donné avec candeur beaucoup d'hiſtoires de martyrs qui ont paru fort ſuſpectes aux critiques. Pluſieurs bons eſprits ont douté de quelques anecdotes, concernant les légendes rapportées par *Don Ruinart*, depuis la première juſqu'à la dernière.

1°. STE. SIMPHOROSE ET SEPT ENFANS.

Les ſcrupules commencent par *Ste. Simphoroſe* & ſes ſept enfans martyriſés avec elle, ce qui paraît d'abord trop imité des ſept Maccabées. On ne ſait pas d'où vient cette légende, & c'eſt déja un grand ſujet de doute.

On y rapporte que l'empereur *Adrien* voulut interroger lui-même l'inconnue *Simphoroſe*, pour ſavoir ſi elle n'était pas chrêtienne. Les empereurs ſe donnaient rarement cette peine. Cela ſerait encor plus

Digitized by Google

extraordinaire que si *Louis XIV* avait fait subir un interrogatoire à un huguenot. Vous remarquerez encor qu'*Adrien* fut le plus grand protecteur des chrétiens, loin d'être leur persécuteur.

Il eut donc une très longue conversation avec Simphorose; & se mettant en colère, il lui dit, *Je te sacrifierai aux Dieux*, comme si les empereurs Romains sacrifiaient des femmes dans leurs dévotions. Ensuite il la fit jetter dans l'Anio, ce qui n'était pas un sacrifice ordinaire. Puis il fit fendre un de ses fils par le milieu du front jusqu'au pubis, un second par les deux côtés; on roua un troisiéme, un quatriéme ne fut que percé dans l'estomac, un cinquiéme droit au cœur, un sixiéme à la gorge; le septiéme mourut d'un paquet d'aiguilles enfoncées dans la poitrine. L'empereur *Adrien* aimait la variété. Il commanda qu'on les ensevelit auprès du temple d'*Hercule*, quoiqu'on n'enterrât personne dans Rome, encor moins près des temples; & que c'eût été une horrible profanation. Le pontife du temple (ajoute le légendaire) nomma le lieu de leur sépulture *les sept Biotanates*.

S'il était rare qu'on érigeât un monument dans Rome à des gens ainsi traités, il n'était pas moins rare qu'un grand-prêtre se chargeât de l'inscription, & même que ce prêtre Romain leur fît une épitaphe grecque. Mais ce qui est encor plus rare, c'est qu'on prétende que ce mot *biotanates* signifie les sept supplicés. Biotanates est un mot forgé, qu'on ne trouve dans aucun auteur. Et ce ne peut être que par un jeu de mots qu'on lui donne cette signification en abusant du mot *thenon*. Il n'y a guères de fable plus mal construite. Les légendaires ont su mentir, mais ils n'ont jamais su mentir avec art.

Le savant *la Croze* bibliothécaire du roi de Prusse *Frederic le grand*, disait, Je ne sais pas si *Ruinart* est sincère; mais j'ai peur qu'il ne soit imbécille.

Digitized by Google

2°. STE. FÉLICITÉ ET ENCOR SEPT ENFANS.

C'eſt de *Surius* qu'eſt tirée cette légende. Ce *Surius* eſt un peu décrié pour ſes abſurdités. C'eſt un moine du ſeiziéme ſiécle qui raconte les martyres du ſecond, comme s'il avait été préſent.

Il prétend que ce méchant homme, ce tyran *Marc-Aurèle Antonin Pie*, ordonna au préfet de Rome de faire le procès à *Ste. Félicité*, de la faire mourir elle & ſes ſept enfans, parce qu'il courait un bruit qu'elle était chrétienne.

Le préfet tint ſon tribunal au champ de Mars, lequel pourtant ne ſervait alors qu'à la revue des troupes; & la première choſe que fit le préfet, ce fut de lui faire donner un ſoufflet en pleine aſſemblée.

Les longs diſcours du magiſtrat & des accuſés ſont dignes de l'hiſtorien. Il finit par faire mourir les ſept frères dans des ſupplices différens, comme les enfans de *Ste. Simphoroſe*. Ce n'eſt qu'un double emploi. Mais pour *Ste. Félicité* il la laiſſe là & n'en dit pas un mot.

3°. ST. POLYCARPE.

Euſèbe raconte que *St. Polycarpe* ayant connu en ſonge qu'il ſerait brûlé dans trois jours, en avertit ſes amis. Le légendaire ajoute, que le lieutenant de police de Smyrne nommé *Hérode*, le fit prendre par ſes archers, qu'il fut livré aux bêtes dans l'amphithéatre, que le ciel s'entr'ouvrit, & qu'une voix céleſte lui cria, *Bon courage, Polycarpe.* Que l'heure de lâcher les lions ſur l'amphithéatre étant paſſée, on alla prendre dans toutes les maiſons du bois, pour le brûler; que le ſaint s'adreſſa au DIEU des *archanges*, (quoique le mot d'archange ne fût point encor connu) qu'alors les flammes s'arrangèrent autour de lui en arc de triomphe ſans le toucher; que ſon corps avait l'*odeur d'un pain cuit*; mais qu'ayant ré-

Digitized by Google

sisté au feu, il ne put se défendre d'un coup de sabre ; que son sang éteignit le bucher, & qu'il en sortit une colombe qui s'envola droit au ciel. On ne sait pas précisément dans quelle planète.

4°. DE ST. PTOLOMÉE.

Nous suivons l'ordre de *Don Ruinart ;* mais nous ne voulons point révoquer en doute le martyre de de *St. Ptolomée* qui est tiré de l'apologétique de *St. Justin.*

Nous pourions former quelques difficultés sur la femme accusée par son mari d'être chrêtienne, & qui le prévint en lui donnant le libelle de divorce. Nous pourions demander pourquoi dans cette histoire il n'est plus question de cette femme ? Nous pourions faire voir qu'il n'était pas permis aux femmes du tems de *Marc-Aurèle* de demander à répudier leurs maris, que cette permission ne leur fut donnée que sous l'empereur *Julien ;* & que l'histoire tant répétée de cette chrêtienne qui répudia son mari, (tandis qu'aucune payenne n'avait osé en venir là) pourait bien n'être qu'une fable. Mais nous ne voulons point élever de disputes épineuses. Pour peu qu'il y ait de vraisemblance dans la compilation de *Don Ruinart*, nous respectons trop le sujet qu'il traite pour faire des objections.

Nous n'en ferons point sur la lettre des églises de Vienne & de Lyon, quoiqu'il y ait encor bien des obscurités. Mais on nous pardonnera de défendre la mémoire du grand *Marc-Aurèle* dans la vie de *St. Simphorien* de la ville d'Autun, qui était probablement parent de *Ste. Simphorose.*

5°. DE ST. SIMPHORIEN D'AUTUN.

La légende, dont on ignore l'auteur, commence ainsi. „ L'empereur *Marc-Aurèle* venait d'exciter „ une effroyable tempête contre l'église, & ses édits

Digitized by Google

„ foudroyans attaquaient de tous côtés la religion „ de JESUS-CHRIST, lorsque *St. Simphorien* vivait „ dans Autun dans tout l'éclat que peut donner une „ haute naissance & d'une rare vertu. Il était d'une „ famille chrétienne, & l'une des plus considérables „ de la ville &c. "

Jamais *Marc-Aurèle* ne donna d'édit sanglant contre les chrétiens. C'est une calomnie très condamnable. *Tillemont* lui-même avoue, *Que ce fut le meilleur prince qu'ayent jamais eu les Romains; que son règne fut un siècle d'or; & qu'il vérifia ce qu'il disait souvent d'après Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les rois seraient philosophes.*

De tous les empereurs ce fut celui qui promulgua les meilleures loix; il protégea tous les sages & ne persécuta aucun chrétien, dont il avait un grand nombre à son service.

Le légendaire raconte que *St. Simphorien* ayant refusé d'adorer Cibèle, le juge de la ville demanda, *Qui est cet homme-là?* Or il est impossible que le juge d'Autun n'eût pas connu l'homme le plus considérable d'Autun.

On le fait déclarer par la sentence, coupable de lèze-majesté *divine & humaine.* Jamais les Romains n'ont employé cette formule, & cela seul ôterait toute créance au prétendu martyre d'Autun.

Pour mieux repousser la calomnie contre la mémoire sacrée de *Marc-Aurèle*, mettons sous les yeux le discours de *Meliton* évêque de Sarde, à ce meilleur des empereurs, rapporté mot-à-mot par *Eusèbe.*

„ (*a*) La suite continuelle des heureux succès qui „ sont arrivés à l'empire, sans que sa félicité ait été „ troublée par aucune disgrace, depuis que notre

(*a*) *Eusèbe* pag. 187. traduct. de *Cousin* in-4°.

Digitized by Google

„ religion qui était née avec lui s'eſt augmentée dans „ ſon ſein, eſt une preuve évidente qu'elle contri- „ bue notablement à ſa grandeur & à ſa gloire. Il „ n'y a eu entre les empereurs que *Néron* & *Domitien*, „ qui étant trompés par certains impoſteurs, ont ré- „ pandu contre nous des calomnies, qui ont trouvé „ ſelon la coutume quelque créance parmi le peu- „ ple. Mais vos très pieux prédéceſſeurs ont cor- „ rigé l'ignorance de ce peuple, & ont réprimé par „ des édits publics la hardieſſe de ceux qui entre- „ prendraient de nous faire aucun mauvais traite- „ ment. *Adrien*, votre ayeul, a écrit en notre faveur à „ *Fundanus* gouverneur d'Aſie, & à pluſieurs autres. „ L'empereur votre père, dans le tems que vous „ partagiez avec lui les ſoins du gouvernement, a „ écrit aux habitans de Lariſſe, de Theſſalonique, „ d'Athènes, & enfin à tous les peuples de la Grèce, „ pour réprimer les ſéditions & les tumultes qui „ avaient été excités contre nous. "

Ce paſſage d'un évêque très pieux, très ſage & très véridique, ſuffit pour confondre à jamais tous les menſonges des légendaires, qu'on peut regarder comme la bibliothèque bleue du chriſtianiſme.

6°. D'UNE AUTRE STE. FÉLICITÉ ET STE. PERPÉTUE.

S'il était queſtion de contredire la légende de *Félicité* & de *Perpétue*, il ne ſerait pas difficile de faire voir combien elle eſt ſuſpecte. On ne connait ces martyres de Carthage que par un écrit ſans date de l'égliſe de Salzbourg. Or il y a loin de cette partie de la Bavière à la Gouletté. On ne nous dit pas ſous quel empereur cette *Félicité* & cette *Perpétue* reçurent la couronne du dernier ſupplice. Les viſions prodigieuſes dont cette hiſtoire eſt remplie, ne décèlent pas un hiſtorien bien ſage. Une échelle toute d'or bordée de lances & d'épées, un dragon au haut de l'échelle, un grand jardin auprès du dragon,

Digitized by Google

des brebis dont un vieillard tirait le lait, un réservoir plein d'eau, un flacon d'eau dont on buvait sans que l'eau diminuât; *Ste. Perpétue* se battant toute nue contre un vilain Egyptien, de beaux jeunes gens tout nuds qui prenaient son parti; elle-même enfin devenue homme & athlète très vigoureux. Ce sont-là, ce me semble, des imaginations qui ne devraient pas entrer dans un ouvrage respectable.

Il y a encor une réflexion très importante à faire; c'est que le stile de tous ces récits de martyres arrivés dans des tems si différens, est partout semblable, partout également puérile & ampoulé. Vous retrouvez les mêmes tours, les mêmes phrases dans l'histoire d'un martyre sous *Domitien*, & d'un autre sous *Galérius*. Ce sont les mêmes épithètes, les mêmes exagérations. Pour peu qu'on se connaisse en stile, on voit qu'une même main les a tous rédigés.

Je ne prétends point ici faire un livre contre *Don Ruinart*; & en respectant toûjours, en admirant, en invoquant les vrais martyrs avec la sainte église, je me bornerai à faire sentir par un ou deux exemples frappans, combien il est dangereux de mêler ce qui n'est que ridicule avec ce qu'on doit vénérer.

7°. De St. Théodote de la ville d'Ancire, et des sept vierges, écrit par Nilus témoin oculaire, tiré de Bollandus.

Plusieurs critiques, aussi éminens en sagesse qu'en vraie piété, nous ont déja fait connaître que la légende de *St. Théodote* le cabaretier est une prophanation & une espèce d'impiété, qui aurait dû être supprimée. Voici l'histoire de *Théodote*. Nous employerons souvent les propres paroles des *Actes sincères* recueillis par Don Ruinart.

Son métier de cabaretier lui fournissait les moyens d'exercer ses fonctions épiscopales. Cabaret illustre, con-

Digitized by Google

sacré à la piété & non à la débauche..... Tantôt Théodote était médecin, tantôt il fournissait de bons morceaux aux fidèles. On vit un cabaret être aux chrétiens, ce que l'arche de Noé fut à ceux que DIEU *voulut sauver du déluge.* (*b*)

Ce cabaretier Théodote se promenant près du fleuve Halis avec ses convives vers un bourg voisin de la ville d'Ancire. *Un gazon frais & mollet leur présentait un lit délicieux ; une source qui sortait à quelques pas de là au pied d'un rocher, & qui par une route couronnée de fleurs, venait se rendre auprès d'eux pour les désaltérer, leur offrait une eau claire & pure. Des arbres fruitiers mêlés d'arbres sauvages leur fournissaient de l'ombre & des fruits, & une bande de savans rossignols, que des cigales relevaient de tems en tems, y formaient un charmant concert, &c.*

Le curé du lieu, nommé *Fronton*, étant arrivé, & le cabaretier ayant bu avec lui sur l'herbe, *dont le verd naissant était relevé par les nuances diverses du divers coloris des fleurs*, dit au curé, *Ah, père, quel plaisir il y aurait à bâtir ici une chapelle ! Oui*, dit Fronton, *mais il faut commencer par avoir des reliques. Allez, allez*, reprit St. Théodote, *vous en aurez bientôt sur ma parole, & voici mon anneau que je vous donne pour gage, bâtissez vite la chapelle.*

Le cabaretier avait le don de prophétie, & savait bien ce qu'il disait. Il s'en va à la ville d'Ancire, tandis que le curé *Fronton* se met à bâtir. Il y trouve la persécution la plus horrible, qui durait depuis très longtems. Sept vierges chrétiennes, dont la plus jeune avait soixante & dix ans, venaient d'être condamnées, selon l'usage, à perdre leur pucelage par le

(*b*) Ce qui est en lettres italiques est mot-à-mot dans les *Actes sincères*, tout le reste est entiérement conforme. On l'a seulement abrégé pour éviter l'ennui du stile déclamatoire de ces actes.

Digitized by Google

miniſtère de tous les jeunes gens de la ville. La jeuneſſe d'Ancire, qui avait probablement des affaires plus preſſantes, ne s'empreſſa pas d'exécuter la ſentence. Il ne s'en trouva qu'un qui obéït à la juſtice. Il s'adreſſa à *Ste. Técuſe*, & la mena dans un cabinet avec une valeur étonnante. *Técuſe* ſe jetta à ſes genoux, & lui dit, Pour DIEU, mon fils, un peu de vergogne; *voyez ces yeux éteints, cette chair demi-morte, ces rides pleines de craſſe, que ſoixante & dix ans ont creuſé ſur mon front, ce viſage couleur de terre..... quittez des penſées ſi indignes d'un jeune homme comme vous*, JESUS-CHRIST *vous en conjure par ma bouche. Il vous le demande comme une grace, & ſi vous la lui accordez vous pouvez attendre tout de ſa reconnaiſſance.* Ce diſcours de la vieille & ſon viſage firent rentrer tout-à-coup l'exécuteur en lui-même. Les ſept vierges ne furent point déflorées.

Le gouverneur irrité chercha un autre ſupplice; il les fit initier ſur le champ aux myſtères de *Diane* & de *Minerve*. Il eſt vrai qu'on avait inſtitué de grandes fêtes en l'honneur de ces divinités; mais on ne connait point dans l'antiquité les myſtères de *Minerve* & de *Diane*. *St. Nil*, intime ami du cabaretier *Théodote*, auteur de cette hiſtoire merveilleuſe, n'était pas au fait.

On mit, ſelon lui, les ſept belles demoiſelles, toutes nues ſur le char qui portait la grande *Diane* & la ſage *Minerve* au bord d'un lac voiſin. Le Thucidide *St. Nil* paraît encor ici fort mal informé. Les prêtreſſes étaient toûjours couvertes d'un voile; & jamais les magiſtrats Romains n'ont fait ſervir la déeſſe de la chaſteté & celle de la ſageſſe par des filles qui montraſſent aux peuples leur devant & leur derrière.

St. Nil ajoute que le char était précédé par deux chœurs de ménades qui portaient le thyrſe en main. *St. Nil* a pris ici les prêtreſſes de *Minerve* pour cel-

Digitized by Google

les de *Bacchus*. Il n'était pas versé dans la liturgie d'Ancire.

Le cabaretier en entrant dans la ville vit ce funeste spectacle, le gouverneur, les ménades, la charrette, Minerve, Diane & les sept pucelles. Il court se mettre en oraison dans une hutte avec un neveu de *Ste. Técuse*. Il prie le ciel que ces sept dames soient plutôt mortes que nues. Sa prière est exaucée; il apprend que les sept filles au-lieu d'être déflorées ont été jettées dans le lac, une pierre au cou, par ordre du gouverneur. Leur virginité est en sûreté: *A cette nouvelle le saint se relevant de terre & se tenant sur les genoux, tourna ses yeux vers le ciel; & parmi les divers mouvemens d'amour, de joie & de reconnaissance qu'il ressentait, il dit, Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous n'avez pas rejetté la prière de votre serviteur.*

Il s'endormit, & pendant son sommeil, Ste. Técuse la plus jeune des noyées lui apparut. Eh quoi! mon fils Théodote, lui dit-elle, *vous dormez sans penser à nous, avez-vous oublié si-tôt les soins que j'ai pris de votre jeunesse? ne souffrez pas, mon cher Théodote, que nos corps soient mangés des poissons. Allez au lac, mais gardez-vous d'un traître.*

Ce traître était le propre neveu de Ste. Técuse.

J'omets ici une foule d'avantures miraculeuses qui arrivèrent au cabaretier pour venir à la plus importante. Un cavalier céleste armé de toutes piéces, précédé d'un flambeau céleste, descend du haut de l'empirée, conduit au lac le cabaretier au milieu des tempêtes, écarte tous les soldats qui gardaient le rivage, & donne le tems à *Théodote* de repêcher les sept vieilles & de les enterrer.

Le neveu de *Técuse* alla malheureusement tout dire. On saisit *Théodote*, on essaya en vain pendant trois

Digitized by Google

jours tous les ſupplices pour le faire mourir. On ne put en venir à bout qu'en lui tranchant la tête; opération à laquelle les ſaints ne réſiſtent jamais.

Il reſtait de l'enterrer. Son ami le curé *Fronton*, à qui *Théodote* en qualité de cabaretier avait donné deux outres remplis de bon vin, enyvra les gardes & emporta le corps. Alors *Théodote* apparut en corps & en ame au curé; Eh bien, mon ami, lui dit-il, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques pour ta chapelle?

C'eſt-là ce que rapporte *St. Nil*, témoin oculaire, qui ne pouvait être ni trompé ni trompeur. C'eſt-là ce que tranſcrit *Don Ruinart* comme un acte ſincère. Or tout homme ſenſé, tout chrétien ſage, lui demandera ſi on s'y ſerait pris autrement pour deshonorer la religion la plus ſainte, la plus auguſte de la terre, & pour la tourner en ridicule.

Je ne parlerai point des onze mille vierges, je ne diſcuterai point la fable de la légion Thébaine, compoſée, dit l'auteur, de ſix mille ſix cent hommes, tous chrétiens venant d'Orient par le mont St. Bernard, martyriſée l'an 286, dans le tems de la paix de l'égliſe la plus profonde, & dans une gorge de montagne où il eſt impoſſible de mettre trois cent hommes de front; fable écrite plus de cent cinquante ans après l'événement; fable dans laquelle il eſt parlé d'un roi de Bourgogne qui n'exiſtait pas; fable enfin reconnue pour abſurde par tous les ſavans qui n'ont pas perdu la raiſon.

Je m'en tiendrai au prétendu martyre de *St. Romain.*

8°. DU MARTYRE DE ST. ROMAIN.

St. Romain voyageait vers Antioche; il apprend que le juge *Aſclepiade* faiſait mourir les chrétiens. Il va le trouver, & le défie de le faire mourir. *Aſcle-*

Digitized by Google

piade le livre aux bourreaux : ils ne peuvent en venir à bout. On prend enfin le parti de le brûler. On apporte des fagots. Des juifs qui paſſaient ſe moquent de lui ; ils lui diſent que DIEU tira de la fournaiſe *Sidrac*, *Miſac* & *Abdenago* ; mais que JESUS-CHRIST laiſſe brûler ſes ſerviteurs. Auſſi-tôt il pleut, & le bucher s'éteint.

L'empereur (qui cependant était alors à Rome, & non dans Antioche) dit, *Que le ciel ſe déclare pour St. Romain, & qu'il ne veut rien avoir à démêler avec le* DIEU *du ciel. Voilà*, continue le légendaire, (*b*) *notre Ananias délivré du feu auſſi-bien que celui des Juifs. Mais Aſclepiade, homme ſans honneur, fit tant par ſes baſſes flatteries, qu'il obtint qu'on couperait la langue à St. Romain. Un médecin qui ſe trouva là, coupe la langue au jeune homme, & l'emporte chez lui proprement enveloppée dans un morceau de ſoie.*

L'anatomie nous apprend, & l'expérience le confirme, qu'un homme ne peut vivre ſans langue.

Romain fut conduit en priſon. On nous a lu pluſieurs fois que le St. Eſprit deſcendit en langue de feu ; mais St. Romain qui balbutiait comme Moïſe, tandis qu'il n'avait qu'une langue de chair, commença à parler diſtinctement dès qu'il n'en eut plus.

On alla conter le miracle à Aſclepiade comme il était avec l'empereur. Ce prince ſoupçonna le médecin de l'avoir trompé ; le juge menaça le médecin de le faire mourir. Seigneur, lui dit-il, *j'ai encor chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme ; ordonnez qu'on m'en donne un qui ne ſoit pas comme celui-ci ſous une protection particulière de* DIEU, *permettez que je lui coupe la langue juſqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée ; s'il n'en meurt pas, je conſens qu'on me faſſe mourir moi-même. Là deſſus on fait venir un homme*

(*b*) Le légendaire ne ſait ce qu'il dit avec ſon *Ananias*.

Digitized by Google

homme condamné à mort ; & le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe à la même distance celle du criminel ; mais à peine avait-il retiré son rasoir que le criminel tombe mort. Ainsi le miracle fut avéré à la gloire de DIEU, *& à la consolation des fidèles.*

Voilà ce que *Don Ruinart* raconte sérieusement ; prions DIEU pour le bon sens de *Don Ruinart.*

SECTION SECONDE.

Extrait d'une lettre écrite à un docteur apologiste de Don Ruinart.

1°.

Vous parlez toûjours de martyrs. Eh ! Monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous. Insensés & cruels que nous sommes, quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres ? Ah ! Monsieur, vous n'avez donc pas voyagé ! vous n'avez pas vu à Constance la place où *Jérôme* de Prague dit à un des bourreaux du concile qui voulait allumer son bucher par derrière ; *Allume par devant ; si j'avais craint les flammes, je ne serais pas venu ici.*

Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc *Anne Dubourg* neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice ? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité nommée Madame de *la Caille*, qui fut brûlée quelques jours après lui ? Elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, & ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en-haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des loix. *Laissez-là*, lui cria-t-elle, *ces indignes formes, craignez-vous de mourir pour votre* DIEU ?

Digitized by Google

Voilà ce qu'un indigne hiſtorien tel que le jéſuite *Daniel* n'a garde de rapporter, & ce que d'*Aubigné* & les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terraux depuis 1546? Faut-il vous faire voir Mlle. de *Cagnon* ſuivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu? Cette fille malheureuſement perſuadée que la religion réformée eſt la véritable, avait toûjours répandu des largeſſes parmi les pauvres de Lyon. Ils entouraient en pleurant la charrette où elle était trainée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'aumône de vous. Eh bien*, dit-elle, *vous en recevrez encor*, & elle leur jetta ſes mules de velours que ſes bourreaux lui avaient laiſſées.

Avez-vous vu la place de l'Eſtrapade à Paris? elle fut couverte ſous *François I* de corps réduits en cendre. Savez-vous comme on les faiſait mourir? on les ſuſpendait à de longues baſcules qu'on élevait & qu'on baiſſait tour-à-tour ſur un vaſte bucher, afin de leur faire ſentir plus longtems toutes les horreurs de la mort la plus douloureuſe. On ne jettait ces corps ſur les charbons ardens que lorſqu'ils étaient preſque entiérement rôtis, & que leurs membres retirés, leur peau ſanglante & conſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage défiguré ne leur laiſſaient plus l'apparence de la figure humaine.

Le jéſuite *Daniel* ſuppoſe ſur la foi d'un infame écrivain de ce tems-là, que *François I* dit publiquement qu'il traiterait ainſi le dauphin ſon fils s'il donnait dans les opinions des réformés. Perſonne ne croira qu'un roi qui ne paſſait pas pour un *Néron*, ait jamais prononcé de ſi abominables paroles. Mais la vérité eſt que tandis qu'on faiſait à Paris ces ſacri-

Digitized by Google

fices de sauvages qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais fait de plus horrible, *François I* plaisantait avec ses courtisans, & couchait avec sa maîtresse. Ce ne sont pas là, Monsieur, des histoires de *Ste. Potamienne*, de *Ste. Ursule* & des onze mille vierges ; c'est un récit fidèle de ce que l'histoire a de moins incertain.

Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, *Pierre Bergier*, fut brûlé à Lyon en 1552 avec *René Poyet* parent du chancelier *Poyet*. On jetta dans le même bucher *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*, *Louis De Marsac*, *Etienne De Gravot*, & cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si je vous faisais voir la liste des martyrs que les protestans ont conservée.

Pierre Bergier chantait un psaume de *Marot* en allant au supplice. Dites-nous en bonne foi si vous chanteriez un psaume latin en pareil cas ? Dites-nous si le supplice de la potence, de la roue ou du feu est une preuve de la religion. C'est une preuve sans doute de la barbarie religieuse. C'est une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, & de l'autre des persuadés.

Les vallées du Piémont auprès de Pignerol étaient habitées de tems immémorial par ces malheureux persuadés. On leur envoye en 1655 des missionnaires & des assassins. Lisez la *Rélation de Morland* alors ministre d'Angleterre à la cour de Turin. Vous y verrez un *Jean Brocher* auquel on coupa le membre viril qu'on mit entre les dents de sa tête coupée plantée sur une pique pour servir de signal.

Marthe Basal, dont on tua les enfans sur son ventre ; après quoi on lui coupa les mamelles qu'on fit cuire au cabaret de Macel, & dont on fit manger aux passans.

Pierre Simon & sa femme, âgés de quatre-vingt

Digitized by Google

ans, liés & roulés enſemble, & précipités de rocher en rocher.

Anne Charbonnier violée, & enſuite empalée par la partie même dont on venait de jouïr, portée ſur le grand chemin pour ſervir de croix, ſelon l'uſage de ce pays, où il faut des croix à tous les carrefours.

Le détail de ces horreurs vous fait dreſſer les cheveux; mais la multiplicité en eſt ſi grande qu'elle ennuie. On faiſait périr ainſi des milliers d'imbécilles, en leur diſant qu'il falait entendre la meſſe en latin. Il était bien clair qu'étant déchirés en morceaux ils ne pouvaient avoir le bonheur d'aller à la meſſe.

Ah, Monſieur, ſi vous voulez rendre la religion chrêtienne aimable, ne parlez jamais de martyrs. Nous en avons fait cent fois, mille fois plus que tous les payens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des maſſacres des Albigeois, des habitans de Mérindol, de la St. Barthelemi, de ſoixante ou quatre-vingt mille Irlandais proteſtans égorgés, aſſommés, pendus, brûlés par les catholiques; de ces millions d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes aux ordres de quelques moines. Nous frémiſſons, nous gémiſſons; mais il faut le dire; parler de martyrs à des chrêtiens, c'eſt parler de gibets & de roues à des bourreaux & à des records.

Que pourions-nous vous repréſenter encor, Monſieur, après ce tableau auſſi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcés de vous tracer de nos mains tremblantes? Oui, à la honte de la nature, il y a encor des fanatiques aſſez barbares, des hommes aſſez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les ſupplices tous ceux qui ne croyent pas à la religion chrêtienne que l'on a tant deshonorée. C'eſt ainſi que penſent encor les inquiſiteurs, tandis que les rois & leurs miniſtres devenus plus humains,

Digitized by Google

émouſſent dans toute l'Europe le fer dont ces monſtres ſont armés. Un évêque en Eſpagne a proféré ces paroles devant des témoins reſpectables de qui nous les tenons ; *Le miniſtre d'état qui a ſigné l'expulſion des jéſuites mérite la mort.* Nous avons vu des gens qui ont toûjours à la bouche ces mots cruels *contrainte* & *châtiment*, & qui diſent hautement que le chriſtianiſme ne peut ſe conſerver que par la terreur & par le ſang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus baſſe naiſſance, qui ſéduit par un fanatique, s'eſt expliqué avec plus de fureur qu'on n'en a jamais reproché aux *Dioclétiens* & aux *Décius*.

La terre entière s'eſt élevée contre les jéſuites, parce qu'ils étaient perſécuteurs ; mais qu'il ſe trouve quelque prince aſſez peu éclairé, aſſez mal conſeillé, aſſez faible pour donner ſa confiance à un capucin, à un cordelier, vous verrez les cordeliers & les capucins auſſi inſolens, auſſi intrigans, auſſi perſécuteurs, auſſi ennemis de la puiſſance civile que les jéſuites l'ont été. Il faut que la magiſtrature ſoit partout occupée ſans ceſſe à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence & la même fureur que le cordelier *Feu-Ardent* prêchait du tems de la ligue.

Quel homme a jamais été plus perſécuteur chez ces mêmes cordeliers que leur prédicateur *Poiſſon* ? Il exerça ſur eux un pouvoir ſi tyrannique, que le miniſtère fut obligé de le faire dépoſer de ſa place de provincial & de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques ? Mais cet ardent perſécuteur était-il un homme perſuadé, un fanatique de religion ? Non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre. Il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le procès de la femme *Du Moutier* qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine,

Digitized by Google

exiſte encor au greffe de la Tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec *Ezéchiel*, vous verrez des ſerpens, des monſtres & l'abomination de la maiſon d'Iſraël.

SECTION TROISIÈME.

Comment ſe peut-il que dans le ſiécle éclairé où nous ſommes, on trouve encor des écrivains ſavans & utiles, qui ſuivent pourtant le torrent des vieilles erreurs, & qui gâtent des vérités par des fables reçues ? ils comptent encor l'ère des martyrs de la première année de l'empire de *Dioclétien*, qui était alors bien éloigné de martyriſer perſonne. Ils oublient que ſa femme *Priſca* était chrétienne, que les principaux officiers de ſa maiſon étaient chrétiens, qu'il les protégea conſtamment pendant dix-huit années; qu'ils bâtirent dans Nicomédie une égliſe plus ſomptueuſe que ſon palais, & qu'ils n'auraient jamais été perſécutés s'ils n'avaient outragé le céſar *Galérius*.

Eſt-il poſſible qu'on oſe redire encor que *Dioclétien mourut de rage, de déſeſpoir & de miſère*, lui qu'on vit quitter la vie en philoſophe comme il avait quitté l'empire, lui qui ſollicité de reprendre la puiſſance ſuprême, aima mieux cultiver ſes beaux jardins de Salone que de régner encor ſur l'univers alors connu ?

O compilateurs, ne ceſſerez vous point de compiler ! vous avez utilement employé vos trois doigts, employez plus utilement votre raiſon.

Quoi ! vous me répétez que *St. Pierre* régna ſur les fidèles à Rome pendant vingt-cinq ans, & que *Néron* le fit mourir la dernière année de ſon empire lui & *St. Paul*, pour venger la mort de *Simon le magicien* à qui ils avaient caſſé les jambes par leurs prières !

Digitized by Google

C'eſt inſulter le chriſtianiſme que de rapporter ces fables, quoi qu'avec une très bonne intention.

Les pauvres gens qui rediſent encor ces ſottiſes ſont des copiſtes qui remettent en *octavo* ou en *in-douze* d'anciens *in-folio* que les honnêtes gens ne liſent plus, & qui n'ont jamais ouvert un livre de ſaine critique. Ils reſſaſſent les vieilles hiſtoires de l'égliſe; ils ne connaiſſent ni *Midleton*, ni *Dodwel*, ni *Bruker*, ni *Dumoulin*, ni *Fabricius*, ni *Grabès*, ni même *Dupin*, ni aucun de ceux qui ont porté depuis peu la lumière dans les ténèbres.

MASSACRES.

ARTICLE DE MR. TRENCHARD.

IL eſt peut-être auſſi difficile qu'inutile de ſavoir ſi *mazzacrium*, mot de la baſſe latinité, a fait maſſacre, ou ſi maſſacre a fait *mazzacrium*.

Un maſſacre ſignifie un nombre d'hommes tués. *Il y eut hier un grand maſſacre près de Varſovie, près de Cracovie.* On ne dit point, *il s'eſt fait le maſſacre d'un homme*; & cependant on dit, *un homme a été maſſacré*; en ce cas on entend qu'il a été tué de pluſieurs coups avec barbarie.

La poëſie ſe ſert du mot *maſſacré* pour tué, aſſaſſiné.

Que par ſes propres mains ſon père maſſacré.
CINNA.

Un Anglais a fait un relevé de tous les maſſacres perpétrés pour cauſe de religion depuis les premiers ſiécles de notre ère vulgaire. En voici la traduction.

Les chrêtiens avaient déja excité quelques troubles à Rome lorſque l'an 251 de notre ère vulgaire, le pré-

Digitized by Google

tre *Novatien* disputa ce que nous appellons *la chaire de Rome*, la papauté au prêtre *Corneille :* car c'était déja une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précisément dans le même tems la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien* & un autre prêtre nommé *Novat* qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre. (*a*) Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage & dans Rome. L'empereur *Décius* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices, c'est ce qu'on appelle la *grande*, la *terrible persécution* de Décius. Nous n'en parlerons pas ici ; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrêtiens sur d'autres chrêtiens. Quand nous ne compterons que deux cent personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort. Posons donc . . . . . 200.

Dès que les chrêtiens peuvent se livrer impunément à leurs vengeances sous *Constantin*, ils assassinent le jeune *Candidien* (*b*) fils de l'empereur *Galère*, l'espérance de l'empire, & que l'on comparait à *Marcellus ;* un enfant de huit ans fils de l'empereur *Maximin ;* une fille du même empereur âgée de sept ans ; l'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, & furent jettées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice *Valérie* veuve de *Galère* & fille de *Dioclétien* fut tuée à Thessalonique en 315, & eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrêtiens de ce meurtre, & l'imputent à *Licinius ;* mais réduisons encor le nombre de ceux que les chrêtiens égorgèrent dans

200.

(*a*) *Histoire ecclésiastique.* (*b*) Année 313.

Digitized by Google

De l'autre part. 200.

cette occaſion à deux cent. Ce n'eſt pas trop. ci. . . . . 200.

Dans le ſchiſme des donatiſtes en Afrique, on ne peut guères compter moins de quatre cent perſonnes aſſommées à coups de maſſues ; car les évêques ne voulaient pas qu'on ſe battit à coups d'épées. poſe. . . 400.

On ſait de quelles horreurs & de combien de guerres civiles le ſeul mot de *conſubſtantiel* fut l'origine & le prétexte. Cet incendie embraſa tout l'empire à pluſieurs repriſes & ſe ralluma dans toutes les provinces dévaſtées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales pendant près de quatre cent années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, ſans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne poura pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes. ci. . 300000.

La querelle des iconoclaſtes & des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de ſoixante mille vies. . . . . 60000.

Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence les cent mille manichéens que l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'empire Grec en 845. C'était une pénitence que ſon confeſſeur lui avait ordonnée, parce que juſqu'à cette époque on n'en avait encor pendu, empâlé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe & point de mauvais. Le tout ſe monte à cent vingt mille au moins. ci. . . . 120000.

480800.

Digitized by Google

De l'autre part. 480800.

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent partout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion. pose. . . . . 20000.

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens. Mais je veux bien par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite les réduire à un million. ci. . 1000000.

La croisade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévastèrent si honnêtement & si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts. ci. . . . . 100000.

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit longtems que les cendres des buchers & des ossemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes. ci. . 100000.

Pour les croisades contre les empereurs depuis *Grégoire VII*, nous voulons bien n'en compter que trois cent mille. ci. . . 300000.

Le grand schisme d'occident au quatorzième siécle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens. ci. . . . . 50000.

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme dans la ville de Constance les deux prêtres *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'em-

2050800.

Digitized by Google

De l'autre part. 2050800.

pereur *Sigiſmond* & au concile ; mais elle cauſa, je ne ſais comment, la guerre des huſſites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts. ci. . 150000.

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les maſſacres de Mérindol & de Cabrières ſont bien peu de choſe. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés, d'enfans à la mamelle jettés dans les flammes, de filles violées & coupées enſuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien & qu'on faiſait ſauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la juſtice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français ; poſe donc. . . . . 18000.

Nous voici parvenus à la plus ſainte, à la plus glorieuſe époque du chriſtianiſme que quelques gens ſans aveu voulurent réformer au commencement du ſeiziéme ſiécle. Les ſaints papes, les ſaints évêques, les ſaints abbés ayant refuſé de s'amender, les deux partis marchèrent ſur des corps morts pendant deux ſiécles entiers, & n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien ſe donner la peine de mettre enſemble tous les aſſaſſinats commis depuis le règne du ſaint pape *Léon X* juſqu'à celui du ſaint pape *Clément IX*, aſſaſſinats ſoit juridiques, ſoit non juridiques,

2218800.

Digitized by Google

De l'autre part. 2218800.

têtes de prêtres, de séculiers, de princes abattues par le bourreau, le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude des buchers allumés, le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre, les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même, trente guerres civiles pour la transsubstantiation, la prédestination, le surplis & l'eau bénite, les massacres de la St. Barthelemi, les massacres d'Irlande, les massacres des Vaudois, les massacres des Cévennes &c. &c. &c. &c., on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vîte avec horreur, deux millions. ci. . 2000000.

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis & en étole; n'exagérons rien, réduisons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer. ci. . . . . 200000.

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque *Las Casas* prétend avoir été immolés à la religion chrêtienne dans l'Amérique: & faisons surtout la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puisqu'ils n'étaient pas chrêtiens. ci. . . . . 5000000.

Réduisons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans

9418800.

Digitized by Google

De l'autre part. 9418800.

la guerre civile du Japon, excitée par les révérends pères jésuites, ne portons notre compte qu'à trois cent mille. ci. . . 300000.

Total 9718800.

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions sept cent dix-huit mille huit cent personnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues pour l'amour de DIEU.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, & tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur, ce qui est encor plus funeste) : t'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montrose*, ou *Hamilton*, ou *Douglas*, souvien-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échaffaut pour la cause d'une liturgie & de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? Lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 Juillet 1643 ; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat *Brooke*, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte & catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisi & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouïs-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

J'ai été fortement tenté d'écrire contre cet auteur Anglais ; mais son mémoire ne m'ayant point paru enflé, je me suis retenu. Au reste, j'espère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire. Mais à qui en aura-t-on l'obligation ?

Digitized by Google

MATIÈRE.

Dialogue poli entre un énergumène & un philoſophe.

L'ÉNERGUMÈNE.

OUi, ennemi de DIEU & des hommes, qui crois que DIEU eſt tout-puiſſant, & qu'il eſt le maître d'ajouter le don de la penſée à tout être qu'il daignera choiſir, je vais te dénoncer à monſeigneur l'inquiſiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ce là vos argumens? eſt-ce ainſi que vous enſeignez les hommes? j'admire votre douceur.

L'ÉNERGUMÈNE.

Allons, je veux bien m'appaiſer un moment en attendant les fagots. Réponds-moi, qu'eſt-ce que l'eſprit?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais rien.

L'ÉNERGUMÈNE.

Qu'eſt-ce que la matière?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais pas grand choſe. Je la crois étendue, ſolide, réſiſtante, gravitante, diviſible, mobile; DIEU peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ÉNERGUMÈNE.

Mille autres qualités, traître; je vois où tu veux venir; tu vas me dire que DIEU peut aimer la ma-

Digitized by Google

tière, qu'il a donné l'inſtinct aux animaux, qu'il eſt le maître de tout.

LE PHILOSOPHE.

Mais il ſe pourait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne ſauriez comprendre.

L'ÉNERGUMÈNE.

Que je ne ſaurais comprendre, ſcélérat!

LE PHILOSOPHE.

Oui, ſa puiſſance va plus loin que votre entendement.

L'ÉNERGUMÈNE.

Sa puiſſance, ſa puiſſance! vrai diſcours d'athée.

LE PHILOSOPHE.

J'ai pourtant pour moi le témoignage de pluſieurs ſaints pères.

L'ÉNERGUMÈNE.

Va, va, ni DIEU, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif; c'eſt un ſupplice dont on punit les parricides & les philoſophes qui ne ſont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE.

Eſt-ce le diable ou toi, qui a inventé cette manière d'argumenter?

L'ÉNERGUMÈNE.

Vilain poſſedé, tu oſes me mettre de niveau avec le diable!

(*Ici l'énergumène donne un grand ſoufflet au philoſophe qui le lui rend avec uſure.*)

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE.

A moi les philoſophes.

L'ÉNERGUMÈNE.

A moi la ſainte Hermandad.

(Ici une demi-douzaine de philoſophes arrivent d'un côté, & on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'inquiſition & cent alguazils. La partie n'eſt pas tenable.)

MESSIE.

AVERTISSEMENT.

Cet article eſt de Mr. Polier de Bottens d'une ancienne famille de France, établie depuis deux cent ans en Suiſſe. Il eſt premier paſteur de Lauſanne. Sa ſcience eſt égale à ſa piété. Il compoſa cet article pour le grand Dictionnaire encyclopédique, dans lequel il fut inſéré. On en ſupprima ſeulement quelques endroits, dont les examinateurs crurent que des catholiques moins ſavans & moins pieux que l'auteur, pouraient abuſer. Il fut reçu avec l'applaudiſſement de tous les ſages.

On l'imprima en même tems dans un autre petit dictionnaire; & on l'attribua en France à un homme qu'on n'était pas fâché d'inquiéter. On ſuppoſa que l'article était impie, parce qu'on le ſuppoſait d'un laïque, & on ſe déchaina contre l'ouvrage & contre l'auteur prétendu. L'homme accuſé ſe contenta de rire de cette mépriſe. Il voyait avec compaſſion ſous ſes yeux cet exemple des erreurs & des injuſtices que les hommes commettent tous les jours dans leurs jugemens, car il avait le manuſcrit du ſage & ſavant prêtre,

Digitized by Google

prêtre, écrit tout entier de ſa main. Il le poſſède encore. Il ſera montré à qui voudra l'examiner. On y verra juſqu'aux ratures faites alors par ce laïque même, pour prévenir les interprétations malignes.

Nous réimprimons donc aujourd'hui cet article dans toute l'intégrité de l'original. Nous en avons retranché pour ne pas répéter ce que nous avons imprimé ailleurs; mais nous n'avons pas ajouté un ſeul mot.

Le bon de toute cette affaire, c'eſt qu'un confrère de l'auteur reſpectable, écrivit les choſes du monde les plus ridicules contre cet article de ſon confrère, croyant écrire contre un ennemi commun. Cela reſſemble à ces combats de nuit, dans leſquels on ſe bat contre ſes camarades.

Il eſt arrivé mille fois que des controverſiſtes ont condamné des paſſages de St. Auguſtin, *de* St. Jérôme, *ne ſachant pas qu'ils fuſſent de ces pères. Ils anathématiſeraient une partie du nouveau Teſtament s'ils n'avaient pas ouï dire de qui eſt ce livre. C'eſt ainſi qu'on juge trop ſouvent.*

Meſſie, *Meſſias*, ce terme vient de l'hébreu; il eſt ſynonyme au mot grec *Chriſt*. L'un & l'autre ſont des termes conſacrés dans la religion, & qui ne ſe donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce ſouverain libérateur que l'ancien peuple Juif attendait, après la venue duquel il ſoupire encore, & que les chrétiens trouvent dans la perſonne de JESUS fils de *Marie*, qu'ils regardent comme l'oint du Seigneur, le meſſie promis à l'humanité; les Grecs employent auſſi le mot d'*Elcimmeros* qui ſignifie la même choſe que *Chriſtos*.

Nous voyons dans l'ancien Teſtament que le mot de *Meſſie*, loin d'être particulier au libérateur après la venue duquel le peuple d'Iſraël ſoupirait, ne l'était pas ſeulement aux vrais & fidèles ſerviteurs de DIEU,

Digitized by Google

mais que ce nom fut ſouvent donné aux rois & aux princes idolâtres, qui étaient dans la main de l'Eternel les miniſtres de ſes vengeances, ou des inſtrumens pour l'exécution des conſeils de ſa ſageſſe. C'eſt ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſtique dit d'Elizée, (*a*) *qui ungis reges ad pœnitentiam*, ou comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam. Vous oignez les rois pour exercer la vengeance du Seigneur.* C'eſt pourquoi il envoya un prophête pour oindre *Jéhu* roi d'Iſraël. Il annonça l'onction ſacrée à *Hazaël* roi de Damas & de Syrie, (*b*) ces deux princes étant les *Meſſies* du Très-Haut pour venger les crimes & les abominations de la maiſon d'*Achab*.

Mais au XLVe d'Eſaïe v. 1. le nom de *Meſſie* eſt expreſſément donné à Cyrus. *Ainſi a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon meſſie, duquel j'ai pris la main droite afin que je terraſſe les nations devant lui, &c.*

Ezéchiel au XXVIIIe de ſes révélations, v. 14. donne le nom de *Meſſie* au roi de Tyr, qu'il appelle auſſi *chérubin*, & parle de lui & de ſa gloire dans des termes pleins d'une emphaſe, dont on ſent mieux les beautés qu'on ne peut en ſaiſir le ſens. „ Fils de l'homme, dit l'Eternel au prophête, prononçe à haute „ voix une complainte ſur le roi de Tyr, & lui dis, „ Ainſi a dit le Seigneur l'Eternel, tu étais le ſceau de „ la reſſemblance de DIEU, plein de ſageſſe & parfait „ en beautés; tu as été le jardin d'Héden du Seigneur, „ (ou ſuivant d'autres verſions) tu étais toutes les „ délices du Seigneur; ta couverture était de pierres „ précieuſes de toutes ſortes, de ſardoine, de topaze, „ de jaſpe, de chryſolite, d'onix, de beril, de ſaphir, „ d'eſcarboucle, d'émeraude & d'or. Ce que ſavaient „ faire tes tambours & tes flûtes a été chez toi; ils „ ont été tout prêts au jour que tu fus créé, tu as été „ un chérubin, un *Meſſie* pour ſervir de protection;

(*a*) Eccléſiaſt. ch. XLVIII. v. 8.

(*b*) IV. des Rois, ch. XVIII. v. 12. 13. 14.

Digitized by Google

„ je t'avais établi ; tu as été dans la sainte montagne
„ de DIEU, tu as marché entre les pierres flamboian-
„ tes, tu as été parfait en tes voies, dès le jour que
„ tu fus créé, jusques à ce que la perversité a été
„ trouvée en toi. "

Au reste le nom de *Messiah*, en grec *Christ*, se donnait aux rois, aux prophètes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois, ch. XII. v. 3. *Le Seigneur & son Messie sont témoins*, c'est-à-dire, *le Seigneur & le Roi qu'il a établi*. Et ailleurs, *ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes prophètes*. David, animé de l'esprit de DIEU, donne dans plus d'un endroit à *Saül* son beau-père qui le persécutait, & qu'il n'avait pas sujet d'aimer ; il donne, dis-je, à ce roi réprouvé, & de dessus lequel l'esprit de l'Eternel s'était retiré, le nom & la qualité d'Oint, *de Messie* du Seigneur. DIEU *me garde*, dit-il fréquemment, *de porter ma main sur l'oint du Seigneur, sur le Messie de* DIEU.

Si le beau nom de *Messie*, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois idolâtres, à des princes cruels & tyrans, il a été très employé dans nos anciens oracles pour désigner véritablement l'oint du Seigneur, ce Messie par excellence, objet du désir & de l'attente de tous les fidèles d'Israël. Ainsi *Anne* mère de *Samuel* conclut son cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun roi, (*c*) puisqu'on sait que pour lors les Hébreux n'en avaient point. *Le Seigneur jugera les extrémités de la terre, il donnera l'empire à son Roi, il relèvera la corne de son Christ, de son Messie*. On trouve ce même mot dans les oracles suivans ; Psaume II. v. 2. Psaume XLIV. v. 8. Jérémie IV. v. 20. Daniel IX. v. 16. Habacuc III. v. 13.

Que si l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire

(*c*) I. Rois, chap. XI. v. 10.

Digitized by Google

au Meſſie, il en réſulte des contraſtes en quelque ſorte inconciliables, & qui juſtifient juſqu'à un certain point l'obſtination du peuple à qui ces oracles furent donnés.

Comment en effet concevoir avant que l'événement l'eût ſi bien juſtifié dans la perſonne de JESUS fils de *Marie ;* comment concevoir, dis-je, une intelligence en quelque ſorte divine & humaine tout enſemble, un être grand & abaiſſé qui triomphe du diable, & que cet eſprit infernal, ce prince des puiſſances de l'air, tente, emporte & fait voyager malgré lui, maître & ſerviteur, roi & ſujet, ſacrificateur & victime tout enſemble ; mortel & vainqueur de la mort, riche & pauvre, conquérant glorieux dont le règne éternel n'aura point de fin, qui doit ſoumettre toute la nature par ſes prodiges, & cependant qui ſera un homme de douleurs, privé des commodités, ſouvent même de l'abſolument néceſſaire dans cette vie dont il ſe dit le roi, & qu'il vient comblé de gloire & d'honneurs, terminant une vie innocente, malheureuſe, ſans ceſſe contredite & traverſée, par un ſupplice également honteux & cruel, trouvant même dans cette humiliation, cet abaiſſement extraordinaire, la ſource d'une élévation unique qui le conduit au plus haut point de gloire, de puiſſance & de félicité, c'eſt-à-dire, au rang de la première des créatures.

Tous les chrétiens s'accordent à trouver ces caractères en apparence, ſi incompatibles dans la perſonne de JESUS de Nazareth qu'ils appellent le *Chriſt ;* ſes ſectateurs lui donnaient ce titre par excellence, non qu'il eût été oint d'une manière ſenſible & matérielle, comme l'ont été anciennement quelques rois, quelques prophètes, & quelques ſacrificateurs, mais parce que l'eſprit divin l'avait déſigné pour ces grands offices, & qu'il avait reçu l'onction ſpirituelle néceſſaire pour cela.

Digitized by Google

A) Nous en étions là sur un article aussi important, lorsqu'un prédicateur Hollandais, plus célèbre par cette découverte que par les médiocres productions d'un génie d'ailleurs faible & peu instruit, nous a fait voir que notre Seigneur JESUS était le Christ, le Messie de DIEU, ayant été oint dans les trois plus grandes époques de sa vie, pour être notre roi, notre prophète & notre sacrificateur.

Lors de son batême, la voix du souverain maître de la nature le déclare son fils, son unique, son bien-aimé, & par-là même son représentant.

Sur le Tabor, transfiguré, associé à *Moïse* & à *Elie*, cette même voix surnaturelle l'annonce à l'humanité comme le fils de celui qui aime & envoye les prophètes, & qui doit être écouté par préférence.

Dans Gethsemané, un ange descend du ciel pour le soutenir dans les angoisses extrêmes où le réduit l'approche de son supplice; il le fortifie contre les frayeurs cruelles d'une mort qu'il ne peut éviter, & le met en état d'être un sacrificateur d'autant plus excellent qu'il est lui-même la victime innocente & pure qu'il va offrir.

Le judicieux prédicateur Hollandais, disciple de l'illustre *Cocceius*, trouve l'huile sacramentale de ces diverses onctions célestes, dans les signes visibles que la puissance de DIEU fit paraître sur son oint, dans son batême *l'ombre de la colombe*, qui représentait le St. Esprit qui descendit sur lui. Au Tabor, *la nue miraculeuse* qui le couvrit. En Gethsemané, *la sueur de grumeaux de sang* dont tout son corps fut couvert.

Après cela, il faut pousser l'incrédulité à son comble pour ne pas reconnaître à ces traits l'oint du Sei-

A) On supprima dans les dictionnaires (depuis A jusqu'à B) tout ce paragraphe concernant le prédicateur Hollandais, parce qu'on le crut hors d'œuvre.

gneur par excellence, le Messie promis; & l'on ne pourait sans doute assez déplorer l'aveuglement inconcevable du peuple Juif, s'il ne fût entré dans le plan de l'infinie sagesse de DIEU, & n'eût été dans ses vues toutes miséricordieuses, essentiel à l'accomplissement de son œuvre, & au salut de l'humanité. *B*)

Mais aussi il faut convenir que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les glorieuses promesses que l'Eternel lui avait fait si souvent, il devait soupirer après la venue d'un Messie, l'envisager comme l'époque de son heureuse délivrance; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas voulu reconnaître ce libérateur dans la personne du Seigneur JESUS, d'autant plus qu'il est de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'esprit, & d'être plus sensible aux besoins présens, que flatté des avantages à venir, & toûjours incertains par-là même.

Au reste, on doit croire qu'*Abraham*, & après lui un assez petit nombre de patriarches & de prophêtes, ont pu se faire une idée de la nature du règne spirituel du Messie; mais ces idées durent rester dans le petit cercle des inspirés; & il n'est pas étonnant qu'inconnues à la multitude, ces notions se soient altérées au point que lorsque le Sauveur parut dans la Judée, & peuple & ses docteurs, ses princes mêmes, attendaient un monarque, un conquérant, qui par la rapidité de ses conquêtes devait s'assujettir tout le monde; & comment concilier ces idées flatteuses avec l'état abject, en apparence misérable de JESUS-CHRIST. Aussi scandalisés de l'entendre s'annoncer comme le Messie, ils le persécutèrent, le rejettèrent, & le firent mourir par le dernier supplice. Depuis ce tems-là, ne voyant rien qui achemine à l'accomplissement de leurs oracles, & ne voulant point y renoncer, ils se livrent à toutes sortes d'idées plus chimériques les unes que les autres.

Digitized by Google

Ainſi, lorſqu'ils ont vû les triomphes de la religion chrêtienne, qu'ils ont ſenti qu'on pouvait expliquer ſpirituellement, & appliquer à JESUS-CHRIST la plûpart de leurs anciens oracles, ils ſe ſont aviſés, contre le ſentiment de leurs pères, de nier que les paſſages que nous leur alléguons duſſent s'entendre du Meſſie, tordant ainſi nos ſaintes Ecritures à leur propre perte.

Quelques-uns ſoutiennent que leurs oracles ont été mal entendus; qu'en vain on ſoupire après la venue du Meſſie, puiſqu'il eſt déja venu en la perſonne d'*Ezéchias*. C'était le ſentiment du fameux *Hillel*. D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux tems & aux circonſtances, prétendent que la croyance de la venue d'un Meſſie, n'eſt point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, on ne lui donne qu'une légère atteinte. C'eſt ainſi que le juif *Albo* diſait au pape, que nier la venue du Meſſie, c'était ſeulement couper une branche de l'arbre ſans toucher à la racine.

Le fameux rabin *Salomon Jarchy* ou *Raſchy*, qui vivait au commencement du douziéme ſiécle, dit dans ſes Talmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Meſſie était né le jour de la dernière deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines; c'eſt, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le rabin *Kimchy* qui vivait auſſi au douziéme ſiécle, annonçait que le *Meſſie* dont il croyait la venue très prochaine, chaſſerait de la Judée les chrêtiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les chrêtiens perdirent la Terre-Sainte; mais ce fut *Saladin* qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les auteurs ſacrés, & notre Seigneur JESUS lui-même, comparent ſouvent le règne du *Meſſie* & l'é-

Digitized by Google

ternelle béatitude à des jours de noces, à des festins; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux, le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'*Adam* lui-même fit dans le paradis terrestre, & qui se conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand *Léviathan*, qui avale tout-d'un-coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cent lieuës de long; toute la masse des eaux est portée sur *Léviathan*. DIEU au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'univers de leurs semblables, DIEU tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie*.

Les rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau *Béhémoth*, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor si bien foi à toutes ces rêveries rabiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf *Béhémoth*, comme quelques chrêtiens impies jurent sur leur part du paradis.

Après des idées si grossières sur la venue du *Messie*, & sur son règne, faut-il s'étonner, si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrêtiens, malheureusement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lusitani*

Digitized by Google

quæstiones ad Christianos (*d*). „ Reconnaître, disent-„ ils, un homme-Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est „ se forger un monstre, un centaure, le bizarre com-„ posé de deux natures qui ne sauraient s'allier. “ Ils ajoutent que les prophètes n'enseignent point que le *Messie* soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre DIEU & *David*, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur, &c. . . . . .

Lorsque le Sauveur parut, les prophéties, quoique claires, furent malheureusement obscurcies par les préjugés sucés avec le lait. JESUS-CHRIST lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas révolter les esprits, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité; *il voulait*, dit St. Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au dessus de la raison.* S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux même en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils de DIEU, le grand-prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du St. Esprit, les apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur cher maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui; ils répondent, que les uns le prennent pour *Elie*, les autres pour *Jérémie*, ou pour quelqu'autre prophète. *St. Pierre* a besoin d'une révélation particulière pour connaître que JESUS est le Christ, le fils du DIEU vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de JESUS-CHRIST ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne

(*d*) *Quæst.* I. II. IV. XXIII. &c.

Digitized by Google

même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité ; ils citent en effet un très grand nombre de passages des saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les évangélistes, les apôtres & les premiers chrétiens, appellent JESUS le fils de DIEU, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de *Bélial*, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de DIEU ; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point DIEU.

Si les Juifs ont contesté à JESUS-CHRIST la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre mépriſable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussière par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea*, *&c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé *Panther* ou *Pandera* habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à *Jokanam*. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé *Jesua* ou *Jesu*. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babilone. Quant au jeune *Jesu*, on l'envoya aux écoles ; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se

Digitized by Google

découvrir devant les sacrificateurs, au-lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume ; hardiesse qui fut vivement tansée ; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ici le sage & savant auteur détaille les absurdités de ce livre, & les réfute ensuite. Il passe en revue tous les faux messies, & particuliérement *Sabathei Sevi* qui fit tant de bruit en 1666. Voyez son article dans l'*Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations.*

MÉTAPHYSIQUE.

TRans naturam, au-delà de la nature. Mais ce qui est au-delà de la nature est-il quelque chose ? par nature on entend donc *matière*, & métaphysique est ce qui n'est pas matière.

Par exemple, votre raisonnement qui n'est ni long ni large, ni haut, ni solide, ni pointu.

Votre ame à vous inconnue qui produit votre raisonnement.

Les esprits dont on a toûjours parlé, auxquels on a donné longtems un corps si délié qu'il n'était plus corps, & auxquels on a ôté enfin toute ombre de corps, sans savoir ce qui leur restait.

La manière dont ces esprits sentent sans avoir l'embarras des cinq sens, celle dont ils pensent sans tête, celle dont ils se communiquent leurs pensées sans paroles & sans signes.

Enfin, DIEU que nous connaissons par ses ouvrages, mais que notre orgueil veut définir ; DIEU dont

Digitized by Google

nous ſentons le pouvoir immenſe, DIEU entre lequel & nous eſt l'abîme de l'infini, & dont nous oſons ſonder la nature.

Ce ſont là les objets de la métaphyſique.

On pourait encor y joindre les principes mêmes des mathématiques, des points ſans étendue, des lignes ſans largeur, des ſurfaces ſans profondeur, des unités diviſibles à l'infini &c.

Bayle lui-même croyait que ces objets étaient des êtres de raiſon; mais ce ne ſont en effet que les choſes materielles conſidérées dans leurs maſſes, dans leurs ſuperficies, dans leurs ſimples longueurs ou largeurs, dans les extrémités de ces ſimples longueurs ou largeurs. Toutes les meſures ſont juſtes & démontrées, & la métaphyſique n'a rien à voir dans la géométrie.

C'eſt pourquoi on peut être métaphyſicien ſans être géomètre. La métaphyſique eſt plus amuſante; c'eſt ſouvent le roman de l'eſprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, meſurer. C'eſt une gêne continuelle, & pluſieurs eſprits ont mieux aimé rêver doucement que ſe fatiguer.

MIRACLES.

SECTION PREMIÈRE.

DÉfiniſſez les termes, vous dis-je, ou jamais nous ne nous entendrons. *Miraculum res miranda, prodigium, portentum monſtrum.* Miracle, choſe admirable; *prodigium*, qui annonce choſe étonnante; *portentum*, porteur de nouveauté; *monſtrum*, choſe à montrer par rareté.

Voilà les premières idées qu'on eut d'abord des miracles.

Digitized by Google

Comme on rafine ſur tout, on rafina ſur cette définition ; on appella *miracle* ce qui eſt impoſſible à la nature. Mais on ne ſongea pas que c'était dire que tout miracle eſt réellement impoſſible. Car qu'eſt-ce que la nature ? vous entendez par ce mot l'ordre éternel des choſes. Un miracle ſerait donc impoſſible dans cet ordre. En ce ſens DIEU ne pourait faire de miracle.

Si vous entendez par miracle un effet dont vous ne pouvez voir la cauſe, en ce ſens tout eſt miracle. L'attraction & la direction de l'aimant ſont des miracles continuels. Un limaçon auquel il revient une tête eſt un miracle. La naiſſance de chaque animal, la production de chaque végétal ſont des miracles de tous les jours.

Mais nous ſommes ſi accoutumés à ces prodiges, qu'ils ont perdu leur nom d'*admirables*, de *miraculeux*. Le canon n'étonne plus les Indiens.

Nous nous ſommes donc fait une autre idée de miracle. C'eſt, ſelon l'opinion vulgaire, ce qui n'était jamais arrivé, & ce qui n'arrivera jamais. Voilà l'idée qu'on ſe forme de la mâchoire d'âne de *Samſon*, des diſcours de l'âneſſe de *Balaam*, de ceux d'un ſerpent avec *Eve*, des quatre chevaux qui enlevèrent *Elie*, du poiſſon qui garda *Jonas* ſoixante & douze heures dans ſon ventre, des dix plaies d'Egypte, des murs de Jérico, du ſoleil & de la lune arrêtés à midi, &c. &c. &c. &c.

Pour croire un miracle, ce n'eſt pas aſſez de l'avoir vu ; car on peut ſe tromper. On appelle un ſot, *témoin de miracles* : & non-ſeulement bien des gens penſent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, & avoir entendu ce qu'on ne leur a point dit ; non-ſeulement ils ſont témoins de miracles, mais ils ſont ſujets de miracles. Ils ont été tantôt malades, tantôt guéris par un pouvoir ſurnaturel. Ils ont été changés en

Digitized by Google

loups ; ils ont traverſé les airs ſur un manche à balai, ils ont été incubes & ſuccubes.

Il faut que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens très ſenſés, ſe portant bien, & n'ayant nul intérêt à la choſe. Il faut ſurtout qu'il ait été ſolemnellement atteſté par eux. Car ſi on a beſoin de formalités autentiques pour les actes les plus ſimples, comme l'achat d'une maiſon, un contrat de mariage, un teſtament ; quelles formalités ne faudra-t-il pas pour conſtater des choſes naturellement impoſſibles, & dont le deſtin de la terre doit dépendre ?

Quand un miracle autentique eſt fait, il ne prouve encor rien ; car l'Ecriture vous dit en vingt endroits que des impoſteurs peuvent faire des miracles ; & que ſi un homme après en avoir fait, annonce un autre Dieu que le DIEU des Juifs, il faut le lapider.

On exige donc que la doctrine ſoit appuyée par les miracles, & les miracles par la doctrine.

Ce n'eſt point encor aſſez. Comme un fripon peut prêcher une très bonne morale pour mieux ſéduire, & qu'il eſt reconnu que des fripons, comme les ſorciers de *Pharaon*, peuvent faire des miracles, il faut que ces miracles ſoient annoncés par des prophéties.

Pour être ſûr de la vérité de ces prophéties, il faut les avoir entendu annoncer clairement, & les avoir vu s'accomplir réellement. (Voyez *Prophétie.*) Il faut poſſéder parfaitement la langue dans laquelle elles ſont conſervées.

Il ne ſuffit pas même que vous ſoyez témoin de leur accompliſſement miraculeux : car vous pouvez être trompé par de fauſſes apparences. Il eſt néceſſaire que le miracle & la prophétie ſoient juridiquement conſtatés par les premiers de la nation ; & encor ſe trouvera-t-il des douteurs. Car il ſe peut que la nation

Digitized by Google

ſoit intéreſſée à ſuppoſer une prophétie & un miracle ; & dès que l'intérêt s'en mêle, ne comptez ſur rien. Si un miracle prédit n'eſt pas auſſi public, auſſi avéré qu'une éclipſe annoncée dans l'almanach, ſoyez ſûr que ce miracle n'eſt qu'un tour de gibecière, ou un conte de vieille.

Les miracles des premiers tems du chriſtianiſme ſont inconteſtables ; mais ceux qu'on fait aujourd'hui n'ont pas la même authenticité. Citons à ce propos ce que j'ai lu dans un petit livre curieux.

„ On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un mira-
„ cle fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de
„ l'académie des ſciences de Paris, ou de la ſociété
„ royale de Londres, & de la faculté de médecine,
„ aſſiſtées d'un détachement du régiment des Gardes,
„ pour contenir la foule du peuple, qui pourait par
„ ſon indiſcrétion empêcher l'opération du miracle.

„ On demandait un jour à un philoſophe, ce qu'il
„ dirait, s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſi le
„ mouvement de la terre autour de cet aſtre ceſſait ;
„ ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les mon-
„ tagnes allaient ſe jetter de compagnie dans la mer,
„ le tout pour prouver quelque vérité importante,
„ comme par exemple, la grace verſatile ? Ce que je
„ dirais, répondit le philoſophe, je me ferais mani-
„ chéen ; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce
„ que l'autre a fait. "

SECTION SECONDE.

Un gouvernement théocratique ne peut être fondé que ſur des miracles, tout doit y être divin. Le grand ſouverain ne parle aux hommes que par des prodiges ; ce ſont là ſes miniſtres & ſes lettres-patentes. Ses ordres ſont intimés par l'Océan qui couvre toute la terre pour noyer les nations, ou qui ouvre le fond de ſon abime pour leur donner paſſage.

Digitized by Google

Auſſi vous voyez que dans l'hiſtoire juive tout eſt miracle depuis la création d'*Adam* & la formation d'*Eve*, pêtrie d'une côte d'*Adam*, juſqu'au melch ou roitelet *Saül.*

Au tems de ce *Saül* la théocratie partage encor le pouvoir avec la royauté. Il y a encor par conſéquent des miracles de tems-en-tems; mais ce n'eſt plus cette ſuite éclatante de prodiges qui étonnent continuellement la nature. On ne renouvelle point les dix plaies d'Egypte; le ſoleil & la lune ne s'arrêtent point en plein midi pour donner le tems à un capitaine d'exterminer quelques fuyards déja écraſés par une pluie de pierres tombées des nues. Un *Samſon* n'extermine plus mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne. Les ânesſes ne parlent plus, les murailles ne tombent plus au ſon du cornet; les villes ne ſont plus abîmées dans un lac par le feu du ciel; la race humaine n'eſt plus détruite par le déluge. Mais le doigt de DIEU ſe manifeſte encore; l'ombre de *Saül* apparaît à une magicienne. DIEU lui-même promet à *David* qu'il défera les Philiſtins à Baal-pharaſim.

DIEU *aſſemble ſon armée céleſte du tems d'Achab, & demande aux eſprits,* (*a*) *Qui eſt-ce qui trompera Achab, & qui le fera aller à la guerre contre Ramoth en Galgala? & un eſprit s'avança devant le Seigneur, & dit, Ce ſera moi qui le tromperai.* Mais ce ne fut que le prophête Michée qui fut témoin de ce prodige, encor reçut-il un ſoufflet d'un autre prophête nommé *Sédékias* pour avoir annoncé ce prodige.

Des miracles qui s'opèrent aux yeux de toute la nation, & qui changent les loix de la nature entière, on n'en voit guères juſqu'au tems d'*Elie*, à qui le Seigneur envoya un char de feu & des chevaux de feu qui enlevèrent *Elie* des bords du Jourdain au ciel, ſans qu'on ſache en quel endroit du ciel.

Depuis

(*a*) Rois liv. III. chap. XXII.

Digitized by Google

Depuis le commencement des tems hiſtoriques, c'eſt-à-dire, depuis les conquêtes d'*Alexandre*, vous ne voyez plus de miracles chez les Juifs.

Quand *Pompée* vient s'emparer de Jéruſalem, quand *Craſſus* pille le temple, quand *Pompée* fait paſſer le roi Juif *Alexandre* par la main du bourreau, quand *Antoine* donne la Judée à l'Arabe *Hérode*, quand *Titus* prend d'aſſaut Jéruſalem, quand elle eſt raſée par *Adrien*, il ne ſe fait aucun miracle. Il en eſt ainſi chez tous les peuples de la terre. On commence par la théocratie, on finit par les choſes purement humaines. Plus les ſociétés perfectionnent les connaiſſances, moins il y a de prodiges.

Nous ſavons bien que la théocratie des Juifs était la ſeule véritable, & que celles des autres peuples étaient fauſſes; mais il arriva la même choſe chez eux que chez les Juifs.

En Egypte, du tems de *Vulcain* & de celui d'*Iſis* & d'*Oſiris*, tout était hors des loix de la nature; tout y rentra ſous les *Ptolomées*.

Dans les ſiécles de *Phos*, de *Chryſos* & d'*Epheſte*, les Dieux & les mortels converſaient très familiérement en Caldée. Un Dieu avertit le roi *Xixuthre* qu'il y aura un déluge en Arménie, & qu'il faut qu'il bâtiſſe vite un vaiſſeau de cinq ſtades de longueur & de deux de largeur. Ces choſes n'arrivent pas aux *Darius* & aux *Alexandres*.

Le poiſſon *Oannès* ſortait autrefois tous les jours de l'Euphrate pour aller prêcher ſur le rivage. Il n'y a plus aujourd'hui de poiſſon qui prêche. Il eſt bien vrai que *St. Antoine* de Padoue les a prêchés, mais c'eſt un fait qui arrive ſi rarement, qu'il ne tire pas à conſéquence.

Numa avait de longues converſations avec la nymphe *Egerie*; on ne voit pas que *Céſar* en eût avec

Digitized by Google

Vénus, quoi qu'il deſcendit d'elle en droite ligne. Le monde va toûjours, dit-on, ſe rafinant un peu.

Mais après s'être tiré d'un bourbier pour quelque tems, il retombe dans un autre; à des ſiécles de politeſſe ſuccèdent des ſiécles de barbarie. Cette barbarie eſt enſuite chaſſée; puis elle reparait; c'eſt l'alternative continuelle du jour & de la nuit.

SECTION TROISIÉME.

De ceux qui ont eu la témérité impie de nier abſolument la réalité des miracles de JESUS-CHRIST.

Parmi les modernes, *Thomas Wolſton* docteur de Cambridge, fut le premier, ce me ſemble, qui oſa n'admettre dans les Evangiles qu'un ſens typique, allégorique, entiérement ſpirituel, & qui ſoutint effrontément qu'aucun des miracles de JESUS n'avait été réellement opéré. Il écrivit ſans méthode, ſans art, d'un ſtile confus & groſſier; mais non pas ſans vigueur. Ses ſix diſcours contre les miracles de JESUS-CHRIST ſe vendaient publiquement à Londres dans ſa propre maiſon. Il en fit en deux ans, depuis 1737 juſqu'à 1739, trois éditions de vingt mille exemplaires chacune; & il eſt difficile aujourd'hui d'en trouver chez les libraires.

Jamais chrêtien n'attaqua plus hardiment le chriſtianiſme. Peu d'écrivains reſpectèrent moins le public, & aucun prêtre ne ſe déclara plus ouvertement l'ennemi des prêtres. Il oſait même autoriſer cette haine de celle de JESUS-CHRIST envers les phariſiens & les ſcribes; & il diſait qu'il n'en ſerait pas comme lui la victime, parce qu'il était venu dans un tems plus éclairé.

Il voulut à la vérité juſtifier ſa hardieſſe en ſe ſauvant par le ſens myſtique; mais il employe des expreſſions ſi mépriſantes & ſi injurieuſes, que toute oreille chrêtienne en eſt offenſée.

Digitized by Google

Si on l'en croit, (*b*) le diable envoyé par JESUS-CHRIST dans le corps de deux mille cochons, eſt un vol fait au propriétaire de ces animaux. Si on en diſait autant de *Mahomet* on le prendrait pour un méchant ſorcier *à vizard*, un eſclave juré du diable, *a ſworn ſlave to the devil.* Et ſi le maître des cochons, & les marchands qui vendaient dans la première enceinte du temple des bêtes pour les ſacrifices, (*c*) & que JESUS chaſſa à coups de fouet, vinrent demander juſtice quand il fut arrêté, il eſt évident qu'il dut être condamné, puiſqu'il n'y a point de jurés en Angleterre qui ne l'euſſent déclaré coupable.

Il dit la bonne avanture à la Samaritaine comme un franc Bohémien; (*d*) cela ſeul ſuffiſait pour le faire chaſſer comme *Tibère* en uſait alors avec les devins. Je m'étonne, dit-il, que les Bohémiens d'aujourd'hui, les *Gipſy*, ne ſe diſent pas les vrais diſciples de JESUS, puiſqu'ils font le même métier. Mais je ſuis fort aiſe qu'il n'ait pas extorqué de l'argent de la Samaritaine comme font nos prêtres modernes, qui ſe font largement payer pour leurs divinations. (*e*)

Je ſuis les numéros des pages. L'auteur paſſe de-là à l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jéruſalem. On ne ſait, dit-il, (*f*) s'il était monté ſur un âne, ou ſur une ânesſe, ou ſur un ânon, ou ſur tous les trois à la fois.

Il compare JESUS tenté par le diable à *St. Dunſtan* qui prit le diable par le nez, (*g*) & il donne à *St. Dunſtan* la préférence.

A l'article du miracle du figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues hors de la ſaiſon; c'était, dit-il, (*h*) un vagabond, un gueux, tel qu'un frère quêteur, *a*

(*b*) Tom. I. pag. 38.
(*c*) Pag 39.
(*d*) Pag. 52.
(*e*) Pag. 55.
(*f*) Pag. 65.
(*g*) Pag. 66.
(*h*) Troiſiéme diſcours pag. 8.

Digitized by Google

wanderer a mendicant like a fryar, & qui avant de ſe faire prédicateur de grand chemin, n'avait été qu'un miſérable garçon charpentier, *no better than a journey man carpenter*. Il eſt ſurprenant que la cour de Rome n'ait pas parmi ſes reliques quelque ouvrage de ſa façon, un eſcabeau, un caſſe-noiſette. En un mot, il eſt difficile de pouſſer plus loin le blaſphême.

Il s'égaye ſur la piſcine probatique de Betſaïda, dont un ange venait troubler l'eau tous les ans. Il demande comment il ſe peut que ni *Flavien Joſeph*, ni *Philon* n'ayent point parlé de cet ange, pourquoi *St. Jean* eſt le ſeul qui raconte ce miracle annuel, par quel autre miracle aucun Romain ne vit jamais cet ange, (*i*) & n'en entendit jamais parler.

L'eau changée en vin aux noces de Cana, excite, ſelon lui, le rire & le mépris de tous les hommes qui ne ſont pas abrutis par la ſuperſtition.

Quoi! s'écrie-t-il, (*k*) *Jean* dit expreſſément que les convives étaient déja yvres, *methus toſi*; & DIEU deſcendu ſur la terre opère ſon premier miracle pour les faire boire encore!

DIEU fait homme commence ſa miſſion par aſſiſter à une noce de village. Il n'eſt pas certain que JESUS & ſa mère fuſſent yvres comme le reſte de la compagnie. (*l*) *Whether Jeſus and his mother them ſelve were all cut as were others of the company, it is not certain.* Quoique la familiarité de la dame avec un ſoldat faſſe préſumer qu'elle aimait la bouteille, il parait cependant que ſon fils était en pointe de vin, puiſqu'il lui répondit avec tant d'aigreur & d'inſolence, (*m*) *Waſpishly and ſnapishly*. Femme, qu'ai-je à faire à toi? Il parait par ces paroles que *Marie* n'était point vierge, & que JESUS n'était point ſon fils; autrement,

(*i*) Tom. I. pag. 60.
(*k*) Quatrième diſcours pag. 31.
(*l*) Pag. 32.
(*m*) Pag. 34.

Digitized by Google

JESUS n'eût point ainſi inſulté ſon père & ſa mère, & violé un des plus ſacrés commandemens de la loi. Cependant, il fait ce que ſa mère lui demande, il remplit dix-huit cruches d'eau & en fait du punch. Ce ſont les propres paroles de *Thomas Wolſton*. Elles ſaiſiſſent d'indignation toute ame chrêtienne.

C'eſt à regret, c'eſt en tremblant que je rapporte ces paſſages; mais il y a eu ſoixante mille exemplaires de ce livre, portant tous le nom de l'auteur, & tous vendus publiquement chez lui. On ne peut pas dire que je le calomnie.

C'eſt aux morts reſſuſcités par JESUS-CHRIST qu'il en veut principalement. Il affirme qu'un mort reſſuſcité eût été l'objet de l'attention & de l'étonnement de l'univers; que toute la magiſtrature juive, que ſurtout *Pilate* en auraient fait les procès verbaux les plus autentiques; que *Tibère* ordonnait à tous les proconſuls, préteurs, préſidens des provinces de l'informer exactement de tout; qu'on aurait interrogé *Lazare* qui avait été mort quatre jours entiers, qu'on aurait voulu ſavoir ce qu'était devenue ſon ame pendant ce tems-là.

Avec quelle curioſité avide *Tibère*, & tout le ſénat de Rome ne l'eût-il pas interrogé; & non-ſeulement lui, mais la fille de *Jaïr* & le fils de *Naïm*? Trois morts rendus à la vie auraient été trois témoignages de la divinité de JESUS, qui auraient rendu en un moment le monde entier chrêtien. Mais au contraire, tout l'univers ignore pendant plus de deux ſiécles ces preuves éclatantes. Ce n'eſt qu'au bout de cent ans que quelques hommes obſcurs ſe montrent les uns aux autres dans le plus grand ſecret les écrits qui contiennent ces miracles. Quatre-vingt-neuf empereurs, en comptant ceux à qui on ne donna que le nom de *tyrans*, n'entendent jamais parler de ces réſurrections qui devaient tenir toute la nature dans la ſurpriſe. Ni l'hiſtorien juif *Flavien Joſeph*, ni le ſavant *Philon*,

Digitized by Google

ni aucun historien Grec ou Romain ne fait mention de ces prodiges. Enfin, *Wolston* a l'impudence de dire que l'histoire du Lazare est si pleine d'absurdités, que St. Jean radotait quand il l'écrivit. *Is so brimfull of absurdities that St. John, when he wrote it had lived beyand his senses.* pag. 38. tom. II.

Supposons, dit Wolston, (*n*) que DIEU envoyât aujourd'hui un ambassadeur à Londres pour convertir le clergé mercénaire, & que cet ambassadeur ressuscitât des morts, que diraient nos prêtres ?

Il blasphême l'incarnation, la résurrection, l'ascension de JESUS-CHRIST suivant les mêmes principes. (*o*) Il appelle ces miracles, l'imposture la plus effrontée & la plus manifeste qu'on ait jamais produite dans le monde. *The most manifest, & the most barefaced impostiure that ever was put upon the world.*

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange encore, c'est que chacun de ces discours est dédié à un évêque. Ce ne sont pas assurément des dédicaces à la française. Il n'y a ni compliment ni flatterie. Il leur reproche leur orgueil, leur avarice, leur ambition, leurs cabales; il rit de les voir soumis aux loix de l'état comme les autres citoyens.

A la fin, ces évêques lassés d'être outragés par un simple membre de l'université de Cambridge, implorèrent contre lui les loix auxquelles ils sont assujettis. Ils lui intentèrent procès au banc du roi pardevant le lord justice *Raimon* en 1739. *Wolston* fut mis en prison & condamné à donner caution pour cent cinquante livres sterling. Il ne mourut point en prison, comme il est dit dans quelques-uns de nos dictionnaires faits au hazard. Il mourut chez lui à Londres après avoir prononcé ces paroles, *This is a pass that every man must come to.* C'est un pas que tout homme doit faire.

(*n*) Tom. II. pag. 47. (*o*) Tom. II. discours VI. p. 27.

Digitized by Google

Quelque tems avant ſa mort, une dévote le rencontrant dans la rue, lui cracha au viſage; il s'eſſuia, & la ſalua. Ses mœurs étaient ſimples & douces; il s'était trop entêté du ſens myſtique, & avait blaſphémé le ſens littéral. Mais il eſt à croire qu'il ſe repentit à la mort, & que DIEU lui a fait miſéricorde.

En ce même tems parut en France le teſtament de *Jean Mêlier* curé de But & d'Etrepigni en Champagne, duquel nous avons déja parlé à l'article *Contradiction.*

C'était une choſe bien étonnante & bien triſte, que deux prêtres écriviſſent en même tems contre la religion chrêtienne. Le curé *Mêlier* eſt encor plus emporté que *Wolſton*; il oſe traiter le tranſport de notre Sauveur par le diable ſur la montagne, la noce de Cana, les pains & les poiſſons de contes abſurdes, injurieux à la divinité, qui furent ignorés pendant trois cent ans de tout l'empire Romain, & qui enfin paſſèrent de la canaille juſqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux ſubjuguer. Les déclamations du prêtre Champenois n'approchent pas de celles de l'Anglais. *Wolſton* a quelquefois des ménagemens. *Mêlier* n'en a point; c'eſt un homme ſi profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrêtienne reſponſable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne ſoit pour lui un objet de mépris & d'horreur; point de prophêtie qu'il ne compare à celles de *Noſtradamus.* Il va même juſqu'à comparer JESUS-CHRIST à *Don-Quichotte* & *St. Pierre* à *Sancho-Pança:* & ce qui eſt plus déplorable, c'eſt qu'il écrivait ces blaſphêmes contre JESUS-CHRIST entre les bras de la mort, dans un tems où les plus diſſimulés n'oſent mentir, & où les plus intrépides tremblent. Trop pénétré de quelques injuſtices de ſes ſupérieurs, trop frappé des grandes difficultés qu'il trouvait dans l'E-

Digitized by Google

criture, il se déchaîna contr'elle plus que les *Avosta* & tous les Juifs, plus que les fameux *Porphires*, les *Celses*, les *Iambliques*, les *Juliens*, les *Libanius*, les *Maximes*, les *Simmaques*, & tous les partisans de la raison humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhensibilités divines. On a imprimé plusieurs abrégés de son livre : mais heureusement, ceux qui ont en main l'autorité, les ont supprimés autant qu'ils l'ont pu.

Un curé de Bonne-Nouvelle près de Paris écrivit encor sur le même sujet ; de sorte qu'en même tems l'abbé *Becherah* & les autres convulsionnaires faisaient des miracles, & trois prêtres écrivaient contre les miracles véritables.

Le livre le plus fort contre les miracles & contre les propheties, est celui de mylord *Bolingbroke*. (*p*) Mais par bonheur, il est si volumineux, si dénué de méthode, son stile est si verbeux, ses phrases si longues, qu'il faut une extrême patience pour le lire.

Il s'est trouvé des esprits qui étant enchantés des miracles de *Moïse* & de *Josué*, n'ont pas eu pour ceux de JESUS-CHRIST la vénération qu'on leur doit ; leur imagination élevée par le grand spectacle de la mer, qui ouvrait ses abîmes & qui suspendait ses flots pour laisser passer la horde hébraïque ; par les dix plaies d'Egypte, par les astres qui s'arrêtaient dans leur course sur Gabaon & sur Aïalon &c. ne pouvait plus se rabaisser à de petits miracles comme de l'eau changée en vin, un figuier séché, des cochons noyés dans un lac.

Vagbensel disait avec impiété, que c'était entendre une chanson de village au sortir d'un grand concert.

Le Talmud prétend qu'il y a eu beaucoup de chrétiens qui, comparant les miracles de l'ancien Testa-

(*p*) En six volumes.

Digitized by Google

ment à ceux du nouveau, ont embraſſé le judaïſme : ils croyaient qu'il n'eſt pas poſſible que le maître de la nature eût fait tant de prodiges pour une religion qu'il voulait anéantir. Quoi ! diſaient-ils, il y aura eu pendant des ſiécles une ſuite de miracles épouvantables en faveur d'une religion véritable qui deviendra fauſſe ! quoi ! DIEU même aura écrit que cette religion ne périra jamais, & qu'il faut lapider ceux qui voudront la détruire ! & cependant il enverra ſon propre fils, qui eſt lui-même, pour anéantir ce qu'il a édifié pendant tant de ſiécles !

Il y a bien plus ; ce fils, continuent-ils, ce DIEU éternel s'étant fait juif, eſt attaché à la religion juive pendant toute ſa vie ; il en fait toutes les fonctions, il fréquente le temple juif, il n'annonce rien de contraire à la loi juive, tous ſes diſciples ſont juifs, tous obſervent les cérémonies juives. Ce n'eſt certainement pas lui, diſent-ils, qui a établi la religion chrêtienne ; ce ſont des juifs diſſidens qui ſe ſont joints à des platoniciens. Il n'y a pas un dogme du chriſtianiſme qui ait été prêché par JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces hommes téméraires, qui ayant à la fois l'eſprit faux & audacieux, oſent juger les œuvres de DIEU, & n'admettent les miracles de l'ancien Teſtament que pour rejetter tous ceux du nouveau.

De ce nombre fût cet infortuné prêtre de Pont-à-Mouſſon en Lorraine, nommé *Nicolas Antoine*; on ne lui connait point d'autre nom. Ayant reçu ce qu'on appelle les *quatre mineurs* en Lorraine, le prédicant *Ferri* en paſſant à Pont-à-Mouſſon lui donna de grands ſcrupules, & lui perſuada que les quatre mineurs étaient le ſigne de la bête. *Antoine* déſeſpéré de porter le ſigne de la bête, le fit effacer par *Ferri*, embraſſa la religion proteſtante, & fut miniſtre à Genève vers l'an 1630.

Digitized by Google

Plein de la lecture des rabins, il crut que si les protestans avaient raison contre les papistes, les juifs avaient bien plus raison contre toutes les sectes chrétiennes. Du village de Divonne où il était pasteur, il alla se faire recevoir juif à Venise, avec un petit apprentif en théologie qu'il avait persuadé, & qui après l'abandonna, n'ayant point de vocation pour le martyre.

D'abord le ministre *Nicolas Antoine* s'abstint de prononcer le nom de JESUS-CHRIST dans ses sermons & dans ses prières. Mais bientôt échauffé & enhardi par l'exemple des saints juifs qui professaient hardiment le judaïsme devant les princes de Tyr & de Babilone, il s'en alla pieds nuds à Genève confesser devant les juges & devant les commis des halles, qu'il n'y a qu'une seule religion sur la terre, parce qu'il n'y a qu'un DIEU; que cette religion est la juive, qu'il faut absolument se faire circoncire; que c'est un crime horrible de manger du lard & du boudin. Il exhorta patétiquement tous les Genevois qui s'attroupèrent, à cesser d'être enfans de Bélial, à être bons juifs, afin de mériter le royaume des cieux. On le prit, on le lia.

Le petit conseil de Genève, qui ne faisait rien alors sans consulter le conseil des prédicans, leur demanda leur avis. Les plus sensés de ces prêtres opinèrent à faire saigner *Nicolas Antoine* à la veine céphalique, à le baigner & le nourrir de bons potages, après quoi on l'accoutumerait insensiblement à prononcer le nom de JESUS-CHRIST, ou du moins à l'entendre prononcer sans grincer des dents comme il lui arrivait toûjours. Ils ajoutèrent que les loix souffraient les juifs, qu'il y en avait huit mille à Rome, que beaucoup de marchands sont de vrais juifs; & que puisque Rome admettait huit mille enfans de la synagogue, Genève pouvait bien en tolérer un. A ce mot de *tolérance*, les autres pasteurs en plus grand nombre, grinçant des

Digitized by Google

dents beaucoup plus qu'*Antoine* au nom de JESUS-CHRIST, & charmés d'ailleurs de trouver une occasion de pouvoir faire brûler un homme, ce qui arrivait très rarement, furent absolument pour la brûlure. Ils décidèrent que rien ne servirait mieux à raffermir le véritable christianisme ; que les Espagnols n'avaient acquis tant de réputation dans le monde que parce qu'ils faisaient brûler des juifs tous les ans ; & qu'après tout, si l'ancien Testament devait l'emporter sur le nouveau, DIEU ne manquerait pas de venir éteindre lui-même la flamme du bucher, comme il fit dans Babilone pour *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago* ; qu'alors on reviendrait à l'ancien Testament ; mais qu'en attendant il falait absolument brûler *Nicolas Antoine*.

Partant, ils conclurent *à ôter le méchant* ; ce sont leurs propres paroles.

Le syndic *Sarasin* & le syndic *Godefroi*, qui étaient de bonnes têtes, trouvèrent le raisonnement du sanhédrin Genevois admirable ; & comme les plus forts, ils condamnèrent *Nicolas Antoine* le plus faible, à mourir de la mort de *Calanus* & du conseiller *Dubourg*. Cela fut exécuté le 20 Avril 1632 dans une très belle place champêtre appellée *Plain-palais*, en présence de vingt mille hommes qui béniſſaient la nouvelle loi, & le grand sens du syndic *Sarasin* & du syndic *Godefroi*.

Le DIEU d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob* ne renouvella point le miracle de la fournaise de Babilone en faveur d'*Antoine*.

Abauzit, homme très véridique, rapporte dans ses notes, qu'il mourut avec la plus grande constance, & qu'il persista sur le bucher dans ses sentimens. Il ne s'emporta point contre ses juges lorsqu'on le lia au poteau ; il ne montra ni orgueil ni bassesse, il ne pleura point, il ne soupira point, il se résigna. Jamais martyr ne consomma son sacrifice avec

Digitized by Google

une foi plus vive ; jamais philoſophe n'enviſagea une mort horrible avec plus de fermeté. Cela prouve évidemment que ſa folie n'était autre choſe qu'une forte perſuaſion. Prions le DIEU de l'ancien & du nouveau Teſtament de lui faire miſéricorde.

J'en dis autant pour le jéſuite *Malagrida* qui était encor plus fou que *Nicolas Antoine*, pour l'ex-jéſuite *Patouillet* & pour l'ex-jéſuite *Paulian*, ſi jamais on les brûle.

Des écrivains en grand nombre qui ont eu le malheur d'être plus philoſophes que chrétiens, ont été aſſez hardis pour nier les miracles de notre Seigneur. Mais après les quatre prêtres dont nous avons parlé, il ne faut plus citer perſonne. Plaignons ces quatre infortunés aveuglés par leurs lumières trompeuſes, & animés par leur mélancolie qui les précipita dans un abîme ſi funeſte.

MIRACLES MODERNES.

SECTION QUATRIÉME.

Tirée d'une lettre déja imprimée de Mr. *Thero* aumônier de Mr. le comte de *Benting*, contre les miracles des convulſionnaires.

(*Nous n'aurions jamais oſé réimprimer cette plaiſanterie ſur les miracles modernes, ſi un grand prince n'avait voulu abſolument qu'on l'imprimât comme une choſe très innocente qui ne fait aucun tort aux miracles anciens, & qui délaſſe l'eſprit ſans intéreſſer la foi. Cependant nous déclarons que nous n'approuvons point du tout cette plaiſanterie.*)

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'autenticité de nos miracles, en récompenſe ſon excellence madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *St. Matthieu* avec elle, quand monſeigneur liſait *Cicéron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc-*

Digitized by Google

Antonin dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chap. XVII. *Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne, range-toi de-là, & auſſi-tôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.* Ces paroles excitèrent la curioſité, & le zèle de madame. Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari. Nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde: vous avec de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui eſt dans mon office; j'ai beaucoup de foi auſſi: diſons un mot à la montagne, & ſûrement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de *St. Dunſtan*, qui eſt un fameux ſaint du pays du jéſuite *Needham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que *St. Dunſtan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai longtems ſur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si Mr. *Clap.* profeſſeur en théologie était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas ſans doute de faire ce que vous propoſez; il y a même tel ſyndic qui en un beſoin ſerait capable de vous donner ce divertiſſement; mais ſongez que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encor aucun miracle, & qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me repliqua madame la comteſſe, & je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis longtems; cela lui donna un peu de dépit; vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, & que je ne pouvais chanter. Enfin, elle me dit en colère que j'avais d'aſſez gros gages pour être complaiſant, & pour

Digitized by Google

faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui repréſentai encor avec ſoumiſſion mon peu d'adreſſe dans cet art. Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rouſſeau* qui n'eſt qu'un miſérable laïque, ſe vante dans ſes lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Veniſe, & vous ne m'en ferez pas? vous qui avez la dignité de mon chapelain, & à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de Mr. *Languet de Gergi* ſon maître, ambaſſadeur de France.

Enfin je me rendis; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien; le rouge monta au viſage de madame. Elle eſt très altière, & veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pourait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre ſelon vos principes le contraire de ce qu'on lit dans le texte. Il eſt dit qu'avec un peu de moutarde de foi, on tranſportera une montagne; cela ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître-d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarque me montait au nez; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de phyſique; elle n'en démordit point, & fut attrapée à ſa moutarde, comme elle l'avait été à ſa montagne.

Tandis que nous faiſions cette opération, arriva monſieur le comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comteſſe & moi. Elle lui apprit de quoi il était queſtion. Mr. le comte avec un ton, moitié ſérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient ceſſé depuis la réforme; qu'on n'en avait plus beſoin, & qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après diné. Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de madame la comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la manière dont on penſera le reſte de ſa vie.

Digitized by Google

Madame la comteſſe depuis ce moment-là, crut auſſi peu aux miracles modernes que ſon mari. De ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire, qui croye aux miracles.

NOUS RÉPÉTONS EXPRESSÉMENT QUE CETTE RAILLERIE EST TROP FORTE, QUOIQU'ELLE SOIT DE MR. THERO, ET QUE S'IL Y EN A DANS LE CURÉ RABELAIS ET DANS LE DOYEN SWIFT D'INFINIMENT PLUS HARDIES, CELA PEUT SEULEMENT DIMINUER LA FAUTE DE MR. THERO, MAIS NON PAS LA JUSTIFIER.

MISSIONS.

CE n'eſt pas du zèle de nos miſſionnaires, & de la vérité de notre religion qu'il s'agit, on les connait aſſez dans notre Europe chrétienne; & on les reſpecte aſſez.

Je ne veux parler que des lettres curieuſes & édifiantes des révérends pères jéſuites qui ne ſont pas auſſi reſpectables. A peine ſont-ils arrivés dans l'Inde qu'ils y prêchent, qu'ils y convertiſſent des milliers d'Indiens, & qu'ils font des milliers de miracles. DIEU me préſerve de les contredire. On ſait combien il eſt facile à un Biſcayen, à un Bergamaſque, à un Normand d'apprendre la langue indienne en peu de jours & de prêcher en indien.

A l'égard des miracles rien n'eſt plus aiſé que d'en faire à ſix mille lieuës de nous, puiſqu'on en a tant fait à Paris dans la paroiſſe St. Médard. La grace ſuffiſante des moliniſtes a pu ſans doute opérer ſur les bords du Gange auſſi-bien que la grace efficace des janſéniſtes au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déja tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Digitized by Google

Un révérend père jésuite arriva l'an passé à Déli à la cour du grand-mogol. Ce n'était pas un jésuite mathématicien & homme d'esprit venu pour corriger le calendrier, & pour faire fortune ; c'était un de ces pauvres jésuites de bonne foi, un de ces soldats que leur général envoye, & qui obéissent sans raisonner.

Mr. *Audrais* mon commissionnaire lui demanda ce qu'il venait faire à Déli ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père *Ricci* de délivrer le grand-mogol des griffes du diable, & de convertir toute sa cour. J'ai déja, dit-il, batisé plus de vingt enfans dans la rue sans qu'ils en sussent rien, en leur jettant quelques gouttes d'eau sur la tête. Ce sont autant d'anges, pourvu qu'ils ayent le bonheur de mourir incessamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en faisant le signe de la croix derrière elle. J'espère en peu de tems convertir les mahométans de la cour & les gentous du peuple. Vous verrez dans Déli, dans Agra & dans Bénarès autant de bons catholiques adorateurs de la vierge *Marie*, que d'idolâtres adorateurs du démon.

MR. AUDRAIS.

Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenses adorent des idoles & le diable ?

LE JÉSUITE.

Sans doute, puisqu'ils ne sont pas de ma religion.

MR. AUDRAIS.

Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne se battent, que le sang ne coule longtems, que tout le pays ne soit saccagé ? cela est déja arrivé partout où vous avez mis le pied.

LE JÉSUITE.

Vous m'y faites penser ; rien ne serait plus salutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin)

Digitized by Google

din) & les gentous dans l'enfer éternel crée pour eux de toute éternité, ſelon la grande miſéricorde de DIEU, & pour ſa grande gloire, car DIEU eſt exceſſivement glorieux.

MR. AUDRAIS.

Mais ſi on vous dénonçait, & ſi on vous donnait les étrivières ?

LE JÉSUITE.

Ce ſerait encor pour ſa gloire. Mais je vous conjure de me garder le ſecret, & de m'épargner le bonheur du martyre.

MONDE.

DU MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES.

EN courant de tous côtés pour m'inſtruire, je rencontrai un jour des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon tems que cinq mondes poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer, étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, ſuppoſé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entiérement les mêmes : on n'a pu choiſir entr'eux : prendre l'un, c'eſt prendre l'autre. Il était donc impoſſible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils poſſibles, quand il était impoſſible qu'ils exiſtaſſent ?

Il me fit de très belles diſtinctions, aſſurant toûjours ſans s'entendre, que ce monde-ci eſt le meil-

leur de tous les mondes réellement impoſſibles. Mais me ſentant alors tourmenté de la pierre, & ſouffrant des douleurs inſupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduiſirent à l'hôpital voiſin. Chemin faiſant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs ſemblables: on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre ſur un ſimple ſoupçon. Je ne ſais pas ſi je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux poſſibles; mais je fus entaſſé avec deux ou trois mille miſérables qui ſouffraient comme moi. Il y avait là pluſieurs défenſeurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & diſſéqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que pluſieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été maſſacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui eſt environ la cent-milliéme guerre depuis que nous connaiſſons des guerres. On voyait auſſi dans cette maiſon environ mille perſonnes des deux ſexes qui reſſemblaient à des ſpectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi la loi de la nature, & parce que la nature avait je ne ſais comment pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un

Digitized by Google

Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que *Céſar* fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque choſe de déſagréable. Mais le défenſeur de l'Optimiſme n'en démordit point; il me diſait toûjours comme le geolier de Don Carlos; *paix, paix, c'eſt pour votre bien.* Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne falait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du *Taureau*, & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, ſachez que les choſes ſe paſſèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

MONSTRES.

IL eſt plus difficile qu'on ne penſe de définir les monſtres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poiſſon, à un ſerpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente

Digitized by Google

pieds, auprès desquels les premiers seraient peu de chose.

Il y a les monstres par défaut. Mais si les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait, & d'une figure gracieuse, sera-t-il un monstre ? Les dents lui sont plus nécessaires. J'ai vu un homme né sans aucune dent ; il était d'ailleurs très agréable. La privation des organes de la génération, bien plus nécessaires encor, ne constituent point un animal monstrueux.

Il y a les monstres par excès ; mais ceux qui ont six doigts, le croupion alongé en forme de petite queue, trois testicules, deux orifices à la verge, ne sont pas réputés monstres.

La troisiéme espèce est de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des aîles d'autruche, un serpent avec des aîles d'aigle, tel que le griffon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-souris sont pourvues d'aîles ; les poissons volans en ont, & ne sont point des monstres.

Réservons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier Nègre pourtant fut un monstre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monstre aux yeux des Nègres.

Si *Polipheme* & les cyclopes avaient existé, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monstres dans l'île de Lipari & dans le voisinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mammelles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monstre sans difficulté, quand elle laissait voir sa gorge, & femme de mise quand elle la cachait.

Digitized by Google

Les centaures, les minotaures auraient été des monſtres, mais de beaux monſtres. Surtout un corps de cheval bien proportionné qui aurait ſervi de baſe à la partie ſupérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre ſur la terre ; ainſi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvrè du ciel, ces eſprits que nous appellons *anges*, & que nous peignons, que nous ſculptons dans nos égliſes, tantôt ornés de deux ailes, tantôt de quatre, & même de ſix.

Nous avons déja demandé avec le ſage *Locke* quelle eſt la borne entre la figure humaine & l'animale, quel eſt le point de monſtruoſité auquel il faut ſe fixer pour ne pas batiſer un enfant, pour ne le pas compter de notre eſpèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne eſt auſſi difficile à poſer qu'il eſt difficile de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le ſachent.

Pourquoi les ſatyres que vit *St. Jérôme*, nés de filles & de ſinges, auraient-ils été réputés monſtres ? ne ſe ſeraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous ? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité ? ne ſe ſeraient-ils pas moqués de notre eſpèce, à qui la cruelle nature a refuſé des vêtemens & des queues ? un mulet né de deux eſpèces différentes, un jumar fils d'un taureau & d'une jument, un terin né, dit-on, d'un ſerin & d'une linote, ne ſont point des monſtres.

Mais comment les mulets, les jumars, les terins &c. qui ſont engendrés, n'engendrent-ils point ? & comment les feminiſtes, les oviſtes, les animalculiſtes expliquent-ils la formation de ces métis ?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du tout. Les feminiſtes n'ont jamais connu la façon dont la ſemence d'un âne ne communique à ſon mulet que ſes oreilles & un peu de ſon derrière. Les oviſtes ne ſont comprendre, ni ne comprennent par

Digitized by Google

quel art une jument peut avoir dans ſon œuf autre choſe qu'un cheval. Et les animalculiſtes ne voyent point comment un petit embrion d'âne vient mettre ſes oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui dans ſa Vénus phyſique prétendit que tous les animaux & tous les monſtres ſe formaient par attraction, réuſſit encor moins que les autres à rendre raiſon de ces phénomènes ſi communs & ſi ſurprenans.

Hélas! mes amis, nul de vous ne ſait comment il fait des enfans; vous ignorez les ſecrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet!

A toute force vous pourez dire d'un monſtre par défaut, Toute la ſemence néceſſaire n'eſt pas parvenue à ſa place, ou bien le petit ver ſpermatique a perdu quelque choſe de ſa ſubſtance, ou bien l'œuf s'eſt froiſſé. Vous pourez, ſur un monſtre par excès, imaginer que quelques parties ſuperflues du ſperme ont ſurabondé, que de deux vers ſpermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre eſt reſté de ſurérogation; que deux œufs ſe ſont mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'eſt joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monſtruoſités par addition de parties animales étrangères? comment expliquerez-vous une écreviſſe ſur le cou d'une fille? une queue de rat ſur une cuiſſe, & ſurtout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St. Germain? vous ſerez réduits à ſuppoſer que la mère de cette femme était de la famille de Paſiphaé.

Allons, courage, diſons enſemble, *Que ſais-je?*

Digitized by Google

MONTAGNE.

C'Eſt une fable bien ancienne, bien univerſelle que celle de la Montagne, qui ayant effrayé tout le pays par ſes clameurs en travail d'enfant, fut ſifflée de tous les aſſiſtans, quand elle ne mit au monde qu'une ſouris. Le parterre n'était pas philoſophe. Les ſiffleurs devaient admirer. Il était auſſi beau à la montagne d'accoucher d'une ſouris, qu'à la ſouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eſt quelque choſe de très prodigieux; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enſemble, ne pouraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philoſophe admire; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ſtupides d'étonnement.

MORALE.

BAvards prédicateurs, extravagans controverſiſtes, tâchez de vous ſouvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le ſacrement était le ſigne viſible d'une choſe inviſible; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales; il n'a jamais examiné ſi ſa mère était venue au monde maculée ou immaculée; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient ſans batême ſeraient damnés. Ceſſez de lui faire dire des choſes auxquelles il ne penſa point. Il a dit, ſelon la vérité auſſi ancienne que le monde, Aimez DIEU & votre prochain; tenez-vous-en là miſérables ergoteurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais obſervez-la cette morale; que les tribunaux ne retentiſſent plus de vos procès; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne diſputez

Digitized by Google

plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on diſputa la papauté dans le grand ſchiſme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il eſt en vous) l'univers à contribution ; & alors nous pourons vous croire.

MOUVEMENT.

UN philoſophe des environs du mont Krapac, me diſait que le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Tout ſe meut, diſait-il ; le ſoleil tourne continuellement ſur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a pluſieurs mouvemens différens, & dans chaque planète tout tranſpire, tout eſt crible, tout eſt criblé ; le plus dur métal eſt percé d'une infinité de pores, par leſquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'eſpace. L'univers n'eſt que mouvement ; donc le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Monſieur, lui dis-je, ne pourait-on pas vous répondre, Ce bloc de marbre, ce canon, cette maiſon, cette montagne ne remuent pas ; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel.

Ils remuent, répondit-il ; ils vont dans l'eſpace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent ſi bien, (quoiqu'inſenſiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques ſiécles, il ne reſtera rien de leurs maſſes, dont chaque inſtant détache continuellement des particules.

Mais, Monſieur, je puis concevoir la matière en repos ; donc le mouvement n'eſt pas de ſon eſſence.

Vraiment, je me ſoucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Digitized by Google

Cela eſt hardi ; & le chaos, s'il vous plait ?

Ah, ah ! le chaos ! ſi nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était néceſſairement en mouvement, & que le *ſouffle de Dieu y était porté ſur les eaux ;* que l'élément de l'eau étant reconnu exiſtant, les autres élémens exiſtaient auſſi ; que par conſéquent le feu exiſtait, qu'il n'y a point de feu ſans mouvement, que le mouvement eſt eſſentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas ! qui peut avoir beau jeu avec tous ces ſujets de diſpute ? mais vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi un corps en pouſſe un autre ? parce que la matière eſt impénétrable, parce que deux corps ne peuvent être enſemble dans le même lieu, parce qu'en tout genre le plus faible eſt chaſſé par le plus fort.

Votre dernière raiſon eſt plus plaiſante que philoſophique. Perſonne n'a pu encor deviner la cauſe de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit eſſentiel à la matière. Perſonne n'a pu deviner la cauſe du ſentiment dans les animaux ; cependant, ce ſentiment leur eſt ſi eſſentiel, que ſi vous ſupprimez l'idée de ſentiment, vous anéantiſſez l'idée d'animal.

Eh bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière. (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens) Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre ?

A cauſe de ſon reſſort, la boule A s'enfonce dans la boule B ; la partie B ainſi enfoncée, preſſe tout le reſte de ſa ſubſtance & la fait marcher. Si la boule B était ſans reſſort, ſi elle était parfaitement dure, elle reſterait à ſa place.

Eh bien qu'eſt-ce que ce reſſort, où eſt ſon origine ?

Digitized by Google

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous dise ce qu'aucun philosophe n'a pu nous apprendre.

Il est plaisant que nous connaissions les loix du mouvement, & que nous ignorions le principe du ressort qui est la cause de toute communication du mouvement.

Il en est ainsi de tout; nous savons les loix du raisonnement, & nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. Les canaux dans lesquels notre sang & nos liqueurs coulent, nous sont très connus, & nous ignorons ce qui forme notre sang & nos liqueurs. Nous sommes en vie, & nous ne savons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins si le mouvement étant essentiel, il n'y a pas toûjours égale quantité de mouvement dans le monde?

C'est une ancienne chimère d'*Epicure* renouvellée par *Descartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde, soit plus nécessaire qu'une égalité de triangles. Il est essentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'est pas essentiel qu'il y ait toûjours un nombre égal de triangles sur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toûjours égalité de forces, comme le disent d'autres philosophes?

C'est la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toûjours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui est absurde.

A propos, qu'est-ce que la force d'un corps en mouvement? c'est le produit de sa masse par sa viteſſe dans un tems donné. La masse d'un corps est quatre, sa viteſſe est quatre, la force de son coup sera seize. Un autre corps est deux, sa viteſſe deux, sa force est quatre; c'est le principe de toutes les mécaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défec-

Digitized by Google

tueux. Il prétendit qu'il falait meſurer cette force, ce produit par la maſſe multipliée par le quarré de la viteſſe. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philoſophe, fondée ſur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les eſpaces parcourus étaient comme les quarrés des tems & des viteſſes.

Leibnitz ne conſidérait pas le tems qu'il falait conſidérer. Aucun mathématicien Anglais n'adopta ce ſyſtême de *Leibnitz*. Il fut reçu quelque tems en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les inſtitutions phyſiques d'une perſonne illuſtre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan* dans un livret intitulé *A B C*, comme s'il avait voulu enſeigner l'a b c à celui qui ſuivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raiſon; il tenait pour l'ancienne meſure de la maſſe multipliée par la viteſſe. On revint enfin à lui; le ſcandale mathématique diſparut, & on renvoya dans les eſpaces imaginaires le charlataniſme du quarré de la viteſſe, avec les monades, qui ſont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

MOYSE.

LA philoſophie dont on a quelquefois paſſé les bornes, les recherches de l'antiquité, l'eſprit de diſcuſſion & de critique, ont été pouſſés ſi loin, qu'enfin pluſieurs ſavans ont douté s'il y avait jamais eu un *Moyſe*, & ſi cet homme n'était pas un être fantaſtique tels que l'ont été probablement, *Perſée*, *Bacchus*, *Atlas*, *Penthéſilée*, *Veſta*, *Rhéa Sylvia*, *Iſis*, *Sammonocodom*, *Fo*, *Mercure Triſmégiſte*, *Odin*, *Merlin*, *Francus*, *Robert* le diable & tant d'autres héros de romans, dont on a écrit la vie & les proueſſes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, diſent les incrédules, qu'il ait exiſté un homme dont toute la vie eſt un prodige continuel.

Digitized by Google

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Egypte, en Arabie & en Syrie, ſans qu'ils euſſent retenti dans toute la terre.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun écrivain Egyptien, ou Grec, n'eût tranſmis ces miracles à la poſtérité. Il n'en eſt cependant fait mention que par les ſeuls Juifs : & dans quelque tems que cette hiſtoire ait été écrite par eux, elle n'a été connue d'aucune nation que vers le ſecond ſiécle. Le premier auteur qui cite expreſſément les livres de Moyſe, eſt *Longin* miniſtre de la reine *Zénobie* du tems de l'empereur *Aurélien.*

Il eſt à remarquer que l'auteur du *Mercure Triſmégiſte*, qui certainement était Egyptien, ne dit pas un ſeul mot de ce *Moyſe.*

Si un ſeul auteur ancien avait rapporté un ſeul de ces miracles, *Euſèbe* aurait ſans doute triomphé de ce témoignage, ſoit dans ſon hiſtoire, ſoit dans ſa *Préparation évangélique.*

Il reconnait à la vérité des auteurs qui ont cité ſon nom, mais aucun qui ait cité ſes prodiges. Avant lui, les Juifs *Joſeph* & *Philon* qui ont tant célébré leur nation, ont recherché tous les écrivains chez leſquels le nom de *Moyſe* ſe trouvait ; mais il n'y en a pas un ſeul qui faſſe la moindre mention des actions merveilleuſes qu'on lui attribue.

Dans ce ſilence général du monde entier, voici comme les incrédules raiſonnent avec une témérité qui ſe réfute d'elle-même.

Les Juifs ſont les ſeuls qui ayent eu le Pentateuque qu'ils attribuent à *Moyſe.* Il eſt dit dans leurs livres même, que ce Pentateuque ne fut connu que ſous leur roi *Joſias*, trente-ſix ans avant la première deſ-

(*a*) Longin, *Traité du ſublime.*

Digitized by Google

truction de Jérusalem & de la captivité; on n'en trouva qu'un seul exemplaire chez le pontife *Helcias*, (*b*) qui le déterra au fond d'un coffre-fort en comptant de l'argent. Le pontife l'envoya au roi par son scribe *Saphan*.

Cela pourait, disaient-ils, obscurcir l'autenticité du Pentateuque.

En effet, eût-il été possible, que si le Pentateuque eût été connu de tous les Juifs, *Salomon*, le sage *Salomon* inspiré de DIEU même, en lui bâtissant un temple par son ordre, eût orné ce temple de tant de figures contre la loi expresse de *Moyse*?

Tous les prophètes Juifs qui avaient prophétisé au nom du Seigneur depuis *Moyse* jusqu'à ce roi *Josias*, ne se seraient-ils pas appuyés dans leurs prédications de toutes les loix de *Moyse*? n'auraient-ils pas cité mille fois ses propres paroles? ne les auraient-ils pas commentées? aucun d'eux cependant n'en cite deux lignes; aucun ne rappelle le texte de *Moyse*; ils lui sont même contraires en plusieurs endroits.

Selon ces incrédules, les livres attribués à *Moyse* n'ont été écrits que parmi les Babiloniens pendant la captivité, ou immédiatement après par *Esdras*. On ne voit en effet que des terminaisons persanes & caldéennes dans les écrits juifs; *Babel*, porte de Dieu; *Phégor-beel*, ou *Beel-phégor*, Dieu du précipice; *Zebuth-beel*, ou *Beel-Zebuth*, Dieu des insectes; *Bethel*, maison de Dieu: *Daniel*, jugement de Dieu; *Gabriel*, homme de Dieu; *Jahel*, affligé de Dieu; *Jaël*, la vie de Dieu; *Israël*, voyant Dieu; *Oziel*, force de Dieu; *Raphaël*, secours de Dieu; *Uriel*, le feu de Dieu.

Ainsi tout est étranger chez la nation Juive, étrangère elle-même en Palestine; circoncision, cérémonies,

(*b*) IV. Rois ch. XII. & Paralipom. II. ch. XXXIV.

Digitized by Google

sacrifices, arche, chérubins, boue hazazel; batême de justice, batême simple, épreuves, divination, explication des songes, enchantement des serpens, rien ne venait de ce peuple; rien ne fut inventé par lui.

Le célèbre mylord *Bolingbroke* ne croit point du tout que *Moyse* ait existé: il croit voir dans le Pentateuque une foule de contradictions & de fautes de chronologie & de géographie qui épouvantent; des noms de plusieurs villes qui n'étaient pas encor bâties, des préceptes donnés aux rois, dans un tems où non-seulement les Juifs n'avaient point de rois, mais où il n'était pas probable qu'ils en eussent jamais; puis qu'ils vivaient dans des déserts sous des tentes à la manière des Arabes Bédouins.

Ce qui lui parait surtout de la contradiction la plus palpable, c'est le don de quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs faits aux lévites, dans un pays où il n'y avait pas un seul village: c'est principalement sur ces quarante-huit villes qu'il relance *Abadie*, & qu'il a même la dureté de le traiter avec l'horreur & le mépris d'un seigneur de la chambre haute & d'un ministre d'état pour un petit prêtre étranger qui veut faire le raisonneur.

Je prendrai la liberté de représenter au vicomte de *Bolingbroke*, & à tous ceux qui pensent comme lui, que non-seulement la nation Juive a toûjours cru à l'existence de *Moyse*, & à celle de ses livres; mais que JESUS-CHRIST même lui a rendu témoignage. Les quatre évangélistes, les *Actes des apôtres* la reconnaissent; *St. Matthieu* dit expressément que *Moyse* & *Elie* apparurent à JESUS-CHRIST sur la montagne, pendant la nuit de la transfiguration, & *St. Luc* en dit autant.

JESUS-CHRIST déclare dans *St. Matthieu* qu'il n'est point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir. On renvoye souvent dans le nouveau Testa-

Digitized by Google

ment à la loi de *Moyſe* & aux prophêtes ; l'égliſe entière a toûjours cru le Pentateuque écrit par *Moyſe* ; & de plus de cinq cent ſociétés différentes qui ſe ſont établies depuis ſi longtems dans le chriſtianiſme, aucune n'a jamais douté de l'exiſtence de ce grand prophête : il faut donc ſoumettre notre raiſon, comme tant d'hommes ont ſoumis la leur.

Je ſais fort bien que je ne gagnerai rien ſur l'eſprit du vicomte ni de ſes ſemblables. Ils ſont trop perſuadés que les livres juifs ne furent écrits que très tard : qu'ils ne furent écrits que pendant la captivité des deux tribus qui reſtaient. Mais nous aurons la conſolation d'avoir l'égliſe pour nous.

Si vous voulez vous inſtruire & vous amuſer de l'antiquité ; liſez la vie de *Moyſe* au premier volume, page 305.

NATURE.

Dialogue entre le philoſophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

QUi es-tu, nature, je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore ?

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens qui vivaient, dit-on, des douze cent ans, me firent le même reproche. Ils m'appellaient *Iſis* ; ils me mirent un grand voile ſur la tête, & ils dirent que perſonne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt ce qui fait que je m'adreſſe à toi. J'ai bien pu meſurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs

Digitized by Google

routes, assigner les loix du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toûjours agissante? es-tu toûjours passive? tes élémens se sont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grace, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne; & tout est arrangé chez moi selon les loix mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puisque ton grand tout ne sait pas les mathématiques, & que tes loix sont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence suprême qui préside à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raison; je suis eau, terre, feu, athmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je sens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne; je sens cette puissance invisible; je ne puis la connaître: pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, savoir ce que je ne sais pas?

LE PHILOSOPHE.

Nous sommes curieux. Je voudrais savoir comment étant si brute dans tes montagnes, dans tes déserts, dans tes mers, tu parais pourtant si industrieuse dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Digitized by Google

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité ? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas, on m'appelle *nature* & je suis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi ! la nature ne serait que l'art ?

LA NATURE.

Non sans doute. Ne sais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu trouves si brutes ? ne sais-tu pas que toutes ces eaux gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des loix immuables ? que ces montagnes qui couronnent la terre sont les immenses réservoirs des neiges éternelles qui produisent sans cesse ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, sans lesquels mon genre animal & mon genre végétal périraient. Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de bled, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il est vrai. Plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand être bien puissant & bien industrieux qui se cache & qui te fait paraître. Tous les raisonneurs depuis *Thalès*, & probablement longtems avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi ; ils ont dit, je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous ressemblons tous à *Ixion* ; il croyait embrasser *Junon*, & il ne jouissait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puisque je suis tout ce qui est, comment un être tel que toi, une si petite partie de moi-même pou-

rait-elle me saisir ? contentez-vous atomes, mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens sur mon sein, & de mourir sans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, pourquoi il y a quelque chose ?

LA NATURE.

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de siécles à tous ceux qui m'interrogent sur les premiers principes ; *je n'en sais rien.*

LE PHILOSOPHE.

Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'existences faites pour être continuellement dissoutes, cette foule d'animaux nés & reproduits pour en dévorer d'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres sensibles formés pour tant de sensations douloureuses ; cette autre foule d'intelligences qui si rarement entendent raison, à quoi bon tout cela, nature ?

LA NATURE.

Oh ! va interroger celui qui m'a faite.

NOMBRE.

Euclide avait-il raison de définir le nombre, collection d'unités de même espèce ?

Quand *Newton* dit que le nombre est un rapport abstrait d'une quantité à une autre de même espèce, n'a-t-il pas entendu par-là l'usage des nombres en arithmétique, en géométrie ?

Digitized by Google

Volf dit : le nombre eſt ce qui a le même rapport avec l'unité, qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'eſt-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition ?

Si j'oſais, je définirais ſimplement le nombre, l'*idée de pluſieurs unités*.

Je vois du blanc ; j'ai une ſenſation, une idée de blanc. Je vois du verd à côté. Il n'importe que ces deux choſes ſoient ou ne ſoient pas de la même eſpèce : je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes & quatre chevaux : j'ai l'idée de huit : de même trois pierres & ſix arbres me donneront l'idée de neuf.

Que j'additionne, que je multiplie, que je ſouſtraye, que je diviſe ; ce ſont des opérations de ma faculté de penſer que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne ſont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis quarrer 3, le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui ſoit quarré ou cube.

Je conçois bien ce que c'eſt qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'eſt qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, ſeulement en tant qu'ils ſont dix ? Quelle ſupériorité aura un nombre diviſible en trois pairs ſur un autre diviſible en deux pairs ?

Pythagore eſt le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il ſoit le premier ; car il avait voyagé en Egypte, à Babilone & dans l'Inde ; & il devait en avoir rapporté bien des connaiſſances & des rêveries. Les Indiens ſurtout inventeurs de ce jeu ſi combiné & ſi compliqué des échecs, & de ces chiffres ſi commodes que les Arabes apprirent d'eux, & qui nous ont été communiqués

Digitized by Google

après tant de siécles ; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs sciences d'étranges chimères ; les Caldéens en avaient encor davantage, & les Egyptiens encor plus. On sait assez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préserver ! heureux, qui après avoir eu quelques accès de cette fiévre de l'esprit, peut recouvrer une santé tolérable !

Porphire, dans la *Vie de Pythagore*, dit que le nombre 2 est funeste. On pourrait dire que c'est au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui est toûjours seul ! malheur à la nature, si l'espèce humaine & celle des animaux n'étaient souvent deux-à-deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompense 3 était admirable ; 4 était divin ; mais les pythagoriciens, & leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre mystérieux 4 si divin, était composé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait son mérite ; parce que les premiers statuaires avaient partagé leurs figures en six modules. Nous avons vu que, selon les Caldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars. Mais 7 était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que sept planètes ; chaque planète avait son ciel, & cela composait sept cieux, sans qu'on sût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Asie comptait par semaines de sept jours. On distinguait la vie de l'homme en sept âges. Que de raisons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramassèrent avec le tems quelques balayures de cette philosophie. Elle passa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'Apocalypse de *Cérinthe*, attribué à *Jean le baptiseur*.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête. (*a*)

(*a*) Apocalypse, chap. XIII.

Digitized by Google

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou son nom, ou son nombre. C'est ici la science. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la bête; car son nom est d'homme, & son nombre est 666.

On sait quelle peine tous les grands docteurs ont prise pour deviner le mot de l'énigme. Ce nombre, composé de 3 fois 2 à chaque chiffre, signifiait-il 3 fois funeste à la troisiéme puissance ? Il y avait deux bêtes; & l'on ne sait pas encor de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Bossuet*, moins heureux en arithmétique qu'en oraisons funèbres, a démontré que *Dioclétien* est la bête ; parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de son nom, en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en se servant de chiffres romains, il ne s'est pas souvenu que l'Apocalypse est écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette mépriſe. (Voyez *Apocalypse.*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus respecté parmi nous, qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu, ami lecteur, observer au mot *figure* quelles fines allégories *Augustin*, évêque d'Hippone, tira des nombres.

Ce goût subsista si longtems, qu'il triompha au concile de Trente. On y conserva les mystères, appellés *sacremens* dans l'église latine, parce que les dominicains, & *Soto* à leur tête, alléguèrent qu'il y avait sept choses principales qui contribuaient à la vie, sept planètes, sept vertus, sept péchés mortels, six jours de création & un de repos qui font sept; plus sept plaies d'Egypte; plus sept béatitudes; mais malheureusement les péres oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, & que les béatitudes sont au nombre de huit dans St. Matthieu, & au nombre de quatre dans St. Luc. Mais des savans ont applani cette petite dif-

TAYLOR IN... Digitized by Google

ficulté, en retranchant de St. Matthieu les quatre béatitudes de St. Luc; reste à six: ajoutez l'unité à ces six, vous aurez sept. Consultez *Fra Paolo Sarpi* au livre second de son *Histoire du concile*.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

IL semble que les premiers mots des Métamorphoses d'Ovide, *in nova fert animus*, soient la devise du genre-humain. Personne n'est touché de l'admirable spectacle du soleil qui se lève, ou plutôt semble se lever tous les jours; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, & qu'on appelle *le ciel*.

Vilia sunt nobis quæcumque prioribus annis,
Vidimus & sordet quidquid spectavimus olim.

Un colporteur ne se chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il détestable. Il vous tire à part, & vous dit; Monsieur, voulez-vous des livres de Hollande?

Les femmes se plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui se présente, & qui n'a souvent que cette nouveauté pour tout mérite. Plusieurs dames (il faut bien l'avouer, malgré le respect infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles se plaignent qu'on les a traitées; & l'histoire de *Joconde* est beaucoup plus ancienne que l'*Arioste*.

Peut-être ce goût universel pour la nouveauté est-il un bienfait de la nature. On nous crie; Contentez-vous de ce que vous avez, ne désirez rien au-delà de votre état; réprimez votre curiosité, domptez les inquiétudes de l'esprit. Ce sont de très bonnes maximes; mais si nous les avions toûjours suivies,

Digitized by Google

nous mangerions encor du gland, nous coucherions à la belle étoile, & nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Pouſſin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.

NUDITÉ.

POurquoi enferme-t-on un homme, une femme qui marcheraient tout nuds dans les rues, & pourquoi perſonne n'eſt-il choqué des ſtatues abſolument nues, des peintures de Magdelaine & de JESUS qu'on voit dans quelques égliſes.

Il eſt vraiſemblable que le genre-humain a ſubſiſté longtems ſans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, & dans le continent de l'Amérique des peuples qui ne connaiſſaient pas les vêtemens.

Les plus civiliſés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelaſſés, par des plumes.

D'où vient cette eſpèce de pudeur? était-ce l'inſtinct d'allumer des déſirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir?

Eſt-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les juifs & demi-juifs, il y ait eu des ſectes entières qui n'ayent voulu adorer DIEU qu'en ſe dépouillant de tous leurs habits? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'aſſemblaient tout nuds pour chanter les louanges de DIEU. St. Epiphanes & St. Auguſtin le diſent. Il eſt vrai qu'ils n'étaient pas contemporains & qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie eſt poſſible: elle n'eſt pas même plus extraordinaire, plus folie que

Digitized by Google

cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblême* qu'aujourd'hui même encor les mahométans ont des saints qui sont fous, & qui vont nuds comme des singes. Il se peut très bien que des énergumènes ayent cru qu'il vaut mieux se présenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguisement inventé par les hommes. Il se peut qu'ils ayent montré tout par dévotion. Il y a si peu de gens bien faits dans les deux sexes, que la nudité pouvait inspirer la chasteté, ou plutôt le dégoût; au-lieu d'augmenter les désirs.

On dit surtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à *St. Adhelme* & au bienheureux *Robert d'Arbrisselle*, qui couchaient avec les plus jolies personnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été assez plaisant de voir une centaine d'*Hélènes* & de *Pâris* chanter des antiennes & se donner le baiser de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de singularité, point d'extravagance, point de superstition qui n'ait passé par la tête des hommes. Heureux quand ces superstitions ne troublent pas la société & n'en font pas une scène de discorde, de haine & de fureur! Il vaut mieux sans doute prier DIEU tout nud, que de souiller de sang humain ses autels & les places publiques.

OCCULTES,

QUALITÉS OCCULTES.

ON s'est moqué fort longtems des qualités occultes; on doit se moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier

Digitized by Google

reſſort de quelque œuvre que ce puiſſe être du grand Demiourgos, eſt occulte & caché pour jamais aux mortels.

Qu'eſt-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit ſans contact à des diſtances immenſes ?

Quelle puiſſance fait tordre nôtre cœur & ſes oreillettes ſoixante fois par minute ? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mammelles d'une vache, & ce pain en ſang, en chair, en os dans cet enfant qui croît à meſure qu'il mange juſqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de ſa taille ſans qu'aucun art puiſſe jamais y ajouter une ligne ?

Végétaux, minéraux, animaux, où eſt votre premier principe ? il eſt dans la main de celui qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe, & qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne ſera jamais or, cet or ne ſera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle phyſique corpuſculaire, quels atomes déterminent ainſi leur nature ? vous n'en ſavez rien ; la cauſe ſera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui eſt dans vous, eſt une énigme dont il n'eſt pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit ſavoir quelque choſe quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative, & une ſenſitive, & que les hommes ont l'ame végétative, la ſenſitive, & l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, ſais-tu comment cela eſt fait ? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Queſtions*, & nous avons toûjours confeſſé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confeſſion

Digitized by Google

avec d'autant plus d'empreſſement, qu'ayant depuis ce tems beaucoup plus lu, plus médité, & étant plus inſtruit, je ſuis plus en état d'affirmer que je ne ſais rien.

ONAN ET ONANISME.

NOus avons promis à l'article *Amour ſocratique* de parler d'*Onan* & de l'onaniſme, quoique cet onaniſme n'ait rien de commun avec l'amour ſocratique, & qu'il ſoit plutôt un effet très déſordonné de l'amour-propre.

La race d'*Onan* a de très grandes ſingularités. Le patriarche *Juda* ſon père coucha, comme on ſait, avec ſa belle-fille *Thamar* la Phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux ſœurs, filles d'un idolâtre, & il avait trompé ſon père & ſon beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ſes deux filles. *Salmon*, l'un des deſcendans de *Jacob* & de *Juda*, épouſa *Rahab* la Cananéenne proſtituée. *Booz*, fils de *Salmon* & de *Rahab*, reçut dans ſon lit *Ruth* la Madianite, & fut biſayeul de *David*. David enleva *Betzabée* au capitaine *Uriab* ſon mari, qu'il fit aſſaſſiner pour être plus libre dans ſes amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST ſi différentes en pluſieurs points, mais entiérement ſemblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères & d'inceſtes. Rien n'eſt plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre eſprit borné, à nous convaincre que les voies de la providence ne ſont pas nos voies.

Le révérend père *Dom Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* & du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII. de la Genèſe : „ L'Ecriture, dit-il, „ nous donne le détail d'une hiſtoire qui dans „ le premier ſens qui frappe l'eſprit, ne paraît pas

Digitized by Google

» fort propre à édifier; mais le ſens caché & myſté-
» rieux qu'elle renferme eſt auſſi élevé que celui de la
» lettre paraît bas aux yeux de la chair. Ce n'eſt pas
» ſans de bonnes raiſons que le St. Eſprit a permis
» que l'hiſtoire de *Thamar*, de *Rahab*, de *Ruth* &
» de *Betzabée*, ſe trouvât mêlée dans la généalogie
» de JESUS-CHRIST. «

Il eût été à ſouhaiter que *Dom Calmet* nous eût développé ces bonnes raiſons; il aurait éclairé les doutes & calmé les ſcrupules de toutes les ames honnêtes & timorées qui voudraient comprendre comment l'Etre éternel, le créateur des mondes a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs & de proſtituées. Ce myſtère, qui n'eſt pas le moins inconcevable de tous les myſtères, était digne aſſurément d'être expliqué par un ſavant commentateur. Tenons-nous-en ici à l'onaniſme.

On ſait bien quel eſt le crime du patriarche *Juda*; ainſi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* & *Lévi* ſes frères, commis dans Sichem; & le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joſeph*: mais il eſt difficile de ſavoir préciſément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié ſon fils aîné *Her* à cette Phénicienne *Thamar*. *Her* mourut *pour avoir été méchant*. Le patriarche voulut que ſon ſecond fils *Onan* épouſât la veuve, ſelon l'ancienne loi des Egyptiens & des Phéniciens leurs voiſins: cela s'appellait *ſuſciter des enfans à ſon frère*. Le premier-né du ſecond mariage portait le nom du défunt, & c'eſt ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïſſait la mémoire de ſon frère; & pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il eſt dit qu'il *jettait ſa ſemence à terre*.

Or il reſte à ſavoir ſi c'était dans la copulation avec ſa femme qu'il trompait ainſi la nature, ou ſi c'était au moyen de la maſturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Geneſe ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communé-

Digitized by Google

ment le *péché d'Onan*, c'eſt l'abus de ſoi-même avec le ſecours de la main, vice aſſez commun aux jeunes garçons & même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'eſpèce des hommes & celle des ſinges ſont les ſeules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé : *De l'Onaniſme*, dont on compte environ quatre-vingt éditions, ſuppoſé que ce nombre prodigieux ne ſoit pas un tour de libraire pour amoreer les lecteurs ; ce qui n'eſt que trop ordinaire.

Mr. *Tiſſot*, fameux médecin de Lauſanne, a fait auſſi ſon *Onaniſme*, plus approfondi & plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les ſuites funeſtes de cette malheureuſe habitude, la perte des forces, l'impuiſſance, la dépravation de l'eſtomac & des viſcères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation & ſouvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

Mr. *Tiſſot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on ſe défît abſolument de cette habitude honteuſe & funeſte, ſi commune aux écoliers, aux pages & aux jeunes moines.

Mais il s'eſt apperçu qu'il était plus aiſé de prendre du quinquina que de vaincre ce qui eſt devenu une ſeconde nature.

Joignez les ſuites de l'onaniſme avec la vérole, & vous verrez combien l'eſpèce humaine eſt ridicule & malheureuſe.

Pour conſoler cette eſpèce, Mr. *Tiſſot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émiſſion ; & ces exemples, il les trouve chez les

Digitized by Google

femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus fort argument contre les vœux téméraires de chasteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuse, formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiscrétement, elle peut vous tuer, Si on la retient, elle peut vous tuer de même. On a observé que les pollutions nocturnes sont fréquentes chez les personnes des deux sexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluses; parce que le tempérament des hommes est plus dominant. On en a conclu que c'est une énorme folie de se condamner soi-même à ces turpitudes, & que c'est une espèce de sacrilège dans les gens sains de prostituer ainsi le don du Créateur, & de renoncer au mariage, ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans & tant d'autres peuples; mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du St. Esprit: ils ont eu sans doute de bonnes raisons.

OPINION.

QUelle est l'opinion de toutes les nations du nord de l'Amérique, & de celles qui bordent le détroit de la Sonde sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique; sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, sur les idées innées, la grace concomitante & les miracles du diacre *Pâris?* il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idée.

Ils ont un sentiment confus de leurs coutumes, & ne vont pas au-delà de cet instinct. Tels sont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans

Digitized by Google

l'eſpace de quinze cent lieuës. Tels ſont les habitans des trois quarts de l'Afrique, & ceux de preſque toutes les iſles de l'Aſie, & vingt hordes de Tartares, & preſque tous les hommes uniquement occupés du ſoin pénible & toûjours renaiſſant de pourvoir à leur ſubſiſtance. Tels ſont à deux pas de nous la plûpart des Morlaques & des Uſcoques, beaucoup de Savoyards & quelques bourgeois de Paris.

Lorſqu'une nation commence à ſe civiliſer, elle a quelques opinions qui toutes ſont fauſſes. Elle croit aux revenans, aux ſorciers, à l'enchantement des ſerpens; à leur immortalité, aux poſſeſſions du diable, aux exorciſmes, aux aruſpices. Elle eſt perſuadée qu'il faut que les grains pouriſſent en terre pour germer, & que les quartiers de la lune ſont les cauſes des accès de fiévre.

Un talapoin perſuade à ſes dévotes que le Dieu *Sammonocodom* a ſéjourné quelque tems à Siam, & qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à ſon aiſe au cerf-volant, qui était ſon jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, & à la fin un honnête homme qui douterait de cette avanture de *Sammonocodom*, courrait riſque d'être lapidé. Il faut des ſiécles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde*; elle l'eſt ſi bien, que quand la raiſon vient la combattre, la raiſon eſt condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaiſſe vingt fois de ſes cendres pour chaſſer enfin tout doucement l'uſurpatrice.

ORACLE.

DEpuis que la ſecte des phariſiens chez le peuple Juif eut fait connaiſſance avec le diable, quelques raiſonneurs d'entr'eux commencèrent à croire

Digitized by Google

que ce diable & ſes compagnons inſpiraient chez toutes les autres nations les prêtres & les ſtatues qui rendaient des oracles. Les ſaducéens n'en croyaient rien ; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philoſophes que les phariſiens, par conſéquent moins faits pour avoir du crédit ſur le peuple.

Le diable faiſait tout parmi la populace juive du tems de *Gamaliel*, de *Jean le baptiſeur*, de *Jacques Oblia*, & de JESUS ſon frère qui fut notre Sauveur JESUS-CHRIST. Auſſi vous voyez que le diable tranſporte JESUS tantôt dans le déſert, tantôt ſur le faîte du temple, tantôt ſur une colline voiſine dont on découvre tous les royaumes de la terre ; le diable entre dans le corps des garçons & des filles, & des animaux.

Les chrétiens, quoiqu'ennemis mortels des phariſiens, adoptèrent tout ce que ces phariſiens avaient imaginé du diable, ainſi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes & les cérémonies des Egyptiens. Rien n'eſt ſi ordinaire que d'imiter ſes ennemis, & d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'égliſe attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les prétendus prodiges, tous les grands événemens ; les comètes, les peſtes, le mal caduc, les écrouelles, &c. Ce pauvre diable, qu'on diſait rôti dans un trou ſous la terre, fut tout étonné de ſe trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut enſuite merveilleuſement par l'inſtitution des moines.

La deviſe de tous ces nouveaux venus, était : donnez-moi de l'argent, & je vous délivrerai du diable. Leur puiſſance céleſte & terreſtre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui ſe brouillant avec eux pour un intérêt de beſace, découvrit tous les myſtères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chaſſé les moines d'un couvent d'Eiſenac dans la Thuringe,

Digitized by Google

y trouvèrent une ſtatue de la Vierge *Marie* & de l'enfant JESUS faite par tel art que, lorſqu'on mettait des offrandes ſur l'autel, la vierge & l'enfant baiſſaient la tête en ſigne de reconnaiſſance, & tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre, lorſqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la viſite juridique de tous les couvens. La moitié des religieuſes était groſſe; & ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que dans cent quarante-quatre couvens, les procès verbaux des commiſſaires du roi atteſtèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome & de Gomorre. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les ſodomites, puiſqu'ils étaient plus riches. Ils poſſédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome & de Gomorre au contraire, ne produiſant ni bled, ni fruits, ni légumes, & manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un déſert affreux habité par des miſérables trop occupés de leurs beſoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces ſuperbes aſyles de la fainéantiſe ayant été ſupprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les inſtrumens de leurs fraudes pieuſes: le fameux crucifix de Bokſley qui ſe remuait & qui marchait comme une marionnette; des phioles de liqueur rouge qu'on faiſait paſſer pour du ſang que verſaient quelquefois des ſtatues des ſaints, quand ils étaient mécontens de la cour; des moules de fer-blanc dans leſquels on avait ſoin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais; des ſarbacannes qui paſſaient de la ſacriſtie dans la voûte de l'égliſe, par leſquelles des voix céleſtes ſe faiſaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour ſubjuguer l'imbécillité.

Alors

Digitized by Google

Alors plusieurs savans de l'Europe, bien certains que les moines & non les diables, avaient mis en usage tous ces pieux stratagêmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions; que tous les oracles & tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des prestiges de charlatans; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien, mais que seulement les prêtres Grecs, Romains, Syriens, Egyptiens avaient été encor plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de son crédit jusqu'à-ce qu'enfin le bon homme *Béker*, dont vous pouvez consulter l'article, écrivit son ennuyeux livre contre le diable, & prouva par cent argumens qu'il n'existait point. Le diable ne lui répondit point; mais les ministres du St. Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur secret, & lui ôtèrent sa cure; de sorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébut*.

C'était le sort de la Hollande de produire les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philosophe humain, savant très profond, citoyen plein de charité, esprit d'autant plus hardi que sa hardiesse était fondée sur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toûjours esclaves des anciennes erreurs & toûjours épaississant le bandeau qui leur couvre les yeux jusqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plûpart sont très indignes. Il prouva dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, & qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable se joue jamais à un savant médecin. Ceux qui connaissent un peu la nature

Digitized by Google

ſont fort dangereux pour les faiſeurs de preſtiges. Je conſeille au diable de s'adreſſer toûjours aux facultés de théologie, & jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens que non-ſeulement les oracles des payens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries conſacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du tems de *Jean le baptiſeur* & de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieuſement. Rien n'était plus vrai, plus palpable, plus démontré que cette vérité annoncée par le médecin *Van-Dale*; & il n'y a pas aujourd'hui un honnête-homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'eſt peut-être pas bien méthodique; mais c'eſt un des plus curieux qu'on ait jamais faits. Car depuis les fourberies groſſières du prétendu *Hiſtape* & des ſibylles; depuis l'hiſtoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, & des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par ſon chien; depuis les miracles de *St. Grégoire-Thaumaturge*, & ſurtout de la lettre que ce ſaint écrivit au diable, & qui fut portée à ſon adreſſe, juſqu'aux miracles des révérends pères jéſuites & des révérends pères capucins, rien n'eſt oublié. L'empire de l'impoſture & de la bêtiſe eſt dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui ſavent lire, mais ils ſont en petit nombre.

Il s'en falait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Eſpagne, dans les états Autrichiens, & ſurtout en Pologne, où les jéſuites dominaient. Les poſſeſſions du diable, les faux miracles inondaient encor la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle ſingulier qui fut rendu de ſon tems à Terni dans les états du pape vers l'an 1650, & dont la rélation fut imprimée à Veniſe par ordre de la ſeigneurie.

Digitized by Google

Un hermite, nommé *Pasquale*, ayant ouï dire que *Jacovello* bourgeois de Terni était fort avare & fort riche, vint faire à Terni ses oraisons dans l'église que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans sa passion, & lui persuada que c'était une œuvre très agréable à DIEU de faire valoir son argent, que cela même était expressément recommandé dans l'Evangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq-cent pour cent, est jetté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'hermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix, & par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, & lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de tems; qu'il attendait incessamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait présent à un hermite son confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, & comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave, & d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'hermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, & ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello*: la tête alors parla en ces mots. „ *Jacovello*, DIEU veut récompenser ton zèle. Je t'avertis qu'il y a un trésor „ de cent mille écus sous un if à l'entrée de ton „ jardin. Tu mourras de mort subite, si tu cherches ce trésor avant d'avoir mis devant moi une „ marmite remplie de dix marcs d'or en espèces. "

Jacovello courut vite à son coffre, & apporta de-

Digitized by Google

vant l'oracle ſa marmite & ſes dix marcs. Le bon hermite avait eu la précaution de ſe munir d'une marmite ſemblable qu'il remplit de ſable. Il la ſubſtitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, & laiſſa le bon *Jacovello* avec une téte de mort de plus, & dix marcs d'or de moins.

C'eſt à-peu-près ainſi que ſe rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, & à finir par celui de *Trophonius*.

Un des ſecrets des prêtres de l'antiquité comme des nôtres, était la confeſſion dans les myſtères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, & qu'ils ſe mettaient en état de répondre à la plûpart de ceux qui venaient les interroger. C'eſt à quoi ſe rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confeſſer un initié, celui-ci lui demanda, à qui me confeſſerai-je? Eſt-ce à toi ou à DIEU? C'eſt à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme; & laiſſe-moi avec DIEU.

Je ne finirais point ſi je rapportais toutes les choſes intéreſſantes dont *Van-Dale* a enrichi ſon livre. *Fontenelle* ne le traduiſit pas; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à ſa nation qui aime mieux les agrémens que la ſcience. Il ſe fit lire par ceux qu'on appellait en France la bonne compagnie; & *Van-Dale*, qui avait écrit en latin & en grec, n'avait été lu que par des ſavans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup, quand il fut taillé par *Fontenelle*; le ſuccès fut ſi grand, que les fanatiques furent allarmés. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expreſſions de *Van-Dale*, & s'expliquer quelquefois en normand; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur diſe que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* jéſuite, né dans le pays Meſ-

Digitized by Google

ſin, l'un de ces ſavans qui ſavent conſulter de vieux livres, les falſifier & les citer mal-à-propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* & *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choiſir un avocat plus ennuyeux : ſon nom n'eſt aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célèbres qui avaient raiſon.

Baltus, en qualité de jéſuite, cabala auprès de ſes confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils ſont depuis tombés dans l'opprobre. Les janſéniſtes de leur côté, plus énergumènes que les jéſuites, crièrent encor plus haut qu'eux. Enfin tous les fanatiques furent perſuadés que la religion chrétienne était perdue, ſi le diable n'était conſervé dans ſes droits.

Peu-à-peu les livres des janſéniſtes & des jéſuites ſont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* eſt reſté pour les ſavans ; & celui de *Fontenelle* pour les gens d'eſprit.

A l'égard du diable, il eſt comme les jéſuites & les janſéniſtes, il perd ſon crédit de plus en plus.

ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES, &c.

IL reſte très peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires des anciens Romains. Cette prière eſt du rithme & de la meſure que les autres Romains ont imités longtems après dans l'hymne *Ut queant laxis reſonare fibris*.

Le *pervigilium veneris* eſt dans un goût recherché, & n'eſt pas peut-être digne de la noble ſimplicité du

Digitized by Google

règne d'*Auguſte*. Il ſe peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déeſſe ; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande ſolemnité.

Il faut avouer que le poëme ſéculaire d'*Horace* eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que l'hymne *Ut queant laxis* eſt un des plus plats ouvrages que nous ayons eus dans les tems barbares de la décadence de la langue latine. L'égliſe catholique dans ces tems-là cultivait mal l'éloquence & la poëſie. On ſait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies. Mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choſes étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux ſéculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en eſt qu'une bien faible copie. On dreſſait trois autels magnifiques ſur les bords du Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres diſtribuaient l'eau luſtrale & des cierges aux Romains & aux Romaines qui devaient chanter les prières. On ſacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand Dieu, au maître des Dieux, & enſuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proſerpine*, aux parques comme à des puiſſances ſubalternes. Chacune de ces divinités avait ſon hymne & ſes cérémonies. Il y avait deux chœurs, l'un de vingt-ſept garçons, l'autre de vingt-ſept filles pour chacun des Dieux. Enfin, le dernier jour les garçons & les filles couronnés de fleurs chantèrent l'ode d'*Horace*.

Il eſt vrai que dans les maiſons on chantait à table ſes autres odes pour le petit *Liguriuus*, pour *Liciſcus* & pour d'autres petits fripons, leſquels n'inſpiraient pas la plus grande dévotion. Mais il y a tems pour tout ; *pictoribus atque poëtis*. Le Carrache qui deſſina les figures de l'*Arétin*, peignit auſſi

Digitized by Google

des saints ; & dans tous nos collèges nous avons passé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire Romain lui passaient sans difficulté.

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très légers fragmens de celle qu'on récitait aux mystères d'*Isis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encor ici parce qu'elle n'est pas longue & qu'elle est belle.

Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéissent.

Nous répéterons aussi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encor supérieure à celle d'*Isis*.

Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers ; il est un, il est seul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui est fort extraordinaire, c'est que dans le Lévitique, dans le Deuteronome des Juifs, il n'y a pas une seule prière publique, pas une seule formule. Il semble que les lévites ne fussent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une seule prière instituée pour leurs grandes fêtes, de la Pâque, de la Pentecôte, des Trompettes, des Tabernacles, de l'expiation générale, & des néoménies.

Les savans conviennent assez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lors qu'étant esclaves à Babilone, ils en prirent un peu les mœurs, & qu'ils apprirent quelques sciences de ce peuple si policé & si puissant. Ils empruntèrent

Digitized by Google

tout des Caldéens perſans juſqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres ; & joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus ſuperſtitieux, qu'au ſortir d'un long eſclavage ils furent toûjours encor dans la dépendance de leurs voiſins. *In rebus acerbis acrius advertunt animos ad relligionem.*

Pour les dix autres tribus qui avaient été diſperſées auparavant, il eſt à croire qu'elles n'avaient pas plus de prières publiques que les deux autres, & qu'elles n'avaient pas même encor une religion bien fixe & bien déterminée, puiſqu'elles l'abandonnèrent ſi facilement, & qu'elles oublièrent juſqu'à leur nom, ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jéruſalem.

C'eſt donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus & demi ſemblèrent s'attacher à des rites invariables ; qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'eſt alors ſeulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Eſdras* ordonna deux prières par jour, & il en ajouta une troiſiéme pour le jour du ſabbat. On dit même qu'il inſtitua dix-huit prières, (afin qu'on pût choiſir,) dont la première commence ainſi :

„ Sois béni, Seigneur, DIEU de nos pères, DIEU „ d'*Abraham*, d'*Iſaac*, de *Jacob*, le grand DIEU, le „ puiſſant, le terrible, le haut élevé, le diſtributeur „ libéral des biens, le plaſmateur & le poſſeſſeur „ du monde, qui te ſouviens des bonnes actions, „ & qui envoyes un libérateur à leurs deſcendans „ pour l'amour de ton nom. O roi, notre ſecours, „ notre ſauveur, notre bouclier, ſois béni Seigneur, „ bouclier d'*Abraham*.

On aſſure que *Gamaliel* qui vivait du tems de JESUS-CHRIST, & qui eut de ſi grands démêlés avec *St. Paul*, inſtitua une dix-neuviéme prière que voici.

Digitized by Google

„ Accorde la paix, les bienfaits, la bénédiction, „ la grace, la bénignité & la piété à nous & à Iſ- „ raël ton peuple. Bénis-nous, ô notre père! bénis-nous „ tous enſemble par la lumière de ta face; car par „ la lumière de ta face tu nous as donné, Seigneur „ notre DIEU, la loi de vie, l'amour, la bénignité, „ l'équité, la bénédiction, la piété, la vie & la paix. „ Qu'il te plaiſe de bénir en tout tems, & à tout „ moment ton peuple d'Iſraël en lui acordant la „ paix. Béni ſois-tu, Seigneur, qui bénis ton peu- „ ple d'Iſraël en lui donnant la paix; Amen.

Conſultez ſur cela la *Mishna* volume Ier. & IId. & l'article *Prière* des Queſtions.

Il y a une choſe aſſez importante à obſerver dans pluſieurs prières; c'eſt que chaque peuple a toûjours demandé tout le contraire de ce que demandait ſon voiſin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babiloniens, Egyptiens; & ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs; auſſi le furent-ils comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; & ceux-ci furent plus malheureux; car s'étant obſtinés à demeurer ſéparés de tous autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu joüir d'aucun avantage de la ſociété humaine.

De nos jours, dans nos guerres ſi ſouvent entrepriſes pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands & les Eſpagnols quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la Ste. Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Welches & les Gavaches; leſquels de leur côté ſuppliaient la Ste. Vierge de détruire les Maranes & les Teutons.

En Angleterre, la Roſe rouge faiſait les plus ardentes prières à *St. George*, pour obtenir que tous les

Digitized by Google

partisans de la Rose blanche fussent jettés au fond de la mer. La Rose blanche répondait par de pareilles supplications. On sent combien *St. George* devait être embarrassé : & si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *George* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

SI un militaire chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St. Louis à un autre militaire, n'avait pas en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St. Louis ? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans ? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avisa à l'article de la mort d'une espieglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siécle de *Louis XIV ;* & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise, lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion qu'il observa dans ses premières années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés ; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était, ce me semble, raisonner comme un yvrogne ; les prêtres Manseaux pouvaient lui répondre,

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les yvrognes étaient alors fort à la mode ; l'évêque du Mans était à leur tête.

Digitized by Google

ce n'eſt pas votre intention qui eſt néceſſaire, c'eſt la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres ; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être ; nous ſommes dans la bonne foi ; ſi vous n'y avez pas été, il ne nous importe guères.

La maxime eſt, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorſque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention ſecrette de nous empêcher de la boire ; nous ſerons prêtres malgré votre teſtament.

Ces raiſons étaient fort bonnes. Cependant la plûpart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne ſe crurent point prêtres, & ſe firent ordonner une ſeconde fois. *Maſcaron* médiocre & célèbre prédicateur, leur perſuada par ſes diſcours & par ſon exemple de réïtérer la cérémonie. Ce fut un grand ſcandale au Mans, à Paris & à Verſailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORIGINEL,

PÉCHÉ ORIGINEL.

IL le faut avouer, nous ne connaiſſons point de père de l'égliſe juſqu'à *St. Auguſtin* & à *St. Jérôme*, qui ait enſeigné la doctrine du péché originel. *St. Clément* d'Alexandrie, cet homme ſi ſavant dans l'antiquité, loin de parler en un ſeul endroit de cette corruption qui a infecté le genre-humain, & qui l'a rendu coupable en naiſſant, dit en propres mots, (*a*) *Quel mal peut faire un enfant qui ne vient que de naître ? comment a-t-il pu prévariquer ? comment celui qui n'a encor rien fait a-t-il pu tomber ſous la malédiction d'Adam ?*

(*a*) *Stromates* livre III.

Digitized by Google

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuse du péché originel, laquelle n'était point encor dévoloppée ; mais seulement pour montrer que les passions qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encor aucune prise sur cet enfant innocent. Il ne dit point, cette créature d'un jour ne sera pas damnée si elle meurt aujourd'hui. Car personne n'avait encor supposé qu'elle serait damnée. *St. Clément* ne pouvait combattre un système absolument inconnu.

Le grand *Origène* est encor plus positif que *St. Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché est entré dans le monde par *Adam*, dans son explication de l'épitre de *St. Paul* aux Romains; mais il tient que c'est la pente au péché qui est entrée, qu'il est très facile de commettre le mal, mais qu'il n'est pas dit pour cela qu'on le commettra toûjours, & qu'on sera coupable dès qu'on sera né.

Enfin, le peché originel sous *Origène*, ne consistait que dans le malheur de se rendre semblable au premier homme en péchant comme lui.

Le batême était nécessaire, c'était le sceau du christianisme, il lavait tous les péchés ; mais personne n'avait dit encor qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Personne n'assurait encor qu'un enfant fût damné & brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après sa naissance. Et une preuve sans replique, c'est qu'il se passa beaucoup de tems avant que la coutume de batiser les enfans prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les batisât. Or, leur refuser ce bain sacré, c'eût été les livrer visiblement à la damnation, si on avait été persuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, & leur fit souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les

Digitized by Google

bourreaux fondues enſemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur ſi exécrable. En un mot, il eſt de fait qu'on ne batiſait pas les enfans. Donc il eſt démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encor; JESUS-CHRIST n'a jamais dit, *l'enfant non batiſé ſera damné.* (*b*) Il était venu au contraire pour expier tous les péchés, pour racheter le genre-humain par ſon ſang. Donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raiſon privilégiés. Notre divin Sauveur ne batiſa jamais perſonne. *Paul* circoncit ſon diſciple *Timothée*, & il n'eſt point dit qu'il le batiſât.

En un mot, dans les deux premiers ſiécles le batême des enfans ne fut point en uſage; donc on ne croyait point que des enfans fuſſent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cent ans on crut leur ſalut fort en danger, & on fut fort incertain.

Enfin, *Pélage* vint au cinquiéme ſiécle; il traita l'opinion du péché originel de monſtrueuſe. Selon lui, ce dogme n'était fondé que ſur une équivoque comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à Adam dans le jardin, *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la ſcience vous mourez.* Or, il n'en mourut pas, & DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il pas épargné ſa race à la milliéme génération? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis & éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grace?

Pélage regardait DIEU non-ſeulement comme un maître abſolu; mais comme un père qui laiſſant la

(*b*) Dans St. Jean, JESUS dit à *Nicodème*, chap. III. que le vent, l'eſprit ſouffle où il veut, que perſonne ne ſait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU ſi on ne renait par l'eau & par l'eſprit. Mais il ne parle point des enfans.

Digitized by Google

liberté à ſes enfans, les récompenſait au-delà de leurs mérites, & les puniſſait au-deſſous de leurs fautes.

Lui & ſes diſciples diſaient, Si tous les hommes naiſſent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie; ſi avant de penſer ils ſont coupables, c'eſt donc un crime affreux de les mettre au monde. Le mariage eſt donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'eſt donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens; ce n'eſt plus adorer DIEU, c'eſt adorer le diable.

Pélage & les ſiens débitaient cette doctrine en Afrique, où *St. Auguſtin* avait un crédit immenſe. Il avait été manichéen; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put réſiſter ni à *Auguſtin*, ni à *Jérôme*. Et enfin, de queſtions en queſtions la diſpute alla ſi loin qu'*Auguſtin* donna ſon arrêt de damnation contre tous les enfans nés & à naître dans l'univers, en ces propres termes; *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

C'eût été un bien triſte compliment à faire à une reine de la Chine ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre ſon fils au berceau, que de lui dire, Madame, conſolez-vous, monſeigneur le prince royal eſt actuellement entre les griffes de cinq cent diables qui le tournent & le retournent dans une grande fournaiſe pendant toute l'éternité, tandis que ſon corps embaumé repoſe auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiſſent ainſi ſon cher fils le prince royal à jamais? On lui répond que c'eſt parce que ſon arrière grand-père mangea autrefois du fruit de la ſcience dans un jardin. Jugez ce que doivent penſer le roi, la reine, tout le conſeil, & toutes les belles dames.

Digitized by Google

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens, (car il y a de bonnes ames partout) il fut mitigé par un *Pierre Chriſologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un fauxbourg d'enfer nommé les *Limbes*, pour placer tous les petits garçons & toutes les petites filles qui ſeraient morts ſans batême. C'eſt un lieu où ces innocens végètent ſans rien ſentir, le ſéjour de l'apathie, & c'eſt ce qu'on appelle le *paradis des ſots*. Vous trouvez encor cette expreſſion dans Milton, *The paradiſe of fools*. Il le place vers la lune. Cela eſt tout-à-fait digne d'un poëme épique.

EXPLICATION DU PÉCHÉ ORIGINEL.

La difficulté pour les limbes eſt demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits ſont-ils dans les limbes ? qu'avaient-ils fait ? comment leur ame qu'ils ne poſſédaient que d'un jour était-elle coupable d'une gourmandiſe de ſix mille ans ?

St. Auguſtin qui les damne, dit pour raiſon que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'égliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtême tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, & qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jetté leur bonnet, les philoſophes s'eſſayèrent. *Leibnitz* en jouant avec ſes monades, s'amuſa à raſſembler dans *Adam* toutes les monades humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que *St. Auguſtin*. Mais cette idée digne de *Cyrano de Bergerac* n'a pas fait fortune en philoſophie.

Digitized by Google

Mallebranche explique la choſe par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle ſi furieuſement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que ſes enfans eurent la même envie, à-peu-près comme cette femme qui ayant vu rouer un homme accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la choſe à *une certaine inclination, une certaine pente à la concupiſcence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'eſt pas un acte; elle le deviendra un jour.* Fort bien, courage, Nicole. Mais en attendant, pourquoi me damner? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté; elle conſiſte à ſavoir comment nos ames d'aujourd'hui qui ſont formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a ſi longtems.

Mes maîtres, que falait-il dire ſur cette matière? rien. Auſſi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.

ORTOGRAPHE.

QUant à l'ortographe de la plûpart des livres français, elle eſt ridicule. Preſque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wiſigoths*, *Weſtphalie*, *Wirtemberg*, *Weteravie*, &c.

Ils ne ſavent pas que le double V allemand qu'on écrit ainſi W, eſt notre V conſonne, & qu'en Allemagne on prononce Veteravie, Virtemberg, Veſtphalie, Viſigoths.

Ils impriment *Altona* au-lieu d'Altena, ne ſachant pas qu'en allemand un O ſurmonté de deux points vaut un E.

Ils ne ſavent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou*; & ils font toûjours des fautes en imprimant cette diphtongue.

Celles

Digitized by Google

Celles que commettent tous les jours les traducteurs des livres ſont innombrables.

Pour l'ortographe purement françaiſe, l'habitude ſeule peut en ſupporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roi-ent*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroiraient, emploiraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *La-on* qu'on prononce Lan, & cent autres barbaries pareilles font dire,

Hodieque manent veſtigia juris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* & *Quinault* ne charment l'oreille, & que *La Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais ſont bien plus inconſéquens, ils ont perverti toutes les voyelles; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'eſt en ortographe qu'on peut dire d'eux avec Virgile,

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

Cependant, ils ont changé leur ortographe depuis cent ans; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes*.

Les Italiens ont ſupprimé toutes les *H*. Ils ont fait pluſieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture eſt la peinture de la voix: plus elle eſt reſſemblante, meilleure elle eſt.

OZÉE.

EN reliſant hier, avec édification, l'ancien Teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'*Ozée*, ch. XIV. ℣. 1. *que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon Dieu à l'amertume! que les Samaritains meurent par*

Digitized by Google

le glaive ! que leurs petits enfans ſoient écraſés, & qu'on fende le ventre aux femmes groſſes !

Je trouvai ces paroles un peu dures ; j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague qui était alors à ſa maiſon de campagne au mont Krapac ; il me dit : il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, & ne point envoyer leur argent à Jéruſalem ; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophète *Ozée* les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi, après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente & un rois, que *Joſué* fit pendre, n'étaient point ſchiſmatiques. Les quarante mille Ephraïmites maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abîme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn en 1724 de jeunes écoliers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques, romains & bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les Ruſſes que nous rencontrerons déſarmés ; d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & ſanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique ; ils ne portent point leur argent à Rome. Donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolimites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitames les Huſſites qui voulaient auſſi garder leur argent. Ainſi a péri, ou dû périr ; ainſi a été éventrée, ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui ; il ſe fâcha ; la diſpute ſe prolongea ; il falut ſouper chez lui ; il m'empoiſonna ; mais je n'en mourus pas.

Digitized by Google

PARADIS.

Paradis : il n'y a guères de mot, dont la signification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers ; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuſe, connus ſi longtems avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot *paradis* n'eſt célèbre chez les Juifs que dans la Genèſe. Quelques auteurs Juifs canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *Paradis terreſtre.* Comment s'eſt-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif n'ait cité ce paradis terreſtre dont nous parlons tous les jours ? Cela eſt preſque incompréhenſible. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs ſavans audacieux, que la Genèſe n'avait été écrite que très tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin ſoit d'herbes, ſoit de fleurs, pour le ciel.

St. Luc eſt le premier qui faſſe entendre le ciel par ce mot *Paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron : (*a*) *Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées. Ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles ſont formées, & que le ciel eſt un mot vague, qui ſignifie l'eſpace immenſe dans lequel ſont tant de ſoleils, de planètes & de comètes : ce qui ne reſſemble nullement à un verger.

(*a*) Luc chap. XXIII. v. 43.

Digitized by Google

St. Thomas dit qu'il y a trois paradis, le terreſtre, le céleſte & le ſpirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le ſpirituel & le céleſte. Le verger ſpirituel eſt, ſelon lui, la viſion béatifique. Mais c'eſt préciſément ce qui conſtitue le paradis céleſte, c'eſt la jouïſſance de DIEU même. Je ne prends pas la liberté de diſputer contre l'ange de l'école. Je dis ſeulement : Heureux, qui peut toûjours être dans ces trois paradis !

Quelques ſavans curieux ont cru que le jardin des Heſpérides gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres ſavans plus téméraires ont oſé dire que le bœuf était une mauvaiſe copie du dragon ; & que les Juifs n'ont jamais été que de groſſiers plagiaires : mais c'eſt blaſphémer, & cette idée n'eſt pas ſoutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours quarrées au-devant d'une égliſe ?

Pourquoi a-t-on appellé paradis le rang des troiſiémes loges à la comédie & à l'opéra ? Eſt-ce parce que ces places, étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; & qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches ? Eſt-ce parce que ces loges étant fort hautes, on leur a donné un nom qui ſignifie auſſi le ciel ? Il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel & monter aux troiſiémes loges.

Que penſerait un étranger arrivant à Paris, à qui un Pariſien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis ?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues ! Que tout annonce la faibleſſe humaine !

(*b*) I. Partie, queſtion CII.

Digitized by Google

Voyez l'article *Paradis* dans le grand Dictionnaire encyclopédique ; il eſt aſſurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfaiſans, diſait toûjours l'abbé de *St. Pierre.*

PARLEMENT.

DEPUIS PHILIPPE LE BEL, JUSQU'A CHARLES VII.

Parlement vient ſans doute de parler ; & l'on prétend que parler venait du mot celte *paler*, dont les Cantabres & autres Eſpagnols firent *palabra.* D'autres aſſurent que c'eſt de *parabola ;* & que de *parabole* on fit parlement. C'eſt-là ſans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne ſais quelle apparence de doctrine plus ſérieuſe dans ceux qui vous diſent, que nous n'avons pu encor découvrir de monumens où ſe trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le tems des premières croiſades.

On peut répondre ; le terme *parlamentum* était en uſage alors pour ſignifier les aſſemblées de la nation ; donc il était en uſage très longtems auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choſes ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établiſſement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des ſéances de parlement judiciaire depuis 1254 ; & une preuve qu'on s'était ſervi ſouvent du mot général *parlement* en déſignant les aſſemblées de la nation, c'eſt que nous donnâmes ce nom à ces aſſemblées dès que nous avons écrit en langue françaiſe : & les Anglais qui prirent toutes nos coutumes, appellèrent *parlement* leurs aſſemblées des pairs.

Digitized by Google

Ce mot, source de tant d'équivoques, fut affecté à plusieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles; autre preuve d'un antique usage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel* qui détruisit & forma tant de choses, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant partout où se trouvait la cour; comment cette chambre qui ne siégeait que deux fois l'année fut salariée par le roi à cinq sous par jour pour chaque conseiller juge; chambre nécessairement composée de membres amovibles, puisque tous avaient d'autres emplois; de sorte que qui était juge à Paris à la Toussaint, allait commander les troupes à la Pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de longtems aucun procès criminel.

Comment les clercs ou gradués enquêteurs, établis pour rapporter les procès aux seigneurs conseillers juges, & non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement savaient lire & écrire.

On sait par quelle fatalité étonnante & funeste le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conseillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent sans le nommer, déchu de son droit à la couronne; & comment quelques jours après ces même juges subjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent le dauphin, le descendant de *St. Louis* au bannissement perpétuel le 3 Janvier 1420; arrêt aussi incompétent qu'infame, monument éternel de l'opprobre & de la désolation où la France était plongée, & que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout sort de sa sphère dans les tems de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'assassinat

Digitized by Google

du duc de Bourgogne commis par le dauphin, le traité solemnel de Troyes, la défection de tout Paris & des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'esprit, le bonheur de *Henri V*, solemnellement déclaré roi de France; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* en 1422, & dix jours après ses obsèques, tous les membres du parlement de Paris jurèrent sur un missel dans la grand'chambre, obéïssance & fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* fils de *Henri V*; & ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fidèles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers; il fut peu nombreux, peu puissant, & point payé.

Quelques membres du parlement de Paris dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, & donné une amnistie générale, les deux parlemens furent réunis.

PARLEMENT. L'ÉTENDUE DE SES DROITS.

Machiavel dans ses remarques politiques sur *Tite-Live*, dit que les parlemens font la force du roi de France. Il avait très grande raison en un sens. *Machiavel* Italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrêtienté. Tous les rois lui faisaient la cour; tous voulaient l'engager dans leurs querelles; & quand il exigeait trop, quand un roi de France n'osait le refuser en face, ce roi avait son parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux loix du royaume, tortionnaires, abusives, absurdes. Le roi s'excusait auprès du pape en disant qu'il ne pouvait venir à bout de son parlement.

C'était bien pis encor quand le roi & le pape se querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes

Digitized by Google

les bulles ; & la thiare étoit renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt ſûr d'être toûjours le maitre, les rois en voulaient toûjours avoir ; il en falut demander d'abord aux états-généraux. La cour du parlement de Paris ſédentaire & inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe méla jamais de finance juſqu'à *François I.* La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis Louis XII) en eſt une preuve aſſez forte ; *Le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple ; les finances, la guerre, le gouvernement du roi ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préſident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui ſervit longtems de baſe au droit public en France, ſuppoſé que ce pays connût un droit public.

PARLEMENT. DROIT D'ENRÉGISTRER.

Enrégiſtrement, mémorial, journal, livre de raiſon. Cet uſage fut de tout tems obſervé chez les nations policées, & fort négligé par les barbares qui vinrent fondre ſur l'empire Romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enrégiſtra tout, & toûjours à ſon avantage. Les Viſigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, & tous les autres ſauvages n'avaient pas ſeulement de régiſtres pour les mariages, les naiſſances & les morts. Les empereurs firent à la vérité écrire leurs traités & leurs ordonnances ; elles étaient conſervées tantôt dans un château, tantôt dans un autre ; & quand ce château était pris par quelque brigand, le régiſtre était perdu. Il n'y a guères eu que les anciens actes dépoſés à la Tour de Londre qui ayent ſubſiſté. On n'en retrouva ailleurs que chez des moines, qui ſuppléèrent ſouvent par leur induſtrie à la diſette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens

Digitized by Google

après l'avanture des fausses décrétales qui ont été respectées pendant cinq cent ans, autant & plus que l'Evangile; après tant de faux martyrologes, de fausses légendes & de faux actes ? Notre Europe fut trop longtems composée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de faussaires qui trompèrent ces brigands ignorans, & d'une populace aussi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Auguste* perdit son chartrier, ses titres; on ne sait pas trop à quelle occasion, ni comment, ni pourquoi il faisait transporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait soigneusement enfermer sous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau* prévôt de Paris du tems de *St. Louis*, fut le premier qui tint un journal, & qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313, & non en 1256; faute de pure inadvertence dans le grand Dictionnaire au mot *Enrégistrement*.

Peu-à-peu les rois s'accoutumèrent à faire enrégistrer au parlement plusieurs de leurs ordonnances, & surtout les loix que le parlement était obligé de maintenir.

C'est une opinion commune que la première ordonnance enrégistrée est celle de *Philippe de Valois* sur ses droits de regale en 1332 au mois de Septembre, laquelle pourtant ne fut enrégistrée qu'en 1334. Aucun édit sur les finances ne fut enrégistré en cette cour, ni par ce roi, ni par ses successeurs jusqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de justice en 1374, pour faire enrégistrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une observation fort singulière, est que l'érection de presque tous les parlemens du royaume ne fut

Digitized by Google

point préſentée au parlement de Paris pour y être enrégiſtrée & vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enrégiſtrés. Plus ſouvent on s'en diſpenſa. Rien n'a été ſtable & permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enrégiſtra point le traité d'Utrecht qui termina la funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On enrégiſtra les édits qui établirent & qui ſupprimèrent les mouleurs de bois, les eſſayeurs de beurre, & les meſureurs de charbon.

REMONTRANCES DES PARLEMENS.

Toute compagnie, tout citoyen a droit de porter ſes plaintes au ſouverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on ſouffre. Les premières remontrances du parlement de Paris furent adreſſées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéï; le parlement était dans ſon centre; il défendait les loix contre les rapines. Il montra que la cour Romaine avait extorqué en trente années quatre millions ſix cent quarante-cinq mille écus de la France. Ces ſimonies multipliées, ces vols réels commis ſous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour Romaine ayant enfin appaiſé & ſéduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait ſi bien parler. Il n'y eut aucune remontrance ſur les finances du tems de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII*; car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances ſolemnelles*, le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour ſa malheureuſe expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le ſire d'*Albret*, le ſire de *Rieux* gouverneur de Paris, le ſire de *Gravile* amiral de France, & le cardinal *Dumaine* pour la prier de ſe cottiſer pour lui prêter cet argent. Etrange députation! les régiſtres portent que le parlement repréſenta, *la néceſſité & indigence du royaume, & le cas ſi piteux, quod non*

Digitized by Google

indiget manu ſcribentis. Garder ſon argent n'était pas une de ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de St. Martin que *François I* acheta des chanoines, & dont il devait payer l'intérêt & le principal ſur ſes domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La ſeconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conſeillers au parlement de Paris, & de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui proſtitua ainſi la juſtice. Cette honte a duré & s'eſt étendue ſur toute la magiſtrature de la France depuis 1515 juſqu'à 1771, l'eſpace de deux cent cinquante-cinq ans, juſqu'à-ce qu'un autre chancelier a commencé à effacer cette tache.

Depuis ce tems, le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII* père du peuple; *qu'on ſuive toûjours la loi malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit; & plus il fut néceſſaire, plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le tems de *François II.* C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au tems de ſa majorité par ces propres mots.

» Je vous ordonne de ne pas agir avec un roi » majeur comme vous avez fait pendant ſa mino- » rité; ne vous mêlez pas des affaires dont il ne vous » appartient pas de connaître; ſouvenez-vous que » votre compagnie n'a été établie par les rois que » pour rendre la juſtice ſuivant les ordonnances du » ſouverain. Laiſſez au roi & à ſon conſeil les affai-

Digitized by Google

„ res d'état ; défaites-vous de l'erreur de vous „ regarder comme les tuteurs des rois, comme „ les défenseurs du royaume, & comme les gardiens „ de Paris. "

Le malheur des tems l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III.* Il soutint les *Guises* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guise* & du cardinal son frère, il commença des procédures contre *Henri III*, & nomma deux conseillers, *Pichon* & *Courtin*, pour informer.

Après la mort de *Henri III*, il se déclara contre *Henri le grand.* La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Espagne, & l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès de lui ainsi que *Charles VII.* Il rentra comme lui dans Paris par des négociations secrètes plus que par la force, & il réunit les deux parlemens ainsi que *Charles VII* en avait usé.

Tout le ministère du cardinal de *Richelieu* fut signalé par des résistances fréquentes de cette compagnie ; résistances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît assez la guerre de la fronde, dans laquelle il fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoise par une déclaration du roi son fils déja majeur, datée du 3 Juillet 1652. Mais trois présidens seulement & quatorze conseillers obéirent.

Louis XIV en 1655, après l'amnistie, vint à la grand'chambre, le fouet à la main, défendre les assemblées des chambres. En 1657, il ordonna l'enrégistrement de tout édit, & ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enrégistrement. Tout fut tranquille sous son règne.

Digitized by Google

SOUS LOUIS XV.

Le parlement de Paris avait déja, du tems de la fronde, établi l'uſage de ne plus rendre la juſtice lorſqu'il ſe croyait lézé par le gouvernement. C'était un moyen qui ſemblait devoir forcer le miniſtère à plier ſous ſes volontés, ſans qu'on eût une rébellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV.*

Il employa cette reſſource en 1718, dans la minorité de *Louis XV.* Le duc d'*Orléans* régent l'exila à Pontoiſe en 1720.

La malheureuſe bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux priſes avec le cardinal de *Fleuri.*

Il ceſſa encor ſes fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Chriſtophe de Beaumont* archevêque de Paris, au ſujet des billets de confeſſion & des refus de ſacremens.

Nouvelle ceſſation de ſervice en 1753. Tout le corps fut exilé dans pluſieurs villes frontières; la grand'chambre le fut à Pontoiſe. Cet exil dura plus de quinze mois, depuis le 10 Mai 1753, juſqu'au 27 Auguſte 1754. Le roi dans cet eſpace de tems fit rendre la juſtice par des conſeillers d'état & des maîtres des requêtes. Très peu de cauſes furent plaidées devant ce nouveau tribunal. La plûpart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder ou attendre le retour du parlement. Il ſemblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient inſtitués pour la condamner.

On rappella enfin le parlement à ſes fonctions, & il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après ſon retour, les eſprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de juſtice à Paris en 1756 le 13 Décembre. Il ſupprima deux chambres du parlement, & fit pluſieurs réglemens

Digitized by Google

pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il ſorti que tous les conſeillers donnèrent leur démiſſion, à la réſerve des préſidens-à-mortier & de dix conſeillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à ſa place. On fut de tous les côtes très aigri & très incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut reconcilier pendant quelque tems le parlement avec la cour. Ce malheureux non moins inſenſé que coupable, accuſa ſept membres du parlement dans une lettre qu'il oſa dicter pour le roi même, & qui lui fut portée. Cette accuſation abſurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au ſupplice de *Ravaillac* par ce qui reſtait de la grand'chambre. Pluſieurs pairs & des princes du ſang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel faite le 28 Mars 1757, le miniſtère engagé dans une guerre ruineuſe & funeſte, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démiſſion; les exilés furent rappellés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il ſignala cette autorité en aboliſſant par un arrêt l'ordre des jéſuites en France, & en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 Auguſte 1762). Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement ſecondé par tous les parlemens du royaume, & par toute la France.

Il s'uniſſait en effet avec ces autres parlemens, & prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appellaient alors *claſſes du parlement*; celui de Paris était la première claſſe; chaque claſſe faiſait des remontrances ſur les

Digitized by Google

édits, & ne les enrégiſtrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui pourſuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enrégiſtrer. Quelques claſſes décernèrent des priſes de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait réſulté un effet bien étrange. C'eſt ſur les domaines royaux que ſe prennent les deniers dont on paye les frais de juſtice ; de ſorte que le roi aurait payé de ſes propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui déſobéiſſaient contre ſes officiers principaux qui avaient exécuté ſes ordres.

Le plus ſingulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, & en quelque ſorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouſe contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 Décembre 1763. *Ordonne que ledit duc de Fitzjames ſera pris, ſaiſi & arrêté en quelque endroit du royaume qu'il ſe trouve*, c'eſt-à-dire, que les huiſſiers Toulouſains pouvaient ſaiſir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même ou à ſa chapelle de Verſailles. La cour diſſimula longtems cet affront ; auſſi elle en eſſuia d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas ſubſiſter ; il falait ou que la couronne reprît ſon autorité, ou que les parlemens prévaluſſent.

On avait beſoin dans des conjonctures ſi critiques d'un chancelier tel que celui de *l'Hôpital*, on le trouva. Il falait changer toute l'adminiſtration de la juſtice dans le royaume, & elle fut changée.

Le roi commença par eſſayer de ramener le parlement de Paris ; il le fit venir à un lit de juſtice qu'il tint à Verſailles le 7 Décembre 1770, avec les princes, les pairs & les grands-officiers de la couronne. Là, il lui défendit de ſe ſervir jamais des termes d'*unité*, d'*indiviſibilité* & de *claſſes*.

Digitized by Google

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui ſont ſpécifiés par les ordonnances.

De ceſſer le ſervice, ſinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démiſſion en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enrégiſtremens, le tout ſous peine d'être caſſés.

Le parlement ſur cet édit ſolemnel, ayant encor ceſſé le ſervice, le roi leur fit porter des lettres de juſſion; ils déſobéirent. Nouvelles lettres de juſſion, nouvelle déſobéiſſance. Enfin, le monarque pouſſé à bout, leur envoya pour dernière tentative le 20 Janvier à quatre heures du matin des mouſquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à ſigner. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils obéiraient ou s'ils refuſeraient. Pluſieurs voulurent interpréter la volonté du roi: les mouſquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il falait un oui, ou un non.

Quarante membres ſignèrent ce *oui*, les autres s'en diſpenſèrent. Les oui étant venus le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, & ſignèrent *non*; tous furent exilés.

La juſtice fut encor adminiſtrée par les conſeillers d'état & les maîtres des requêtes comme elle l'avait été en 1753: mais ce ne fut que par proviſion. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi ſe rendit aux vœux des peuples qui ſe plaignaient depuis des ſiécles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux & diſpendieux à la fois. Le premier était le reſſort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues ſe conſumer

Digitized by Google

mer devant lui en frais qui souvent excédaient le capital. Le second était la vénalité des charges de judicature; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, six parlemens nouveaux furent institués le 23 Février de la même année, sous le titre de *Conseils supérieurs*, avec injonction de rendre gratis la justice. Ces conseils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers, (en suivant l'ordre alphabétique.) On y en ajouta d'autres depuis.

Il falait surtout former un nouveau parlement à Paris, lequel serait payé par le roi sans acheter ses places, & sans rien exiger des plaideurs. Cet établissement fut fait le 13 Avril. L'opprobre de la vénalité dont *François I* & le chancelier *Duprat* avaient malheureusement souillé la France, fut lavé par *Louis XV* & par les soins du chancelier de *Maupeou*, second du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens; & on espéra de voir réformer la jurisprudence.

PASSIONS.

LEUR INFLUENCE SUR LE CORPS, ET CELLE DU CORPS SUR ELLES.

DIs-moi, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui sait quelque chose, qui a longtems examiné les sinuosités du cerveles, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, & qui connait tout ce qu'on peut connaître de notre machine) hélas! j'entends un docteur en théologie. Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis. Dis-moi pourquoi ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite & de droite

à gauche formé par le muſcle gluteus & par le vaſte externe, ſur le champ ton imagination s'alluma ; deux muſcles érecteurs, qui partent de l'iskion, donnèrent un mouvement de perpendicule à ton phallus ? Ses corps caverneux ſe remplirent de ſang ; tu introduiſis ton balanus intra vaginam de ta ſervante ; & ton balanus frottant ſuum clitorida lui donna comme à toi un plaiſir d'une ou deux ſecondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cauſe, & dont naîtra cependant un être penſant, tout pourri du péché originel ? Quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muſcle gluteus de ta gouvernante ? Tu aurais beau relire *Sanchez* & *Thomas d'Aquin* & *Scot* & *Bonaventure*, tu ne ſauras jamais un mot de cette mécanique incompréhenſible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes déſirs, tes actions ; & fait naître un petit batard de prêtre prédeſtiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaiſir que tu goûtas la veille, & tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce que c'eſt que cette mémoire qui t'eſt commune avec tous les animaux ? Sais-tu quelles fibres rappellent tes idées, & peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un ſentiment continué, qui a dormi avec toi & qui s'eſt réveillé avec toi ? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela eſt une production de ſon ame végétative, de ſon ame ſenſitive & de ſon ame intellectuelle, qui toutes trois compoſent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment ſur un corps étendu.

Je vois à ſon air embarraſſé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée ; & je lui dis enfin : Docteur, ſi tu conviens malgré toi que tu ne ſais ce que c'eſt qu'une ame, & que tu as parlé toute ta vie ſans t'entendre ; que ne l'avoues-tu en honnête homme ? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémo-

Digitized by Google

tion physique du docteur *Bourfier*, & de certains endroits de *Mallebranche*, & surtout de ce sage *Locke* si supérieur à *Mallebranche?* que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame est une faculté que DIEU t'a donnée, sans te dire son secret, ainsi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que plusieurs raisonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin Demiourgos & ses loix inconnues qui opèrent tout en nous; & qu'à parler encor mieux, nous ne saurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme se fâche; le sang lui monte au visage. Il me battrait, s'il était le plus fort, & s'il n'était retenu par les bienséances. Son cœur se gonfle; la systole & la diastole se font irrégulièrement; son cervelet est comprimé; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce sang, ce cœur, ce cervelet, & une vieille opinion du docteur, qui était contraire à la mienne? Un esprit pur, intellectuel tombe-t-il en syncope, quand on n'est pas de son avis? J'ai proféré des sons; il a proféré des sons; & le voilà en apoplexie; le voilà mort.

Je suis à table moi & mon ame en Sorbonne, au *primâ mensis* avec cinq ou six docteurs *socii Sorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté; d'abord nos ames sont folles; une demi-heure après nos ames sont stupides, elles sont nulles; & le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, & étant absolument immatérielle, est logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *La Peironie*.

Un convive est à table gaiement. On lui apporte une lettre qui lui inspire l'étonnement, la tristesse & la crainte. Dans l'instant même les muscles de son ventre se contractent & se relâchent; le mouvement péristaltique des intestins s'augmente; le sphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulsion; & mon homme, au-lieu d'achever son dîner, fait une copieuse éva-

Digitized by Google

cuation. Dis-moi donc quelle connexion ſecrette la nature a miſe entre une idée & une ſelle ?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toûjours pluſieurs qui reſtent imbécilles. On a donc offenſé les fibres penſantes de leur cerveau ; & où ſont ces fibres penſantes ? O *Sanchez*, ô magiſter de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé pécus* régent de ſeconde & recteur de l'univerſité, rendez-moi raiſon nettement de tout cela, ſi vous pouvez !

Comme j'écrivais ces choſes au mont Krapac, pour mon inſtruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'eſprit* du docteur *Camus*, profeſſeur en médecine en l'univerſité de Paris. J'ai eſpéré d'y voir la ſolution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé ? Rien. Ah, monſieur *Camus* ! vous n'avez pas fait avec eſprit la *Médecine de l'eſprit*. C'eſt lui qui recommande fortement le ſang d'ânon, tiré derrière l'oreille, comme un ſpécifique contre la folie. *Cette vertu du ſang d'âne*, dit-il, *réintègre l'ame dans ſes fonctions*. Il prétend auſſi qu'on guérit les fous en leur donnant la galle. Il aſſure de plus que, pour avoir de la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut & des alouettes, & ſurtout ſe bien garder des oignons & du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation & privilège du roi. Et on mettait ſa ſanté entre les mains de maître *Camus* profeſſeur en médecine ! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi ?

Pauvres marionnettes de l'éternel Demiourgos, qui ne ſavons ni pourquoi ni comment une main inviſible fait mouvoir nos reſſorts, & enſuite nous jette & nous entaſſe dans la boëte ! Répétons plus que jamais avec Ariſtote : *Tout eſt qualité occulte.*

Digitized by Google

PATRIE.

SECTION PREMIÈRE.

NOus nous bornerons ici selon notre usage à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? s'il est né à Coimbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorans absurdes qui argumenteront contre lui, & auxquels il ferait des réponses absurdes, s'il osait répondre. Il est surveillé par des inquisiteurs qui le feront brûler s'ils savent qu'il ne mange point de lard, & tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à Coimbre ? peut-il aimer tendrement Coimbre ? peut-il dire comme dans les *Horaces* de Pierre Corneille,

Mon cher pays & mon premier amour....
Mourir pour la patrie est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort. — Tarare !

Sa patrie est-elle Jérusalem ? il a ouï dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont habité ce terrain pierreux & stérile, bordé d'un désert abominable, & que les Turcs sont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent presque rien. Jérusalem n'est pas sa patrie. Il n'en a point ; il n'a pas sur la terre un pied quarré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, & cent fois plus respectable que le Juif, esclave des Turcs, ou des Persans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour sa patrie quelques pyrées qu'il élève en secret sur des montagnes ?

Le Banian, l'Arménien, qui passent leur vie à courir dans tout l'Orient, & à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma

Digitized by Google

chère patrie ? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe & leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, & qui vendent leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie ? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel ; à la bonne heure ; mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, & qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave d'un bacha, lequel eſt eſclave d'un viſir, lequel eſt eſclave d'un padisha que nous appellons à Paris le *Grand-Turc* ?

Qu'eſt-ce donc que la patrie ? ne ſerait-ce pas par hazard un bon champ, dont le poſſeſſeur logé commodément dans une maiſon bien tenue, pourait dire, ce champ que je cultive, cette maiſon que j'ai bâtie ſont à moi ; j'y vis ſous la protection des loix qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui poſſèdent, comme moi, des champs & des maiſons s'aſſemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette aſſemblée ; je ſuis une partie du tout, une de la communauté, une partie de la ſouveraineté ; voilà ma patrie. Tout ce qui n'eſt pas cette habitation d'hommes, n'eſt-ce pas quelquefois une écurie de chevaux ſous un palefrenier qui leur donne à ſon gré des coups de fouet ? On a une patrie ſous un bon roi ; on n'en a point ſous un méchant.

SECTION SECONDE.

Un jeune garçon pâtiſſier qui avait été au collège, & qui ſavait encor quelques phraſes de *Cicéron*, ſe

Digitized by Google

donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie ? lui dit un voisin, est-ce ton four ? est-ce le village où tu es né & que tu n'as jamais revu ? est-ce la rue où demeuraient ton père & ta mère qui se sont ruinés, & qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? est-ce l'hôtel-de-ville où tu ne seras jamais clerc d'un quartinier ? est-ce l'église de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme absurde est archevêque & duc avec dix mille louis-d'or de rente ?

Le garçon pâtissier ne sut que répondre. Un penseur qui écoutait cette conversation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait souvent plusieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche ; qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne & ta loge à cet opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer ; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, & tu aimes encor les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Rheims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paye tous les six mois, & tu dis que tu aimes ta patrie !

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie !

L'officier & le soldat qui dévasteront leur quartier d'hyver si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les payſans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de *Guise le balafré*, était-ce à Nanci, à Paris, à Madrid, à Rome ?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *Duprat*, *Lorraine*, *Mazarin* ?

Digitized by Google

Où fut la patrie d'*Attila* & de cent héros de ce genre, qui en courant toûjours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham* ?

Le premier qui a écrit que la patrie eſt partout où l'on ſe trouve bien, eſt je crois Euripide dans ſon Phaëton.

Os pantakos ge patris es boskouſu ge.

Mais le premier homme qui ſortit du lieu de ſa naiſſance pour chercher ailleurs ſon bien-être, l'avait dit avant lui.

PAUL.

QUESTIONS SUR PAUL.

Section première.

LEs épitres de *St. Paul* ſont ſi ſublimes, qu'il eſt ſouvent difficile d'y atteindre.

Pluſieurs jeunes bacheliers demandent ce que ſignifient préciſément ces paroles ? (*a*) „ Tout homme „ qui prie & qui prophétiſe avec un voile ſur ſa tête „ ſouille ſa tête. “

Que veulent dire celles-ci ? (*b*) „ J'ai appris du Sei„ gneur que la nuit même qu'il fut ſaiſi il prit du „ pain. “

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST, *auquel il n'avait jamais parlé, & dont il avait été le plus cruel ennemi ſans l'avoir jamais vu ? eſt-ce par*

(*a*) Epitre aux Corinthiens ch. IX.
(*b*) I. Corint. ch. XI. v. 23.

Digitized by Google

inſpiration, eſt-ce par le récit de ſes diſciples ? eſt-ce lorſqu'une lumière céleſte le fit tomber de cheval ? il ne nous en inſtruit pas.

Et celles-ci encore ? (*c*) „La femme ſera ſauvée „ ſi elle fait des enfans. “

C'eſt aſſurément encourager la population ; il ne paraît pas que Paul ait fondé des couvens de filles.

Il traite d'impies, (*d*) d'impoſteurs, de diaboliques, de conſciences cangrenées, ceux qui prêchent le célibat & l'abſtinence des viandes.

Ceci eſt bien plus fort. Il ſemble qu'il proſcrive moines, nonnes, jours de jeûnes. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire ſur les paſſages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme ? (*e*) *Unius uxoris virum.*

Cela eſt poſitif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorſque les grands pontifes juifs pouvaient en avoir pluſieurs.

Il dit poſitivement que le jugement dernier ſe fera de ſon tems, que JESUS deſcendra dans les nuées comme il eſt annoncé dans *St. Luc*, (*f*) que lui *Paul* montera dans l'air pour aller au-devant de lui avec les habitans de Theſſalonique.

La choſe eſt-elle arrivée ? eſt-ce une allégorie, une figure ? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage, croyait-il avoir fait celui du troiſième ciel ? qu'eſt-ce que ce troiſième ciel ? comment ira-t-il dans l'air ? y a-t-il été ?

Que le DIEU de notre Seigneur JESUS-CHRIST, (*g*) le père de gloire, vous donne l'eſprit de ſageſſe.

(*c*) I. Timothée chap. II. (*d*) Timot. chap. IV. (*e*) Timot. ch. III. & à Tite ch. I. (*f*) Theſſal. ch. XIV. (*g*) Epheſiens ch. I.

Digitized by Google

Eſt-ce là reconnaître JESUS *pour le même Dieu que le père ?*

Il a opéré ſa puiſſance ſur JESUS en le reſſuſcitant & le mettant à ſa droite.

Eſt-ce là conſtater la divinité de JESUS ?

Vous avez rendu JESUS de peu inférieur aux anges en le couronnant de gloire. (*b*)

S'il eſt inférieur aux anges eſt-il DIEU ?

Si par le délit d'un ſeul pluſieurs ſont morts, (*i*) la grace & le don de DIEU ont plus abondé par la grace d'un ſeul homme qui eſt JESUS-CHRIST.

Pourquoi l'appeller toûjours homme & jamais Dieu ?

Si à cauſe du péché d'un ſeul homme la mort a régné, l'abondance de grace régnera bien davantage par un ſeul homme qui eſt JESUS-CHRIST.

Toûjours homme, jamais Dieu, excepté un ſeul endroit conteſté par Eraſme, par Grotius, par Le Clerc, &c.

Nous ſommes enfans de DIEU, (*k*) & cohéritiers de JESUS-CHRIST.

N'eſt-ce pas toûjours regarder JESUS *comme l'un de nous, quoique ſupérieur à nous par les graces de* DIEU ?

A DIEU ſeul ſage, honneur & gloire par JESUS-CHRIST.

Ce mot DIEU *ſeul, ne ſemble-t-il pas exclure* JESUS *de la divinité ?*

Comment entendre tous ces paſſages à la lettre ſans craindre d'offenſer JESUS-CHRIST ? comment les en-

(*b*) Aux Hébreux ch. II. (*i*) Aux Romains ch. V.
(*k*) Item ch. XVI.

Digitized by Google

tendre dans un sens plus relevé sans craindre d'offenser DIEU le père ?

Il y en a plusieurs de cette espèce qui ont exercé l'esprit des savans. Les commentateurs se sont combattus ; & nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laissé l'obscurité. Nous nous soumettons toûjours de cœur & de bouche à la décision de l'église.

Nous avons eu aussi quelques peines à bien pénétrer les passages suivans.

„ Votre circoncision profite si vous observez la loi „ juive ; (*l*) mais si vous êtes prévaricateurs de la „ loi, votre circoncision devient prépuce.

„ Or nous savons que tout ce que la loi dit à ceux „ qui sont dans la loi, elle le dit afin que toute bou„ che soit obstruée, (*m*) & que tout le monde soit „ soumis à DIEU, parce que toute chair ne sera pas „ justifiée devant lui par les œuvres de la loi, car „ par la loi vient la connaissance du péché.

„ Car un seul DIEU justifie la circoncision par la „ foi, (*n*) & le prépuce par la foi. Détruisons-nous „ donc la loi par la foi ? à DIEU ne plaise. Car si „ *Abraham* a été justifié par ses œuvres, il en a gloire, „ mais non chez DIEU. "

Nous osons dire que l'ingénieux & profond *Dom Calmet* lui-même, ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs, une lumière qui dissipât toutes nos ténèbres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, & d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nous entendrons tout parfaitement.

(*Par le pasteur* Lélie.)

(*l*) Epit. aux Juifs de Rome appellés *les Romains*, ch. II.

(*m*) Chap. III.

(*n*) Ch. IV. suite au ch. V.

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

Ajoutons ce petit supplément à l'article *Paul.* Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de dessécher sa piété à calculer le tems où elles furent écrites. Les savans recherchent en vain l'an & jour auxquels *St. Paul* servit à lapider *St. Etienne*, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & sur l'époque de son ravissement au troisiéme ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ses lettres.

On croit que l'Epitre aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens; quoique cette épitre ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne sait pourquoi il changea son nom de *Saül* en celui de *Paul*, ni ce que signifiait ce nom.

St. Jérôme, dans son commentaire sur l'Epitre à *Philémon*, dit que *Paul* signifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de *St. Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul* passèrent, dans la primitive église, pour aussi autentiques que tous les autres écrits chrétiens. *St. Jérôme* l'assure, & cite des passages de ces lettres dans son catalogue. *St. Augustin* n'en doute pas dans sa 153e lettre à *Macédonius*. (*a*) Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, *Paul* & *Sénèque* qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La septiéme lettre de *Sénèque* à *Paul* est très curieuse. Il lui dit que les juifs & les chrétiens sont souvent condamnés au supplice comme incendiaires de

(*a*) Edition des Bénédict. & dans la *Cité de Dieu*, liv. VI.

Digitized by Google

Rome. *Chriſtiani & Judæi, tanquam machinatores incendii, ſupplicio affici ſolent.* Il eſt vraiſemblable en effet que les juifs & les chrétiens, qui ſe haïſſaient avec fureur, s'accuſèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne diſtinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Nous ſommes forcés d'avouer que le commerce épiſtolaire de *Sénèque* & de *Paul* eſt dans un latin ridicule & barbare; que les ſujets de ces lettres paraiſſent auſſi impertinens que le ſtile; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de fauſſaires. Mais auſſi comment oſe-t-on contredire le témoignage de *St. Jérôme* & de *St. Auguſtin*? Si ces monumens atteſtés par eux ne ſont que de viles impoſtures, quelle ſûreté aurons-nous pour les autres écrits plus reſpectables? C'eſt la grande objection de pluſieurs ſavans perſonnages. Si on nous a trompés indignement, diſent-ils, ſur les lettres de *Paul* & de *Sénèque*, ſur les conſtitutions apoſtoliques, ſur les actes de *St. Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même ſur les actes des apôtres? Le jugement de l'égliſe & la foi ſont les réponſes péremptoires à toutes ces recherches de la ſcience & à tous les raiſonnemens de l'eſprit.

On ne ſait pas ſur quel fondement *Abdias*, premier évêque de Babilone, dit dans ſon Hiſtoire des apôtres, que *St. Paul* fit lapider *St. Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il ſe fût converti, il ſe peut très facilement qu'il eût perſécuté *St. Jacques* auſſi-bien que *St. Etienne*. Il était très violent; il eſt dit dans les Actes des apôtres (*b*) qu'il reſpirait le ſang & le carnage. Auſſi Abdias a ſoin d'obſerver *que l'auteur de la ſédition dans laquelle St. Jacques fut ſi cruellement traité, était ce même Paul que Dieu appella depuis au miniſtère de l'apoſtolat.* (c)

(*b*) Chap. IX. v. 1.
(*c*) *Apoſtolica Hiſtoria. Lib. VI.* pag. 595 & 596. *Fabric. codex.*

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias*, n'eſt point admis dans le canon. Cependant *Jules* Africain, qui l'a traduit en latin, le croit autentique. Dès que l'égliſe ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la providence & à ſouhaiter que tous les perſécuteurs ſoient changés en apôtres charitables & compatiſſans.

PÈRES, MÈRES, ENFANS:

LEURS DEVOIRS.

ON a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, & qu'elle lui faiſait honneur; on n'a point crié dans les autres pays; au contraire, on s'eſt empreſſé de la contrefaire ou de la gâter, par la raiſon qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédiſtes de Paris, nous qui ne ſommes point expoſés comme eux à l'envie, nous dont la petite ſociété eſt cachée dans la Heſſe, dans le Virtemberg, dans la Suiſſe, chez les Griſons, au mont Krapac, & qui ne craignons point d'avoir à diſputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de Sorbonne, nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire, nous qui ſommes des êtres libres, & qui ne mettons du noir ſur du blanc qu'après avoir examiné autant qu'il eſt en nous, ſi ce noir pourra être utile au genre-humain, nous enfin qui aimons la vertu, nous expoſerons hardiment notre penſée.

Honore ton père & ta mère ſi tu veux vivre longtems.

J'oſerais dire, Honore ton père & ta mère, duſſes-tu mourir demain.

Digitized by Google

Aime tendrement, ſers avec joie la mère qui t'a porté dans ſon ſein & qui t'a nourri de ſon lait, & qui a ſupporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siécles à venir, jugez un Franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de ſeize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de ſa mère, & l'envoya en exil ſans en donner la moindre raiſon, mais ſeulement parce que ſon favori le voulait.

Mais, Monſieur, je ſuis obligé de vous confier que mon père eſt un yvrogne, qui me fit un jour par hazard, ſans ſonger à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait yvre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était priſe d'amitié pour moi, & qui après la mort de ſon fils m'a reçu chez elle par charité, je ſerais mort de miſère.

Eh bien, aime ta nourrice, ſalue ton père & ta mère quand tu les rencontreras. Il eſt dit dans la Vulgate, *honora patrem tuum & matrem tuam*, & non pas, *dilige*.

Fort bien, Monſieur, j'aimerai mon père & ma mère s'ils me font du bien; je les honorerai s'ils me font du mal; j'ai toûjours penſé ainſi depuis que je penſe, & vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu mon enfant, je vois que tu proſpéreras, car tu as un grain de filoſofie dans la tête.

Encor un mot, Monſieur; ſi mon père s'appellait *Abraham*, & moi *Iſaac*; & ſi mon père me diſait, Mon fils, tu es grand & fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te ſervir de bucher quand je t'aurai coupé la tête, car c'eſt DIEU qui

Digitized by Google

me l'a ordonné ce matin quand il m'eſt venu voir ; que me conſeilleriez-vous de faire dans cette occaſion chatouilleuſe ?

Aſſez chatouilleuſe en effet. Mais toi, que ferais-tu ? car tu me parais une aſſez bonne tête.

Je vous avoue, Monſieur, que je lui demanderais ſon ordre par écrit, & cela par amitié pour lui. Je lui dirais, Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on aſſaſſine ſon fils ſans une permiſſion expreſſe de DIEU duement légaliſée & contrôlée. Voyez ce qui eſt arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié françaiſe, moitié eſpagnole de Toulouſe. On l'a roué ; & le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout ſur le ſimple ſoupçon très mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ſes concluſions contre vous & contre votre ſœur, ou votre niéce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi encor un coup une lettre de cachet pour me couper le cou, ſignée de la main de DIEU, & plus bas *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, ſans quoi ſerviteur ; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du déſert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, & qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez ſi vous voulez le cou de mon frère *Iſmaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment ! c'eſt raiſonner en vrai ſage. Le Dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, & de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, ſi tu étais ce *Cram* que ſon père *Clotaire* roi Franc fit brûler dans une grange, ou *Don Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre* moitié héros & moitié tigre ?

Ah !

Digitized by Google

Ah ! Monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs ; vous me feriez détester la nature humaine.

PÉTRONE.

TOut ce qu'on a débité sur *Néron* m'a fait examiner de plus près la satyre attribuée au consul *Caius Petronius*, que *Néron* avait sacrifié à la jalousie de *Tigillin*. Les nouveaux compilateurs de l'histoire romaine n'ont pas manqué de prendre les fragmens d'un jeune écolier, nommé *Titus Petronius*, pour ceux de ce consul, qui, dit-on, envoya à *Néron* avant de mourir cette peinture de sa cour sous des noms empruntés.

Si on retrouvait en effet un portrait fidèle des débauches de *Néron* dans le *Pétrone* qui nous reste, ce livre serait un des morceaux les plus curieux de l'antiquité.

Naudot a rempli les lacunes de ces fragmens, & a cru tromper le public. Il veut le tromper encore en assurant que la satyre de *Titus Petronius* jeune & obscur libertin, d'un esprit très peu réglé, est le *Caius Petronius* consul de Rome. Il veut qu'on voye toute la vie de *Néron* dans des avantures des plus bas coquins de l'Italie, gens qui sortent de l'école pour courir du cabaret au bordel, qui volent des manteaux, & qui sont trop heureux d'aller dîner chez un vieux sous-fermier marchand de vin, enrichi par des usures, qu'on nomme *Trimalcion*.

Les commentateurs ne doutent pas que ce vieux financier absurde & impertinent ne soit le jeune empereur *Néron*, qui après tout avait de l'esprit & des talens. Mais en vérité, comment reconnaître cet empereur dans un sot qui fait continuellement les plus insipides jeux de mots avec son cuisinier ; qui se

lève de table pour aller à la garderobe ; qui revient à table pour dire qu'il eſt tourmenté de vents ; qui conſeille à la compagnie de ne point ſe retenir ; qui aſſure que pluſieurs perſonnes ſont mortes pour n'avoir pas ſu ſe donner à propos la liberté du derrière ; & qui confie à ſes convives que ſa groſſe femme *Fortunata* fait ſi bien ſon devoir là deſſus, qu'elle l'empêche de dormir la nuit.

Cette mauſſade & dégoûtante *Fortunata* eſt, dit-on, la jeune & belle *Acté* maîtreſſe de l'empereur. Il faut être bien impitoyablement commentateur pour trouver de pareilles reſſemblances. Les convives ſont, dit-on, les favoris de *Néron*. Voici quelle eſt la converſation de ces hommes de cour.

L'un d'eux dit à l'autre : „ De quoi ris-tu, viſage „ de brebis ? fais-tu meilleure chère chez toi ? Si „ j'étais plus près de ce cauſeur, je lui aurais déja „ donné un ſoufflet. Si je piſſais ſeulement ſur lui, „ il ne ſaurait où ſe cacher. Il rit : de quoi rit-il ? — „ Je ſuis un homme libre comme les autres ; j'ai „ vingt bouches à nourrir par jour, ſans compter „ mes chiens ; & j'eſpère mourir de façon à ne rougir „ de rien quand je ſerai mort. Tu n'es qu'un mor- „ veux : tu ne ſais dire ni *a* ni *b* : tu reſſembles à „ un pot de terre, à un cuir mouillé qui n'en eſt „ pas meilleur pour être plus ſouple. Es-tu plus „ riche que moi ? dîne deux fois. “

Tout ce qui ſe dit dans ce fameux repas de *Trimalcion* eſt à-peu-près dans ce goût. Les plus bas gredins tiennent parmi nous des diſcours plus honnêtes dans leurs tavernes. C'eſt-là pourtant ce qu'on a pris pour la galanterie de la cour des céſars. Il n'y a point d'exemple d'un préjugé ſi groſſier. Il vaudrait autant dire que *le portier des chartreux* eſt un portrait délicat de la cour de *Louis XIV*.

Il y a des vers très heureux dans cette ſatyre, & quelques contes très bien faits, ſurtout celui de la

Digitized by Google

matrone d'Ephèſe. La ſatyre de *Pétrone* eſt un mêlange de bon & de mauvais, de moralités & d'ordures; elle annonce la décadence du ſiécle qui ſuivit celui d'*Auguſte*. On voit un jeune homme échappé des écoles pour fréquenter le barreau, & qui veut donner des règles & des exemples d'éloquence & de poëſie.

Il propoſe pour modèle le commencement d'un poëme ampoulé de ſa façon. Voici quelques-uns de ſes vers:

Craſſum Parthus habet: Lybico jacet æquore Magnus,
Julius ingratam perfudit ſanguine Romam;
Et quaſi non poſſet tot tellus ferre ſepulchra,
Diviſit cineres.

„ Craſſus a péri chez les Parthes; Pompée ſur les „ rivages de Lybie; le ſang de *Céſar* a coulé dans „ Rome; & comme ſi la terre n'avait pas pu porter „ tant de tombeaux, elle a diviſé leurs cendres. "

Peut-on voir une penſée plus fauſſe & plus extravagante? Quoi! la même terre ne pouvait porter trois ſépulcres ou trois urnes? & c'eſt pour cela que *Craſſus*, *Pompée* & *Céſar* ſont morts dans des lieux différens. Eſt-ce ainſi que s'exprimait *Virgile*?

On admire, on cite ces vers libertins:

Qualis nox illa, Dii Deæque!
Quàm mollis thorus! Hæſimus calentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas. Valete curæ.
Mortalis ego ſic perire cœpi.

Les quatre premiers vers ſont heureux; & ſurtout par le ſujet; car les vers ſur l'amour & ſur le vin plaiſent toûjours quand ils ne ſont pas abſolument mauvais. En voici une traduction libre. Je ne ſais ſi elle eſt du préſident *Boubier*.

Digitized by Google

Quelle nuit ! ô tranſports, ô voluptés touchantes !
Nos corps entrelacés & nos âmes errantes
Se confondaient enſemble & mouraient de plaiſir.
C'eſt ainſi qu'un mortel commença de périr.

Le dernier vers traduit mot-à-mot eſt plat, incohérent, ridicule ; il ternit toutes les graces des précédens ; il préſente l'idée funeſte d'une mort véritable. *Pétrone* ne ſait preſque jamais s'arrêter. C'eſt le défaut d'un jeune homme dont le goût eſt encor égaré. C'eſt dommage que ces vers ne ſoient pas faits pour une femme ; mais enfin il eſt évident qu'ils ne ſont pas une ſatyre de *Néron*. Ce ſont les vers d'un jeune homme diſſolu qui célèbre ſes plaiſirs infames.

De tous les morceaux de poëſie répandus en foule dans cet ouvrage, il n'y en a pas un ſeul qui puiſſe avoir le plus léger rapport avec la cour de *Néron*. Ce ſont tantôt des conſeils pour former les jeunes avocats à l'éloquence de ce que nous appellons *le Barreau ;* tantôt des déclamations ſur l'indigence des gens de lettres, des éloges de l'argent comptant, des regrets de n'en point avoir, des invocations à *Priape*, des images ou ampoulées ou laſcives ; & tout le livre eſt un amas confus d'érudition & de débauche, tel que ceux que les anciens Romains appellaient *Satura*. Enfin, c'eſt le comble de l'abſurdité d'avoir pris de ſiécle en ſiécle cette ſatyre pour l'hiſtoire ſecrète de *Néron*. Mais dès qu'un préjugé eſt établi, que de tems il faut pour le détruire !

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIÈRE.

ECrivez *filoſofie*, ou *philoſophie*, comme il vous plaira ; mais convenez que dès qu'elle paraît, elle eſt perſécutée. Les chiens à qui vous préſentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Digitized by Google

Vous direz que je répète ; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna *Galilée*, & que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *La Motte le Vayer*, contre *Bayle*. Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers Welches contre le sage *Locke* !

Ces Welches disent que *César*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Welches. On leur répond que cela est très permis & très utile chez les Français ; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, & qu'il est tems d'exterminer la barbarie.

Vous me repliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple & chez les imbécilles ; mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

SECTION SECONDE.

Un des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'est que dans tous les pays, qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année : c'était, disaient-ils, leur droit ; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres Caldéens, Egyptiens, Grecs, Romains se crurent mathématiciens & astronomes : mais quelle mathématique, & quelle astronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est

Digitized by Google

fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste & éclairé. Ils furent astrologues & jamais astronomes. (Voyez *Astrologie.*)

Les prêtres Grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cent soixante jours. Il falut que des géomètres leur appriſſent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encor qu'ils s'étaient trompés de ſix heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; & *Iphitus* célébra ce changement par l'inſtitution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philoſophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du ſoleil, compoſa ſon cicle de dix-neuf années, au bout deſquelles le ſoleil & la lune revenaient au même point, à une heure & demie près. Ce cicle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes ; & c'eſt ce fameux *nombre d'or* dont on ſe ſert encor aujourd'hui avec les corrections néceſſaires.

On ſait aſſez quelle confuſion ridicule les prêtres Romains avaient introduite dans le comput de l'année. Leurs bévues avaient été ſi grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hyver. *Céſar*, l'univerſel *Céſar*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philoſophe *Soſigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorſqu'il fut encor néceſſaire de réformer le Kalendrier de *Jules-Céſar*, ſous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adreſſa-t-on ? fut-ce à quelque inquiſiteur ? Ce fut à un philoſophe, à un médecin, nommé *Lilio*.

Que l'on donne le livre de la connaiſſance des tems à faire au profeſſeur *Cogé*, recteur de l'univerſité, il ne ſaura pas ſeulement de quoi il eſt queſtion. Il

Digitized by Google

faudra bien en revenir à Mr. *De la Lande* de l'académie des sciences, chargé de ce très pénible travail trop mal récompensé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a proposé pour les prix de l'université ce sujet si singuliérement énoncé : *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois.* Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minus.* Et le pauvre homme devait savoir que nos académies ne sont ennemies du roi ni de DIEU. (Voyez le Discours de Mr. l'avocat *Belléguier* sur ce sujet ; il est assez curieux.)

SECTION TROISIÉME.

Si la philosophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer aussi que l'ignorance & l'envie, qui ont osé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, si douze ou quinze convulsionnaires, qui ameutèrent l'ancien parlement en 1759, pouvaient être regardés comme les organes de la France, eux qui n'étaient en effet que les ministres du fanatisme & de la sédition, eux qui ont forcé le roi à casser le corps qu'ils avaient séduit. Leurs manœuvres ne furent pas si violentes que du tems de la fronde, mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulsions & pour les misérables prestiges de *St. Médard* était si forte, qu'ils obligèrent un magistrat, d'ailleurs sage & respectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'église catholique subsistaient toûjours.* On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulsions. Assurément il ne s'en fait pas d'autres à moins qu'on ne croye aux petits enfans ressuscités par *St. Ovide.* Le tems des miracles est passé ; l'église triomphante n'en a plus besoin. De bonne foi, y avait-il un seul de ces juges qui entendît un mot des articles d'astronomie, de dinamique, de géométrie, de métaphysique, de

Digitized by Google

physique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre, devenu si nécessaire, est chargé à chaque tome. (*a*) Quelle foule d'imputations absurdes & de calomnies grossières n'accumula-t-on pas contre ce trésor de toutes les sciences! Il suffirait de les réimprimer à la suite de l'Encyclopédie pour éterniser leur honte. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches! ils ont crié que la philosophie ruinait la catholicité. Quoi donc? sur vingt millions d'hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait vexé le moindre habitué de paroisse? un seul a-t-il jamais manqué de respect dans les églises? un seul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une seule parole qui approchât de la virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale?

Répétons que jamais la philosophie n'a fait de mal à l'état, & que le fanatisme joint à l'esprit de corps lui en a fait beaucoup dans tous les tems.

SECTION QUATRIÉME.

Discours de Me. Belléguier, ancien avocat, sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet des prix de l'année 1773.

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.

Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois.

Je ne compose pas pour les prix de l'université. Je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau & si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thême.

(*a*) On sait bien que tout n'est pas égal dans cet ouvrage immense, & qu'il n'est pas possible que tout le soit. Les articles de *Cahusac* & d'autres semblables intrus ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des *Dalembert*, des *Jaucourt*, des *Dargis*, des *Venel*, des *Du Marsais* & de tant d'autres

Non sans doute, la philosophie n'est & ne peut être l'ennemie de DIEU, ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel & suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; & ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de DIEU qui nous donne l'existence, & des rois qui nous sont donnés par lui, pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de DIEU: nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

DE DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, & *Platon* en fut l'apôtre. *Zaleucus*, *Carondas*, *Pythagore*, *Solon* & *Locke*, tous philosophes & législateurs, ont recommandé dans leurs loix l'amour de DIEU & du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable *Orphée*, que nous trouvons épars dans *Clément* d'Alexandrie, parlent de la grandeur de DIEU avec sublimité. *Zoroastre* l'annonçait à la Perse, & *Confutzée* à la Chine; quoiqu'en ait dit l'ignorance appuyée de la malignité. La philosophie fut dans tous les tems la mère de la religion pure & des loix sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, & chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels & fourbes, aux prêtres de l'antiquité l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité; parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse; & que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on faisait jouer aux Dieux

vrais philosophes. Mais à tout prendre l'ouvrage est un service éternel rendu au genre-humain, la preuve en est qu'on le réimprime partout.

On ne fait pas le même honneur à ses détracteurs. Ont-ils existé? On ne le sait que par la mention que nous faisons d'eux.

Digitized by Google

dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal qu'il parut impossible que des êtres bienfaisans en tinssent les rênes. *Epicure* & ses disciples, d'ailleurs aimables & honnêtes gens, étaient de si mauvais physiciens, qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un Dieu dans le soleil & dans chaque planète ; mais ils croyaient que ces Dieux passaient tout leur tems à boire, à se réjouïr & à ne rien faire. Ils en faisaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les *Antonins*, si grands sur le trône du monde alors connu, *Epictète* dans les fers, reconnaissaient, adoraient un DIEU tout puissant & juste ; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite *Needham* avait créé des anguilles, & que DIEU n'avait pas pu créer l'homme. *Needham* ne leur eût pas paru philosophe ; & l'auteur du *Système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur. *Marc-Antonin.*

L'astronome, qui voit le cours des astres établi selon les loix de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien, qui observe un grain de bled ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral, qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un Etre aussi juste que suprême. Ainsi DIEU est nécessaire au monde en tout sens, & l'on peut dire avec l'auteur de l'épitre au griffonneur du plat livre des *Trois Imposteurs :*

SI DIEU N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT L'INVENTER.

Je conclus de-là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, ce qu'on nomme aujourd'hui philosophie,

Digitized by Google

eſt le plus digne ſoutien de la Divinité, ſi quelque choſe peut en être digne ſur la terre. Le ciel me préſerve de faire des phraſes pour énerver une vérité ſi importante.

DU GOUVERNEMENT.

Les philoſophes, qui ont reconnu un DIEU, & les ſophiſtes qui l'ont nié, ont tous, ſans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être ſoumis aux loix de ſa patrie; qu'il faut être bon républicain à Veniſe & en Hollande; bon ſujet à Paris & à Madrid: ſans quoi ce monde ſerait un coupe-gorge, comme il l'a été trop ſouvent, graces à ceux qui n'étaient pas philoſophes.

Lorſque l'ancien parlement de Paris, & l'univerſité de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais *Henri V* pour roi de France; qui fut fidèle à ſon roi légitime?..... *Gerſon:* le philoſophe *Gerſon*, l'honneur éternel de l'univerſité; cet homme qui oſait s'oppoſer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, & préſenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renverſé de ſon maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encor plus vénérable aux ſages; tandis que ſes confrères les théologiens, arrachés à leur ſaint miniſtère par la rage des guerres civiles, faiſaient leur cour aux Anglais, & n'en recevaient que des mépris, des outrages & des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde & des loix de la gravitation, celui qui juſtifia, qui canoniſa publiquement le meurtre abominable du duc d'*Orléans* frère de *Charles VI le bien-aimé?* C'était un docteur en théologie: c'était *Jean Petit*, très dévot à la Vierge, pour laquelle il avait compoſé une prière dans le goût de l'oraiſon des trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou ſtratoniciens ceux qui, ſous le

Digitized by Google

même règne, firent réjaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France, & qui massacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cent gentilshommes ? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bucher élevé sur une plate-forme de dix piés de haut, afin que son corps jetté nu dans les flammes pût être contemplé du bas en-haut par les devots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de *Cauchon* évêque de Beauvais, de frère *Martin*, vicaire-général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices. Ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessional pour entendre ses péchés, & pour en former contr'elle une accusation : ils n'auraient pas, comme on l'a déja dit, été sacrilèges pour être assassins.

Ce crime si horrible & si lâche ne fut point commis par les Anglais ; il le fut uniquement par des théologiens de France payés par le duc de *Bedfort*. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand *Charles VII* fut victorieux. Mais, la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir, & sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre *Henri III*, & le grand *Henri IV*. Ces tems, depuis *François second*, furent abominables ; mais il est doux

Digitized by Google

de pouvoir dire que le philoſophe *Montagne*, le philoſophe *Charon*, le philoſophe chancelier de l'*Hôpital*, le philoſophe de *Thou*, le philoſophe *Ramus*, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grace pour leur ſiécle.

La journée de la St. Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur ſera jamais imputée.

J'avouerai encor, ſi l'on veut, aux jéſuites, éternels & déplorables ennemis du parlement & de l'univerſité, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philoſophe, commença un procès criminel contre *Henri III* ſon roi, & nomma, pour informer, les conſeillers *Courtin* & *Michon*, qui n'étaient pas philoſophes non plus.

Je ne diſſimulerai point que le docteur *Roſe*, le docteur *Guinceſtre*, le docteur *Boucher*, le docteur *Aubri*, le docteur *Pelletier* condamné depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre & du carnage. On a ſouvent dit que le docteur *Bourgoin* fit deſcendre une ſtatue de la Ste. Vierge, pour encourager frère *Jacques Clément* au parricide; je l'accorde en gémiſſant. On me répète que ſoixante & dix docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du St. Eſprit, tous les ſujets déliés de leur ſerment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le tems où *Henri IV* préparait ſon abjuration, & lorſque les citoyens préſentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand-homme, ce bon roi, ce conquérant & ce père de la France, toute la faculté de théologie aſſemblée condamna la requête comme *inepte*, *ſéditieuſe*, *impie*, *abſurde*, *inutile*, *attendu qu'on connait l'obſtination de Henri le relaps*. La faculté déclare expreſſément tous ceux qui parlent d'engager le roi à profeſſer la religion catholique, *parjures*, *ſéditieux*, *perturba-*

Digitized by Google

teurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, ſuſpects d'héréſie, ſentant l'héréſie; & qu'ils doivent être chaſſés de la ville, de peur que ces bêtes peſtiférées n'infectent tout le troupeau.

Ce décret du 1er. Novembre 1592 eſt tout au long dans le journal de *Henri IV*, page 260. Le reſpectable de *Thou* rapporte des décrets encor plus horribles & qui font dreſſer les cheveux.

Béniſſons les philoſophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ſes biens & ſa vie pour ſon roi, fût-il de la religion de *Mahomet*, de *Confucius*, de *Brama*, ou de *Zoroaſtre*.

Mais je répondrai toûjours que la Sorbonne s'eſt répentie de ces écarts, & qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des tems. Une compagnie peut s'égarer; elle eſt compoſée d'hommes: mais auſſi ces hommes réparent leurs fautes. La raiſon, la ſaine doctrine, la modeſtie, la défiance de ſoi-même reviennent ſe mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence & de la fureur. On n'oſe plus condamner perſonne après avoir été ſi condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On eſt l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur & le ſcandale.

Les jéſuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes. Mais l'univerſité de ſon côté a reproché aux frères jéſuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Châtel*, d'avoir forcé le grand *Henri IV* à dire au duc de *Sulli* qu'il aimait mieux les rappeller & s'en faire des amis que de craindre continuellement le poignard & le poiſon. Elle les a peints dans tous ſes procès contr'eux comme des ſoldats en robe d'une puiſſance dangereuſe, comme des eſpions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur *Arnaud*, le docteur

Digitized by Google

Boileau, le docteur *Petit-pied*, & tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas rèproché à ces ci-devant jéſuites, la banqueroute de Seville, qui précéda d'un ſiécle la banqueroute de frère *La Valette*; leurs calomnies contre le bienheureux *Don Juan de Palafox*; & après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis ſous les yeux la conſpiration des poudres, & trois jéſuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jéſuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écraſés qu'ils ſont, il leur reſte trois doigts dont ils ſe ſervent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de Sorbonne ſont des ignorans inſolens, & pour répéter en plagiaires ce que Mr. *Des Landes* de l'académie des ſciences a mis en note dans ſon troiſiéme tome page 299. *Que la Sorbonne eſt aujourd'hui le corps le plus mépriſable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philoſophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrêtien.

J'obſerverai avec la ſatisfaction d'un bon ſujet que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conſpiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni *Deſcartes*, ni *Gaſſendi*, ni *Paſcal*, ni *Fermat*, ni *Roberval*, ni *Méziriac*, ni *Robaut*, ni *Chapelle*, ni *Bernier*, ni *St. Evremont*, ni aucun autre philoſophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier miniſtre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força *Louis XIV* & ſa mère de s'enfuir du Louvre & d'aller coucher ſur la paille à St. Germain; nul ne fit la guerre à ſon roi, & ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, & le régiment de Corinthe, &c. &c.

Je conviendrai avec le jéſuite auteur du petit livre *Tout ſe dira:* „ Que ces petites fautes commiſes à „ bonne intention, l'étaient par maître *Quatre hom-* „ *mes*, maitre *Quatre ſous*, maître *Bitaud*, maître „ *Pitaut*, maîtres *Boiſſau*, *Gratau*, *Martinau*, „ *Boux*, *Crepin*, *Cullet*, &c... &c..." tous tuteurs

Digitized by Google

des rois & qui avaient acheté la tutelle. Ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira* & de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que Mrs. *Cullet* & *Crepin*. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que *Gondi-Rets* fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèze-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai, il se repentit, il fut fidèle à *Louis XIV*.

On a prétendu que *Malagrida* & l'assassin du roi de Pologne, & ceux de deux autres grands princes avaient une teinture de philosophie. Mais, à l'examen, cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin si nous remontons du tems présent aux tems antérieurs dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de *Farnèse* duc de Parme, bâtard du pape *Paul III*; de l'assassinat de *Galeas Sforze* dans une église; de l'assassinat des *Médicis* dans une autre église pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple prosterné ne vît pas le crime, & que DIEU seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats & des empoisonnemens nombreux, commis par le pape *Alexandre VI*, & par son bâtard *César Borgia*. Allez jusqu'au pape *Sergius III*; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble, pendant tant de siécles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les états d'Italie, appartenans au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate sauve une ame du feu éternel de l'enfer, & permet à son corps de manger

Digitized by Google

ger de la viande le ſamedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres-pies ; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des diſpenſes de tout à tout prix. Les *Phrinès* & les *Gitons* triomphaient depuis Milan juſqu'à Tarente. Les bénéfices inſtitués pour nourrir les pauvres, ſe vendaient publiquement pour nourrir le luxe ; & les bénéficiers employaient le ſtilet & la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs *Gitons* & leurs *Phrinès*. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les ſacrilèges de certains moines. Cependant *Galilée*, le reſtaurateur de la raiſon, démontrait tranquillement le mouvement de la terre & des autres planètes dans leurs orbites élliptiques, autour du ſoleil immobile dans ſa place au centre du monde & tournant ſur lui-même.

Oh l'homme dangereux ! Oh l'ennemi de tous les rois & du grand-duc de Toſcane & de la ſainte égliſe ! s'écrièrent les univerſités. Le monſtre ! Il oſe prouver que c'eſt la terre qui tourne, tandis que le ſavant *Joſué* aſſure formellement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon en plein midi !

Galilée ne fut pas brûlé. Le grand-duc le protégeait. Le ſaint office ſe contenta de le déclarer abſurde & hérétique, ſentant l'héréſie : il ne fut condamné qu'à garder la priſon, à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter le roſaire. Il récita ſans doute ſon roſaire, ce grand Galilée ! *Iſte qui vocabatur philoſophus.*

Tournez les yeux vers cette iſle fameuſe, longtems plus ſauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance & le fanatiſme, couverte comme la France du ſang de ſes citoyens ; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de *Fairfax*, de *Cromwell* & d'*Ireton* ? Comment à ces guerres auſſi abominables que religieuſes,

Digitized by Google

qui firent tomber la tête d'un roi sur un échaffaut, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de milord Maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45. L'Angleterre vous répondra, graces en soient rendues à *Locke*, à *Newton*, à *Shaftsburi*, à *Collins*, à *Trenchard*, à *Gordon*, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation, & qui l'ont détourné des disputes absurdes & fatales de l'école pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell à la tête de son régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de sa selle ; & leur montrait les passages où il est dit : *heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, & qui écraseront les enfans sur la pierre !* Locke & ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes & les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition ; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte & des intrigues du monde ; elle est indulgente ; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre ; elle dit, elle répète : *Adorez Dieu, servez les rois ; aimez les hommes.* Les hommes la calomnient ; elle se console en disant : ils me rendront justice un jour. Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris, consacrée aux beaux arts, à l'éloquence & à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis* DEO *quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

O toi, qui seras toûjours compté parmi les rois les plus illustres ; toi qui vis naître le long siécle des

Digitized by Google

héros & des beaux arts, & qui les conduisis tous dans les divers sentiers de la gloire ; toi, que la nature avait fait pour régner, *Louis XIV*, petit-fils de *Henri IV*, plût au ciel que ta belle ame eût été assez éclairée par la philosophie pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père ? Tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts & l'industrie de la France. Tu n'aurais point vu des Français combattre sous les étendarts de *Guillaume III* contre des Français, & leur disputer longtems la victoire. Tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de Français protestans. Tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cevennes, & le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais ; tout t'était soumis ; les deux religions t'aimaient, te révéraient également. Tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir & de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir six régimens de plus de Français protestans, que de ménager encor *Odescalki*, *Innocent XI*, qui prit si hautement contre toi le parti du prince d'*Orange* huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grace suffisante, le congruisme & les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichissaient ton beau royaume ; & qui combattaient pour sa défense.

Ah *Louis XIV*, *Louis XIV* que n'étais-tu philosophe ! Ton siécle a été grand ; mais tous les siécles lui reprocheront tant de citoyens expatriés, & *Arnaud* sans sépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de *Henri IV* & de *Louis XIV*,

Digitized by Google

dont le ſang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocou, à Fribourg, & pacificateur dans Verſailles, écoute toûjours la voix de la philoſophie, c'eſt-à-dire de ta ſageſſe.

C'eſt par elle que tu as aſſoupi pour jamais ces diſputes du janſéniſme & du moliniſme qui nous rendaient à la fois malheureux & ridicules. C'eſt elle qui t'inſpira quand tu donnas la paix aux vivans & aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, & du ſcandale des ſacremens conférés la bayonnette au bout du fuſil. Tu es un vrai philoſophe, lorſque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits menſongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui ſe gliſſent avec tant d'artifice. L'empereur *Marc-Aurèle*, dit que les hommes ne ſeront heureux que quand les rois ſeront philoſophes. Penſe, agi toûjours comme *Marc-Aurèle*, & que ta vie ſoit plus longue que celle de ce monarque le modèle des hommes.

ST. PIERRE.

POurquoi les ſucceſſeurs de *St. Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'eſt demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les évêques Grecs ſont toûjours reſtés ſujets. Le tems, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde. Nous faiſons toûjours abſtraction de ce qui eſt divin.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe; & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Digitized by Google

Il eſt rapporté dans l'Evangile que JESUS dit à *Pierre :* „ Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. " Les partiſans outrés de l'évêque de Rome ſoutinrent vers le onziéme ſiécle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que *Pierre* ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon *Tomaſius*, que les clefs données à *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre*, étaient un paſſe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de ſerruriers, ſelon *Murſius*, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne ſont pas des raiſons.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; JESUS dit à *Barjone*, „ Ce que tu auras lié ſur la terre, ſera lié dans le ciel. " Les théologiens du pape en ont conclu, que les papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes dans les états généraux de France en 1302, diſent dans leur requête au roi, que „ *Boniface VIII* était un *B****** qui croyait que „ DIEU liait & empriſonnait au ciel, ce que ce *Boni-* „ *face* liait ſur terre. " Un fameux luthérien d'Allemagne, (c'était *Mélanction*) ne peut ſouffrir que JESUS eût dit à Simon Barjone, *Cepha* ou *Cephas*, „ Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſem- „ blée, mon égliſe. " Il ne pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe ſi extraordinaire, & que la puiſſance du pape fût fondée ſur un quolibet. Cette penſée n'eſt permiſe qu'à un proteſtant.

Pierre a paſſé pour avoir été évêque de Rome; mais on ſait aſſez qu'en ce tems-là, & longtems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La ſociété chrê-

Digitized by Google

tienne ne prit une forme que vers le milieu du ſecond ſiecle.

Il y avait un ſaint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une ſimonie; on lui demandait, s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays? il répondit, Je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je ſuis ſûr de *Simon*.

Quant à la perſonne de *St. Pierre*, il faut avouer que *Paul* n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes ſucceſſeurs. *St. Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon; *Pierre* ſe défendait en diſant, qu'il avait vu le ciel ouvert vers la ſixiéme heure, & une grande nappe qui deſcendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiſeaux; & que la voix d'un ange avait crié: „ Tuez & mangez. " C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, „ Tuez tout, „ & mangez la ſubſtance du peuple: " dit *Voltaire*; mais ce reproche eſt beaucoup trop fort.

Caſaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Ananie* & *Saphira* ſa femme. De quel droit, dit *Caſaubon*, un Juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en JESUS vendiſſent leurs héritages & en apportaſſent le prix à ſes piés? Si quelque anabatiſte à Londres faiſait apporter à ſes pieds tout l'argent de ſes frères, ne ſerait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'eſt-il pas horrible de faire mourir *Ananie*, parce qu'ayant vendu ſon fonds & en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui & pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités ſans le dire? A peine *Ananie* eſt-il mort, que ſa femme arrive. *Pierre* au-lieu de l'avertir

Digitized by Google

charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout ſon argent aux ſaints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande, pourquoi *Pierre* qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir JESUS-CHRIST, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O *Pierre!* dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laiſſez vivre ceux qui ont crucifié votre DIEU!

Nous avons eu du tems de *Henri IV* & de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé *d'Oraiſon de Torame*, qui dans un livre de *l'égliſe militante* dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *St. Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* & *Saphira* fut exécuté par DIEU même, *aux termes & cas de la juriſdiction ſpirituelle.* Tout ſon livre eſt dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne penſe pas comme notre avocat Provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquiſition, quand il faiſait ſes queſtions hardies.

Eraſme, à propos de *Pierre*, remarquait une choſe fort ſingulière; c'eſt que le chef de la religion chrétienne commença ſon apoſtolat par renier JESUS-CHRIST; & que le premier pontife des Juifs avait commencé ſon miniſtère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en ſoit, *Pierre* nous eſt dépeint comme un pauvre qui catéchiſait des pauvres. Il reſſemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indi-

Digitized by Google

gence, & dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands ſeigneurs.

Le pape ſucceſſeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reſte encor environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes loix, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieuës de chez ſoi; attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer; n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs & des vignes qu'on a obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maître étranger; violer les loix de ſon pays qui défendent d'épouſer ſa niéce, & l'épouſer légitimement en donnant à ce maître étranger une ſomme encor plus conſidérable; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célébre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée; c'eſt là en partie ce que c'eſt que d'admettre un pape; ce ſont là les libertés de l'égliſe gallicane, ſi nous en croyons *Dumarſais*.

Il y quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vu de nos jours un ſouverain demander au pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger!

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, & les papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui don-

Digitized by Google

tent de la divinité & de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion.

Que quarante schismes ont profané la chaire de *St. Pierre*, & que vingt-sept l'ont ensanglantée;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formose* son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que *Sergius III* convaincu d'assassinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans son lit;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par sa crapule;

Que *Jean XII* fut assassiné chez sa maîtresse;

Que *Benoît IX* acheta & revendit le pontificat;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs;

Qu'enfin parmi tant de papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* & des *Caligula*.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes; mais si les califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne *Dermius*; on lui a répondu. Mais la meilleure réponse est dans la puissance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec sagesse; dans la longue possession où les empereurs les laissent jouïr, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller; dans le système d'un équilibre général qui est l'esprit de toutes les cours.

Digitized by Google

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui puſſent envahir l'Italie & écraſer Rome. Ce ſont les Turcs & les Ruſſes ; mais ils ſont néceſſairement ennemis, & de plus.....

Je ne ſais point prévoir les malheurs de ſi loin.

PLAGIAT.

ON dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, & qu'il ſignifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des eſclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, leſquels ne vendent point d'hommes, ſoit eſclaves, ſoit libres. Ils ſe vendent ſeulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourait appeller *plagiaires* tous les compilateurs, tous les faiſeurs de dictionnaires, qui ne font que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérites deja imprimées dans des dictionnaires précedens ; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi ; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés ; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſeiziéme ſiécle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déja en *in-folio*. Appellez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui ; de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce mor-

Digitized by Google

ceau de drap d'or sur un habit de bure, reconnait bientôt le voleur mal-adroit.

Ramzai qui après avoir été presbytérien dans son village d'Ecosse, ensuite anglican à Londres, puis quakre, & qui persuada enfin au célèbre *Fenelon* archevêque de Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramzai*, dis-je, fit les voyages de *Cyrus*, parce que son maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a jusques-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phrases, les raisonnemens d'un ancien auteur Anglais qui introduit un jeune solitaire disséquant sa chèvre morte, & remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par *Bossuet*; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour; *Ramzai* lui répondit qu'on pouvait se rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fenelon*, & qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle *être fier comme un Ecossais*.

Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'*Histoire de Charles XII*, & il en prit plus de deux cent pages qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de *Lorraine* précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque Suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Dannemarck, fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Digitized by Google

Le plaisant de l'affaire, est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'*Histoire de Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'est surtout en poësie qu'on se permet souvent le plagiat, & c'est assurément de tous les larcins le moins dangereux pour la société.

POLIPES.

EN qualité de douteur il y a longtems que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté quand on m'a voulu persuader que les glossopètres que j'ai vues se former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins; que la chaux employée à ma grange n'était composée que de coquillages; que les coraux étaient le produit des excrémens de certains petits poissons; que la mer par ses courans a formé le mont Cenis & le mont Taurus, & que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'est pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux autant qu'aucun voyageur, & qu'aucun homme à systême. Mais pour croire fermement, je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, & à plusieurs reprises. Ce n'est pas même assez; je veux encor être aidé par les yeux & par les mains des autres.

Deux de mes compagnons qui font comme moi des questions sur l'Encyclopédie, se sont longtems amusés à considérer avec moi en tout sens plusieurs de ces petites tiges qui croissent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères qu'on appelle *polipes d'eau douce*, ont plusieurs racines, & delà vient qu'on leur a donné le nom de *polipes*. Ces petites

Digitized by Google

plantes paraſites ne furent que des plantes juſqu'au commencement du ſiécle où nous ſommes. *Leuvenhoeck* s'aviſa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne ſavons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous penſons que pour être réputé animal, il faut être doué de la ſenſation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polipes d'eau douce ont du ſentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoiſie.

Nous n'avons pas oſé accorder cette dignité à la ſenſitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une eſpèce de petit jonc ? eſt-ce parce qu'il revient de bouture ? Mais cette propriété eſt commune à tous les arbres qui croiſſent au bord de l'eau, aux ſaules, aux peupliers, aux trembles, &c. C'eſt cela même qui démontre que le polipe eſt un végétal. Il eſt ſi léger, qu'il change de place au moindre mouvement de la goutte d'eau qui le porte. Delà on a conclu qu'il marchait. On pouvait ſuppoſer de même que les petites iſles flottantes des marais de St. Omer ſont des animaux, car elles changent ſouvent de place.

On a dit, ſes racines ſont ſes pieds, ſa tige eſt ſon corps, ſes branches ſont ſes bras ; le tuyau qui compoſe ſa tige eſt percé en haut, c'eſt ſa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moëlle blanche, dont quelques animalcules preſqu'imperceptibles ſont très avides ; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le faiſant courber, & mangent cette pâte légère ; c'eſt le polipe qui prend ces animaux avec ſon muſeau & qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'eſtomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous ſommes capables. Il nous a paru que cette production appellée *polipe*, reſſemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une aſperge.

Digitized by Google

En vain nous avons opposé à nos yeux tous les raisonnemens que nous avions lus autrefois. Le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il est triste de perdre une illusion. Nous savons combien il serait doux d'avoir un animal qui se reproduirait de lui-même & par bouture, & qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il serait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante, nouvellement découverte dans l'Amérique anglaise, à laquelle on a donné le plaisant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'est une espèce de sensitive épineuse dont les feuilles se replient. Les mouches sont prises dans ces feuilles & y périssent plus sûrement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos physiciens veut appeller animal cette plante, il ne tient qu'à lui; il aura des partisans.

Mais, si vous voulez quelque chose de plus extraordinaire, quelque chose de plus digne de l'observation des philosophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête; regardez la limasse incoque à qui une tête revient. Cette vérité dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illusion des polipes d'eau douce. Que devient son sensorium, sa mémoire, son magasin d'idées, son ame quand on lui a coupé la tête? comment tout cela revient-il? une ame qui renait est un phénomène bien curieux! non cela n'est pas plus étrange qu'une ame produite, une ame qui dort & qui se réveille, une ame détruite.

POLITIQUE.

LA politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaler les animaux à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement & le couvert.

Digitized by Google

Ces commencemens ſont longs & difficiles.

Comment ſe procurer le bien-être & ſe mettre à l'abri du mal ? C'eſt-là tout l'homme.

Ce mal eſt partout. Les quatre élémens conſpirent à le former. La ſtérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler ſans ceſſe à écarter le mal.

Nul homme ne peut ſeul ſe garantir du mal, & ſe procurer le bien ; il faut des ſecours. La ſociété eſt donc auſſi ancienne que le monde.

Cette ſociété eſt tantôt trop nombreuſe, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit ſouvent des races entières d'hommes & d'autres animaux dans pluſieurs pays, & les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une eſpèce, il faut un climat & un terrain tolérables ; & avec ces avantages on peut encor être réduit à marcher tout nud, à ſouffrir la faim, à manquer de tout, à périr de miſère.

Les hommes ne ſont pas comme les caſtors, les abeilles, les vers-à-ſoie ; ils n'ont pas un inſtinct ſûr qui leur procure le néceſſaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; ſur cinq cent femelles à peine une.

Ce n'eſt qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour eſſayer ces arts il faut des ſecours, des mains qui vous aident, des entendemens aſſez ouverts pour vous comprendre & aſſez dociles pour vous obéir. Avant de trouver & d'aſſembler tout cela, des milliers de ſiécles s'écoulent dans l'ignorance & dans la barbarie ; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un

Digitized by Google

art eſt ébauché, & il faut encor des milliers de ſiécles pour le perfectionner.

POLITIQUE DU DÉHORS.

Quand la métallurgie eſt trouvée par une nation, il eſt indubitable qu'elle battra ſes voiſins, & en fera des eſclaves.

Vous avez des fléches & des ſabres, & vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robuſtes. Nous ſommes faibles, nous n'avons que des maſſues & des pierres, vous nous tuez; & ſi vous nous laiſſez la vie c'eſt pour labourer vos champs, pour bâtir vos maiſons; nous vous chantons quelques airs groſſiers quand vous vous ennuyez, ſi nous avons de la voix, ou nous ſoufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens & du pain. Nos femmes & nos filles ſont-elles jolies, vous les prenez pour vous. Monſeigneur votre fils profite de cette politique établie; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naiſſant. Ses ſerviteurs coupent les teſticules à mes enfans; il les honore de la garde de ſes épouſes & de ſes maîtreſſes. Telle a été & telle eſt encor la politique, le grand art de faire ſervir les hommes à ſon bien-être dans la plus grande partie l'Aſie.

Quelques peuplades ayant ainſi aſſervi pluſieurs autres peuplades, les victorieuſes ſe battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit & ſoudoie des ſoldats. Pour encourager ces ſoldats & pour les contenir, chacune a ſes Dieux, ſes oracles, ſes prédictions; chacune nourrit & ſoudoie des devins & des ſacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, enſuite ils deviennent pour eux-mêmes & partagent le gouvernement. Le plus fort & le plus habile ſubjugue à la fin les autres après des ſiécles de carnage qui font frémir, & de friponneries qui font rire. C'eſt là le complément de la politique.

Pendant

Digitized by Google

Pendant que ces scènes de brigandages & de fraudes se passent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inaccessibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déserts de sable, ou des presqu'îles, ou des îles, se défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à-peu-près les mêmes armes, le sang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toûjours tuer, on fait la paix avec son voisin, jusqu'à ce qu'on se croye assez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui savent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, attestent les Dieux qu'ils se sont faits; on invente les sermens; l'un vous promet au nom de *Sammonocodom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toûjours avec vous en bonne harmonie, & à la première occasion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* & de *Sammonocodom*.

Dans les tems les plus rafinés, le lion d'*Esope* fait un traité avec trois animaux ses voisins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion, pour de bonnes raisons qu'il déduira en tems & lieu, prend d'abord trois parts pour lui seul, & menace d'étrangler quiconque osera toucher à la quatriéme. C'est là le sublime de la politique.

POLITIQUE DU DEDANS.

Il s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs & le plus de plaisirs que vous pourez. Pour y parvenir il faut beaucoup d'argent.

Cela est très difficile dans une démocratie; chaque citoyen est votre rival. Une démocratie ne peut subsister que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce secret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera

des jaloux & très peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maiſon riche gouverne, ce ne ſera pas pour longtems.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir & argent; mais il y faut une grande diſcrétion. Si on abuſe trop, les révolutions ſont à craindre.

Ainſi dans la démocratie tous les citoyens ſont égaux. Ce gouvernement eſt aujourd'hui rare & chétif, quoique naturel & ſage.

Dans l'ariſtocratie l'inégalité, la ſupériorité ſe fait ſentir; mais moins elle eſt arrogante, plus elle aſſure ſon bien-être.

Reſte la monarchie; c'eſt-là que tous les hommes ſont faits pour un ſeul. Il accumule tous les honneurs dont il veut ſe décorer, goûte tous les plaiſirs dont il veut jouïr, exerce un pouvoir abſolu; & tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque il ſera malheureux au dedans comme au dehors; il perdra bientôt pouvoir, plaiſirs, honneurs, & peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent non-ſeulement il jouït, mais ſes parens, ſes principaux ſerviteurs jouïſſent auſſi; & une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine eſpérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur ſultan & leurs bachas ſemblent goûter dans leurs ſerrails. Mais voici à-peu-près ce qui arrive.

Un gros & gras cultivateur poſſédait autrefois un vaſte terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dinait avec ſa famille, buvait & s'endormait. Ses principaux domeſtiques qui le volaient, dinaient après lui & mangeaient preſque tout. Les manœuvres venaient & fai-

Digitized by Google

ſaient très maigre chère. Ils murmurèrent, ils ſe plaignirent, ils perdirent patience; enfin, ils mangèrent le dîner du maître & le chaſſèrent de ſa maiſon. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient ſuivi la loi ſacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voiſinage qui paſſait pour un homme inſpiré. Ce ſaint homme prend la métairie pour lui, & fait mourir de faim les domeſtiques & l'ancien maître, juſqu'à-ce qu'il ſoit chaſſé à ſon tour. C'eſt la politique du dedans.

C'eſt ce qu'on a vu plus d'une fois; & quelques effets de cette politique ſubſiſtent encor dans toute leur force. Il faut eſpérer que dans dix ou douze mille ſiécles, quand les hommes ſeront plus éclairés, les grands poſſeſſeurs des terres devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne ſe laiſſeront pas ſubjuguer par des devins & des ſorciers.

POPULATION.

SECTION PREMIÈRE.

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année paſſée. Nous les tuames preſque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en eſt-il pas ainſi à-peu-près des autres animaux, & ſurtout de l'eſpèce humaine? La famine, la peſte & la guerre, les deux ſœurs venues de l'Arabie & de l'Amérique, détruiſent les hommes dans un canton. On eſt tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'eſt un devoir ſacré de peupler ce

Digitized by Google

monde, & que tous les animaux ſont forcés par le plaiſir à remplir cette vue du grand *Demiourgos.*

Pourquoi ces peuplades ſur la terre ? & à quoi bon former tant d'êtres deſtinés à ſe dévorer tous, & l'animal homme, qui ſemble né pour égorger ſon ſemblable d'un bout de la terre à l'autre ? On m'aſſure que je ſaurai un jour ce ſecret ; je le ſouhaite en qualité de curieux.

Il eſt clair que nous devons peupler tant que nous pouvons. Car que ferions-nous de notre matière ſeminale ? ou ſa ſurabondance nous rendrait malades ; ou ſon émiſſion nous rendrait coupables. Et l'alternative eſt triſte.

Les ſages Arabes, voleurs du déſert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, ſtipulent toûjours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Eſpagne, ils impoſèrent un tribut de filles. Le pays de *Médée* paye les Turcs en filles. Les flibuſtiers firent venir des filles de Paris dans la petite iſle dont ils s'étaient emparés. Et on conte que *Romulus*, dans un beau ſpectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cent filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jérico juſqu'aux filles, & pourquoi ils diſent dans leurs pſaumes qu'il ſera doux d'écraſer *les enfans à la mammelle*, ſans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, ſoit Tartares, ſoit Cannibales, ſoit Teutons ou Welches, ont eu toûjours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux inſtinct, il ſemble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre eſpèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de ſept cent milliards en deux cent quatre-vingt ans, après l'avanture du déluge. Et ce n'eſt pourtant pas

Digitized by Google

à la ſuite des *Mille & une nuit* qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui ſur notre globule environ neuf cent millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe, ou lui : & peut-être nous trompons-nous tous deux ; mais c'eſt de peu de choſe, qu'un dixiéme. Et dans toute l'arithmétique des hiſtoriens on ſe trompe bien davantage.

Je ſuis un peu ſurpris que notre arithméticien *Vallace* qui pouſſe le nombre de nos concitoyens juſqu'à un milliard, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos péres étaient au nombre de 1610 millions.

Premiérement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création ; & comme nous avons dans notre Occident près de quatre-vingt ſyſtêmes ſur cet événement, il eſt difficile de rencontrer juſte.

En ſecond lieu, les Egyptiens, les Caldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il eſt encore plus mal-aiſé de s'accorder avec eux.

Troiſiémement, pourquoi en 966 années le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'eſt de nos jours ?

Pour ſauver cette abſurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre tems ; que l'eſpéce était bien plus vigoureuſe, qu'on digérait mieux, que par conſéquent on était bien plus prolifique, & qu'on vivait plus longtems. Que n'ajoutait-on que le ſoleil était plus chaud & la lune plus belle ?

On nous allégue que du tems de *Céſar*, quoique les hommes commençaſſent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipédes, mais qu'à préſent c'eſt un déſert. *Monteſquieu*

qui a toûjours exagéré & qui a tout ſacrifié à la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, oſe croire ou veut faire accroire dans ſes *Lettres perſanes* que le monde était trente fois plus peuplé du tems de *Céſar* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au hazard eſt beaucoup trop fort. Mais ſavez-vous quelle raiſon il en donne ? c'eſt qu'avant *Céſar*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au tems de *Sémiramis*; & il exagère encor plus que *Monteſquieu*, s'il eſt poſſible.

Enſuite ſe prévalant du goût qu'on a toûjours attribué au St. Eſprit pour l'hiperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cent ſoixante mille hommes d'élite qui marchaient ſi fiérement ſous les étendarts du grand roi *Joſaphat*, ou *Jeozaphat* roi de la province de Juda. Serrez, ſerrez Mr. *Vallace*; le St. Eſprit ne peut ſe tromper, mais ſes ayant cauſe & ſes copiſtes ont mal calculé & mal chiffré. Toute votre Ecoſſe ne pourait pas fournir onze cent ſoixante mille ames pour aſſiſter à vos prêches; & le royaume de Juda n'était pas la vingtiéme partie de l'Ecoſſe. Voyez encor une fois ce que dit *St. Jérôme* de cette pauvre Terre-ſainte dans laquelle il demeura ſi longtems. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait falu d'argent au grand roi *Jeozaphat* pour payer, nourrir, habiller, armer onze cent ſoixante mille ſoldats d'élite !

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Mr. *Vallace* revient de *Joſaphat* à *Céſar*, & conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'eſt dépeuplée viſiblement. Voyez, dit-il, les Suiſſes; ils étaient, au rapport de *Céſar*, au nombre de trois cent ſoixante & huit mille, quand ils quittèrent ſagement leur pays pour aller chercher fortune à l'exemple des Cimbres.

Digitized by Google

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partisans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton de Berne par un dénombrement exact, possède seul le nombre des habitans qui désertèrent l'Helvétie entière du tems de *César*. L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette avanture.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts & le nombre des grandes villes bâties & accrues depuis huit cent ans, & le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà, je pense, une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres où l'on néglige la vérité en faveur des saillies, & qui deviennent très inutiles à force d'esprit.

L'ami des hommes suppose que du tems de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espagne; *Strabon* dit qu'elle a toûjours été mal peuplée parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raison, & l'ami des hommes paraît se tromper.

Mais on nous effraye en nous demandant ce que sont devenues ces multitudes prodigieuses de Huns, d'Alains, d'Ostrogoths, de Visigoths, de Vandales, de Lombards, qui se répandirent comme des torrens sur l'Europe au cinquiéme siécle.

Je me défie de ces multitudes; j'ose soupçonner qu'il suffisait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout-au-plus, pour venir jetter l'épouvante dans l'empire Romain gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques & par des moines. C'était assez que dix mille barbares eussent passé le Danube, pour que dans chaque paroisse on dit au prône qu'il y en avait plus

Digitized by Google

que de ſauterelles dans les plaies d'Egypte ; que c'était un fléau de DIEU ; qu'il falait faire pénitence & donner ſon argent aux couvens. La peur ſaiſiſſait tous les habitans, ils fuyaient en foule. Voyez ſeulement quel effroi un loup jetta dans le Gevaudan en 1766.

Mandrin, ſuivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il eſt entré par une porte, on dit à l'autre qu'il vient avec quatre mille combattans & du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille aſſaſſins affamés, ramaſſés de province en province, on lui en donnait cinq cent mille.

Les millions d'hommes qui ſuivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'Egyptiens, & la Thèbe-aux-cent-portes, & *quidquid Græcia mendax audet in hiſtoria*, reſſemblent aſſez aux cinq cent mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir ſur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, ſoit ; delà je conclus qu'ils venaient en très petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que ſous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, & que ces déſerts affreux puſſent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perſe, l'Aſie mineure, étaient très peuplées ; je le crois ſans peine : & peut-être ne le ſont-ils pas moins de nos jours, malgré la rage deſtructive des invaſions & des guerres. Partout où la nature a mis des pâturages, le taureau ſe marie à la geniſſe, le belier à la brebis, & l'homme à la femme.

Les déſerts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jéruſalem, de Cobi &c., ne furent jamais

Digitized by Google

peuplés, ne le ſont point, & ne le ſeront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de ſable & de cailloux.

Le terrain de la France eſt aſſez bon, & il eſt ſuffiſamment couvert de conſommateurs, puiſqu'en tout genre il y a plus de poſtulans que de places; puiſqu'il y a deux cent mille fainéans qui gueuſent d'un bout du pays à l'autre, & qui ſoutiennent leur déteſtable vie aux dépens des riches; enfin, puiſque la France nourrit près de quatre-vingt mille moines, dont aucun n'a fait ſervir ſes mains à produire un épic de froment.

SECTION SECONDE.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

Vous liſez dans le grand Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vrai.

La France s'eſt accrue de pluſieurs grandes provinces très peuplées; & cependant ſes habitans ſont moins nombreux d'un cinquiéme qu'ils ne l'étaient avant ces réunions: & ſes belles provinces que la nature ſemble avoir deſtinées à fournir des ſubſtances à toute l'Europe, ſont incultes.

1°. Comment des provinces très peuplées étant incorporées à un royaume, ce royaume ſerait-il moins peuplé d'un cinquiéme? a-t-il été ravagé par la peſte? S'il a perdu ce cinquiéme, le roi doit avoir perdu un cinquiéme de ſes revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne eſt porté à près de trois cent quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres & demie le marc. Cette ſomme retourne aux citoyens par le payement des rentes & des dépenſes, & ne peut encore y ſuffire.

Digitized by Google

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquiéme de ſes habitans, en hommes & en femmes, depuis l'acquiſition de Strasbourg; quand il eſt prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population eſt augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités?

Les guerres, qui ſont le plus horrible fléau du genre-humain, laiſſent en vie l'eſpèce femelle qui le répare. Delà vient que les bons pays ſont toûjours à-peu-près également peuplés.

Les émigrations des familles entières ſont plus funeſtes. La révocation de l'édit de Nantes, & les dragonades ont fait à la France une plaie cruelle. Mais cette bleſſure eſt refermée; & le Languedoc qui eſt la province dont il eſt le plus ſorti de réformés, eſt aujourd'hui la province de France la plus peuplée, après l'Iſle-de-France, & la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France ſont incultes? En vérité c'eſt ſe croire damné en paradis. Il ſuffit d'avoir des yeux pour être perſuadé du contraire. Mais ſans entrer ici dans un long détail, conſidérons Lyon qui contient environ cent trente mille habitans, c'eſt-à-dire, autant que Rome, & non pas deux cent mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans ſon *Apologie* de la dragonade & de la St. Barthelemi. (*a*) Il n'y a point de ville où l'on faſſe meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, ſi ce n'eſt des campagnes voiſines. Ces campagnes ſont donc très bien cultivées; elles ſont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger eſt étonné de l'abondance qu'il y trouve, & d'être ſervi en vaiſſelle d'argent dans plus d'une maiſon.

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* ſans lui en faire honneur. *Pluche* dans ſa *Concorde* (ou diſcorde) *de la géographie* page 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cent mille à Lyon, deux cent mil-

Digitized by Google

Il y a des terrains indomptables, comme les Landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuſe*. Ce n'eſt pas aſſurément la mauvaiſe adminiſtration qui a frappé de ſtérilité ces malheureux pays; ils n'étaient pas meilleurs du tems des druides.

C'eſt un grand plaiſir de ſe plaindre & de cenſurer; je l'avoue. Il eſt doux après avoir mangé d'un mouton de Préſalé, d'un veau de Rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gelinotte ou d'un coq de bruière de Franche-Comté, après avoir bu du vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan; il eſt doux, dis-je, de plaindre dans une digeſtion un peu laborieuſe le ſort des campagnes qui ont fourni très chérement toutes ces délicateſſes. Voyagez, meſſieurs, & vous verrez ſi vous ſerez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés & mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne proteſtante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raiſon en eſt évidente; il n'y a point de moines dans ces pays-là qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très peu de choſes à faire, s'occupent à étudier & à propager. Ils font des enfans robuſtes, & leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis Français & Italiens.

Rome, au contraire, ſerait déſerte ſans les cardinaux, les ambaſſadeurs, & les voyageurs. Elle ne ſerait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuſtre. On comptait, du tems des premiers céſars, des millions d'hommes dans ce terri-

le à Lille qui n'en a pas vingt-cinq mille; cent mille à Nantes, à Marſeille, à Toulouſe. Il vous débite ces menſonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon, & qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'eſprit de la jeuneſſe de ces extravagances!

Digitized by Google

toire ſtérile, que les eſclaves & le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eſt d'ordinaire en raiſon de la bonté du ſol.

La victoire avait fertiliſé & peuplé cette terre ingrate. Une eſpèce de gouvernement la plus étrange, la plus contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* ſa première nature. Tout le pays eſt dépeuplé d'Orviette à Terracine. Rome, réduite à ſes citoyens, ne ſerait pas à Londres comme un eſt à douze; & en fait d'argent & de commerce, elle ne ſerait pas aux villes d'Amſterdam & de Londres comme un eſt à mille.

Ce que Rome a perdu, non-ſeulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé preſque partout depuis *Charlemagne.*

Je dis triplé; & c'eſt beaucoup; car on ne propage point en progreſſion géométrique. Tous les calculs qu'on a faits ſur cette prétendue multiplication ſont des chimères abſurdes.

Si une famille d'hommes ou de ſinges multipliait en cette façon, la terre au bout de deux cent ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conſerver & à reſtraindre les eſpèces. Elle reſſemble aux parques qui filaient & coupaient toûjours. Elle n'eſt occupée que de naiſſances & de deſtructions.

Si elle a donné à l'animal homme, plus d'idées, plus de mémoire qu'aux autres; ſi elle l'a rendu capable de généraliſer ſes idées & de les combiner; ſi elle l'a avantagé du don de la parole; elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux inſectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieuë quarrée de bruières, qu'il n'y a jamais eu d'hommes ſur le globe.

Digitized by Google

Quand un pays poſſède un grand nombre de fainéans, ſoyez ſûr qu'il eſt aſſez peuplé, puiſque ces fainéans ſont logés, nourris, vêtus, amuſés, reſpectés par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans, ſi toutes les places ſont priſes, on va travailler & mourir à St. Domingue, à la Martinique, à Philadelphie, à Boſton.

Le point principal n'eſt pas d'avoir du ſuperflu en hommes, mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il eſt poſſible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée, peuplée preſque partout d'un nombre plus que ſuffiſant d'habitans qui cultivent tous les arts; & tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos ſottiſes.

POSTE.

AUtrefois ſi vous aviez eu un ami à Conſtantinople & un autre à Moſcou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, ſans qu'ils ſortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous converſez familiérement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poſte un ſachet de l'apoticaire *Arnoud* contre l'apoplexie; & il eſt reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a beſoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg & l'autre à Smyrne, la poſte fait votre affaire.

Votre maîtreſſe eſt-elle à Bordeaux, & vous devant Prague avec votre régiment, elle vous aſſure régulièrement de ſa tendreſſe; vous ſavez par elle toutes les

Digitized by Google

nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin, la poſte eſt le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les abſens deviennent par elle préſens; elle eſt la conſolation de la vie.

La France où cette belle invention fut renouvellée dans nos tems barbares, a rendu ce ſervice à toute l'Europe. Auſſi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait; & jamais le miniſtére qui a eu le département des poſtes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu beſoin de ſavoir ce qu'elles contenaient. Il n'en eſt pas ainſi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres en paſſant par cinq ou ſix dominations différentes, étaient lues cinq ou ſix fois, & qu'à la fin le cachet était ſi rompu qu'on était obligé d'en remettre un autre.

Mr. *Craigs* ſecrétaire d'état en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ſes bureaux; il diſait que c'était violer la foi publique, qu'il n'eſt pas permis de s'emparer d'un ſecret qui ne nous eſt pas confié, qu'il eſt ſouvent plus criminel de prendre à un homme ſes penſées que ſon argent; que cette trahiſon eſt d'autant plus mal-honnête qu'on peut la faire ſans riſque, & ſans en pouvoir être convaincu.

Pour dérouter l'empreſſement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ſes dépêches en chiffres. Mais la partie en caractères ordinaires, ſervait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *ſténographie*.

On oppoſa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très fautif & très vain. On ne réuſſit qu'à faire accroire à des gens peu inſtruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, & on n'eut que le plaiſir de

Digitized by Google

leur donner des inquiétudes. Telle eſt la loi des probabilités que dans un chiffre bien fait il y a deux cent, trois cent, quatre cent à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la ſyllabe dont il eſt repréſentatif.

Le nombre des hazards augmente avec la combinaiſon de ces numéros ; & le déchiffrement devient totalement impoſſible quand le chiffre eſt fait avec un peu d'art.

Ceux qui ſe vantent de déchiffrer une lettre ſans être inſtruits des affaires qu'on y traite & ſans avoir des ſecours préliminaires, ſont de plus grands charlatans que ceux qui ſe vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point appriſe.

Quant à ceux qui vous envoyent familiérement par la poſte, une tragédie en grand papier & en gros caractère avec des feuilles blanches pour y mettre vos obſervations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphyſique, en attendant le ſecond, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la diſcrétion requiſe, & qu'il y a même des pays où ils riſqueraient de faire connaître au miniſtère qu'ils ſont de mauvais poëtes & de mauvais métaphyſiciens.

LES POURQUOI.

POurquoi un royaume réduit ſouvent aux extrémités & à quelque aviliſſement, s'eſt-il pourtant ſoutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraſer ? c'eſt que la nation eſt active & induſtrieuſe. Elle reſſemble aux abeilles ; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas ?

Digitized by Google

Pourquoi preſque tous les papes & tous les évêques, au ſeizième ſiécle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obſtinèrent-ils à proſcrire le mariage des prêtres, tandis que l'égliſe grecque a continué d'ordonner que ſes curés euſſent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne diſtingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de ſecte? Les Egyptiens n'étaient point appellés *Iſiaques*, *Oſiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cibéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, & ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne*; il n'y eut pas un village du Latium qu'on appellât *Saturnien*: au contraire, les diſciples du DIEU de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appellant *oints* comme lui, déclarèrent dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & ſe firent pendant plus de quatorze cent ans la guerre entr'eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatiſtes*, de *huſſites*, de *papiſtes*, de *luthériens*, de *calviniſtes*. Et même en dernier lieu, les janſéniſtes & les moliniſtes n'ont point eu de mortification plus cuiſante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéiſme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'uſage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & ſous les yeux du ſage duc de *Montauſier*, & de l'éloquent *Boſſuet* évêque de Meaux, & du ſavant *Huet* évêque d'Avranche? C'eſt là que vous trouvez ces ſublimes impiétés, ces vers admirables contre la providence & contre l'immortalité de l'ame, qui paſſent de bouche en bouche à tous les ſiécles à venir,

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Digitized by Google

Tangere enim ac tangi niſi corpus nulla poteſt res.
Le corps ſeul peut toucher & gouverner le corps.

Nec benè pro meritis capitur nec tangitur ira. (*Deus.*)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantum religio potuit ſuadere malorum.
C'eſt la religion qui produit tous les maux.

Deſipere eſt mortale æterno jungere & unà
Conſentire putare & fungi munera poſſe.
Il faut être inſenſé pour oſer joindre enſemble
Ce qui dure à jamais & ce qui doit périr.

Nil igitur mors eſt, ad nos, nil pertinet hilum.
Ceſſer d'être n'eſt rien ; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem eſſe animam fateare neceſſe eſt.
Non il n'eſt point d'enfer, & notre ame eſt mortelle.

Inde acheruſia fit ſtultorum denique vita.
Les vieux fous ſont en proie aux ſuperſtitions.

& cent autres vers qui ſont le charme de toutes les nations ; productions immortelles d'un eſprit qui ſe crut mortel.

Non-ſeulement on vous vend ces vers latins dans la rue St. Jacques, & ſur le quai des Auguſtins ; mais vous achetez hardiment les traductions faites dans

tous les patois dérivés de la langue latine; traductions ornées de notes savantes qui éclairciſſent la doctrine du matérialiſme, qui raſſemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient ſi elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un préſident à mortier; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'hiſtoire du ſage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philoſophe Welche oſe-t-il imprimer en ſon propre & privé nom, que ſi les hommes étaient nés ſans doigts, ils n'auraient jamais pu travailler en tapiſſerie; auſſi-tôt un autre Welche revêtu pour ſon argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les ſpectacles ſont-ils anathématiſés par certaines gens qui ſe diſent du premier ordre de l'état, tandis qu'ils ſont néceſſaires à tous les ordres de l'état, tandis qu'ils ſont payés par le ſouverain de l'état, qu'ils contribuent à la gloire de l'état, & que les loix de l'état les maintiennent avec autant de ſplendeur que de régularité?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'aviliſſement, à l'oppreſſion, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; & qu'au contraire, on reſpecte, on ménage, on courtiſe l'homme inutile & ſouvent très méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'eſt riche que de leur miſère?

Pourquoi pendant tant de ſiécles, parmi tant d'hommes qui font croître le bled dont nous ſommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrit cette erreur ridicule, laquelle enſeigne que le bled doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'aſſertions impertinentes, tant de fauſſes comparaiſons, tant d'opinions ridicules?

Digitized by Google

Pourquoi les fruits de la terre étant si néceſſaires pour la conſervation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent abſolument ?

Pourquoi la terre eſt-elle couverte de poiſons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique ?

Pourquoi n'eſt-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'inſectes que d'hommes ?

Pourquoi un peu de ſecrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des deſirs & des penſées ; & pourquoi ces êtres-là ſe perſécuteront-ils toûjours les uns les autres ?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un DIEU que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon* ?

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toûjours à les redoubler ?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance ?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent la pluie & ſont toûjours arides ?

Pourquoi, & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil ſi on n'a point d'ame ; & comment ces rêves ſont-ils toûjours ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une ?

Pourquoi les aſtres circulent-ils d'occident en orient plutôt qu'au contraire ?

Pourquoi exiſtons-nous ? pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

Digitized by Google

PRÉTENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde ; jamais le roi de Boutan ne s'est dit *empereur de la Chine*, jamais le conteish Tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte*.

Les plus belles prétentions ont toûjours été celles des papes ; deux clefs en sautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout sur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent ; & les filets de *St. Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces Dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes*, &c. &c. Il est très vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence ; cependant, leurs prétentions se sont renouvellées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin résista d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au-lieu de s'adresser au grand-portier.

Digitized by Google

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à-ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France. Elle n'était pas possible parce que ces dissidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-Turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus possible; puisque le grand-Turc l'avait reconnu roi dans le tems que Rome ne le reconnaissait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-Turc son allié.

6°. Qu'il recevrait couché sur le ventre tout de son long l'absolution de Mr. le légat selon la forme ordinaire, c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par Mr. le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites chassés de son royaume par le parlement, pour l'assassinat commis sur sa personne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets plusieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout avec bien de la peine qu'il ne serait fouetté que par procureur & de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que sa sainteté était forcée à exiger des conditions si extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à

Digitized by Google

un ſoldat poltron que ſon colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de ſa thiare; que c'était un ſi grand plaiſir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me repliquerez que ſi un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions, s'il voulait donner le fouet au roi de France, ou au roi d'Eſpagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chaſſé les révérends pères jéſuites, il riſquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'eſſuyer des humiliations beaucoup plus grandes; qu'il faut ſacrifier ſes prétentions à ſon utilité; qu'on doit céder au tems; que le ſhérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il eſt victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raiſon.

PRÊTRES DES PAYENS.

Don Navarette dans une de ſes lettres à *Don Juan d'Autriche*, rapporte ce diſcours du dalailama à ſon conſeil privé.

„ Mes vénérables frères; vous & moi nous ſavons „ très bien que je ne ſuis pas immortel; mais il eſt „ bon que les peuples le croyent. Les Tartares du „ grand & du petit Thibet ſont un peuple de col „ roide & de lumières courtes, qui ont beſoin d'un „ joug peſant & de groſſes erreurs. Perſuadez-leur „ bien mon immortalité dont la gloire réjaillit ſur „ vous, & qui vous procure honneurs & richeſſes.

Digitized by Google

„ Quand le tems viendra où les Tartares feront „ plus éclairés, on pourra leur avouer alors que les „ grands-lamas ne ſont point immortels, mais que „ leurs prédéceſſeurs l'ont été; & que ce qui était „ néceſſaire pour la fondation de ce divin édifice, ne „ l'eſt plus quand l'édifice eſt affermi ſur un fonde- „ ment inébranlable.

„ J'ai eu d'abord quelque peine à faire diſtribuer „ aux vaſſaux de mon empire, les agrémens de ma „ chaiſe percée, proprement enchâſſés dans des cryſ- „ taux ornés de cuivre doré; mais ces monumens „ ont été reçus avec tant de reſpect, qu'il a falu „ continuer cet uſage, lequel après tout ne répugne „ en rien aux bonnes mœurs, & qui fait entrer beau- „ coup d'argent dans notre tréſor ſacré.

„ Si jamais quelque raiſonneur impie perſuade au „ peuple que notre derrière n'eſt pas auſſi divin que „ notre tête; ſi on ſe révolte contre nos reliques, „ vous en ſoutiendrez la valeur autant que vous le „ pourez. Et ſi vous êtes forcés enfin d'abandonner „ la ſainteté de notre cu, vous conſerverez toûjours „ dans l'eſprit des raiſonneurs le profond reſpect qu'on „ doit à notre cervelle, ainſi que dans un traité avec „ les Mongules nous avons cédé une mauvaiſe pro- „ vince pour être poſſeſſeurs paiſibles des autres.

„ Tant que nos Tartares du grand & du petit Thi- „ bet ne ſauront ni lire ni écrire, tant qu'ils ſeront „ groſſiers & dévots, vous pourez prendre hardiment „ leur argent, coucher avec leurs femmes & avec „ leurs filles, & les menacer de la colère du Dieu „ *Fo* s'ils oſent ſe plaindre.

„ Lorſque le tems de raiſonner ſera arrivé (car „ enfin il faut bien qu'un jour les hommes raiſon- „ nent) vous prendrez alors une conduite toute op- „ poſée; & vous direz le contraire de ce que vos pré- „ déceſſeurs ont dit, car vous devez changer de

„ bride à mesure que les chevaux deviennent plus „ difficiles à gouverner. Il faudra que votre extérieur „ soit plus grave, vos intrigues plus mystérieuses, „ vos secrets mieux gardés, vos sophismes plus éblouïs- „ sans, votre politique plus fine. Vous êtes alors les „ pilotes d'un vaisseau qui fait eau de tous côtés. „ Ayez sous vous des subalternes qui soient conti- „ nuellement occupés à pomper, à calfater, à bou- „ cher tous les trous. Vous voguerez avec plus de „ peine; mais enfin vous voguerez, & vous jetterez „ dans l'eau ou dans le feu, selon qu'il conviendra „ le mieux, tous ceux qui voudront examiner si vous „ avez bien radoubé le vaisseau.

„ Si les incrédules sont ou le prince des Kalkas, „ ou le contaish des Calmouks, ou un prince de „ Casan, ou tel autre grand seigneur qui ait malheu- „ reusement trop d'esprit, gardez-vous bien de pren- „ dre querelle avec eux. Respectez-les, dites-leur „ toûjours que vous espérez qu'ils rentreront dans „ la bonne voie. Mais pour les simples citoyens, ne „ les épargnez jamais; plus ils seront gens de bien, „ plus vous devrez travailler à les exterminer; car „ ce sont les gens d'honneur qui sont les plus dan- „ gereux pour vous.

„ Vous aurez la simplicité de la colombe, la pru- „ dence du serpent, & la griffe du lion selon les „ lieux & selon les tems. "

Le dalai-lama avait à peine prononcé ces paroles que la terre trembla, les éclairs coururent d'un pôle à l'autre, le tonnerre gronda, une voix céleste se fit entendre, ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND LAMA.

Tous les petits lamas soutinrent que la voix avait dit, *Adorez* DIEU *& le grand lama.* On le crut longtems dans le royaume du Thibet; & maintenant on ne le croit plus.

Digitized by Google

PRIÈRES.

NOus ne connaiſſons aucune religion ſans prières ; les Juifs mêmes en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique juſqu'au tems où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs ſynagogues, ce qui n'arriva que très tard.

Tous les hommes, dans leurs deſirs & dans leurs craintes, invoquèrent le ſecours d'une Divinité. Des philoſophes, plus reſpectueux envers l'Etre ſuprême, & moins condeſcendans à la faibleſſe humaine, ne voulurent pour toute prière que la réſignation. C'eſt en effet tout ce qui ſemble convenir entre la créature & le Créateur. Mais la philoſophie n'eſt pas faite pour gouverner le monde, elle s'élève trop au-deſſus du vulgaire ; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce ſerait propoſer aux marchandes de poiſſons frais d'étudier les ſections coniques.

Parmi les philoſophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la ſubſtance des idées de ce *Maxime*.

L'Eternel a ſes deſſeins de toute éternité. Si la prière eſt d'accord avec ſes volontés immuables, il eſt très inutile de lui demander ce qu'il a réſolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a réſolu, c'eſt le prier d'être faible, léger, inconſtant ; c'eſt croire qu'il ſoit tel ; c'eſt ſe moquer de lui. Ou vous lui demandez une choſe juſte ; en ce cas il la doit, & elle ſe fera ſans qu'on l'en prie ; c'eſt même ſe défier de lui que lui faire inſtance. Ou la choſe eſt injuſte ; & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grace que vous implorez ; ſi digne, il le ſait mieux que vous ; ſi indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne faiſons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous

Digitized by Google

le traitons comme un bacha, comme un ſultan qu'on peut irriter & appaiſer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU : les ſages ſe réſignent & lui obéïſſent.

Prions avec le peuple, & réſignons-nous avec les ſages.

Nous avons déja parlé des prières publiques de pluſieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un tems immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par ſa conformité avec notre prière enſeignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraiſon juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots : „ O DIEU ! que votre nom ſoit ma- „ gnifié & ſanctifié ; faites régner votre règne ; que „ la rédemption fleuriſſe, & que le Meſſie vienne „ promptement ! “

Ce Kadish, qu'on récite en caldéen, a fait croire qu'il était auſſi ancien que la captivité ; & que ce fut alors qu'ils commencèrent à eſpérer un Meſſie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les tems de leurs calamités.

Ce mot de Meſſie, qui ſe trouve dans cette ancienne prière, a fourni beaucoup de diſputes ſur l'hiſtoire de ce peuple. Si cette prière eſt du tems de la tranſmigration à Babilone, il eſt clair qu'alors les Juifs devaient ſouhaiter & attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des tems plus funeſtes encor, après la deſtruction de Jéruſalem par *Titus*, ni *Joſeph*, ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un Meſſie ? Il y a des obſcurités dans l'hiſtoire de tous les peuples ; mais celle des Juifs eſt un chaos perpétuel. Il eſt triſte pour les gens qui veulent s'inſtruire, que les Caldéens & les Egyptiens ayent perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conſervé les leurs.

Digitized by Google

PRIVILÈGES, CAS PRIVILÉGIÉS.

L'Uſage qui prévaut preſque toûjours contre la raiſon, a voulu qu'on appellât *privilégiés* les délits des eccléſiaſtiques & des moines contre l'ordre civil, ce qui eſt pourtant très commun; & qu'on nommât *délits communs* ceux qui ne regardent que la diſcipline eccléſiaſtique; cas dont la police civile ne s'embarraſſe pas, & qui ſont abandonnés à la hiérarchie ſacerdotale.

L'égliſe n'ayant de juriſdiction que celle que les ſouverains lui ont accordée, & les juges de l'égliſe n'étant ainſi que des juges privilégiés par le ſouverain, on devrait appeller *cas privilégiés* ceux qui ſont de leur compétence, & *délits communs* ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canoniſtes qui ſont très rarement exacts dans leurs expreſſions, ſurtout lorſqu'il s'agit de la juriſdiction royale, ayant regardé un prêtre nommé *official* comme étant de droit le ſeul juge des clercs, ils ont qualifié de *privilège* ce qui appartient de droit commun aux tribunaux laïcs: & les ordonnances des rois ont adopté cette expreſſion en France.

S'il faut ſe conformer à cet uſage, le juge d'égliſe connait ſeul du délit commun; mais il ne connait des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci ſe rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y eſt que l'aſſeſſeur du juge d'égliſe. Tous les deux ſont aſſiſtés de leur greffier, chacun rédige ſéparément, mais en préſence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préſide interroge ſeul l'accuſé; & ſi le juge royal a des queſtions à lui faire, il doit requérir le juge d'égliſe de les propoſer. L'inſtruction conjointe étant achevée, chaque juge rend ſéparément ſon jugement.

Digitized by Google

Cette procédure eſt hériſſée de formalités, & elle entraîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admiſes dans la juriſprudence criminelle. Les juges d'égliſe qui n'ont pas fait une étude des loix & des formalités, n'inſtruiſent guères de procédures criminelles ſans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent ſa punition s'il eſt coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi préciſe qui ait déterminé quels ſont les cas privilégiés. Un malheureux gémit ſouvent une année entière dans les cachots avant de ſavoir quels ſeront ſes juges.

Les prêtres & les moines ſont dans l'état, & ſujets de l'état. Il eſt bien étrange, que lorſqu'ils ont troublé la ſociété, ils ne ſoient pas jugés comme les autres citoyens, par les ſeuls officiers du ſouverain.

Chez les Juifs, les grands-prêtres même n'avaient point ce privilège, que nos loix ont accordé à de ſimples habitués de paroiſſe. *Salomon* dépoſa le grand-pontife *Abiathar*, ſans le renvoyer à la ſynagogue pour lui faire ſon procès. (*a*) JESUS-CHRIST accuſé devant un juge ſéculier & payen, ne recuſa pas ſa juriſdiction. *St. Paul* traduit au tribunal de *Felix* & de *Feſtus*, ne le déclina point.

L'empereur *Conſtantin* accorda d'abord ce privilège aux évêques. *Honorius* & *Théodoſe le jeune* l'étendirent à tous les clercs, & *Juſtinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le conſeiller d'état *Puſſort* & le préſident de *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, & de rendre aux juges royaux le droit de juger ſeuls les clercs accuſés de cas privilégiés. Mais cet avis raiſonnable fut combattu par le premier préſident de

(*a*) III. liv. des Rois ch. II, v. 26 & 27.

(*b*) Procès verbal de l'ordonnance, pag. 43 & 44.

Digitized by Google

Lamoignon, & par l'avocat-général *Talon*. Et une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi du 26 Avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accusé de crime de lèze-majesté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques & évêques du royaume, accusés du crime de lèze-majesté, soient instruits & jugés par les juges ecclésiastiques, comme il est ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux usages du royaume, n'a été enrégistrée dans aucun parlement, & ne serait pas suivie. Nos livres rapportent plusieurs arrêts qui ont décrété de prise de corps, déposé, confisqué les biens, & condamné à l'amende & à d'autres peines, des cardinaux, des archevêques & des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes par arrêt du 25 Juin 1455.

Contre *Jean de la Balue* cardinal & évêque d'Angers, par arrêt du 29 Juillet 1469.

Contre *Jean Hébert* évêque de Constance en 1480.

Contre *Louis de Rochechouart* évêque de Nantes en 1481.

Contre *Géofroi de Pompadour* évêque de Périgueux, & *George d'Amboise* évêque de Montauban en 1488.

Contre *Géofroi Dintiville* évêque d'Auxerre en 1531.

Contre *Bernard Lordat* évêque de Pamiers en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais le 19 Mars 1569.

Digitized by Google

Contre *Géofroi de la Martonie* évêque d'Amiens le 9 Juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard* archevêque d'Aix le 26 Janvier 1596.

Contre *Guillaume Roſe* évêque de Senlis le 5 Septembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis* archevêque de Bordeaux le 17 Novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de priſe de corps le cardinal de *Bouillon*, & fit ſaiſir ſes biens par arrêt du 20 Juin 1710.

Le cardinal de *Mailly* archevêque de Rheims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix eccléſiaſtique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le Sr. *Languet* évêque de Soiſſons ayant ſoutenu qu'il ne pouvait être jugé par la juſtice du roi, même pour crime de lèze-majeſté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de ſacremens, le ſimple préſidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à ſix mille francs d'amende pour avoir refuſé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764 l'archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende; & ſon mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très fréquens. La maxime que les eccléſiaſtiques ſont entiérement ſoumis à la

Digitized by Google

juſtice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expreſſe qui l'ordonne. Mais l'opinion de tous les juriſconſultes, le cri unanime de la nation, & le bien de l'état ſont une loi.

PROPHÈTES.

LE prophète *Jurieu* fut ſifflé, les prophètes des Cevennes furent pendus ou roués ; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori ; les prophètes anabatiſtes furent condamnés à divers ſupplices ; le prophète *Savanarola* fut cuit à Florence. Et s'il eſt permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes Juifs, on verra que leur deſtinée n'a pas été moins malheureuſe ; le plus grand de leurs prophètes, *St. Jean-Baptiſte*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut aſſaſſiné ; mais heureuſement cela n'eſt pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo* qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureuſement mangé un morceau de pain, fut mangé à ſon tour par un lion, & on trouva ſes os ſur le grand chemin entre ce lion & ſon âne. *Jonas* fut avalé par un poiſſon ; il eſt vrai qu'il ne reſta dans ſon ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'eſt toûjours paſſer ſoixante & douze heures fort mal à ſon aiſe.

Habacuc fut tranſporté en l'air par les cheveux à Babilone. Ce n'eſt pas un grand malheur à la vérité ; mais c'eſt une voiture fort incommode. On doit beaucoup ſouffrir quand on eſt ſuſpendu par les cheveux l'eſpace de trois cent milles. J'aurais mieux aimé une paire d'aîles, la jument *Borak* ou l'hypogriphe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur aſſis

Digitized by Google

ſur ſon trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab*, le diable s'étant préſenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commiſſion, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette avanture céleſte. Il eſt vrai que pour récompenſe, il ne reçut qu'un énorme ſoufflet de la main du prophête *Sédékia*; il eſt vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours; mais enfin il eſt déſagréable pour un homme inſpiré d'être ſoufflété & fouré dans un cu de baſſe-foſſe.

On croit que le roi *Amaſias* fit arracher les dents au prophête *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe abſolument parler ſans dents; on a vu de vieilles édentées très bavardes; mais il faut prononcer diſtinctement une prophétie, & un prophête édenté n'eſt pas écouté avec le reſpect qu'on lui doit.

Baruch eſſuya bien des perſécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de ſon eſclavage. On ne ſait ſi *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut ſcié en deux.

Pour *Iſaïe*, il paſſe pour conſtant qu'il fut ſcié par ordre de *Manaſſé* roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eſt un méchant métier que celui de prophête. Pour un ſeul qui, comme *Elie*, va ſe promener de planètes en planètes dans un beau carroſſe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a cent qui vont à pied, & qui ſont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reſſemblent aſſez à *Homère* qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les ſept villes qui ſe diſputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais penſé. On a fait ſouvent le même honneur aux prophêtes. Je ne diſconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens inſtruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à ſon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très

Digitized by Google

très bien imaginé un brave philosophe ou fou de nos jours.

A l'égard des véritables prophètes Juifs, il y a une très grande difficulté, c'est que plusieurs d'entr'eux étaient hérétiques samaritains. *Ozée* était de la tribu d'Issacar, territoire samaritain ; *Elie* & *Elizée* eux-mêmes en étaient. Mais il est aisé de répondre à cette objection. On sait assez que l'esprit souffle où il veut, & que la grace tombe sur le sol le plus aride comme sur le plus fertile.

PROPHÉTIES.

SECTION PREMIÈRE.

IL est encor des prophètes, nous en avions deux à Bissêtre en 1723 ; l'un & l'autre se disaient *Elie*. On les fouetta, & il n'en fut plus question.

Avant les prophètes des Cevennes qui tiraient des coups de fusil derrière les hayes au nom du Seigneur en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'*accomplissement des prophéties*. Mais que la Hollande n'en soit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appellée *Mer*, de la généralité d'Orléans. Mais il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appella à la prophétie.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypse que le pape était la bête, (*a*) qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations ; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *pâpâ*, que par conséquent son règne allait finir, que les Juifs rentreraient dans Jérusalem,

(*a*) Tom. I. pag. 187.

Digitized by Google

qu'ils domineraient sur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechrist, puis JESUS assis sur une nuée jugerait les vivans & les morts.

Jurieu prophétise expressément (*b*) que le tems de la grande révolution & de la chûte entière du papisme *tombera justement sur l'an* 1689, *que j'estime*, dit-il, *être le tems de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressuscîteront en ce tems-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siécle, ou au commencement de l'autre, & le reste de l'empire antichrêtien s'abolira partout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689 comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est falu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue; mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, & *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothèque bleue avec *Nostradamus*.

On n'avait pas alors pour un seul prophète. Un presbytérien Anglais qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que disait *Jurieu* sur les sept phioles & les sept trompettes de l'Apocalypse, sur le règne de mille ans, sur la conversion des Juifs, & même sur l'antechrist. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Coccëius*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius* grands prophètes précédens, & de la prophétesse *Christine*. Les deux champions se bornèrent à écrire; on espérait qu'ils se donneraient des soufflets comme Sédékia en appliqua un à Michée en lui disant, *Devine comment l'esprit divin a passé de*

(*b*) Tom. II. pag. 133 & 134.

Digitized by Google

ma main ſur ta joue. Mot-à-mot, *Comment l'eſprit a-t-il paſſé de toi à moi?* Le public n'eut pas cette ſatisfaction, & c'eſt bien dommage.

SECTION SECONDE.

Il n'appartient qu'à l'égliſe infaillible de fixer le véritable ſens des prophéties; car les Juifs ont toûjours ſoutenu avec leur opiniâtreté ordinaire qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST; & les pères de l'égliſe ne pouvaient diſputer contr'eux avec avantage, puiſque hors *St. Ephrem*, le grand *Origène* & *St. Jérôme*, il n'y eut jamais aucun père de l'égliſe qui ſût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuviéme ſiécle que *Raban* le maure, depuis évêque de Mayence, apprit la langue juive. Son exemple fut ſuivi de quelques autres, & alors on commença à diſputer avec les rabins ſur le ſens des prophéties.

Raban fut étonné des blaſphêmes qu'ils prononçaient contre notre Sauveur, l'appellant *bâtard*, *impie*, *fils de Panther*, & diſant qu'il n'eſt pas permis de prier DIEU ſans le maudire. (c) *Quod nulla oratio poſſet apud* DEUM *accepta eſſe niſi in ea Dominum noſtrum* JESUM CHRISTUM *maledicant. Confitentes eum eſſe impium & filium impii, id eſt neſcio cujus ethnici quem nominant Pandera à quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles prophanations ſe trouvent en pluſieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la diſpute de *Rittangel*, dans celles de *Jechiel* & de *Nacmanides* intitulées le *Rempart de la foi*; & ſurtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeſchut*.

C'eſt particuliérement dans le prétendu *Rempart de la foi* du rabin *Iſaac*, que l'on interprête toutes les

(c) *Vangeſilius in prooemio* pag. 53.

prophéties qui annonçent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres personnes.

C'est-là qu'on assure que la Trinité n'est figurée dans aucun livre hébreu, & qu'on n'y trouve pas la plus légere trace de notre sainte religion. Au contraire, ils allèguent cent endroits qui, selon eux, disent que la loi mosaïque doit durer éternellement.

Le fameux passage qui doit confondre les Juifs & faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, est celui d'Isaïe; *Voici une vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, & son nom sera Emmanuel; il mangera du beurre & du miel jusqu'à-ce qu'il sache rejetter le mal & choisir le bien.... Et avant que l'enfant sache rejetter le mal & choisir le bien, la terre que tu as en détestation sera abandonnée de ses deux rois .... Et l'Eternel sifflera aux mouches des ruisseaux d'Egypte, & aux abeilles qui sont au pays d'Assur.... Et en ce jour-là le Seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur, la tête & le poil des génitoires, & il achevera aussi la barbe.... Et l'Eternel me dit, prends un grand rouleau & y écris avec une touche en gros caractère, qu'on se dépêche de butiner, prenez vite les dépouilles.... Donc je pris avec moi de fidèles témoins, savoir Urie le sacrificateur, & Zacharie fils de Jeberecia.... Et je couchai avec la prophétesse, elle conçut & enfanta un enfant mâle; & l'Eternel me dit appelle l'enfant Maher-salal-has-bas. Car avant que l'enfant sache crier mon père & ma mère on enlevera la puissance de Damas, & le butin de Samarie devant le roi d'Assur.*

Le rabin *Isaac* affirme après tous les autres docteurs de sa loi, que le mot hébreu *alma* signifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée; que *Ruth* est appellée *alma* lorsqu'elle était mère; qu'une femme adultère est quelquefois même nommée *alma*; qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Isaïe*; que son fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-*

Digitized by Google

ſalal-bas-bas ; que quand ce fils mangera du beurre & du miel, les deux rois qui aſſiégent Jéruſalem ſeront chaſſés du pays, &c.

Ainſi ces interprêtes aveugles de leur propre religion & de leur propre langue, combattent contre l'égliſe, & diſent obſtinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes ; cependant ils ne ſe rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, & il a ſoutenu nos douleurs, & nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *& affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puiſſe nous paraître, ces Juifs obſtinés diſent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, & qu'elle ne peut regarder que les prophêtes qui étaient perſécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon ſerviteur proſpérera, ſera honoré, & élevé très haut.

Ils diſent encor que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David ;* que ce roi en effet proſpéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent, ne proſpéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maiſon d'Iſraël & avec la maiſon de Juda.

Ils diſent que ce paſſage ne ſignifie, ſelon la lettre & ſelon le ſens, autre choſe ſinon, je renouvellerai mon pacte avec Juda & avec Iſraël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvellé ; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils ſont obſtinés.

Digitized by Google

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il sortira pour toi un dominateur en Israël, & sa sortie est depuis le commencement jusqu'au jour d'à jamais.

Ils osent nier encor que cette prophétie soit pour JESUS-CHRIST. Ils disent qu'il est évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babiloniens; car il parle le moment d'après de l'histoire de Babilone & des sept capitaines qui élurent *Darius*. Et si on démontre qu'il s'agit du Messie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs se trompent grossièrement sur Juda qui devait être *comme un lion*, & qui n'a été que comme un âne sous les Perses, sous *Alexandre*, sous les *Seleucides*, sous les *Ptolomées*, sous les Romains, sous les Arabes & sous les Turcs.

Ils ne savent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, & par la *verge*, & par la *cuisse de Juda*. La verge n'a été dans Juda qu'un tems très court; ils disent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ses phrases, son néologisme & son éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choses, & qui se propose des objections très difficiles pour n'y répondre que par du verbiage?

Tout cela est donc peine perdue. Et quand l'abbé *Français* ferait encor un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou six mille volumes que nous avons sur cette matière, nous en serions plus fatigués sans avoir avancé d'un seul pas.

On se trouve donc plongé dans un chaos qu'il est impossible à la faiblesse de l'esprit humain de débrouiller jamais. On a besoin encor une fois d'une église infaillible qui juge sans appel. Car enfin, si un Chinois,

Digitized by Google

un Tartare, un Africain réduit au malheur de n'avoir que du bon ſens, liſait toutes ces prophéties, il lui ſerait impoſſible d'en faire l'application ni à JESUS-CHRIST, ni aux Juifs, ni à perſonne. Il ſerait dans l'étonnement, dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'aurait pas une ſeule idée diſtincte. Il ne pourait pas faire un pas dans cet abime; il lui faut un guide. Prenons donc l'égliſe pour notre guide, c'eſt le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide non-ſeulement au ſanctuaire de la vérité, mais à de bons canonicats, à de groſſes commanderies, à de très opulentes abbayes croſſées & mitrées dont l'abbé eſt appellé *monſeigneur* par ſes moines & par ſes payſans, à des évêchés qui vous donnent le titre de *princes*; on jouït de la terre, & on eſt ſûr de poſſéder le ciel en propre.

PROPRIÉTÉ.

Liberty, and property: c'eſt le cri anglais. Il vaut mieux que *St. George & mon droit*, *St. Denis & mon joie:* c'eſt le cri de la nature.

De la Suiſſe à la Chine les payſans poſſèdent des terres en propres. Le droit ſeul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit ſi naturel.

L'avantage général d'une nation eſt celui du ſouverain, du magiſtrat & du peuple, pendant la paix & pendant la guerre. Cette poſſeſſion des terres accordées aux payſans eſt-elle également utile au trône & aux ſujets dans tous les tems? Pour qu'elle le ſoit au trône, il faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus conſidérable & plus de ſoldats.

Il faut donc voir ſi le commerce & la population augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſſeur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon héritage que celui

Digitized by Google

d'autrui. L'esprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour soi & pour sa famille avec plus de vigueur & de plaisir que pour un maître. L'esclave qui est dans la puissance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint souvent même de faire des esclaves comme lui. Son industrie est étouffée; son ame abrutie : & ses forces ne s'exercent jamais dans toute leur élasticité. Le possesseur au contraire désire une femme qui partage son bonheur, & des enfans qui l'aident dans son travail. Son épouse & ses fils sont ses richesses. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant sous les mains d'une famille laborieuse. Le commerce général sera augmenté. Le trésor du prince en profitera. La campagne fournira plus de soldats. C'est donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne serait trois fois plus peuplée & plus riche si le payſan n'était pas esclave.

Ce n'en est pas moins l'avantage des seigneurs. Qu'un seigneur possède dix mille arpens de terre cultivés par des serfs; dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très faible, souvent absorbé par les réparations, & reduit à rien par l'intempérie des saisons. Que sera-ce, si la terre est d'une plus vaste étendue, & si le terrain est ingrat? Il ne sera que le maître d'une vaste solitude. Il ne sera réellement riche qu'autant que ses vassaux le seront. Son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend jusqu'à rendre sa terre trop peuplée, si le terrain manque à tant de mains laborieuses, (au-lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain) alors l'excédent des cultivateurs nécessaires se répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les ateliers des artistes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; & la possession des terres accordées aux cultivateurs, sous la redevance qui enrichit les seigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre espèce de propriété non moins utile; c'est celle qui est affranchie de toute redevance, & qui ne paye que les tributs généraux, impo-

Digitized by Google

ſés par le ſouverain, pour le bien & le maintien de l'état. C'eſt cette propriété qui a contribué ſurtout à la richeſſe de l'Angleterre, de la France & des villes libres d'Allemagne. Les ſouverains qui affranchirent les terrains dont étaient compoſés leurs domaines, en recueillirent d'abord un grand avantage; puis qu'on acheta chérement ces franchiſes. Et ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand, ſurtout en Angleterre & en France, par les progrès de l'induſtrie & du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au ſeiziéme ſiécle, lorſqu'on affranchit les terres dépendantes de l'égliſe & des moines. C'était une choſe bien odieuſe, bien préjudiciable à un état de voir des hommes, voués par leur inſtitut à l'humilité & à la pauvreté, devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de ſervice, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres aviliſſait la nature humaine. Leurs richeſſes particulières appauvriſſait le reſte du royaume. L'abus a été détruit; & l'Angleterre eſt devenue riche.

Dans tout le reſte de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne ſe ſont accrues & embellies, que quand les ſerfs de la couronne & de l'égliſe ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit ſoigneuſement remarquer, c'eſt que ſi l'égliſe y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné l'extenſion de ſes droits légitimes. Car l'égliſe, dont la première inſtitution eſt d'imiter ſon légiſlateur humble & pauvre, n'eſt point faite originairement pour s'engraiſſer du fruit des travaux des hommes; & le ſouverain, qui repréſente l'état, doit économiſer le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'état même, & pour la ſplendeur du trône. Partout où le peuple travaille pour l'égliſe, l'état eſt pauvre. Partout

Digitized by Google

où le peuple travaille pour lui & pour le souverain, l'état est riche.

C'est alors que le commerce étend partout ses branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce se forment. Le souverain trouve, dans les tems difficiles, des ressources auparavant inconnues. Ainsi dans les états Autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ses sujets cent fois plus qu'ils n'en pouvaient arracher par la force, quand les peuples croupissaient dans la servitude.

Tous les payſans ne seront pas riches; & il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'ayent que leurs bras, & de la bonne volonté. Mais ces hommes mêmes, qui semblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils seront libres de vendre leur travail à qui voudra le mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'espérance certaine d'un juste salaire les soutiendra. Ils éleveront avec gaieté leur famille dans leurs métiers laborieux & utiles. C'est surtout cette classe d'hommes si mépriſables aux yeux des puissans, qui fait la pépinière des soldats. Ainsi, depuis le sceptre jusqu'à la faulx & à la houlette, tout s'anime, tout prospère, tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

Après avoir vu s'il est avantageux à un état que les cultivateurs soient propriétaires, il reste à voir jusqu'où cette concession peut s'étendre. Il est arrivé dans plus d'un royaume, que le serf affranchi étant devenu riche par son industrie, s'est mis à la place de ses anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne noblesse a été avilie; & la nouvelle n'a été qu'enviée & mépriſée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont souffert ces usurpations, ont été le jouet des nations qui se sont préservées de ce fléau.

Digitized by Google

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait ; ils évitent le mal où il eſt tombé.

Il eſt ſi aiſé d'oppoſer le frein des loix à la cupidité & à l'orgueil des nouveaux parvenus ; de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter ; de leur interdire l'acquiſition des grandes terres ſeigneuriales ; que jamais un gouvernement ferme & ſage ne poura ſe repentir d'avoir affranchi la ſervitude & d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal que lorſque ce bien eſt pouſſé à un excès vicieux ; & alors il ceſſe d'être bien. Les exemples des autres nations avertiſſent ; & c'eſt ce qui fait que les peuples qui ſont policés les derniers, ſurpaſſent ſouvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

PROVIDENCE.

J'Etais à la grille lorſque ſœur *Feſſue* diſait à ſœur *Confite ;* La providence prend un ſoin viſible de moi, vous ſavez comme j'aime mon moineau ; il était mort, ſi je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir ſa guériſon. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la Ste. Vierge.

Un métaphyſicien lui dit, Ma ſœur, il n'y a rien de ſi bon que des *Ave Maria*, ſurtout quand une fille les récite en latin dans un fauxbourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il eſt ; ſongez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de ſeize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre deſquels il a placé le ſoleil qui eſt auſſi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliards de milliards d'autres ſoleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses loix im-

Digitized by Google

muables & ſon concours éternel font mouvoir la nature entière ; tout eſt lié à ſon trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de ſa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de ſœur *Feſſue* un inſtant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les loix poſées de toute éternité par le grand-Etre ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau DIEU, un nouvel ordre de choſes.

SŒUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU faſſe ſi peu de cas de ſœur *Feſſue ?*

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ſuis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, ſont deſtinés à ſubſiſter un nombre déterminé de minutes dans ce fauxbourg de Paris.

SŒUR FESSUE.

S'il eſt ainſi, j'étais prédeſtinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria.*

LE MÉTAPHYSICIEN.

Oui ; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de ſon terme. La conſtitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point ; que cet oiſeau né comme vous par l'action irréſiſtible des loix générales, ayant été malade ſe porterait mieux ; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions enſemble cette converſation.

Digitized by Google

SŒUR FESSUE.

Monsieur, ce discours sent l'hérésie. Mon confesseur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la providence.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je crois la providence générale, ma chère sœur, celle dont est émanée de toute éternité la loi qui règle toute chose, comme la lumière jaillit du soleil; mais je ne crois point qu'une providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE.

Mais pourtant, si mon confesseur vous dit comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours ses volontés en faveur des ames dévotes?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

SŒUR FESSUE.

Mon confesseur une bête! sainte Vierge *Marie!*

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourait justifier que par une bêtise énorme, les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE.

Ouais! j'y penserai; cela mérite réflexion.

Digitized by Google

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE ſuppoſe que celui qui lira cet article eſt convaincu que ce monde eſt formé avec intelligence, & qu'un peu d'aſtronomie & d'anatomie ſuffiſent pour faire admirer cette intelligence univerſelle & ſuprême.

Encor une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il ſavoir par lui-même ſi cette intelligence eſt toute-puiſſante, c'eſt-à-dire infiniment puiſſante ? a-t-il la moindre notion de l'infini pour comprendre ce que c'eſt qu'une puiſſance infinie ?

Le célèbre hiſtorien philoſophe *David Hume* dit, (*a*)
„ Un poids de dix onces eſt enlevé dans la balance par
„ un autre poids ; donc cet autre poids eſt de plus de
„ dix onces ; mais on ne peut apporter de raiſon pour-
„ quoi il doit être de cent. "

On peut dire de même ; Tu reconnais une intelligence ſuprême aſſez forte pour te former, pour te conſerver un tems limité, pour te récompenſer, pour te punir. En ſais-tu aſſez pour te démontrer qu'elle peut davantage ?

Comment peux-tu te prouver par ta raiſon que cet Etre peut plus qu'il n'a fait ?

La vie de tous les animaux eſt courte. Pouvait-il la faire plus longue ?

Tous les animaux ſont la pâture les uns des autres ſans exception. Tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former ſans détruire ?

(*a*) *Particular providence* pag. 359.

Digitized by Google

Tu ignores quelle eſt ſa nature. Tu ne peux donc ſavoir ſi ſa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choſes qu'il a faites.

Ce globe n'eſt qu'un vaſte champ de deſtruction & de carnage. Ou le grand-Etre a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres ſenſibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu & s'il ne l'a pas fait, crain de le regarder comme malfaiſant. Mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiſſance très grande circonſcrite par ſa nature dans ſes limites.

Qu'elle ſoit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eſt indifférent à un ſujet que ſon maître poſſède cinq cent lieuës de terrain ou cinq mille, il n'en eſt ni plus ni moins ſujet.

Lequel ſerait plus injurieux à cet Etre ineffable de dire, il a fait des malheureux ſans pouvoir s'en diſpenſer, ou il les a faits pour ſon plaiſir ?

Pluſieurs ſectes le repréſentent comme cruel ; d'autres, de peur d'admettre un DIEU méchant, ont l'audace de nier ſon exiſtence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement la néceſſité de ſa nature & celle des choſes ont tout déterminé ?

Le monde eſt le théatre du mal moral & du mal phyſique ; on ne le ſent que trop ; & le *Tout eſt bien* de *Shaftsburi*, de *Bolingbroke* & de *Pope*, n'eſt qu'un paradoxe de bel eſprit, une mauvaiſe plaiſanterie.

Les deux principes de *Zoroaſtre* & de *Manès* tant reſſaſſés par *Bayle*, ſont une plaiſanterie plus mauvaiſe encore. Ce ſont, comme on l'a déja obſervé, les deux médecins de *Molière* dont l'un dit à l'autre, Paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée. Le manichéiſme eſt abſurde ; & voilà pourquoi il a eu un ſi grand parti.

Digitized by Google

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* sur les manichéens & sur les pauliciens. C'est de la controverse; j'aurais voulu de la pure philosophie. Pourquoi parler de nos mystères à *Zoroastre* ? dès que vous osez traiter nos mystères qui ne veulent que de la foi & non du raisonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie scholastique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroastre*.

Pourquoi discuter avec *Zoroastre* le péché originel ? il n'en a jamais été question que du tems de *St. Augustin*. *Zoroastre* ni aucun législateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous disputez avec *Zoroastre*, mettez sous la clef l'ancien & le nouveau Testament qu'il ne connaissait pas; & qu'il faut révérer sans vouloir les expliquer.

Qu'aurai-je donc dit à *Zoroastre* ? ma raison ne peut admettre deux Dieux qui se combattent, cela n'est bon que dans un poëme où *Minerve* se querelle avec *Mars*. Ma faible raison est bien plus contente d'un seul grand-Etre dont l'essence était de faire, & qui a fait tout ce que sa nature lui a permis, qu'elle n'est satisfaite de deux grands-êtres dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une seule des loix astronomiques & physiques du bon principe *Oromaze*; tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puissance que sur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Orosmade* dans ses belles & grandes provinces de tant de soleils & d'étoiles. Je ne me serais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village. Mais d'où savons-nous que ce mal n'était pas inévitable ?

Vous

Digitized by Google

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers ; mais 1°. savez-vous, par exemple, si cette puissance s'étend jusqu'à prévoir l'avenir ? Vous l'avez assuré mille fois ; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver, ni le comprendre. Vous ne pouvez savoir comment un être quelconque voit ce qui n'est pas. Or l'avenir n'est pas ; donc nul être ne peut le voir. Vous vous réduisez à dire qu'il prévoit ; mais prévoir c'est conjecturer. (*a*)

Or un DIEU qui, selon vous, conjecture, peut se tromper. Il s'est réellement trompé dans votre système ; car s'il avait prévu que son ennemi empoisonnerait ici-bas toutes ses œuvres, il ne les aurait pas produites ; il ne se serait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en disant qu'il a fait tout par la nécessité de sa nature, que vous ne lui en faites en lui suscitant un ennemi qui défigure, qui souille, qui détruit ici-bas toutes ses œuvres ?

3°. Ce n'est point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliards de mondes où la mort & le mal n'habitent point, il a fallu que le mal & la mort habitassent dans celui-ci.

4°. Ce n'est point rabaisser DIEU que de dire qu'il ne pouvait former l'homme sans lui donner de l'amour-propre ; que cet amour-propre ne pouvait le conduire sans l'égarer presque toûjours ; que ses passions sont nécessaires, mais qu'elles sont funestes ; que la propagation ne peut s'exécuter sans desirs ; que ces désirs ne peuvent animer l'homme sans querelles, que ces querelles amènent nécessairement des guerres, &c.

(*a*) C'est le sentiment des sociniens.

5°. En voyant une partie des combinaisons du règne végétal, animal & minéral, & ce globe percé partout comme un crible d'où tant d'exhalaisons s'échappent en foule, quel sera le philosophe assez hardi ou le scholastique assez imbécille pour voir clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmosphère, la violence des vents, les pestes & tous les fléaux destructeurs ?

6°. Il faut être bien puissant, bien fort, bien industrieux pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, & produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un seul coup non-seulement les taureaux & les lions, mais encor pour se tuer les uns les autres. Il faut être très puissant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches ; mais ce n'est pas être tout-puissant, infiniment puissant.

7°. Si le grand-Etre avait été infiniment puissant, il n'y a nulle raison pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux sensibles infiniment heureux ; il ne l'a pas fait, donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philosophes ont échoué contre l'écueil du mal physique & moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés & finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire *tout est bien* ; nous disons tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il souvent dans le sein de sa mère ? pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître, est-il réservé à des tourmens aussi longs que sa vie, terminés par une mort affreuse ?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle été empoisonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Améri-

Digitized by Google

que ? pourquoi depuis le septiéme siécle de notre ère vulgaire la petite vérole emporte-t-elle la huitiéme partie du genre-humain ? pourquoi de tout tems les vessies ont-elles été sujettes à être des carrières de pierres ? pourquoi la peste, la guerre, la famine & l'inquisition ? Tournez-vous de tous les sens ; vous ne trouverez d'autre solution sinon que tout a été nécessaire.

Je parle ici aux seuls philosophes & non pas aux théologiens. Nous savons bien que la foi est le fil du labyrinthe. Nous savons que la chûte d'*Adam* & d'*Eve*, le péché originel, la puissance immense donnée aux diables ; la prédilection accordée par le grand-Etre au peuple Juif, & le batême substitué à l'amputation du prépuce sont les réponses qui éclaircissent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroastre* & non contre l'université de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous soumettons dans tous nos articles. (Voyez les *Lettres de Memmius à Cicéron*, & répondez-y, si vous pouvez.)

PUISSANCE,

LES DEUX PUISSANCES.

Section première.

QUiconque tient le sceptre & l'encensoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le sens commun. Mais s'il n'a à faire qu'à des imbécilles, à des espèces de sauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier* que son maître rencontra un jour dans un carrefour de Déli haranguant la populace & lui vendant de l'orviétan. Quoi ! *Lapierre*, lui dit *Bernier*, tu es devenu médecin ? Oui,

Digitized by Google

monsieur, lui répondit le cocher, tel peuple, tel charlatan.

Le daïri des Japonois, le dalai-lama du Thibet auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même avec son *Egerie*, aurait fait la même réponse à *Bernier*. *Melchisedec* était probablement dans le cas, aussi-bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troisiéme chant de l'Enéide.

Rex Anius, rex idem hominum phœbique sacerdos
Vittis & sacra redimitus tempora lauro.

Je ne sais quel translateur du seizième siécle, a translaté ainsi ces vers de *Virgile*.

Anius qui fut roi tout ainsi qu'il fut prêtre,
Mange à deux rateliers, & doublement est maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'isle de Délos, très chétif royaume, qui après celui de Melchisedec & d'Ivetot, était un des moins considérables de la terre; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation: il suffit d'un saint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs Allemands sont plus puissans qu'*Anius*, & ont comme lui le droit de mître & de couronne, quoique subordonnés, du moins en apparence, à l'empereur Romain qui n'est que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du sacerdoce, & la plénitude de la royauté constitue la puissance la plus pleine qu'on puisse imaginer, c'est Rome moderne.

Le pape est regardé dans la partie de l'Europe catholique comme le premier des rois, & le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *payenne*; Jules César était à la fois grand-pontife, dictateur, guerrier; vainqueur, très éloquent, très galant, en tout le premier des hommes; & à qui

Digitized by Google

nul moderne n'a pu être comparé, excepté dans une épitre dédicatoire.

Le roi d'Angleterre poſſède à-peu-près les mêmes dignités que le pape en qualité de chef de l'égliſe.

L'impératrice de Ruſſie eſt auſſi maîtreſſe abſolue de ſon clergé dans l'empire le plus vaſte qui ſoit ſur la terre. L'idée qu'il peut exiſter deux puiſſances oppoſées l'une à l'autre dans un même état, y eſt regardée par le clergé même comme une chimère auſſi abſurde que pernicieuſe.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Ruſſie *Catherine II* daigna m'écrire au mont Krapac le 22 Avril 1765, & dont elle m'a permis de faire uſage dans l'occaſion.

» Des capucins qu'on tolère à Moſcou (car la tolérance eſt générale dans cet empire, il n'y a que les jéſuites qui n'y ſont pas ſoufferts) s'étant opiniâtrés cet hyver à ne pas vouloir enterrer un Français qui était mort ſubitement, ſous prétexte qu'il n'avait pas reçu les ſacremens; *Abraham Chaumeix* fit un factum contr'eux, pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort; mais ce factum, ni deux réquiſitions du gouverneur ne purent porter ces pères à obéïr. A la fin on leur fit dire de choiſir ou de paſſer la frontière, ou d'enterrer ce Français; ils partirent, & j'envoyai d'ici des auguſtins plus dociles, qui voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut.

» Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Ruſſie qui devient raiſonnable; il s'oppoſe à la perſécution. S'il prenait de l'eſprit, il ferait croire les miracles aux plus incrédules; mais tous les miracles du monde n'effaceront pas ſa honte d'avoir été le délateur de l'Encyclopédie.

. . . . . .

„ Les sujets de l'église souffrant des vexations sou-
„ vent tyranniques, auxquelles les fréquens change-
„ mens de maîtres contribuaient beaucoup, se révol-
„ tèrent vers la fin du règne de l'impératrice *Eliza-*
„ *beth*, & ils étaient à mon avénement plus de cent
„ mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762 j'exé-
„ cutai le projet de changer entiérement l'adminis-
„ tration des biens du clergé, & de fixer ses revenus.
„ *Arsène* évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par
„ quelques-uns de ses confrères, qui ne trouvèrent
„ pas à propos de se nommer. Il envoya deux mé-
„ moires où il voulait établir le principe absurde des
„ deux puissances. Il avait déja fait cette tentative
„ du tems de l'impératrice *Elizabeth*; on s'était con-
„ tenté de lui imposer silence, mais son insolence &
„ sa folie redoublant, il fut jugé par le métropolitain
„ de Novogorod, & par le synode entier, condamné
„ comme fanatique, coupable d'une entreprise con-
„ traire à la foi orthodoxe, autant qu'au pouvoir sou-
„ verain; déchu de sa dignité & de la prêtrise, &
„ livré au bras séculier. Je lui fis grace, & je me
„ contentai de le réduire à la condition de moine. "

Telles sont ses propres paroles; il en résulte qu'elle fait soutenir l'église & la contenir; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encor l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

„ La tolérance est établie chez nous, elle fait loi
„ de l'état; il est défendu de persécuter. Nous avons,
„ il est vrai, des fanatiques, qui faute de persécution,
„ se brûlent eux-mêmes; mais si ceux des autres pays
„ en faisaient autant, il n'y aurait pas grand mal,
„ le monde en serait plus tranquille, & *Calas* n'au-
„ rait pas été roué. "

Digitized by Google

Ne croyez pas qu'elle écrive ainſi par un enthouſiaſme paſſager & vain qu'on déſavoue enſuite dans la pratique, ni même par le déſir louable d'obtenir dans l'Europe les ſuffrages des hommes qui penſent & qui enſeignent à penſer. Elle poſe ces principes pour baſe de ſon gouvernement. Elle a écrit de ſa main dans le conſeil de légiſlation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

„ Dans un grand empire, qui étend ſa domination „ ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes „ croyances parmi les hommes, la faute la plus nui- „ ſible ſerait l'intolérance. "

Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du nord la perſécution & l'eſclavage. Tandis que dans le midi.....

(*a*) Jugez après cela, monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante, mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à-peu-près ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût-à-DIEU qu'au-lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucaſe vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées pour renverſer le tribunal de l'in-

(*a*) Ceci eſt tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac, dans laquelle ſe trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.

quisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde, & que l'église au-lieu de dire, Je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, J'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

SECTION SECONDE.

Conversation du révérend père Bouvet *missionnaire de la compagnie de* JESU, *avec l'empereur* Cam-hi, *en présence de frère* Attiret *jésuite, tirée des mémoires secrets de la mission, en* 1772.

PÈRE BOUVET.

Oui, sacrée majesté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire batiser par moi comme je l'espère, vous serez soulagé de la moitié du fardeau immense qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'Atlas qui portait le ciel sur ses épaules. Hercule le soulagea & porta le ciel. Vous êtes l'Atlas, & Hercule est le pape. Il y aura deux puissances dans votre empire. Notre bon Clément XI sera la première. Ainsi vous goûterez le plus grand des biens, celui d'être oisif pendant votre vie, & d'être sauvé après votre mort.

L'EMPEREUR.

Vraiment je suis très obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine. Mais comment poura-t-il gouverner mon empire à six mille lieues de chez lui ?

PÈRE BOUVET.

Rien n'est plus aisé, sacrée majesté impériale. Nous

Digitized by Google

sommes ses vicaires apostoliques ; il est vicaire de DIEU, ainsi vous serez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaisir ! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire, car toute peine vaut salaire ?

PÈRE BOUVET.

Notre vice-Dieu est si bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout-au-plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cent cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine, de l'empire de Perse, de celui de Turquie.

PÈRE BOUVET.

Pas encor ; mais cela viendra grace à DIEU & à nous.

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres ?

PÈRE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes ; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de Caylus mon compatriote, tout ce que je.... c'est pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi, si vos princes chrétiens d'Europe payent à votre Italien à proportion de ma taxe ?

Digitized by Google

PÈRE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe s'eſt ſéparée de lui, & ne le paye point : l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me diſiez ces jours paſſés qu'il était maître d'un aſſez joli pays.

PÈRE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu ; il eſt en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme ! il ne ſait pas faire cultiver ſa terre & il prétend gouverner les miennes !

PÈRE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'eſt-à-dire, dans un de nos ſénats de prêtres, qui ſe tenait dans une ville nommée Conſtance, notre ſaint père fit propoſer une taxe nouvelle pour ſoutenir ſa dignité. L'aſſemblée répondit, qu'il n'avait qu'à faire labourer ſon domaine ; mais il s'en donna bien de garde ; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-ſeulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même, & je doute fort que ce ſoit pour lui.

PÈRE BOUVET.

Ah ! ſainte Vierge Marie, je ſuis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vite, j'ai été trop indulgent.

Digitized by Google

FRÈRE ATTIRET A FRÈRE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il eſt, avait plus d'eſprit que vous & moi.

PURGATOIRE.

IL eſt aſſez ſingulier que les égliſes proteſtantes ſe ſoient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il eſt bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts. Mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'eſt que ce fut le pape *Jean XVI* qui inſtitua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixiéme ſiécle. De cela ſeul je conclus qu'on priait pour eux auparavant; car ſi on ſe mit à prier pour tous, il eſt à croire qu'on priait déja pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les ſaints que parce qu'on avait longtems auparavant fêté pluſieurs bienheureux. La différence entre la Touſſaint & la fête des morts, c'eſt qu'à la premiére nous invoquons, & à la ſeconde nous ſommes invoqués; à la premiére nous nous recommandons à tous les heureux, & à la ſeconde les malheureux ſe recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans ſavent comment cette fête fut inſtituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire Allemand. Faut-il redire „ que *St. Odi-*
„ *lon* abbé de Cluni étaiſ coutumier de délivrer beau-
„ coup d'ames du purgatoire par ſes meſſes & par ſes
„ prières; & qu'un jour un chevalier ou un moine
„ revenant de la Terre-ſainte, fut jetté par la tem-
„ pête dans une petite île où il rencontra un her-
„ mite, lequel lui dit qu'il y avait là auprès de gran-

Digitized by Google

„ des flammes, & furieux incendies, où les trépassés
„ étaient tourmentés, & qu'il entendait souvent les
„ diables se plaindre de l'abbé *Odilon* & de ses moi-
„ nes, qui délivraient tous les jours quelque ame;
„ qu'il falait prier *Odilon* de continuer, afin d'ac-
„ croître la joie des bienheureux au ciel, & la dou-
„ leur des diables en enfer.

C'est ainsi que frère *Girard* jésuite, raconte la chose dans sa *Fleur des saints*, (*a*) d'après frère *Ribadeneira*. *Fleuri* diffère un peu de cette légende, mais il en a conservé l'essentiel.

Cette révélation engagea *St. Odilon* à instituer dans Cluni la fête des trépassés, qui ensuite fut adoptée par l'église.

C'est depuis ce tems que le purgatoire valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'est en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean* ce grand terrien, surnommé *sans terre*, en se déclarant homme lige du pape *Innocent III*, & en lui soumettant son royaume, obtint la délivrance d'une ame de ses parens qui était excommuniée, *pro mortuo excommunicato pro quo supplicant consanguinei.*

La chancellerie romaine eut même son tarif pour l'absolution des morts; & il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque messe qu'on disait au quatorziéme siécle & au quinziéme, pour six liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié sur terre, mais non pas sous terre. On leur courait sus comme à des scélérats qui osaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il est à remarquer que quand le pape veut bien vous remettre cinq ou six cent ans de purgatoire, il vous fait

(*a*) Tom. II. pag. 445.

Digitized by Google

grace de sa pleine puissance, *pro potestate à Deo accepta concedit.*

DE L'ANTIQUITÉ DU PURGATOIRE.

On prétend que le purgatoire était de tems immémorial reconnu par le fameux peuple Juif ; & on se fonde sur le second livre des Maccabées, qui dit expressément, „ qu'ayant trouvé sous les habits des Juifs „ (au combat d'Odollam) des choses consacrées aux „ idoles de Jamnia, il fut manifeste que c'était pour „ cela qu'ils avaient péri ; & ayant fait une quête de „ douze mille dragmes d'argent, (*b*) luf qui pensait „ bien & religieusement de la résurrection, les envoya „ à Jérusalem pour les péchés des morts.

Comme nous nous sommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques & des incrédules, afin de les confondre par leurs propres sentimens ; nous rapporterons ici leurs difficultés sur les douze mille francs envoyés par *Judas*, & sur le purgatoire.

Ils disent

1°. Que douze mille francs de notre monnoie était beaucoup pour *Judas*, qui soutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jérusalem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encor question de résurrection dans ces tems-là, qu'il est reconnu que cette question ne fut agitée chez les Juifs que du tems de *Gamaliel*, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (Voyez le Talmud tome II.)

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le Décalogue, le Lévitique & le Deutéronome, n'ayant jamais

(*b*) Liv. II. ch. XII. v. 42, 43 & suivans.

Digitized by Google

parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer; il était impoſſible à plus forte raiſon qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Maccabées ſont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Maccabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous?

Origène déclare formellement que l'hiſtoire des Maccabées eſt à rejetter. *St. Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée tenu en 367 ne les admit point parmi les livres canoniques; les Athanaſe, les Cyrille, les Hilaire les rejettent.

Les raiſons pour traiter ces livres de romans, & de très mauvais romans, ſont les ſuivantes.

L'auteur ignorant commence par la fauſſeté la plus reconnue de tout le monde. Il dit, (c) *Alexandre appella les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, & il leur partagea ſon royaume tandis qu'il vivait encore.*

Un menſonge auſſi ſot & auſſi groſſier, ne peut venir d'un écrivain ſacré & inſpiré.

L'auteur des Maccabées, en parlant d'Antiochus Epiphane, dit, *Antiochus marcha vers Elimaïs; il voulut la prendre & la piller,* (d) *& il ne le put, parce que ſon diſcours avait été ſu des habitans, & ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une triſteſſe grande, & retourna en Babilone. Et lorſqu'il était encor en Perſe, il apprit que ſon armée en*

(c) Liv. I. chap. II. v. 7. (d) Chap. VI. v. 3 & ſuivans.

Digitized by Google

Juda avait pris la fuite.... & il se mit au lit, & il mourut l'an 149.

Le même auteur (*e*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphane* voulut piller Persépolis & non pas Elimais ; qu'il tomba de son chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au DIEU des Juifs, qu'il voulut se faire juif : & c'est là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis, *Orabat sceleſtus ille veniam quam non erat conſecutuſus.* Le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phrase est bien juive. Mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement.

Ce n'est pas tout, voici bien une autre contradiction & une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphane* d'une troisiéme façon ; (*f*) on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuser cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator*. Mais ni *Epiphane*, ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*g*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, & qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes & la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit prisonnier *Henri VIII*, & qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'est insulter le St. Esprit d'imaginer qu'il ait dicté des absurdités si dégoûtantes.

Le même auteur dit (*b*) que les Romains avaient conquis les Galates. Mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un siécle après le tems où

(*e*) Liv II. chap. IX. v. 7 & 8.
(*f*) Liv. I. chap. I. v. 12.
(*g*) Liv. I. chap. VIII.
(*b*) Liv. I. chap. VIII. v. 2 & 3.

Digitized by Google

l'on ſuppoſe qu'il a écrit ; & il en eſt ainſi de preſque tous les livres juifs, à ce que diſent les incrédules.

Le même auteur dit (*i*) que les Romains nommaient tous les ans un chef du ſénat. Voilà un homme bien inſtruit ! il ne ſavait pas ſeulement que Rome avait deux conſuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, diſent les incrédules, à ces rapſodies de contes puérils, entaſſés ſans ordre & ſans choix par les plus ignorans & les plus imbécilles des hommes ? Quelle honte de les croire, quelle barbarie de cannibales, d'avoir perſécuté des hommes ſenſés pour les forcer à faire ſemblant de croire des pauvretés pour leſquelles ils avaient le plus profond mépris ! Ainſi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponſe eſt que quelques mépriſes qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très vrai ; que le St. Eſprit a inſpiré l'auteur & non les copiſtes ; que ſi le concile de Laodicée a rejetté les Maccabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites ; qu'ils ſont reçus dans toute l'égliſe romaine, & que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

DE L'ORIGINE DU PURGATOIRE.

Il eſt certain que ceux qui admirent le purgatoire dans la primitive égliſe, furent traités d'hérétiques ; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadaron.*

St. Auguſtin condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les ſimoniens & les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens ?

Vous

(*i*) Liv. I. Ch. VIII. v. 15 & 16. (*k*) Liv. des Héréſies ch. XXII.

Digitized by Google

Vous le trouvez clairement énoncé dans le sixiéme chant de *Virgile*, ainsi que nous l'avons déja remarqué ; & ce qui est de plus singulier, c'est que *Virgile* peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos, aliæ sub gurgite vasto,
Infectum eluitur scelus aut exuritur igni.

L'abbé Pellegrin traduisit ainsi ces vers,

On voit ces purs esprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes ;
C'est ainsi qu'on nétoie & qu'on purge les ames.

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le pape *Grégoire* surnommé *le grand*, non-seulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ses dialogues il introduit plusieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans son *Phédon* ; & il est aisé de se convaincre par la lecture du *Mercure Trismégiste*, que *Platon* avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela est bien récent, tout cela est d'hier en comparaison des anciens bracmanes. Ce sont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent aussi la révolte & la chûte des génies, des animaux célestes. (Voyez l'article *Bracmanes*.)

C'est dans leur Shasta, ou Shastabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles dont on copia l'histoire chez les Juifs du tems du rabin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'Eternel & par son fils, à mille ans de purgatoire ; après quoi DIEU leur pardonna & les fit hommes. Nous vous l'avons déja

dit, mon cher lecteur; nous vous avons déja repréſenté que les bracmanes trouvèrent l'éternité des ſupplices trop dure ; car enfin, l'éternité eſt ce qui ne finit jamais. Les bracmanes penſaient comme l'abbé de *Chaulieu.*

» Pardonne alors, Seigneur, ſi plein de tes bontés
» Je n'ai pu concevoir que mes fragilités
» Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
» Puſſent être l'objet de tes ſévérités,
» Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
» Puniraient un peu trop la douceur d'un menſonge.

QUAKER ou QUOACRE,

OU PRIMITIF, OU MEMBRE DE LA PRIMITIVE ÉGLISE CHRÉTIENNE, OU PENSILVANIEN, OU PHILADELPHIEN.

DE tous ces titres, celui que j'aime le mieux eſt celui de Philadelphien, *ami des frères.* Il y a bien des ſortes de vanité; mais la plus belle eſt celle qui ne s'arrogeant aucun titre, rend preſque tous les autres ridicules.

Je m'accoutume bientôt à voir un bon Philadelphien me traiter d'ami & de frère; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui ſe réfroidit trop aiſément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent, votre révérence; qu'ils ſe faſſent baiſer la main en Italie & en Eſpagne, c'eſt le dernier degré d'un orgueil en démence; c'eſt le dernier degré de ſottiſe dans ceux qui la baiſent; c'eſt le dernier degré de la ſurpriſe & du rire dans ceux qui ſont témoins de ces inepties. La ſimplicité du Philadelphien eſt la ſatyre continuelle des évêques qui ſe monſeigneuriſent.

Digitized by Google

N'avez-vous point de honte, disait un laïque au fils d'un manœuvre devenu évêque, de vous intituler monseigneur & prince ? Est-ce ainsi qu'en usaient *Barnabé*, *Philippe* & *Jude* ? Va, va, dit le prelat, si *Barnabé*, *Philippe* & *Jude* l'avaient pu, ils l'auraient fait ; & la preuve en est, que leurs successeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à sa table plusieurs gascons, disait : il faut bien que je sois monseigneur, puisque tous ces messieurs sont marquis. *Vanitas vanitatum.*

J'ai déja parlé des quakers à l'article *Eglise primitive*, & c'est pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète ; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ces *Questions sur l'Encyclopédie*, ce n'est pas ma faute, c'est celle des éditeurs. Je suis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des associés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inspirer la paix & la tolérance, l'horreur pour le fanatisme, la persécution, la calomnie, la dureté de mœurs & l'ignorance insolente.

Je vous dirai sans me répéter que j'aime les quakers. Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensilvanie ! que j'irais finir le reste de ma carrière, s'il y a du reste. Tu es située au quarantième degré, dans le climat le plus doux & le plus favorable ; tes campagnes sont fertiles, tes maisons commodément bâties, tes habitans industrieux, tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens ; les crimes y sont presque inconnus ; & il n'y a qu'un seul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien ; c'était un prêtre anglican qui s'étant fait quaker, fut indigne de l'être. Ce malheureux fut sans doute possédé du diable ; car il osa prêcher l'intolérance ; il s'appel-

Digitized by Google

lait *George Keith* ; on le chaſſa ; je ne ſais pas où il eſt allé ; mais puiſſent tous les intolérans aller avec lui !

Auſſi de trois cent mille habitans qui vivent heureux chez toi, il y a deux cent mille étrangers. On peut, pour douze guinées, acquérir cent arpens de très bonne terre ; & dans ces cent arpens on eſt véritablement roi, car on eſt libre, on eſt citoyen, vous ne pouvez faire de mal à perſonne, & perſonne ne peut vous en faire. Vous penſez ce qu'il vous plait, & vous le dites ſans que perſonne vous perſécute. Vous ne connaiſſez point le fardeau des impôts, continuellement redoublé. Vous n'avez point de cour à faire, vous ne redoutez point l'inſolence d'un ſubalterne important. Il eſt vrai qu'au mont Krapac nous vivons à-peu-près comme vous ; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouïſſons qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles, & aux précipices affreux qui entourent notre paradis terreſtre. Encor le diable quelquefois franchit-il, comme dans *Milton*, ces précipices & ces monts épouvantables pour venir infecter de ſon haleine empoiſonnée, les fleurs de notre paradis. *Satan* s'était déguiſé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il eſt venu une fois chez nous dans ſa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable.

QUESTION, TORTURE.

J'Ai toûjours préſumé que la queſtion, la torture avait été inventée par des voleurs qui étant entrés chez un avare & ne trouvant point ſon tréſor, lui firent ſouffrir mille tourmens juſqu'à-ce qu'il le découvrît.

On a dit ſouvent que la queſtion était un moyen de ſauver un coupable robuſte, & de perdre un in-

Digitized by Google

nocent trop faible ; que chez les Athéniens on ne donnait la queſtion que dans les crimes d'état ; que les Romains n'appliquèrent jamais à la torture un citoyen Romain pour ſavoir ſon ſecret.

Que le tribunal abominable de l'inquiſition renouvella ce ſupplice, & que par conſéquent il doit être en horreur à toute la terre.

Qu'il eſt auſſi abſurde d'infliger la torture pour parvenir à la connaiſſance d'un crime, qu'il était abſurde d'ordonner autrefois le duel pour juger un coupable ; car ſouvent le coupable était vainqueur, & ſouvent le coupable vigoureux & opiniâtre réſiſte à la queſtion tandis que l'innocent débile y ſuccombe.

Que cependant le duel était appellé le *jugement de* DIEU, & qu'il ne manque plus que d'appeller la torture le *jugement de* DIEU.

Que la torture eſt un ſupplice plus long & plus douloureux que la mort ; qu'ainſi on punit l'accuſé avant d'être certain de ſon crime, & qu'on le punit plus cruellement qu'en le faiſant mourir.

Que mille exemples funeſtes ont dû déſabuſer les légiſlateurs de cet uſage affreux.

Que cet uſage eſt aboli dans pluſieurs pays de l'Europe, & qu'on voit moins de grands crimes dans ces pays que dans le nôtre où la torture eſt pratiquée.

On demande après cela pourquoi la torture eſt toûjours admiſe chez les Français qui paſſent pour un peuple doux & agréable ?

On répond que cet affreux uſage ſubſiſte encor parce qu'il eſt établi ; on avoue qu'il y a beaucoup de perſonnes douces & agréables en France, mais on nie que le peuple ſoit humain.

Digitized by Google

Si on donne la queſtion à des *Jacques Clément*, à des *Jean Châtel*, à des *Ravaillac*, à des *Damiens*, perſonne ne murmurera ; il s'agit de la vie d'un roi & du ſalut de tout l'état. Mais que des juges d'Abbeville condamnent à la torture un jeune officier pour ſavoir quels ſont les enfans qui ont chanté avec lui une vieille chanſon, qui ont paſſé devant une proceſſion de capucins ſans ôter leur chapeau, j'oſe preſque dire que cette horreur perpétrée dans un tems de lumières & de paix, eſt pire que les maſſacres de la St. Barthelemi commis dans les ténèbres du fanatiſme.

Nous l'avons déja inſinué ; & nous voudrions le graver bien profondément dans tous les cerveaux & dans tous les cœurs.

DU MOT *QUISQUIS* DE RAMUS, OU DE LA RAMÉE ;

AVEC QUELQUES OBSERVATIONS UTILES SUR LES PERSÉCUTEURS, LES CALOMNIATEURS, ET LES FAISEURS DE LIBELLES.

IL vous importe fort peu, mon cher lecteur, qu'une des plus violentes perſécutions excitées au ſeizième ſiécle contre *Ramus*, ait eu pour objet la manière dont on devait prononcer *quiſquis* & *quanquam*.

Cette grande diſpute partagea longtems tous les régens de collège & tous les maîtres de penſion du ſeizième ſiécle ; mais elle eſt aſſoupie aujourd'hui, & probablement ne ſe réveillera pas.

Voulez-vous apprendre (*a*) ſi Mr. *Gallandius Torticolis paſſait Mr. Ramus ſon ennemi en l'art oratoire*,

(*a*) Voyez Brantôme *Hommes illuſtres*, Tom. II.

Digitized by Google

ou ſi Mr. Ramus paſſait Mr. Gallandius Torticolis? Vous pourez vous ſatisfaire en conſultant *Thomas Freigius in vitâ Rami.* Car Thomas Freigius eſt un auteur qui peut être utile aux curieux, quoiqu'en diſe Banoſius.

Mais que ce *Ramus* ou *La Ramée*, fondateur d'une chaire de mathématiques au collège royal de Paris; bon philoſophe dans un tems où l'on ne pouvait guères en compter que trois, *Montagne*, *Charon*, & de *Thou* l'hiſtorien; que ce *Ramus*, homme vertueux dans un ſiécle de crimes, homme aimable dans la ſociété, & même ſi on veut bel-eſprit, qu'un tel homme, dis-je, ait été perſécuté toute ſa vie, qu'il ait été aſſaſſiné par des profeſſeurs & des écoliers de l'univerſité, qu'on ait traîné les lambeaux de ſon corps ſanglant aux portes de tous les collèges comme une juſte réparation faite à la gloire d'*Ariſtote*; que cette horreur, dis-je encor, ait été commiſe à l'édification des ames catholiques & pieuſes; ô Français! avouez que cela eſt un peu welche.

On me dit que depuis ces tems les choſes ſont bien changées en Europe, que les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on ne perſécute plus les gens juſqu'à la mort. Quoi donc; n'avons-nous pas déja obſervé dans nos *Queſtions* que le reſpectable *Barnevelt*, le premier homme de la Hollande mourut ſur l'échaffaut pour la plus folle & la plus impertinente diſpute qui ait jamais troublé les cerveaux théologiques?

Que le procès criminel du malheureux *Théophile* n'eut ſa ſource que dans quatre vers d'une ode que les jéſuites *Garaſſe* & *Voiſin* lui imputèrent, qu'ils le pourſuivirent avec la fureur la plus violente & les artifices les plus noirs, qu'ils le firent brûler en effigie?

Que de nos jours cet autre procès (*b*) de la *Cadière* ne fut intenté que par la jalouſie d'un jacobin

(*b*) Voyez l'article *Théophile* au chap. *Athéiſme.*

contre un jésuite qui avait disputé avec lui sur la grace ?

Qu'une misérable querelle de littérature dans un caffé fut la première origine de ce fameux procès de *Jean-Baptiste Rousseau* le poëte ; procès, dans lequel un philosophe innocent fut sur le point de succomber par des manœuvres bien criminelles ?

N'avons-nous pas vu l'abbé *Giot Desfontaines* dénoncer le pauvre abbé *Pellegrin* comme auteur d'une piéce de théatre, & lui faire ôter la permission de dire la messe, qui était son gagne-pain ?

Le fanatique *Jurieu* ne persécuta-t-il pas sans relâche le philosophe *Bayle* ; & lorsqu'il fut parvenu enfin à le faire dépouiller de sa pension & de sa place, n'eut-il pas l'infamie de le persécuter encore ?

Le théologien *Lange* n'accusa-t-il pas *Volf* non-seulement de ne pas croire en DIEU ; mais encor d'avoir insinué dans son cours de géométrie qu'il ne falait pas s'enrôler au service du second roi de Prusse ? Et sur cette belle délation, le roi ne donna-t-il pas au vertueux *Volf* le choix de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu ? Enfin la cabale jésuitique ne voulut-elle pas perdre *Fontenelle* ?

Je vous citerais cent exemples des fureurs de la jalousie pédantesque ; & j'ose maintenir, à la honte de cette indigne passion, que si tous ceux qui ont persécuté les hommes célèbres ne les ont pas traités comme les gens de collège traitèrent *Ramus*, c'est qu'ils ne l'ont pas pu.

C'est surtout dans la canaille de la littérature & dans la fange de la théologie, que cette passion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, vous en donner quelques exemples.

Digitized by Google

EXEMPLES DES PERSÉCUTIONS QUE DES HOMMES DE LETTRES INCONNUS ONT EXCITÉES, OU TACHÉ D'EXCITER CONTRE DES HOMMES CONNUS.

Le catalogue de ces perſécutions ſerait bien long; il faut ſe borner.

Le premier, qui éleva l'orage contre le très eſtimable & très regretté *Helvétius*, fut un petit convulſionnaire.

Si ce malheureux avait été un véritable homme de lettres, il aurait pu relever avec honnêteté les défauts du livre.

Il aurait pu remarquer que ce mot *Eſprit* étant ſeul, ne ſignifie pas l'entendement humain, titre convenable au livre de *Locke*. Qu'en français le mot *Eſprit* ne veut dire ordinairement que penſée brillante. Ainſi la manière de bien penſer dans les ouvrages d'*eſprit* ſignifie, dans le titre de ce livre, la manière de mettre de la juſteſſe dans les ouvrages agréables, dans les ouvrages d'imagination. Le titre *Eſprit* ſans aucune explication, pouvait donc paraître équivoque. Et c'était aſſurément une bien petite faute.

Enſuite en examinant le livre, on aurait pu obſerver

Que ce n'eſt pas parce que les ſinges ont les mains différentes de nous qu'ils ont moins de penſées. Car leurs mains ſont comme les nôtres.

Qu'il n'eſt pas vrai que l'homme ſoit l'animal le plus multiplié ſur la terre. Car dans chaque maiſon il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il eſt faux que du tems de *Néron* on ſe plaignît de la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, laquelle énervait les courages. Car cette

Digitized by Google

doctrine était introduite depuis longtems. Voyez *Cicéron*, *Lucrèce*, *Virgile*, &c.

Qu'il eſt faux que les mots nous rappellent des images ou des idées. Car les images ſont des idées. Il falait dire : des idées ſimples ou compoſées.

Qu'il eſt faux que la Suiſſe ait à proportion plus d'habitans que la France & l'Angleterre.

Qu'il eſt faux que le mot de *libre* ſoit le ſynonyme d'*éclairé*. Liſez le chapitre de *Locke* ſur la puiſſance.

Qu'il eſt faux que les Romains ayent accordé à *Céſar*, ſous le nom d'*Imperator*, ce qu'ils lui refuſaient ſous le nom de *Rex*. Car ils le créèrent dictateur perpétuel ; & quiconque avait gagné une bataille était *Imperator*. Cicéron était *Imperator*.

Qu'il eſt faux que la ſcience ne ſoit que le ſouvenir des idées d'autrui. Car *Archimède* & *Newton* inventaient.

Qu'il eſt faux autant que déplacé de dire que la *Lecouvreur* & *Ninon* ayent eu autant d'eſprit qu'*Ariſtote* & *Solon*. Car *Solon* fit des loix, *Ariſtote* quelques livres excellens ; & nous n'avons rien de ces deux demoiſelles.

Qu'il eſt faux de conclure que l'eſprit ſoit le premier des dons, de ce que l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité. Car premiérement, il n'eſt permis de parler de ſa probité que quand elle eſt attaquée. Secondement, l'eſprit eſt un ornement dont il eſt impertinent de ſe vanter, & la probité une choſe néceſſaire dont il eſt abominable de manquer.

Qu'il eſt faux que l'on devienne ſtupide dès qu'on ceſſe d'être paſſionné. Car au contraire, une paſſion violente rend l'ame ſtupide ſur tous les autres objets.

Qu'il eſt faux que tous les hommes ſoient nés avec

Digitized by Google

les mêmes talens. Car dans toutes les écoles des arts & des sciences, tous ayant les mêmes maîtres, il y en a toûjours très peu qui réussissent.

Qu'enfin, sans aller plus loin, cet ouvrage d'ailleurs estimable est un peu confus, qu'il manque de méthode, & qu'il est gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie.

Voilà ce qu'un véritable homme de lettres aurait pu remarquer. Mais de crier au déïsme & à l'athéïsme tout-à-la-fois, de recourir indignement à ces deux accusations contradictoires, de cabaler pour perdre un homme d'un très grand mérite, pour le dépouiller lui & son approbateur de leurs charges, de solliciter contre lui non-seulement la Sorbonne qui ne peut faire aucun mal par elle-même, mais le Parlement qui en pouvait faire beaucoup; ce fût la manœuvre la plus lâche & la plus cruelle; & c'est ce qu'ont fait deux ou trois hommes pêtris de fanatisme, d'orgueil & d'envie.

Du Gazetier ecclésiastique.

Lorsque l'*Esprit des loix* parut, le gazetier ecclésiastique ne manqua pas de gagner de l'argent, ainsi que nous l'avons déja remarqué, en accusant dans deux feuilles absurdes le président de *Montesquieu* d'être déïste & athée. Sous un autre gouvernement, *Montesquieu* eût été perdu. Mais les feuilles du gazetier, qui, à la vérité, furent bien vendues parce qu'elles étaient calomnieuses, lui valurent aussi les sifflets & l'horreur du public.

De Patouillet.

Un ex-jésuite, nommé *Patouillet*, s'avisa de faire en 1764 un mandement sous le nom d'un prélat, dans lequel il accusait encor deux hommes de lettres connus, d'être déïstes & athées, selon la louable coutume de ces messieurs. Mais comme ce mandement atta-

Digitized by Google

quait auſſi tous les parlemens du royaume, & que d'ailleurs il était écrit d'un ſtile de collège, il ne fut guères connu que du procureur-général qui le déféra, & du bourreau qui le brûla.

DU JOURNAL CHRÊTIEN.

Quelques écrivains avaient entrepris un journal chrêtien, comme ſi les autres journaux étaient idolâtres. Ils vendaient leur chriſtianiſme vingt ſous par mois, enſuite ils le propoſèrent à quinze, il tomba à douze, puis diſparut à jamais. Ces bonnes gens avaient en 1760 renouvellé l'accuſation ordinaire de déïſme & d'athéïſme contre Mr. de *Sainte-Foy*, à l'occaſion de quelques faits très vrais rapportés dans l'*Hiſtoire des rues de Paris*. Ils trouvèrent cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaient, un homme qui ſe défendait mieux que *Ramus* : il leur fit un procès criminel au châtelet. Ces chrêtiens furent obligés de ſe rétracter, après quoi ils reſtèrent dans leur néant.

DE NONOTTE.

Un autre ex-jéſuite, nommé *Nonotte*, dont nous avons quelquefois dit deux mots pour le faire connaître, fit encor la même manœuvre en deux volumes, & répéta les accuſations de déïſme & d'athéïſme contre un homme aſſez connu. Sa grande preuve était que cet homme avait, cinquante ans auparavant, traduit dans une tragédie deux vers de *Sophocle*, dans leſquels il eſt dit que les prêtres payens s'étaient ſouvent trompés. *Nonotte* envoya ſon livre à Rome au ſecrétaire des brefs ; il eſpérait un bénéfice & n'en eut point ; mais il obtint l'honneur ineſtimable de recevoir une lettre du ſecrétaire des brefs.

C'eſt une choſe plaiſante que tous ces dogues attaqués de la rage ayent encor de la vanité. Ce *Nonotte* régent de collège & prédicateur de village, le plus ignorant des prédicateurs, avait imprimé dans ſon

Digitized by Google

libelle, que *Conſtantin* fut en effet très doux & très honnête dans ſa famille; qu'en conſéquence le *Labarum* s'était fait voir à lui dans le ciel; que *Dioclétien* avait paſſé toute ſa vie à maſſacrer des chrétiens pour ſon plaiſir, quoiqu'il les eût protégés ſans interruption pendant dix-huit années: que *Clovis* ne fut jamais cruel: que les rois de ce tems-là n'eurent jamais pluſieurs femmes à la fois: que les confeſſionaux furent en uſage dès les premiers ſiécles de l'égliſe; que ce fut une action très méritoire de faire une croiſade contre le comte de Toulouſe, de lui donner le fouet, & de le dépouiller de ſes états.

Mr. *Damilaville* daigna relever les erreurs de *Nonotte*, & l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de groſſes injures ſans aucune raiſon à l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*; qu'un critique eſt obligé d'avoir toûjours raiſon, & que *Nonotte* avait trop rarement obſervé cette loi.

Comment! s'écrie *Nonotte*; je n'aurais pas toûjours raiſon, moi qui ſuis jéſuite, ou qui du moins l'ai été! Je pourais me tromper, moi qui ai régenté en province, & qui même ai prêché! Et voilà *Nonotte* qui fait encor un gros livre pour prouver à l'univers que s'il s'eſt trompé, c'eſt ſur la foi de quelques jéſuites; que par conſéquent on doit le croire. Et il entaſſe, il entaſſe bévue ſur bévue, pour ſe plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait; pour éclairer l'univers très peu inſtruit de la vanité de *Nonotte* & de ſes erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toûjours mauvais qu'on oſe ſe défendre contr'eux. Ils reſſemblent au *Scaramouche* de l'ancienne comédie italienne qui volait un rabat de point à *Mézétin*: celui-ci déchirait un peu le rabat en ſe défendant; & *Scaramouche* lui diſait: Comment! inſolent, vous me déchirez mon rabat!

Digitized by Google

DE LARCHET ANCIEN RÉPÉTITEUR DU COLLÈGE-MAZARIN.

Une autre lumière de collège, un nommé *Larchet*, pouvait, ſans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il ſemble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans l'égliſe Notre-Dame, avec tous les rouliers & tous les bateliers, & cela par dévotion. Il prétend que les jeunes Pariſiens ſont fort ſujets à la ſodomie ; il cite pour ſon garant un auteur Grec ſon favori. Il s'étend avec complaiſance ſur la beſtialité ; & il ſe fâche ſérieuſement de ce que dans un errata de ſon livre on a mis par mégarde, *Beſtialité ;* liſez *bêtiſe.*

Mais ce même *Larchet* commence ſon livre comme ceux de ſes confrères, par vouloir faire brûler l'abbé *Bazin.* Il l'accuſe de déïſme & d'athéïſme pour avoir dit que les fléaux qui affligent la nature, viennent tous de la providence. Et après cela Mr. *Larchet* eſt tout étonné qu'on ſe ſoit moqué de lui.

A-préſent que toutes les impoſtures de ces meſſieurs ſont reconnues, que les délateurs en fait de religion, ſont devenus l'opprobre du genre-humain ; que leurs livres, s'ils trouvent deux ou trois lecteurs n'excitent que la riſée ; c'eſt une choſe divertiſſante de voir comment tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux ſur eux, comme ils accumulent brochures ſur brochures, dans leſquelles ils prennent à témoin tout le public de leurs innombrables efforts pour inſpirer les bonnes mœurs, la modération & la piété.

DES LIBELLES DE LANGLEVIEL, DIT LA BAUMELLE.

On a remarqué que tous ces écrivains ſubalternes de libelles diffamatoires, ſont un compoſé d'ignorance, d'orgueil, de méchanceté & de démence. Une

Digitized by Google

de leurs folies eſt de parler toûjours d'eux-mêmes, eux qui par tant de raiſons ſont forcés de ſe cacher.

Un des plus inconcevables héros de cette eſpèce eſt un certain *Langleviel de la Baumelle*, qui atteſte tout le public qu'on a mal ortografié ſon nom. Je m'appelle *Langleviel*, & non pas *Langlevieux*, dit-il dans une de ſes immortelles productions; donc, tout ce qu'on me reproche eſt faux, & ne peut porter ſur moi.

Dans une autre lettre, voici comme il parle à l'univers attentif. (*a*) „ Le ſix du même mois parut mon „ ode; on la trouva très belle, & elle l'était pour „ Coppenhague où je l'envoyai, & autant pour Berlin, où il y a peut-être moins de goût qu'à Coppenhague. J'avais le projet de faire imprimer les „ *Claſſiques Français*, mais j'en fus détourné le 27 „ Janvier par une avanture de galanterie qui eut des „ ſuites funeſtes. Je fus volé par le capitaine *Cocchius*, (*b*) dont la femme m'avait fait des agaceries „ à l'opéra. Je fus condamné ſans avoir été interrogé, ni confronté, & je fus conduit à Spandau. „ J'écrivis au roi. Je crois que *Darget* ſupprima mes „ lettres. Il écrivit à l'ingénieur *Lefèvre* qu'on ne „ cherchait qu'à me jouer un mauvais tour. Vous „ voyez que *Darget* ne me diſait pas bien finement „ que ſon maître avait des impreſſions fâcheuſes contre moi.

Eh pauvre homme! qui dans le monde peut s'embarraſſer ſi tu as donné une galanterie à Madame *Cocchius*, ou ſi Madame *Cocchius* te l'a donnée! qu'importe que tu ayes été volé par Mr. *Cocchius* ou que tu l'ayes volé! qu'importe que Mr. *Darget* ſe ſoit moqué de toi! qui ſaura jamais que tu as fait une ode!

(*c*) Lettres de *La Baumelle* chez *Jean Nourſe*. pag. 197.

(*d*) Il ne dit pas ſi ce fut lui qui vola le capitaine, & ſi ce fut pour ce vol qu'il fut mis à Spandau.

Digitized by Google

Le public a bien à faire que Mr. de *la Baumelle* lui dise, qu'il partit de Gotha avec une fille qui venait de voler sa maîtresse, & qui emportait tous les effets volés. Madame la duchesse de Gotha lui fit écrire, dit-il, par un de ses ministres la lettre du monde la plus flatteuse & la plus honorable.

„ On se rappelle très bien que vous partites d'ici „ avec la gouvernante des enfans d'une dame de „ Gotha qui s'éclipsa furtivement après avoir volé sa „ maîtresse, ce dont tout le public est pleinement „ instruit ici ; mais nous ne disons pas que vous „ ayez part à ce vol. A Gotha 24 Juillet 1767. signé „ *Rousault* conseiller aulique de S. A. S.

Ne voilà-t-il pas une belle justification, un grand titre d'honneur, aussi-bien que cette autre lettre de Madame la duchesse de Gotha du 15 Auguste de la même année.

„ Que vous êtes aimable, mon cher ami, d'en„ trer si bien dans mes vues au sujet de ce misé„ rable *la Baumelle*. Croyez-moi, on ne peut rien „ faire de plus sage que de l'abandonner à son avan„ ture &c.

Est-il quelqu'un dans le monde qui s'occupe de ces avantures ? est-il quelqu'un qui veuille savoir si *la Baumelle* a voyagé à Gotha ?

Ceux qui se nourrissent de la lecture de *Cicéron*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, ne sont pas fort empressés d'entrer dans ces détails. On s'inquiète peu si un nommé *la Baumelle* a volé ou non Madame *Cocchius* & une dame de Gotha.

Il sentit bien que s'il se bornait à faire imprimer ces belles avantures, il ne ferait pas grande fortune. Il attaqua donc dans un petit libelle intitulé *Mes pensées*, Messieurs d'*Erlac*, de *Sinner*, de *Diesbac*, de

Digitized by Google

de *Vatteville* &c., & il s'en juſtifie en diſant que c'eſt un ouvrage de politique. Mais dans ce même libelle qu'il appelle ſon livre de politique, il dit en propres mots, (*c*) *une république fondée par Cartouche aurait eu de plus ſages loix que la république de Solon.* Quel reſpect cet homme a pour les voleurs !

(*d*) *Le roi de Pruſſe ne tient ſon ſceptre que de l'abus que l'empereur a fait de ſa puiſſance, & de la lâcheté des autres princes.* Quel juge des rois & des royaumes !

(*e*) *Pourquoi aurions-nous de l'horreur du régicide de Charles I ? il ſerait mort aujourd'hui !*

Quelle raiſon, ou plutôt quelle exécrable démence ! Sans doute il ſerait mort aujourd'hui, puiſque cet horrible parricide fut commis en 1648. Ainſi donc, il ne faut pas, ſelon *Langleviel*, déteſter *Ravaillac* parce que le grand *Henri IV* fut aſſaſſiné en 1610.

(*f*) *Cromwell & Richelieu ſe reſſemblent.* Cette reſſemblance eſt difficile à trouver : mais la folie atroce de l'auteur eſt aiſée à reconnaître.

Il parle de meſſieurs de *Maurepas*, de *Chauvelin*, de *Machault*, de *Berrier*, en les nommant par leurs noms ſans y mettre le Mr. ; & il en parle avec un ton d'autorité qui fait rire.

Enſuite il fit le roman des mémoires de madame de *Maintenon*, dans lequel il outrage les maiſons de *Noailles*, de *Richelieu*, tous les miniſtres de *Louis XIV*, tous les généraux d'armée ; ſacrifiant toûjours la vérité à la fiction pour l'amuſement des lecteurs.

(*c*) Numero XXXIII.
(*d*) Numero CLXXXIII.
(*e*) Numero CCX.
(*f*) Ibid.

Digitized by Google

Ce qui parait ſon chef-d'œuvre en ce genre, c'eſt ſa réponſe à un de nos écrivains qui avait dit en parlant de la France,

„ Je défie qu'on me montre aucune monarchie ſur „ la terre dans laquelle les loix, la juſtice diſtribu- „ tive, les droits de l'humanité ayent été moins fou- „ lés aux pieds.

Voici comme ce Monſieur réfute cette aſſertion qui eſt de la plus exacte vérité.

„ Je ne puis relire ce paſſage ſans indignation, „ quand je me rappelle toutes les injuſtices généra- „ les & particulières que commit le feu roi. Quoi! „ *Louis XIV* était juſte quand il ramenait tout à „ lui-même, quand il oubliait (& il l'oubliait ſans „ ceſſe) que l'autorité n'était confiée à un ſeul que „ pour la félicité de tous ? Etait-il juſte quand il „ armait cent mille (*g*) hommes pour venger l'af- „ front fait par un fou (*h*) à un de ſes ambaſſa- „ deurs, quand en 1667 il déclarait la guerre à l'Eſ- „ pagne pour agrandir ſes états malgré la légitimité „ d'une renonciation ſolemnelle & libre (*i*); quand „ il envahiſſait la Hollande uniquement pour l'hu- „ milier; quand il bombardait Gènes pour la punir

(*g*) Où cet ignorant a-t-il vu que *Louis XIV* ait levé une armée de cent mille hommes en 1662, dans la querelle des ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne à Londres ?

(*h*) Où a-t-il pris que le baron de Bateville, ambaſſadeur d'Eſpagne, était fou ?

(*i*) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure eſt libre ? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

(*k*) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas ſon alliée, mais d'avoir ſecouru ſes ennemis étant alliée.

(*l*) Oublie-t-il les droits du roi d'Eſpagne, le teſtament de *Charles*, les vœux de la nation, l'ambaſſade qui vint demander à *Louis XIV* ſon petit-fils pour roi ? *Langleviel* veut-il détrôner les ſouverains d'Eſpagne, de Naples, de Sicile & de Parme ?

(*m*) Il remit pour quatre millions d'impôts en 1662,

Digitized by Google

„ de n'être pas son alliée (*k*) ; quand il s'obstinait à
„ ruiner totalement la France pour placer un de ses
„ petits-fils sur un trône étranger ? (*l*)

„ Etait-il juste, respectait-il les loix, était-il plein
„ des droits de l'humanité, quand il écrasait son peuple
„ d'impôts (*m*), quand pour soutenir des entreprises
„ imprudentes il imaginait mille nouvelles espèces
„ de tributs, telles que le papier marqué qui ex-
„ cita une révolte à Rennes & à Bordeaux ; quand en
„ 1691 (*n*), il abîmait par quatre-vingt édits bursaux
„ quatre-vingt mille familles ; quand en 1692 (*o*) il
„ extorquait l'argent de ses sujets par cinquante-cinq
„ édits, quand en 1693 (*p*) il épuisait leur patience
„ & appauvrissait leur misère par soixante autres ?

„ Protégeait-il les loix, observait-il la justice dis-
„ tributive, respectait-il les droits de l'humanité,
„ faisait-il de grandes choses pour le bien public,
„ mettait-il la France au-dessus de toutes les monar-
„ chies de la terre, quand pour abattre par les fon-
„ demens un édit accordé au cinquiéme de la nation,
„ il surséyait en 1676 pour trois ans les dettes des
„ prosélytes ? (*q*)

Ce n'est pas le seul endroit où ce monsieur insulte

& il fournit du bled aux pauvres à ses dépens.

(*n*) Il ne mit aucun impôt sur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très ruineuse. Il créa pour un million de rentes sur l'hôtel-de-ville, des augmentations de gages, de nouveux offices, & pas une seule taxe sur les cultivateurs ni sur les marchands. Son revenu cette année ne monta qu'à cent douze millions deux cent cinquante & une mille livres.

(*o*) Même erreur.

(*p*) Même erreur. Il est donc démontré que cet ignorant est le plus infame calomniateur, & de qui ? de ses rois.

(*q*) Cette grace accordée aux prosélytes n'était point à charge à l'état ; on voit seulement dans cette observation, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprentif prédicant à Genève, & qui n'imitant pas la sagesse de ses confrères, s'est rendu indigne de la protection qu'il a surprise en France.

Digitized by Google

avec brutalité à la mémoire d'un de nos grands rois, & qui eſt ſi chère à ſon ſucceſſeur. Il a oſé dire ailleurs que *Louis XIV* avait empoiſonné le marquis de *Louvois* ſon miniſtre. (*r*) Que le régent avait empoiſonné la famille royale (*s*), & que le père du prince de Condé d'aujourd'hui avait fait aſſaſſiner *Vergier*. Que la maiſon d'Autriche a des empoiſonneurs à gages.

Une fois, il s'eſt aviſé de faire le plaiſant dans une brochure contre l'hiſtoire de Henri IV. Quelle plaiſanterie !

„ Je lis avec un charme infini dans l'hiſtoire du „ Mogol, (*t*) que le petit-fils de *Sha-Abas* fut bercé pen- „ dant ſept ans par des femmes, qu'enſuite il fut „ bercé pendant huit ans par des hommes ; qu'on l'ac- „ coutuma de bonne heure à s'adorer lui-même & à „ ſe croire formé d'un autre limon que ſes ſujets ; „ que tout ce qui l'environnait avait ordre de lui „ épargner le pénible ſoin d'agir, de penſer, de „ vouloir & de le rendre inhabile à toutes les „ fonctions du corps & de l'ame ; qu'en conſéquence „ un prêtre le diſpenſait de la fatigue de prier „ de ſa bouche le grand-Etre ; que certains offi- „ ciers étaient prépoſés pour lui mâcher noblement, „ comme dit *Rabelais*, le peu de paroles qu'il avait „ à prononcer ; que d'autres lui tâtaient le pouls „ trois ou quatre fois le jour comme à un agoniſant ; „ qu'à ſon lever, qu'à ſon coucher trente ſeigneurs „ accouraient, l'un pour lui dénouer l'éguillette, l'au- „ tre pour le déconſtiper, celui-ci pour l'accoutrer „ d'une chemiſe, celui-là pour l'armer d'un cime- „ terre, chacun pour s'emparer du membre dont il

(*r*) Tom. III. pag. 269 & 270. du *Siécle de Louis XIV*, qu'il falſifia, & qu'il vendit chargé de notes infames à un libraire de Francfort nommé *Eſlinger*, comme il a eu l'impudence de l'avouer lui-même.

(*s*) Tom. III. pag. 323.

(*t*) Page 25.

Digitized by Google

» avait la surintendance. Ces particularités me plaisent, parce qu'elles me donnent une idée nette » du caractère des Indiens, & que d'ailleurs elles me » font assez entrevoir celui du petit-fils de *Sha-Abas*, » de cet empereur automate.

Cet homme est bien mal instruit de l'éducation des princes Mogols. Ils sont à trois ans entre les mains des eunuques, & non entre les mains des femmes. Il n'y a point de seigneurs à leur lever & à leur coucher; on ne leur dénoue point l'éguillette. On voit assez qui l'auteur veut désigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des invalides, de l'observatoire, de St. Cyr; le protecteur généreux d'une famille royale infortunée; le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre-Française, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables; le législateur de la France qui reçut son royaume dans le plus horrible désordre, & qui le mit au plus haut point de la gloire & de la grandeur; enfin le roi que *Don-Ustaris*, cet homme d'état si estimé, appelle *un homme prodigieux*, malgré des défauts inséparables de la nature humaine?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy & de Laufelt, qui donna la paix à ses ennemis étant victorieux; le fondateur de l'école militaire, qui à l'exemple de son ayeul, n'a jamais manqué de tenir son conseil où est ce petit-fils automate de *Sha-Abas*?

Qui ne voit la délicate allusion de ce brave homme, ainsi que la profonde science de ce grand écrivain! il croit que *Sha-Abas* était un Mogol, & c'était un Persan de la race des sophi. Il appelle au hazard son petit-fils automate; & ce petit-fils était *Abas* second fils de *Saïn-Mirza*, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, & qui fit ensuite la guerre aux Mogols.

C'est ainsi que ce pauvre homme a écrit tous ses libelles. C'est ainsi qu'il fit le pitoyable roman de

Digitized by Google

Madame de *Maintenon*, parlant d'ailleurs de tout à tort & à travers, avec une suffisance qui ne ferait pas permise au plus savant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'est-on pas saisi quand on voit un misérable échappé des Cevennes, élevé par charité, & souillé des actions les plus infames, oser parler ainsi des rois, s'emporter jusqu'à une licence si effrénée; abuser à ce point du mépris qu'on a pour lui, & de l'indulgence qu'on a eue de ne le condamner qu'à six mois de cachot.

On ne sait pas combien de telles horreurs font tort à la littérature. C'est-là pourtant ce qui lui attire des entraves rigoureuses. Ce sont ces abominables libelles dignes de la potence, qui font qu'on est si difficile sur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres (*u*), où depuis le monarque jusqu'au dernier citoyen, tout le monde est insulté avec fureur; où la calomnie la plus atroce & la plus absurde distille un poison affreux sur tout ce qu'on respecte & qu'on aime. L'auteur s'est dérobé à l'exécration publique, mais *La Baumelle* s'y est offert.

Puissent les jeunes fous qui seraient tentés de suivre de tels exemples, & qui sans talens & sans science, ont la rage d'écrire, sentir à quoi une telle frénésie les expose. On risque la corde si on est connu; & si on ne l'est pas, on vit dans la fange & dans la crainte. La vie d'un forçat est préférable à celle d'un faiseur de libelles. Car l'un peut avoir été condamné injustement aux galères, & l'autre les mérite.

OBSERVATION SUR TOUS CES LIBELLES DIFFAMATOIRES.

Que tous ceux qui sont tentés d'écrire de telles infamies se disent : Il n'y a point d'exemple qu'un libelle

(*u*) Gazetier cuirassé.

Digitized by Google

ait fait le moindre bien à ſon auteur : jamais on ne recueilla de profit ni de gloire dans cette carrière honteuſe. De tous ces libelles contre *Louis XIV*, il n'en eſt pas un ſeul aujourd'hui qui ſoit un livre de bibliothèque, & qui ne ſoit tombé dans un oubli profond. De cent combats meurtriers livrés dans une guerre, & dont chacun ſemblait devoir décider du deſtin d'un état, il en eſt à peine trois ou quatre qui laiſſent un long ſouvenir ; les événemens tombent les uns ſur les autres, comme les feuilles dans l'automne pour diſparaître ſur la terre ; & un gredin voudrait que ſon libelle obſcur demeurât dans la mémoire des hommes ? Le gredin vous répond : On ſe ſouvient des vers d'*Horace* contre *Pantolabus*, contre *Nomentanus* ; & de ceux de *Boileau* contre *Cotin* & l'abbé de Pure. On réplique au gredin : Ce ne ſont point là des libelles ; ſi tu veux mortifier tes adverſaires, tâche d'imiter *Boileau* & *Horace*. Mais quand tu auras un peu de leur bon ſens & de leur génie, tu ne feras plus de libelles.

RAISON.

DAns le tems que toute la France était folle du ſyſtême de *Laſs*, & qu'il était contrôleur-général, un homme qui avait toûjours raiſon vint lui dire en préſence d'une grande aſſemblée :

Monſieur, vous êtes le plus grand fou, le plus grand ſot, ou le plus grand fripon qui ait encor paru parmi nous ; & c'eſt beaucoup dire. Voici comme je le prouve. Vous avez imaginé qu'on peut déculper les richeſſes d'un état avec du papier. Mais ce papier ne pouvant repréſenter que l'argent repréſentatif des vraies richeſſes, qui ſont les productions de la terre & les manufactures ; il faudrait que vous euſſiez commencé par nous donner dix fois plus de bled, de vin, de

Digitized by Google

drap & de toile &c. Ce n'eſt pas aſſez ; il faudrait être ſûr du débit.

Or vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent & de denrées. Donc vous êtes dix fois plus extravagant, ou plus inepte, ou plus fripon que tous les contrôleurs ou ſurintendans qui vous ont précédé. Voici d'abord comme je prouve ma majeure.

A peine avait-il commencé ſa majeure qu'il fut conduit à St. Lazare.

Quand il fut ſorti de St. Lazare, où il étudia beaucoup & où il fortifia ſa raiſon, il alla à Rome ; il demanda une audience publique au pape, à condition qu'on ne l'interromprait point dans ſa harangue ; & il lui parla en ces termes.

Saint Père, vous êtes un Antechriſt : & voici comme je le prouve à votre ſainteté. J'appelle Antechriſt ou Antichriſt, ſelon la force du mot, celui qui fait tout le contraire de ce que le CHRIST a fait & commandé. Or le CHRIST a été pauvre, & vous êtes très riche. Il a payé le tribut, & vous exigez des tributs. Il a été ſoumis aux puiſſances, & vous êtes devenu puiſſance. Il marchait à pied, & vous allez à Caſtel-Gandolphe dans un équipage ſomptueux. Il mangeait tout ce qu'on voulait bien lui donner, & vous voulez que nous mangions du poiſſon le vendredi & le ſamedi quand nous habitons loin de la mer & des rivières. Il a défendu à *Simon-Barjone* de ſe ſervir de l'épée, & vous avez des épées à votre ſervice, &c. &c. &c. Donc en ce ſens votre ſainteté eſt Antichriſt. Je vous révère fort en tout autre ſens, & je vous demande une indulgence *in articulo mortis*. On mit mon homme au château St. Ange.

Quand il fut ſorti du château St. Ange, il courut à Veniſe, & demanda à parler au doge. Il faut, lui

Digitized by Google

dit-il, que votre ſérénité ſoit un grand extravagant d'épouſer tous les ans la mer. Car premiérement, on ne ſe marie qu'une fois avec la même perſonne. Secondement, votre mariage reſſemble à celui d'Arlequin, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le conſentement de la future. Troiſiémement, qui vous a dit qu'un jour d'autres puiſſances maritimes, ne vous déclareraient pas inhabile à conſommer le mariage ?

Il dit; & on l'enferma dans la tour de St. Marc.

Quand il fut ſorti de la tour de St. Marc, il alla à Conſtantinople; il eut audience du moufti, & lui parla en ces termes : Votre religion, quoiqu'elle ait de bonnes choſes, comme l'adoration du grand-Etre & la néceſſité d'être juſte & charitable, n'eſt d'ailleurs qu'un rechauffé du judaïſme, & un ramas ennuyeux de contes de ma mère-l'oie. Si l'archange *Gabriel* avait apporté de quelque planète les feuilles du Koran à *Mahomet*, toute l'Arabie aurait vu deſcendre *Gabriel*. Perſonne ne l'a vu. Donc *Mahomet* n'était qu'un impoſteur hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut empâlé. Cependant il avait eu toûjours raiſon.

RARE.

RAre en phyſique eſt oppoſé à denſe. En morale, il eſt oppoſé à commun.

Ce dernier rare eſt ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui eſt commun, on en jouït.

Un curieux ſe préfère au reſte des chétifs mortels, quand il a dans ſon cabinet une médaille rare qui n'eſt bonne à rien; un livre rare que perſonne n'a le

Digitized by Google

courage de lire, une vieille eſtampe d'Albert-dure, mal deſſinée & mal empreinte ; il triomphe s'il a dans ſon jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût, il n'a que de la vanité. Il a ouï dire que le beau eſt rare ; mais il devrait ſavoir que tout rare n'eſt point beau.

Le beau eſt rare dans tous les ouvrages de la nature, & dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait dit bien du mal des femmes, je maintiens qu'il eſt plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de paſſablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuſes, ſobres, nourriſſant, élevant, inſtruiſant leurs enfans ; & vous en trouverez à peine une que vous puiſſiez montrer aux ſpectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, & qu'on puiſſe regarder comme une beauté.

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau & bon, il eſt clair qu'on n'admirerait plus rien ; on jouïrait. Mais aurait-on du plaiſir en joüiſſant ? c'eſt une grande queſtion.

Pourquoi les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, eurent-ils un ſuccès ſi prodigieux ? c'eſt que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout-à-coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'eſt que ce beau était la choſe du monde la plus rare.

Les boſquets de Verſailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de *Corneille*. St. Pierre de Rome eſt unique, & on vient du bout du monde s'extaſier en le voyant.

Digitized by Google

Mais ſuppoſons que toutes les égliſes de l'Europe égalent St. Pierre de Rome, que toutes les ſtatues ſoient des Vénus de *Médicis*, que toutes les tragédies ſoient auſſi belles que l'*Iphigénie* de Racine, tous les ouvrages de poëſie auſſi bien faits que l'*Art poëtique* de Boileau, toutes les comédies auſſi bonnes que le *Tartuffe*, & ainſi en tout genre ; aurez-vous alors autant de plaiſir à jouïr des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en faiſaient goûter quand ils étaient rares ? je dis hardiment que non. Et je crois qu'alors l'ancienne école a raiſon, elle qui l'a ſi rarement. *Ab aſſuetis non fit paſſio.* Habitude ne fait point paſſion.

Mais, mon cher lecteur, en ſera-t-il de même dans les œuvres de la nature ? Serez-vous dégoûté ſi toutes les filles ſont belles comme *Hélène* ; & vous, meſdames, ſi tous les garçons ſont des *Pâris* ? Suppoſons que tous les vins ſoient excellens, aurez-vous moins d'envie de boire ? ſi les perdreaux, les faiſandeaux, les gelinotes ſont communs en tout tems, aurez-vous moins d'appétit ? je dis encor hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point paſſion.* Et la raiſon, vous la ſavez ; c'eſt que tous les plaiſirs que la nature nous donne ſont des beſoins toûjours renaiſſans, des jouïſſances néceſſaires, & que les plaiſirs des arts ne ſont pas néceſſaires. Il n'eſt pas néceſſaire à l'homme d'avoir des boſquets où l'eau jailliſſe juſqu'à cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, & d'aller au ſortir de ces boſquets voir une belle tragédie. Mais les deux ſexes ſont toûjours néceſſaires l'un à l'autre. La table & le lit ſont néceſſaires. L'habitude d'être alternativement ſur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits Savoyards montrèrent pour la première fois la rareté, la curioſité, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par *Kirker* ; mais cela n'était pas néceſſaire, & il n'y a plus de fortune à eſpérer dans ce grand art.

Digitized by Google

On admira dans Paris un rinocerot il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rinocerots, on ne courrait après eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait cent mille belles femmes, on courra toûjours après elles pour ..... les honorer.

RAVAILLAC.

J'Ai connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la ligue. Il disait toûjours, *Feu monsieur de Ravaillac.* Ce chanoine avait conservé plusieurs manuscrits très curieux de ces tems apostoliques, quoiqu'ils ne fissent pas beaucoup d'honneur à son parti; en voici un qu'il laissa à mon oncle.

DIALOGUE d'un page du duc de Sully, *& de maître* Filesac, *docteur de Sorbonne, l'un des deux confesseurs de* Ravaillac.

MAITRE FILESAC.

Dieu merci, mon cher enfant, *Ravaillac* est mort comme un saint. Je l'ai entendu en confession; il s'est repenti de son péché, & a fait un ferme propos de n'y plus retomber. Il voulait recevoir la sainte communion; mais ce n'est pas ici l'usage comme à Rome; sa pénitence lui en a tenu lieu; & il est certain qu'il est en paradis.

LE PAGE.

Lui en paradis? dans le jardin? lui! ce monstre!

MAITRE FILESAC.

Oui, mon bel enfant, dans le jardin, dans le ciel, c'est la même chose.

Digitized by Google

LE PAGE.

Je le veux croire ; mais il a pris un mauvais chemin pour y arriver.

MAITRE FILESAC.

Vous parlez en jeune huguenot. Apprenez que ce que je vous dis eſt de foi. Il a eu l'attrition ; & cette attrition jointe au ſacrement de confeſſion, opère immanquablement ſalvation, qui mène droit en paradis où il prie maintenant DIEU pour vous.

LE PAGE.

Je ne veux point du tout qu'il parle à DIEU de moi. Qu'il aille au diable avec ſes prières & ſon attrition.

MAITRE FILESAC.

Dans le fond c'était une bonne ame. Son zéle l'a emporté, il a mal fait, mais ce n'était pas en mauvaiſe intention. Car dans tous ſes interrogatoires il a répondu qu'il n'avait aſſaſſiné le roi que parce qu'il allait faire la guerre au pape, & que c'était la faire à DIEU. Ses ſentimens étaient fort chrêtiens. Il eſt ſauvé, vous dis-je ; il était lié, & je l'ai délié.

LE PAGE.

Ma foi, plus je vous écoute, plus vous me paraiſſez un homme à lier vous-même. Vous me faites horreur.

MAITRE FILESAC.

C'eſt que vous n'êtes pas encor dans la bonne voie ; vous y ſerez un jour. Je vous ai toûjours dit que vous n'étiez pas loin du royaume des cieux, mais le moment n'eſt pas encor venu.

LE PAGE.

Le moment ne viendra jamais de me faire croire que vous avez envoyé *Ravaillac* en paradis.

Digitized by Google

MAITRE FILESAC.

Dès que vous ſerez converti, comme je l'eſpère, vous le croirez comme moi; mais en attendant, ſachez que vous & le duc de *Sully* votre maître, vous ſerez damnés à toute éternité avec *Judas Iſcariote* & le mauvais riche, tandis que *Ravaillac* eſt dans le ſein d'*Abraham*.

LE PAGE.

Comment coquin!

MAITRE FILESAC.

Point d'injures, petit fils; il eſt défendu d'appeller ſon frère *Raca*. On eſt alors coupable de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine ſans vous fâcher.

LE PAGE.

Va, tu me parais ſi raka que je ne me fâcherai plus.

MAITRE FILESAC.

Je vous diſais donc, qu'il eſt de foi que vous ſerez damné; & malheureuſement notre cher *Henri IV* l'eſt déja, comme la Sorbonne l'avait toûjours prévu.

LE PAGE.

Mon cher maître damné! attends, attends, ſcélérat, un bâton, un bâton.

MAITRE FILESAC.

Calmez-vous, petit fils, vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'eſt-il pas vrai que le grand *Henri* eſt mort ſans confeſſion? n'eſt-il pas vrai qu'il était en péché mortel, étant encor amoureux de madame la princeſſe de *Condé*, & qu'il n'a pas eu le tems de demander le ſacrement de pénitence; DIEU

Digitized by Google

ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur, & que le ſang l'ait étouffé en un inſtant ? Vous ne trouverez aſſurément aucun bon catholique qui ne vous diſe les mêmes vérités que moi.

LE PAGE.

Tais-toi, maître fou ; ſi je croyais que tes docteurs enſeignaſſent une doctrine ſi abominable, j'irais ſur le champ les brûler dans leurs loges.

MAITRE FILESAC.

Encor une fois, ne vous emportez pas, vous l'avez promis. Monſeigneur le marquis de *Conchini* qui eſt un bon catholique, ſaurait bien vous empêcher d'être aſſez ſacrilège pour maltraiter mes confrères.

LE PAGE.

Mais en conſcience, maître *Fileſac*, eſt-il bien vrai que l'on penſe ainſi dans ton parti ?

MAITRE FILESAC.

Soyez-en très ſûr ; c'eſt notre catéchiſme.

LE PAGE.

Ecoute ; il faut que je t'avoue qu'un de tes ſorboniqueurs m'avait preſque ſéduit l'an paſſé. Il m'avait fait eſpérer une penſion ſur un bénéfice. Puiſque le roi, me diſait-il, a entendu la meſſe en latin, vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme, vous pouriez bien l'entendre auſſi ſans déroger. DIEU a ſoin de ſes élus, il leur donne des mîtres, des croſſes, & prodigieuſement d'argent. Vos réformés vont à pied, & ne ſavent qu'écrire. Enfin, j'étais ébranlé ; mais après ce que tu viens de me dire, j'aimerais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta ſecte.

Digitized by Google

Ce page avait tort. On ne doit point se faire mahométan parce qu'on est affligé ; mais il faut pardonner à un jeune homme sensible, & qui aimait tant *Henri IV*.

Maître *Filesac* parlait suivant sa théologie, & le petit page selon son cœur.

RELIGION.

SECTION PREMIÈRE.

LEs épicuriens qui n'avaient nulle religion, recommandaient l'éloignement des affaires publiques, l'étude & la concorde. Cette secte était une société d'amis ; car leur principal dogme était l'amitié. *Atticus*, *Lucrèce*, *Memmius* & quelques hommes de cette trempe, pouvaient vivre très honnêtement ensemble, & cela se voit dans tous les pays ; philosophez tant qu'il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d'une musique savante & rafinée ; mais gardez-vous d'exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant & brutal ; il pourait vous casser vos instrumens sur vos têtes. Si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion.

Je ne parle point ici de la nôtre ; elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule prouvée, & la seconde révélée.

Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne dis pas d'admettre une religion qui approchât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise que toutes les autres religions de l'univers ensemble ? & quelle serait cette religion ?

Ne serait-ce point celle qui nous proposerait l'adoration de l'Etre suprême, unique, infini, éternel, formateur

Digitized by Google

formateur du monde, qui le meut & le vivifie, *cui nec ſimile nec ſecundum*, celle qui nous réunirait à cet Etre des êtres pour prix de nos vertus, & qui nous en ſéparerait pour le châtiment de nos crimes?

Celle qui admettait très peu de dogmes inventés par la démence orgueilleuſe, éternels ſujets de diſpute; celle qui enſeignerait une morale pure, ſur laquelle on ne diſputa jamais?

Celle qui ne ferait point conſiſter l'eſſence du culte dans des vaines cérémonies, comme de vous cracher dans la bouche, de vous ôter un bout de votre prépuce, ou de vous couper un teſticule, attendu qu'on peut remplir tous les devoirs de la ſociété avec deux teſticules, & un prépuce entier, & ſans qu'on vous crache dans la bouche?

Celle de ſervir ſon prochain pour l'amour de DIEU au-lieu de le perſécuter, de l'égorger au nom de DIEU; celle qui tolérerait toutes les autres, & qui méritant ainſi la bienveillance de toutes, ſerait ſeule capable de faire du genre-humain un peuple de frères?

Celle qui aurait des cérémonies auguſtes dont le vulgaire ſerait frappé, ſans avoir des myſtères qui pouraient révolter les ſages & irriter les incrédules.

Celle qui offrirait aux hommes plus d'encouragemens aux vertus ſociales, que d'expiations pour les perverſités.

Celle qui aſſurerait à ſes miniſtres un revenu aſſez honorable pour les faire ſubſiſter avec décence, & ne leur laiſſerait jamais uſurper des dignités & un pouvoir qui pouraient en faire des tyrans. Celle qui établirait des retraites commodes pour la vieilleſſe & pour la maladie, mais jamais pour la fainéantiſe.

Une grande partie de cette religion eſt déja dans le cœur de pluſieurs princes, & elle ſera dominante

Digitized by Google

dès que les articles de paix perpétuelle que l'abbé de *St. Pierre* a proposés feront signés de tous les potentats.

SECTION SECONDE.

Je méditais cette nuit ; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer.

J'admirais encor plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais, il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême qui régne également dans cette étendue ?

Un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes ? La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius & pour nous. La morale doit être uniforme.

Si un animal sentant & pensant dans Sirius est né d'un père & d'une mère tendre qui ayent été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour & de soins que nous en devons ici à nos parens. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié ; s'il peut le soulager & s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes.

Le cœur a partout les mêmes devoirs, sur les marches du trône de DIEU, s'il a un trône, & au fond de l'abîme, s'il est un abîme.

J'étais plongé dans ces idées, quand un de ces génies qui rempliſſent les intermondes, descendit vers

Digitized by Google

moi. Je reconnus cette même créature aërienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugemens de DIEU diffèrent des nôtres, & combien une bonne action eſt préférable à la controverſe. (Voyez l'article *Dogme.*)

Il me tranſporta dans un déſert tout couvert d'oſſemens entaſſés ; & entre ces monceaux de morts il y avait des allées d'arbres toûjours verds, & au bout de chaque allée un grand homme d'un aſpect auguſte, qui regardait avec compaſſion ces triſtes reſtes.

Hélas ! mon archange, lui dis-je, où m'avez-vous mené ? à la déſolation, me répondit-il. Et qui ſont ces beaux patriarches que je vois immobiles & attendris au bout de ces allées vertes, & qui ſemblent pleurer ſur cette foule innombrable de morts ? Tu le ſauras, pauvre créature humaine, me repliqua le génie des intermondes ; mais auparavant il faut que tu pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci, dit-il, ſont les vingt-trois mille Juifs qui danſèrent devant un veau, avec les vingt-quatre mille qui furent tués ſur des filles Madianites. Le nombre des maſſacrés pour des délits, ou des mépriſes pareilles, ſe monte à près de trois cent mille.

Aux allées ſuivantes ſont les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour des diſputes métaphyſiques. Ils ſont diviſés en pluſieurs monceaux de quatre ſiécles chacun. Un ſeul aurait monté juſqu'au ciel ; il a falu les partager.

Quoi ! m'écriai-je, des frères ont traité ainſi leurs frères, & j'ai le malheur d'être dans cette confrairie !

Voici, dit l'eſprit, les douze millions d'Américains tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été batiſés. Eh mon DIEU ! que ne laiſſiez-vous ces oſſe-

Digitized by Google

mens affreux ſe deſſécher dans l'hémiſphère où leurs corps naquirent, & où ils furent livrés à tant de trépas différens ? Pourquoi réunir ici tous ces monumens abominables de la barbarie & du fanatiſme ? — Pour t'inſtruire.

Puiſque tu veux m'inſtruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens & les Juifs à qui le zèle, & la religion malheureuſement tournée en fanatiſme, ayent inſpiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il ; les mahométans ſe ſont ſouillés des mêmes inhumanités, mais rarement ; & lorſqu'on leur a demandé *amman*, miſéricorde, & qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune depuis l'exiſtence du monde qui ait jamais fait une guerre purement de religion. Sui-moi maintenant. Je le ſuivis.

Un peu au-delà de ces piles de morts nous trouvames d'autres piles ; c'étaient des ſacs d'or & d'argent, & chacune avait ſon étiquette. *Subſtance des hérétiques maſſacrés au dix-huitiéme ſiécle, au dix-ſept, au ſeiziéme. Et ainſi en remontant : Or & argent des Américains égorgés*, &c. &c. Et toutes ces piles étaient ſurmontées de croix, de mîtres, de croſſes, de thiares enrichies de pierreries.

Quoi ! mon génie, ce fut donc pour avoir ces richeſſes qu'on accumula ces morts ? — Oui, mon fils.

Je verſai des larmes ; & quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes, il m'y conduiſit.

Contemple, me dit-il, les héros de l'humanité qui ont été les bienfaiteurs de la terre, & qui ſe ſont tous réunis à bannir du monde autant qu'ils l'ont pu, la violence & la rapine. Interroge-les.

Digitized by Google

Je courus au premier de la bande; il avait une couronne sur la tête, & un petit encensoir à la main; je lui demandai humblement son nom. Je suis *Numa Pompilius*, me dit-il; je succédai à un brigand & j'avais des brigands à gouverner : je leur enseignai la vertu & le culte de DIEU ; ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un & l'autre ; je défendis qu'il y eût dans les temples aucun simulacre, parce que la Divinité qui anime la nature ne peut être représentée. Les Romains n'eurent sous mon règne ni guerres ni séditions; & ma religion ne fit que du bien. Tous les peuples voisins vinrent honorer mes funérailles ; ce qui n'est arrivé qu'à moi.

Je lui baisai la main, & j'allai au second; c'était un beau vieillard d'environ cent ans, vêtu d'une robe blanche; il mettait le doigt médium sur sa bouche; & de l'autre main il jettait des fèves derrière lui. Je reconnus *Pythagore*. Il m'assura qu'il n'avait jamais eu de cuisse d'or & qu'il n'avait point été coq; mais qu'il avait gouverné les Crotoniates avec autant de justice que *Numa* gouvernait les Romains, à-peu-près de son tems ; & que cette justice était la chose du monde la plus nécessaire & la plus rare. J'appris que les pythagoriciens faisaient leur examen de conscience deux fois par jour. Les honnêtes gens! & que nous sommes loin d'eux ! Mais nous qui n'avons été pendant treize cent ans que des assassins, nous disons que ces sages étaient des orgueilleux.

Je ne dis mot à *Pythagore* pour lui plaire ; & je passai à *Zoroastre* qui s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave, au milieu d'un vestibule à cent portes qui toutes conduisent à la sagesse. Sur la principale de ces portes, je lus ces paroles qui sont le précis de toute la mo-

(*a*) Les préceptes de *Zoroastre* sont appellés *portes*, & sont au nombre de cent.

Digitized by Google

rale, & qui abrégent toutes les disputes des casuistes :

DANS LE DOUTE SI UNE ACTION EST BONNE OU MAUVAISE, ABSTIEN-TOI.

Certainement, dis-je à mon génie, les barbares qui ont immolé toutes les victimes dont j'ai vu les ossemens, n'avaient pas lu ces belles paroles.

Nous vîmes ensuite les *Zaleucus*, les *Thalès*, les *Anaximandres* & tous les sages qui avaient cherché la verité & pratiqué la vertu.

Quand nous fumes à *Socrate*, je le reconnus bien vite à son nez épaté. Eh bien, lui dis-je, vous voilà donc au nombre des confidens du Très-Haut ! tous les habitans de l'Europe, excepté les Turcs & les Tartares de Crimée qui ne savent rien, prononcent votre nom avec respect. On le révère, on l'aime ce grand nom, au point qu'on a voulu savoir ceux de vos persecuteurs. On connait *Melitus* & *Anitus* à cause de vous, comme on connait *Ravaillac* à cause de *Henri IV*. Mais je ne connais que ce nom d'*Anitus*. Je ne sais pas précisément quel était ce scélérat par qui vous futes calomnié, & qui vint à bout de vous faire condamner à la cigue.

Je n'ai jamais pensé à cet homme depuis mon avanture, me repondit *Socrate*; mais puisque vous m'en faites souvenir, je le plains beaucoup. C'était un méchant prêtre qui faisait secrétement un commerce de cuirs, négoce réputé honteux parmi nous. Il envoya ses deux enfans dans mon école. Les autres disciples leur reprochèrent leur père le corroyeur. Ils furent obligés de sortir. Le père irrité n'eut point de cesse qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres & tous les sophistes. On persuada au conseil des cinq cent

(*b*) Voyez *Xenophon*.

Digitized by Google

que j'étais un impie, qui ne croyait pas que la Lune, Mercure & Mars fussent des Dieux. En effet, je pensais comme à présent qu'il n'y a qu'un DIEU, maître de toute la nature. Les juges me livrèrent à l'empoisonneur de la république; il accourcit ma vie de quelques jours; je mourus tranquillement à l'âge de soixante & dix ans: & depuis ce tems-là je passe une vie heureuse avec tous ces grands-hommes que vous voyez & dont je suis le moindre.

Après avoir joui quelque tems de l'entretien de *Socrate*, je m'avançai avec mon guide dans un bosquet situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce & simple qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jettait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossemens blanchis, à travers desquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enflés & sanglans, les mains de même, le flanc percé, & les côtes écorchées de coups de fouet. Eh bon DIEU, lui dis-je, est-il possible qu'un juste, un sage soit dans cet état? je viens d'en voir un qui a été traité d'une manière bien odieuse: mais il n'y a pas de comparaison entre son supplice & le vôtre; de mauvais prêtres & de mauvais juges l'ont empoisonné. Est-ce aussi par des prêtres & par des juges que vous avez été assassiné si cruellement?

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affabilité.

Et qui étaient donc ces monstres?

C'étaient des hypocrites.

Ah! c'est tout dire, je comprends par ce seul mot qu'ils durent vous condamner au dernier supplice. Vous leur aviez donc prouvé comme *Socrate* que la

Digitized by Google

Lune n'était pas une déesse, & que Mercure n'était pas un Dieu ?

Non, il n'était pas queſtion de ces planètes. Mes compatriotes ne ſavaient point du tout ce que c'eſt qu'une planète ; ils étaient tous de francs ignorant. Leurs ſuperſtitions étaient toutes différentes de celles des Grecs.

Vous voulutes donc leur enſeigner une nouvelle religion ?

Point du tout ; je leur diſais ſimplement, Aimez DIEU *de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même, car c'eſt-là tout l'homme. Jugez ſi ce précepte n'eſt pas auſſi ancien que l'univers ; jugez ſi je leur apportais un culte nouveau. Je ne ceſſais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir ; j'avais obſervé tous leurs rites ; circoncis comme ils l'étaient tous, batiſé comme l'étaient les plus zélés d'entr'eux, je payais comme eux le corban, je faiſais comme eux la Pâque en mangeant debout un agneau cuit dans des laitues. Moi & mes amis nous allions prier dans le temple ; mes amis même fréquentèrent ce temple après ma mort ; en un mot, j'accomplis toutes leurs loix ſans en excepter une.*

Quoi ! ces miſérables n'avaient pas même à vous reprocher de vous être écarté de leurs loix ?

Non, ſans doute.

Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'état où je vous vois ?

Que voulez-vous que je vous diſe ! ils étaient fort orgueilleux & intéreſſés. Ils virent que je les connaiſſais ; ils ſurent que je les faiſais connaître aux citoyens ; ils étaient les plus forts ; ils m'ôtèrent la vie. Et leurs ſemblables en feront toujours autant, s'ils le peuvent, à quiconque leur aura trop rendu juſtice.

Digitized by Google

Mais, ne dites-vous, ne fites-vous rien qui pût leur servir de prétexte ?

Tout sert de prétexte aux méchans.

Ne leur dites-vous pas une fois que vous étiez venu apporter le glaive & non la paix ?

C'est une erreur de copiste ; je leur dis que j'apportais la paix & non le glaive ; je n'ai jamais rien écrit. On a pu changer ce que j'avais dit sans mauvaise intention.

Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossemens que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter ?

Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont rendus coupables de tous ces meurtres.

Et ces monumens de puissance & de richesse, d'orgueil & d'avarice, ces trésors, ces ornemens, ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route en cherchant la sagesse, viennent-ils de vous ?

Cela est impossible ; j'ai vécu moi & les miens dans la pauvreté & dans la bassesse ; ma grandeur n'était que dans la vertu.

J'étais prêt de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion.

Ne vous l'ai-je pas déja dit ? aimez DIEU *& votre prochain comme vous-même.*

Quoi ! en aimant DIEU on pourait manger gras le vendredi ?

TAYLOR OXFORD Digitized by Google

J'ai toûjours mangé ce qu'on m'a donné ; car j'étais trop pauvre pour donner à dîner à perſonne.

En aimant DIEU, en étant juſte, ne pourait-on pas être aſſez prudent pour ne point confier toutes les avantures de ſa vie à un inconnu ?

C'eſt ainſi que j'en ai toûjours uſé.

Ne pourai-je en faiſant du bien me diſpenſer d'aller en pélérinage à St. Jacques de Compoſtelle ?

Je n'ai jamais été dans ce pays-là.

Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des ſots ?

Pour moi j'ai toûjours fait de petits voyages de ville en ville.

Me faudrait-il prendre parti pour l'égliſe grecque ou pour la latine ?

Je ne fis aucune différence entre le juif & le ſamaritain quand je fus au monde.

Eh bien, s'il eſt ainſi, je vous prends pour mon ſeul maître. Alors il me fit un ſigne de tête qui me remplit de conſolation. La viſion diſparut & la bonne conſcience me reſta.

RESURRECTION.

SECTION PREMIÉRE.

De la réſurrection des anciens.

ON a prétendu que le dogme de la réſurrection était fort en vogue chez les Egyptiens, & que ce fut l'origine de leurs embaumemens & de leurs

pyramides. Je crois même que je l'ai cru autrefois. Les uns disaient qu'on ressusciterait au bout de mille ans, d'autres voulaient que ce fût après trois mille. Cette différence dans leurs opinions théologiques semble prouver qu'ils n'étaient pas bien sûrs de leur fait.

D'ailleurs nous ne voyons aucun homme ressuscité dans l'histoire d'Egypte, mais nous en avons quelques-uns chez les Grecs. C'est donc aux Grecs qu'il faut s'informer de cette invention de ressusciter.

Mais les Grecs brûlaient souvent les corps, & les Egyptiens les embaumaient, afin que quand l'ame qui était une petite figure aërienne reviendrait dans son ancienne demeure, elle la trouvât toute prête. Cela eût été bon si elle eût retrouvé ses organes; mais l'embaumeur commençait par ôter la cervelle & vider les entrailles. Comment les hommes auraient-ils pu ressusciter sans intestins & sans la partie médullaire par où l'on pense? ou reprendre son sang, sa lymphe & ses autres humeurs?

Vous me direz qu'il était encor plus difficile de ressusciter chez les Grecs quand il ne restait de vous qu'une livre de cendres tout-au-plus, & encor mêlée avec la cendre du bois des aromates & des étoffes.

Votre objection est forte, & je tiens comme vous la résurrection pour une chose fort extraordinaire. Mais cela n'empêche pas qu'*Athalie* fils de *Mercure* ne mourût & ne ressuscitât plusieurs fois. Les Dieux ressuscitèrent *Pélops* quoiqu'il eût été mis en ragoût, & que *Cérès* en eût déja mangé une épaule. Vous savez qu'*Esculape* avait rendu la vie à *Hippolite*; c'était un fait avéré dont les plus incrédules ne doutaient pas. Le nom de *Virbius* donné à *Hippolite* était une preuve convaincante. *Hercule* avait ressuscité *Alceste* & *Pirritous*. *Herès*, chez *Platon*, ne ressuscita à la vérité que pour quinze jours; mais c'était toûjours une résurrection, & le tems ne fait rien à l'affaire.

Digitized by Google

Plusieurs graves scholiastes voyent évidemment le purgatoire & la résurrection dans *Virgile*. Pour le purgatoire, je suis obligé d'avouer qu'il y est expressément au sixiéme chant. Cela poura déplaire aux protestans; mais je ne sais qu'y faire.

Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corpora excedunt pestes, &c.

Les cœurs les plus parfaits, les ames les plus pures
Sont aux regards des Dieux tout chargés de souillures;
Il faut en arracher jusqu'au seul souvenir.
Nul ne fut innocent. Il faut tous nous punir.
Chaque ame a son démon; chaque vice a sa peine;
Et dix siécles entiers nous suffisent à peine
Pour nous former un cœur qui soit digne des Dieux &c.

Voilà mille ans de purgatoire bien nettement exprimés, sans même que vos parens puissent obtenir des prêtres de ce temple-là une indulgence qui abrégeât votre souffrance pour de l'argent comptant. Les anciens étaient beaucoup plus sévères & moins simoniaques que nous, eux qui d'ailleurs imputaient à leurs Dieux tant de sottises. Que voulez-vous! toute leur théologie était pétrie de contradictions, comme les malins disent qu'est la nôtre.

Le purgatoire achevé, ces ames allaient boire de l'eau du Lethé, & demandaient instamment à rentrer dans de nouveaux corps, & à revoir la lumière du jour. Mais, est-ce là une résurrection? point du tout, c'est prendre un corps entiérement nouveau, ce n'est point reprendre le sien; c'est une métempsycose qui n'a nul rapport à la manière dont nous autres ressuscitons.

Les ames des anciens faisaient un très mauvais marché, je l'avoue, en revenant au monde. Car qu'est-ce que revenir sur la terre pendant soixante & dix ans

Digitized by Google

tout-au-plus, & ſouffrir encor tout ce que vous ſavez qu'on ſouffre dans ſoixante & dix ans de vie, pour aller enſuite paſſer mille ans encore à recevoir la diſcipline ? il n'y a point d'ame à mon gré qui ne ſe laſſât de cette éternelle viciſſitude d'une vie ſi courte & d'une ſi longue pénitence.

SECTION SECONDE.

De la réſurrection des modernes.

Notre réſurrection eſt toute différente. Chaque homme reprendra préciſément le même corps qu'il avait eu ; & tous ces corps ſeront brûlés dans toute l'éternité, excepté un ſur cent mille tout-au-plus. C'eſt bien pis qu'un purgatoire de dix ſiécles pour revivre ici-bas quelques années.

Quand viendra le grand jour de cette réſurrection générale ? on ne le ſait pas poſitivement ; & les doctes ſont fort partagés. Ils ne ſavent pas non plus comment chacun retrouvera ſes membres. Ils font ſur cela beaucoup de difficultés.

1°. Notre corps, diſent-ils, eſt pendant la vie dans un changement continuel ; nous n'avons rien à cinquante ans du corps où était logée notre ame à vingt.

2°. Un ſoldat Breton va en Canada ; il ſe trouve que par un hazard aſſez commun il manque de nourriture : il eſt forcé de manger d'un Iroquois qu'il a tué la veille. Cet Iroquois s'était nourri de jéſuites pendant deux ou trois mois. Une grande partie de ſon corps était devenue jéſuite. Voilà le corps de ce ſoldat compoſé d'Iroquois, de jéſuites, & de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment chacun reprendra-t-il préciſément ce qui lui appartient ? & que lui appartient-il en propre ?

3°. Un enfant meurt dans le ventre de ſa mère,

Digitized by Google

juſte au moment qu'il vient de recevoir une ame. Reſſuſcitera-t-il fœtus ou garçon, ou homme fait? ſi fœtus à quoi bon? ſi garçon ou homme, d'où lui viendra ſa ſubſtance?

4°. L'ame arrive dans un autre fœtus avant qu'il ſoit décidé garçon ou fille. Reſſuſcitera-t-il fille, garçon ou fœtus?

5°. Pour reſſuſciter, pour être la même perſonne que vous étiez, il faut que vous ayez la mémoire bien fraîche & bien préſente. C'eſt la mémoire qui fait votre identité. Si vous avez perdu la mémoire, comment ſerez-vous le même homme?

6°. Il n'y a qu'un certain nombre de particules terreſtres qui puiſſent conſtituer un animal. Sable, pierre, minéral, métal n'y ſervent de rien. Toute terre n'y eſt pas propre; il n'y a que les terrains favorables à la végétation qui le ſoient au genre animal. Quand au bout de pluſieurs ſiécles il faudra que tout le monde reſſuſcite, où trouver la terre propre à former tous ces corps?

7°. Je ſuppoſe une iſle dont la partie végétale puiſſe fournir à la fois à mille hommes, & à cinq ou ſix mille animaux pour la nourriture & le ſervice de ces mille hommes; au bout de cent mille générations nous aurons un milliard d'hommes à reſſuſciter. La matière manque évidemment.

Materiæque opus eſt ut creſcant poſtera ſæcla.

8°. Enfin quand on a prouvé ou cru prouver qu'il faut un miracle auſſi grand que le déluge univerſel, ou les dix plaies d'Egypte pour opérer la réſurrection du genre-humain dans la vallée de Joſaphat, on demande ce que ſont devenues toutes les ames de ces corps en attendant le moment de rentrer dans leur étui?

Digitized by Google

On pourait faire cinquante queſtions un peu épineuſes, mais les docteurs répondent aiſément à tout cela.

RIME.

LA rime n'aurait-elle pas été inventée pour aider la mémoire, & pour régler en même tems le chant & la danſe? le retour des mêmes ſons ſervait à faire ſouvenir promptement des mots intermédiaires entre les deux rimes. Ces rimes avertiſſaient à la fois le chanteur & le danſeur; elles indiquaient la meſure. Ainſi les vers furent dans tous les pays le langage des Dieux.

On peut donc mettre au rang des opinions probables, c'eſt-à-dire incertaines, que la rime fut d'abord une cérémonie religieuſe. Car après tout, il ſe pourait qu'on eût fait des vers & des chanſons pour ſa maîtreſſe avant d'en faire pour ſes Dieux; & les amans emportés vous diront que cela revient au même.

Un rabin qui me montrait l'hébreu, lequel je n'ai jamais pu apprendre, me citait un jour pluſieurs pſaumes rimés que nous avions, diſait-il, traduits pitoyablement. Je me ſouviens de deux vers que voici:

(a) *Hibbitu clarè vena haru*
Uph nehem al jech pharu.

Si on le regarde on en eſt illuminé,
Et leurs faces ne ſont point confuſes.

Il n'y a guères de rime plus riche que celle de ces deux vers. Cela poſé, je raiſonne ainſi.

(a) Pſaume XXXIII. v. 5.

Digitized by Google

Les Juifs qui parlaient un jargon moitié phénicien, moitié syriaque, rimaient; donc les grandes nations dans lesquelles ils étaient enclavés devaient rimer aussi. Il est à croire que les Juifs, qui, comme nous l'avons dit si souvent, prirent tout de leurs voisins, en prirent aussi la rime.

Tous les Orientaux riment, ils sont fidèles à leurs usages; ils s'habillent comme ils s'habillaient il y a cinq ou six mille ans. Donc il est à croire qu'ils riment depuis ce tems-là.

Quelques doctes prétendent que les Grecs commencèrent par rimer, soit pour leurs Dieux, soit pour leurs héros, soit pour leurs amies; mais qu'ensuite ayant mieux senti l'harmonie de leur langue, ayant mieux connu la prosodie, ayant rafiné sur la mélodie, ils firent ces beaux vers non-rimés que les Latins imitèrent, & surpassèrent bien souvent.

Pour nous autres descendans des Goths, des Vandales, des Huns, des Welches, des Francs, des Bourguignons; nous barbares, qui ne pouvons avoir la mélodie grecque & latine, nous sommes obligés de rimer. Les vers blancs chez tous les peuples modernes ne sont que de la prose sans aucune mesure; elle n'est distinguée de la prose ordinaire que par un certain nombre de syllabes égales & monotones qu'on est convenu d'appeller *vers*.

Nous avons dit ailleurs que ceux qui avaient écrit en vers blancs ne l'avaient fait que parce qu'ils ne savaient pas rimer; les vers blancs sont nés de l'impuissance de vaincre la difficulté, & de l'envie d'avoir plutôt fait.

Nous avons remarqué que l'Arioste a fait quarante-huit mille rimes de suite dans son *Orlando*, sans ennuyer personne. Nous avons observé combien la poësie française en vers rimés entraîne d'obstacles avec elle,

Digitized by Google

elle, & que le plaiſir naiſſait de ces obſtacles mêmes. Nous avons toûjours été perſuadés qu'il falait rimer pour les oreilles, non pour les yeux; & nous avons expoſé nos opinions ſans ſuffiſance, attendu notre inſuffiſance.

Mais toute notre modération nous abandonne aux funeſtes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite ſecte de barbares qui veut qu'on ne faſſe déſormais des tragédies qu'en proſe. Ce dernier coup manquait à nos douleurs: c'eſt l'abomination de la déſolation dans le temple des Muſes. Nous concevons bien que *Corneille* ayant mis l'Imitation de JESUS-CHRIST en vers, quelque mauvais plaiſant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en proſe par *Floridor & Mondori*; mais ce projet ayant été exécuté ſérieuſement par l'abbé d'*Aubignac*, on ſait quel ſuccès il eut. On ſait dans quel diſcrédit tomba la proſe de l'Oedipe de *La Motte-Houdart*, il fut preſque auſſi grand que celui de ſon Oedipe en vers. Quel malheureux Viſigoth peut oſer, après *Cinna* & *Andromaque*, bannir les vers du théatre? C'eſt donc à cet excès d'opprobre que nous ſommes parvenus après le grand ſiécle! Ah! barbares, allez donc voir jouer cette tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez-y manger du roſt-bif de mouton & boire de la bière forte.

Qu'auraient dit *Racine* & *Boileau* ſi on leur avait annoncé cette terrible nouvelle? *Bone Deus!* de quelle hauteur ſommes-nous tombés, & dans quel bourbier ſommes-nous!

Il eſt vrai que la rime ajoute un mortel ennui aux vers médiocres. Le poëte alors eſt un mauvais méchanicien qui fait entendre le bruit choquant de ſes poulies & de ſes cordes: ſes lecteurs éprouvent la même fatigue qu'il a reſſentie en rimant; ſes vers ne ſont qu'un vain tintement de ſyllabes faſtidieuſes.

Mais s'il penſe heureuſement, & s'il rime de même, il éprouve & il donne un grand plaiſir qui n'eſt goûté que par les ames ſenſibles & par les oreilles harmonieuſes.

RIRE.

QUe le rire ſoit le ſigne de la joie comme les pleurs ſont le ſymptome de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des cauſes métaphyſiques au rire ne ſont pas gais : ceux qui ſavent pourquoi cette eſpèce de joie qui excite le ris, retire vers les oreilles le muſcle zigomatique, l'un des treize muſcles de la bouche, ſont bien ſavans. Les animaux ont ce muſcle comme nous ; mais ils ne rient point de joie comme ils ne répandent point de pleurs de triſteſſe. Le cerf peut laiſſer couler une humeur de ſes yeux quand il eſt aux abois, le chien auſſi quand on le diſſéque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtreſſes, leurs amis, comme nous : ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme eſt le ſeul animal qui pleure & qui rie.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui nous égaye : les raiſonneurs ont prétendu que le rire nait de l'orgueil, qu'on ſe croit ſupérieur à celui dont on rit. Il eſt vrai que l'homme qui eſt un animal riſible, eſt auſſi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout ſon cœur ne s'abandonne point à ce plaiſir parce qu'il ſe met au-deſſus de ceux qui le font rire : s'il rit quand on le chatouille, ce n'eſt pas aſſurément parce qu'il eſt ſujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout ſeul pour la première fois l'*Ampbitrion* de Molière ; je ris au point de tomber à la renverſe ; était-ce par fierté ? On n'eſt point fier quand on eſt ſeul. Etait-ce par fierté que le maître de l'âne d'or ſe mit tant à rire

Digitized by Google

quand il vit ſon âne manger ſon ſouper ? Quiconque rit éprouve une joie gaye dans ce moment-là, ſans avoir un autre ſentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grands plaiſirs ſont très ſérieux ; les plaiſirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice n'ont jamais fait rire perſonne.

Le rire va quelquefois juſqu'aux convulſions : on dit même que quelques perſonnes ſont mortes de rire : j'ai peine à le croire, & ſûrement il en eſt davantage qui ſont morts de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes, tantôt les ſymptomes du rire, tirent à la vérité les muſcles de la bouche ; mais ce n'eſt point un ris véritable, c'eſt une convulſion, c'eſt un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on ſouffre ; mais le rire ne l'eſt pas ; il faut lui donner un autre nom, auſſi l'appelle-t-on rire *ſardonien*.

Le ris malin, le *perfidum rideus* eſt autre choſe ; c'eſt la joie de l'humiliation d'autrui : on pourſuit par des éclats moqueurs, par *le cachinnum*, terme qui nous manque, celui qui nous a promis des merveilles & qui ne fait que des ſottiſes : c'eſt huer plutôt que rire. Notre orgueil alors ſe moque de l'orgueil de celui qui s'en eſt fait accroire. On hue notre ami Fréron dans l'*Ecoſſaiſe* plus encore qu'on n'en rit ; j'aime toûjours à parler de l'ami Fréron ; cela me fait rire.

ROI.

Roi, *baſileus*, *tyrannos*, *rex*, *dux*, *imperator*, *melk*, *baal*, *bel*, *pharao*, *eli*, *ſhadai*, *adoni*, *ſhak*, *ſophi*, *padisha*, *bogdan*, *chazan*, *kan*, *krall*, *king*, *koug*, *kouni*, &c. &c. toutes expreſſions qui ſemblent

ſignifier la même choſe, & qui expriment des idées toutes différentes.

Dans la Grèce, ni *baſileus*, ni *tyrannos*, ne donna jamais l'idée du pouvoir abſolu. Saiſit ce pouvoir qui peut; mais ce n'eſt que malgré ſoi qu'on le laiſſa prendre.

Il eſt clair que chez les Romains les rois ne furent point deſpotiques. Le dernier *Tarquin* mérita d'être chaſſé, & le fut. Nous n'avons aucune preuve que les petits chefs de l'Italie ayent jamais pu faire à leur gré préſent d'un lacet au premier homme de l'état, comme fait aujourd'hui un Turc imbécille dans ſon ſerrail, & comme de vils eſclaves barbares beaucoup plus imbécilles le ſouffrent ſans murmurer.

Nous ne voyons pas un roi au-delà des Alpes & vers le Nord, dans les tems où nous commençons à connaître cette vaſte partie du monde. Les Cimbres qui marchèrent vers l'Italie, & qui furent exterminés par *Marius*, étaient des loups affamés qui ſortaient de leurs forêts avec leurs louves & leurs louvetaux. Mais de tête couronnée chez ces animaux, d'ordres intimés de la part d'un ſecrétaire d'état, d'un grand boutillier, d'un logotète, d'impôts, de taxes arbitraires, de commis aux portes, d'édits burſaux, on n'en avait pas plus de notion que de vêpres & de l'opéra.

Il faut que l'or & l'argent monnoié & même non-monnoié ſoit une recette infaillible pour mettre celui qui n'en a pas dans la dépendance abſolue de celui qui a trouvé le ſecret d'en amaſſer. C'eſt avec cela ſeul qu'il eut des poſtillons & des grands-officiers de la couronne, des gardes, des cuiſiniers, des filles, des femmes, des geoliers, des aumôniers, des pages & des ſoldats.

Il eût été fort difficile de ſe faire obéir ponctuel-

Digitized by Google

lement ſi on n'avait eu à donner que des moutons & des pourpoints. Auſſi il eſt très vraiſemblable qu'après toutes les révolutions qu'éprouva notre globe, ce fut l'art de fondre les métaux qui fit les rois, comme ce ſont aujourd'hui les canons qui les maintiennent.

Céſar avait bien raiſon de dire, qu'avec de l'or on a des hommes, & qu'avec des hommes on a de l'or. Voilà tout le ſecret.

Ce ſecret avait été connu dès longtems en Aſie & en Egypte. Les princes & les prêtres partagèrent autant qu'ils le purent.

Le prince diſait au prêtre, tien, voilà de l'or; mais il faut que tu affermiſſes mon pouvoir, & que tu prophétiſes en ma faveur; je ſerai oint, tu ſeras oint. Rends des oracles, fais des miracles; tu ſeras bien payé, pourvu que je ſois toûjours le maître. Le prêtre ſe faiſait donner terres & monnoie, & il prophétiſait pour lui-même, rendait des oracles pour lui-même, chaſſait le ſouverain très ſouvent, & ſe mettait à ſa place. Ainſi les choen ou chotim d'Egypte, les mag de Perſe, les Caldéens devers Babilone, les chazin de Syrie, (ſi je me trompe de nom il n'importe guères) tous ces gens-là voulaient dominer. Il y eut des guerres fréquentes entre le trône & l'autel en tout pays, juſques chez la miſérable nation juive.

Nous le ſavons bien depuis douze cent ans, nous autres habitans de la zône tempérée d'Europe. Nos eſprits ne tiennent pas trop de cette température; nous ſavons ce qu'il nous en a coûté. Et l'or & l'argent ſont tellement le mobile de tout, que pluſieurs de nos rois d'Europe envoyent encor aujourd'hui de l'or & de l'argent à Rome, où des prêtres le partagent dès qu'il eſt arrivé.

Lorſque dans cet éternel conflit de juriſdiction,

Digitized by Google

les chefs des nations ont été puissans, chacun d'eux a manifesté sa prééminence à sa mode. C'était un crime, dit-on, de cracher en présence du roi des Mèdes. Il faut frapper la terre de son front neuf fois devant le roi de la Chine. Un roi d'Angleterre imagina de ne jamais boire un verre de bière si on ne le lui présentait à genoux. Un autre se fait baiser son pied droit. Les cérémonies diffèrent; mais tous en tout tems ont voulu avoir l'argent des peuples. Il y a des pays où l'on fait au krall, au chazan une pension comme en Pologne, en Suède, dans la Grande-Bretagne. Ailleurs, un morceau de papier suffit pour que le bogdan ait tout l'argent qu'il désire.

Et puis, écrivez sur le droit des gens, sur la théorie de l'impôt, sur le tarif, sur le *fœderum manfionaticum viaticum*, faites de beaux calculs sur la taille proportionnelle, prouvez par de profonds raisonnemens cette maxime si neuve que le berger doit tondre ses moutons, & non pas les écorcher.

Quelles sont les limites de la prérogative des rois & de la liberté des peuples? Je vous conseille d'aller examiner cette question dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam à tête reposée.

ROME.

COUR DE ROME.

L'Evêque de Rome avant *Constantin*, n'était aux yeux des magistrats Romains, ignorans de notre sainte religion, que le chef d'une faction secrète, souvent toléré par le gouvernement, & quelquefois puni du dernier supplice. Les noms des premiers disciples nés juifs, & de leurs successeurs, qui gouvernèrent le petit troupeau caché dans la grande ville de Rome, furent absolument ignorés de tous les écri-

Digitized by Google

vains Latins. On ſait aſſez que tout changea, & comment tout changea ſous *Conſtantin*.

L'évêque de Rome protégé & enrichi, fut toûjours ſujet des empereurs, ainſi que l'évêque de Conſtantinople, de Nicomédie, & tous les autres évêques, ſans prétendre à la moindre ombre d'autorité ſouveraine. La fatalité qui dirige toutes les affaires de ce monde, établit enfin la puiſſance de la cour eccléſiaſtique romaine par les mains des barbares qui détruiſirent l'empire.

L'ancienne religion ſous laquelle les Romains avaient été victorieux pendant tant de ſiécles, ſubſiſtait encor avec ſplendeur, quand *Alaric* vint aſſiéger Rome l'an 408 de notre ère vulgaire; & le pape *Innocent I* n'empêcha pas qu'on ne ſacrifiât aux Dieux dans le capitole & dans les autres temples, pour obtenir contre les Goths le ſecours du ciel. Mais ce pape *Innocent* fut du nombre des députés vers *Alaric*, ſi on en croit *Zozime* & *Oroſe*. Cela prouve que le pape était déja un perſonnage conſidérable.

Lorſqu'*Attila* vint ravager l'Italie en 452, par le même droit que les Romains avaient exercé ſur tant de peuples, par le droit de *Clovis* & des Goths, & des Vandales, & des Hérules, l'empereur envoya le pape *Léon I*, aſſiſté de deux perſonnages conſulaires, pour négocier avec *Attila*. Je ne doute pas que *St. Léon* ne fût accompagné d'un ange armé d'une épée flamboyante qui fit trembler le roi des Huns, quoi qu'il ne crût pas aux anges, & qu'une épée ne lui fit pas peur. Ce miracle eſt très bien peint dans le Vatican; & vous ſentez bien qu'on ne l'eût jamais peint s'il n'avait été vrai. Tout ce qui me fâche, c'eſt que cet ange laiſſa prendre & ſaccager Aquilée & toute l'Illyrie, & qu'il n'empêcha pas enſuite *Genſeric* de piller Rome pendant quatorze jours: ce n'était pas apparemment l'ange exterminateur.

Digitized by Google

Sous les exarques, le crédit des papes augmenta; mais ils n'eurent encor nulle ombre de puiſſance civile. L'évêque Romain élu par le peuple demandait, ſelon le protocole du *Diarium romanum*, la protection de l'évêque de Ravenne auprès de l'exarque, qui accordait ou refuſait la confirmation à l'élu.

L'exarcat ayant été détruit par les Lombards, les rois Lombards voulurent ſe rendre maîtres auſſi de la ville de Rome. Rien n'eſt plus naturel.

Pepin, l'uſurpateur de la France, ne ſouffrit pas que les Lombards uſurpaſſent cette capitale & fuſſent trop puiſſans; rien n'eſt plus naturel encore.

On prétend que *Pepin* & ſon fils *Charlemagne* donnèrent aux évêques Romains pluſieurs terres de l'exarcat, que l'on nomma *les juſtices de St. Pierre*. Telle eſt la première origine de leur puiſſance temporelle. Il paraît que dès ce tems-là ces évêques ſongeaient à ſe procurer quelque choſe de plus conſidérable que ces juſtices.

Nous avons une lettre du pape Adrien I à Charlemagne, dans laquelle il dit: *La libéralité pieuſe de Conſtantin le grand, empereur de ſainte mémoire, éleva, & exalta du tems du bienheureux pontife romain Silveſtre, la ſainte égliſe romaine, & lui conféra ſa puiſſance dans cette partie de l'Italie.*

On voit que dès-lors on commençait à vouloir faire croire la donation de *Conſtantin*, qui fut depuis regardée pendant cinq cent ans, non pas abſolument comme un article de foi, mais comme une vérité inconteſtable. Ce fut à la fois un crime de lèze-majeſté & un péché mortel, de former des doutes ſur cette donation. (Voyez l'article *Donations.*)

Depuis la mort de *Charlemagne*, l'évêque augmenta ſon autorité dans Rome de jour en jour; mais il s'é-

Digitized by Google

coula des siécles avant qu'il y fût regardé comme souverain. Rome eut très longtems un gouvernement patricien municipal.

Ce *Jean XII* que l'empereur Allemand *Otbon I* fit déposer dans une espèce de concile en 963 comme simoniaque, incestueux, sodomite, athée & ayant fait pacte avec le diable; ce *Jean XII*, dis-je, était le premier homme de l'Italie en qualité de patrice & de consul avant d'être évêque de Rome; & malgré tous ces titres, malgré le crédit de la fameuse *Marosie* sa mère, il n'y avait qu'une autorité très contestée.

Ce *Grégoire VII* qui de moine étant devenu pape, voulut déposer les rois & donner les empires, loin d'être le maître à Rome, mourut le protégé, ou plutôt le prisonnier de ces princes Normands conquérans des deux Siciles, dont il se croyait le seigneur suzerain.

Dans le grand schisme d'occident, les papes qui se disputèrent l'empire du monde, vécurent souvent d'aumônes.

Un fait assez extraordinaire, c'est que les papes ne furent riches que depuis le tems où ils n'osèrent se montrer à Rome.

Bertrand de Got, *Clément V* le Bordelois, qui passa sa vie en France, vendait publiquement les bénéfices, & laissa des trésors immenses, selon *Villani*.

Jean XXII son successeur fut élu à Lyon. On prétend qu'il était le fils d'un savetier de Cahors. Il inventa plus de manières d'extorquer l'argent de l'église, que jamais les traitans n'ont inventé d'impôts.

Le même *Villani* assure qu'il laissa à sa mort vingt-cinq millions de florins d'or. Le patrimoine de *St. Pierre* ne lui aurait pas assurément fourni cette somme.

Digitized by Google

En un mot, jusqu'à *Innocent VIII* qui se rendit maître du château St. Ange, les papes ne jouirent jamais dans Rome d'une souveraineté véritable.

Leur autorité spirituelle fut sans doute le fondement de la temporelle. Mais s'ils s'étaient bornés à imiter la conduite de *St. Pierre*, dont on se persuada qu'ils rempliſſaient la place, ils n'auraient jamais acquis que le royaume des cieux. Ils furent toûjours empêcher les empereurs de s'établir à Rome malgré ce beau nom de *Roi des Romains*. La faction *Guelfe* l'emporta toûjours en Italie sur la faction *Gibeline*. On aimait mieux obéïr à un prêtre Italien qu'à un roi Allemand.

Dans les guerres civiles que la querelle de l'empire & du sacerdoce suscita pendant plus de cinq cent années, plusieurs seigneurs obtinrent des souverainetés tantôt en qualité de vicaires de l'empire, tantôt comme vicaires du St. Siége. Tels furent les princes d'*Eſt* à Ferrare, les *Bentivoglio* à Bologne, les *Malateſta* à Rimini, les *Manfreddi* à Faenza, les *Baglione* à Pérouse, les *Urſins* dans Anguilara & dans Servetri; les *Colonnes* dans Ostie, les *Riario* à Forli, les *Montefeltro* dans Urbin, les *Varano* dans Camerino, les *Gravina* dans Sinigaglia.

Tous ces seigneurs avaient autant de droits aux terres qu'ils possédaient, que les papes en avaient au patrimoine de *St. Pierre*. Les uns & les autres étaient fondés sur des donations.

On sait comme le pape *Alexandre VI* se servit de son bâtard *César de Borgia* pour envahir toutes ces principautés.

Le roi *Louis XII* obtint de ce pape la cassation de son mariage après dix-huit années de jouïssance, à condition qu'il aiderait l'usurpateur.

Les assassinats commis par *Clovis* pour s'emparer

Digitized by Google

des états des petits rois ſes voiſins, n'approchent pas des horreurs exécutées par *Alexandre VI* & par ſon fils.

L'hiſtoire de *Néron* eſt bien moins abominable. Le prétexte de la religion n'augmentait pas l'atrocité de ſes crimes. Obſervez que dans le même tems les rois d'Eſpagne & de Portugal demandaient à ce pape, l'un l'Amérique & l'autre l'Aſie, & que ce monſtre les donna au nom du DIEU qu'il repréſentait. Obſervez que cent mille pélerins couraient à ſon jubilé & adoraient ſa perſonne.

Jules II acheva ce qu'*Alexandre VI* avait commencé. *Louis XII* né pour être la dupe de tous ſes voiſins, aida *Jules* à prendre Bologne & Pérouſe. Ce malheureux roi, pour prix de ſes ſervices, fut chaſſé d'Italie & excommunié par ce même pape que l'archevêque d'Auch ſon ambaſſadeur à Rome appellait *votre méchanceté*, au-lieu de votre ſainteté.

Pour comble de mortification, *Anne de Bretagne* ſa femme, auſſi dévote qu'impérieuſe, lui diſait qu'il ſerait damné pour avoir fait la guerre au pape.

Si *Léon X* & *Clément VII* perdirent tant d'états qui ſe détachèrent de la communion papale, ils ne reſtèrent pas moins abſolus ſur les provinces fidelles à la foi catholique.

La cour romaine excommunia *Henri III*, & déclara *Henri IV* indigne de régner.

Elle tire encor beaucoup d'argent de tous les états catholiques d'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Eſpagne & de la France. Ses ambaſſadeurs ont la préſéance ſur tous les autres; elle n'eſt plus aſſez puiſſante pour faire la guerre; & ſa faibleſſe fait ſon bonheur. L'Etat Eccléſiaſtique eſt le ſeul qui ait toûjours joui des douceurs de la paix depuis le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*. Il parait que les papes avaient été ſou-

Digitized by Google

vent traités comme ces Dieux des Japonois, à qui tantôt on préſente des offrandes d'or, & que tantôt on jette dans la rivière.

RUSSIE.

» LE czar Pierre n'avait pas le vrai génie, celui » qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes » des choſes qu'il fit, étaient bien, la plûpart étaient » déplacées. (*a*) Il a vu que ſon peuple était barbare, » il n'a point vu qu'il n'était pas mûr pour la police; » il l'a voulu civiliſer quand il ne falait que l'aguer- » rir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des » Anglais quand il falait commencer par faire des » Ruſſes; il a empêché ſes ſujets de jamais deve- » nir ce qu'ils pouraient être en leur perſuadant qu'ils » étaient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un pré- » cepteur Français forme ſon élève pour briller un » moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais » rien. L'empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Eu- » rope, & ſera ſubjugué lui-même. Les Tartares ſes » ſujets ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres & » les nôtres. Cette révolution me parait infaillible.

Ces paroles ſont tirées mot-à-mot de la quatre-vingt-ſeiziéme page du code d'un de ces légiſlateurs qui gouvernent l'univers à deux ſous la feuille, & qui de leur galetas donnent des ordres à tous les rois. On peut dire d'eux ce qu'*Homère* dit de *Calcas*,

Os ede ta éonta, ta tè eſſomena, pro t'eonta.
Il connait le paſſé, le préſent, l'avenir.

C'eſt dommage que l'auteur de ce petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois tems dont parle *Homère*.

(*a*) Contract Social ch. VIII. pag. 95 & 96.

Digitized by Google

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien.* Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois sans peine, car on prétend que DIEU seul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que son peuple n'était pas mûr pour la police; en ce cas le czar est admirable de l'avoir fait mûrir. Il me semble que c'est *Jean-Jacques* qui n'a pas vu qu'il falait se servir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Russes.

Il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pouraient être, &c.

Cependant ces mêmes Russes sont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les législateurs de la Crimée & de vingt peuples différens; leur souveraine a donné des loix à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il se peut qu'il ait exalté son ame jusqu'à lire dans l'avenir; il a tout ce qu'il faut pour être prophète; mais pour le passé & pour le présent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardiesse d'envoyer quatre escadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois sur la mer Egée & sur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de subjuguer la Tauride, & de forcer le visir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube jusqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque générosité dans un comte d'*Orlof*, qui après avoir pris un vaisseau qui portait toute la famille & tous les trésors d'un bacha, lui renvoya sa famille & ses trésors.

Si les Russes n'étaient pas mûrs pour la police de

Digitized by Google

tems de *Pierre le grand*, convenons qu'ils sont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame; & que *Jean-Jacques* n'est pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raisonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le saurons quand nous aurons des *Ezéchiel*, des *Isaïe*, des *Habacuc*, des *Michée*. Mais le tems en est passé; &, si on ose le dire, il est à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *mensonges imprimés* sur le tems présent, m'étonnent toûjours. Si on se donne ces libertés dans un siécle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourons-nous avoir en ces historiens des anciens tems qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne consultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne releverait leurs fautes.

Nous eumes longtems neuf Muses, la saine critique est la dixiéme qui est venue bien tard. Elle n'existait point du tems de *Cecrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniaton*, de *Thaut*, de *Brama*, &c. &c. &c.: on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus avisé.

SALIQUE, LOI SALIQUE.

CElui qui a dit que la loi salique fut écrite avec une plume des ailes de l'aigle à deux têtes, par l'aumônier de *Pharamond*, au dos de la donation de *Constantin*, pourait bien ne s'être pas trompé.

C'est la loi fondamentale de l'empire Français, disent de braves jurisconsultes. Le grand Jérôme Bignon, dans son livre de l'*Excellence de la France*,

Digitized by Google

dit (*a*) que cette loi vient de la loi naturelle selon le grand Ariſtote, parce que dans *les familles c'était le père qui gouvernait, & qu'on ne donnait point de dot aux filles, comme il ſe lit des père, mère & frères de Rebecca.*

Il aſſure (*b*) que le royaume de France eſt ſi excellent, qu'il a conſervé précieuſement cette loi recommandée par *Ariſtote* & par l'ancien Teſtament. Et, pour prouver cette excellence de la France, il remarque que l'empereur *Julien* trouvait le vin de Surêne admirable.

Mais, pour démontrer l'excellence de la loi ſalique, il s'en rapporte à Froiſſard, ſelon lequel *les douze pairs de France dient que le royaume de France eſt de ſi grande nobleſſe, qu'il ne doit nuls par ſucceſſion aller à femelle.*

On doit avouer que cette déciſion eſt fort incivile pour l'Eſpagne, pour l'Angleterre, pour Naples, pour la Hongrie, ſurtout pour la Ruſſie, qui a vu ſur ſon trône quatre impératrices de ſuite.

Le royaume de France eſt de grande nobleſſe; d'accord. Mais celui d'Eſpagne, du Mexique & du Pérou, eſt auſſi de grande nobleſſe. Et grande nobleſſe eſt auſſi en Ruſſie.

On a allégué qu'il eſt dit dans la ſainte Ecriture, *que les lis ne filent point.* On en a conclu que les femmes ne doivent point régner en France. C'eſt encore puiſſamment raiſonner. Mais on a oublié que les léopards, qui ſont (on ne ſait pourquoi) les armoiries d'Angleterre, ne filent pas plus que les lis qui ſont (on ne ſait pourquoi) les armoiries de France. En un mot, de ce qu'on n'a jamais vu filer un lis, il n'eſt pas démontré que l'excluſion des filles ſoit une loi fondamentale des Gaules.

(*a*) Page 288 & ſuivante. (*b*) Page 3.

DES LOIX FONDAMENTALES.

La loi fondamentale de tout pays eſt qu'on ſéme du bled, ſi l'on veut avoir du pain; qu'on cultive le lin & le chanvre, ſi on veut avoir de la toile; que chacun ſoit le maître dans ſon champ, ſoit que ce champ appartienne à un garçon ou à une fille; que le Gaulois demi-barbare tue tout autant de Francs entiérement barbares, qui viendront des bords du Mein qu'ils ne ſavent pas cultiver, ravir ſes moiſſons & ſes troupeaux: ſans quoi le Gaulois deviendra ſerf du Franc, ou ſera aſſaſſiné par lui.

C'eſt ſur le fondement que porte l'édifice. L'un bâtit ſon fondement ſur un roc, & la maiſon dure; l'autre ſur du ſable, & elle s'écroule. Mais une loi fondamentale, née de la volonté changeante des hommes, & en même tems irrévocable, eſt une contradiction dans les termes, un être de raiſon, une chimère, une abſurdité: qui fait les loix peut les changer. La bulle d'or fut appellée *loi fondamentale de l'empire*. Il fut ordonné qu'il n'y aurait jamais que ſept électeurs tudeſques, par la raiſon péremptoire qu'un certain chandelier juif n'avait eu que ſept branches, & qu'il n'y a que ſept dons du St. Eſprit. Cette loi fondamentale fut qualifiée d'*éternelle*, par la toute-puiſſance & certaine ſcience de *Charles IV*. DIEU ne trouva pas bon que le parchemin de *Charles* prît le nom d'*éternel*. Il a permis que d'autres empereurs Germains, par leur toute-puiſſance & certaine ſcience, ajoutaſſent deux branches au chandelier & deux préſens aux ſept dons du St. Eſprit. Ainſi les électeurs ſont au nombre de neuf.

C'était une loi très fondamentale, que les diſciples du Seigneur JESUS n'euſſent rien en propre. Ce fut enſuite une loi encore plus fondamentale, que les évêques de Rome fuſſent très riches, & que le peuple les choiſit. La dernière loi fondamentale eſt qu'ils ſont ſouverains, & élus par un petit nombre d'hommes, vêtus

Digitized by Google

vêtus d'écarlate, qui étaient abſolument inconnus du tems de JESUS. Si l'empereur roi des Romains toûjours auguſte, était maître de Rome de fait comme il l'eſt par le ſtile de ſa chancellerie, le pape ſerait ſon grand-aumônier, en attendant quelque autre loi irrévocable à toûjours qui ſerait détruite par une autre.

Je ſuppoſe (ce qui peut très bien arriver) qu'un empereur d'Allemagne n'ait qu'une fille, & qu'il ſoit un bon homme n'entendant rien à la guerre; je ſuppoſe que ſi *Catherine II* ne détruit pas l'empire Turc qu'elle a fort ébranlé dans l'an 1771 où j'écris ces rêveries, le Turc vienne attaquer mon bon prince chéri des neuf électeurs, que ſa fille ſe mette à la tête des troupes avec deux jeunes électeurs amoureux d'elle, qu'elle batte les Ottomans comme *Débora* battit le capitaine *Sizara* & ſes trois cent mille ſoldats, & ſes trois mille chars de guerre dans un petit champ pierreux aux pieds du mont Thabor, que ma princeſſe chaſſe les muſulmans juſques par-delà Andrinople; que ſon père meure de joie ou autrement, que les deux amans de ma princeſſe engagent leurs ſept confrères à la couronner, que tous les princes de l'empire & les villes y conſentent; que deviendra la loi fondamentale & éternelle qui porte que le ſaint empire Romain ne peut tomber de lance en quenouille, que l'aigle à deux têtes ne file point, & qu'on ne peut ſans culotte s'aſſeoir ſur le trône impérial? on ſe moquera de cette vieille loi, & ma princeſſe régnera très glorieuſement.

COMMENT LA LOI SALIQUE S'EST ÉTABLIE.

On ne peut conteſter la coutume paſſée en loi, qui veut que les filles ne puiſſent hériter la couronne de France tant qu'il reſte un mâle du ſang royal. Cette queſtion eſt décidée depuis longtems, le ſceau de l'antiquité y eſt appoſé. Si elle était deſcendue du

Digitized by Google

ciel, elle ne ſerait pas plus révérée de la nation françaiſe. Elle s'accommode mal avec la galanterie de cette nation : mais c'eſt qu'elle était en vigueur avant que cette nation fût galante.

Le préſident *Hénault* répéte dans ſa *Chronique* ce qu'on avait dit au hazard avant lui, que *Clovis* rédigea la loi ſalique en 511, l'année même de ſa mort. Je veux croire qu'il avait rédigé cette loi, & qu'il ſavait lire & écrire, comme je veux croire qu'il avait quinze ans lorſqu'il ſe mit à conquérir les Gaules : mais je voudrais qu'on me montrât à la bibliothèque de St. Germain-des-Prés, ou de St. Martin, ce cartulaire de la loi ſalique ſigné *Clovis*, ou *Clodvic*, ou *Hildovic*; par-là du moins on apprendrait ſon véritable nom que perſonne ne ſait.

Nous avons deux éditions de cette loi ſalique, l'une par un nommé *Hérold*, l'autre par *François Pithoux*, & toutes deux ſont différentes, ce qui n'eſt pas un bon ſigne. Quand le texte d'une loi eſt rapporté différemment dans deux écrits, non-ſeulement il eſt clair que l'un des deux eſt faux, mais il eſt fort probable qu'ils le ſont tous deux. Aucune coutume des Francs ne fut écrite dans nos premiers ſiécles; il ſerait bien étrange que la loi des Saliens l'eût été. Cette loi eſt en latin; & il n'y a pas d'apparence que ni *Clovis*, ni ſes prédéceſſeurs parlaſſent latin dans leurs marais entre les Souabes & les Bataves.

On ſuppoſe que cette loi peut regarder les rois de France; & tous les ſavans conviennent que les Sicambres, les Francs, les Saliens n'avaient point de rois, ni même aucun chef héréditaire.

Le titre de la loi ſalique commence par ces mots, *In Chriſti nomine*. Elle a donc été faite hors des terres ſaliques, puiſque le CHRIST n'était pas plus connu de ces barbares que du reſte de la Germanie, & de tous les pays du Nord.

Digitized by Google

On fait rédiger cette loi salique par quatre grands jurisconsultes Francs ; ils s'appellent dans l'édition de Hérold, *Visogast*, *Harogast*, *Salogast* & *Vindogast*. Dans l'édition de Pithoux, ces noms sont un peu différens. Il se trouve malheureusement que ces noms sont les vieux noms déguisés de quelques cantons d'Allemagne.

Notre magot prend pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

En quelque tems que cette loi ait été rédigée en mauvais latin, on trouve dans l'article touchant les aleus, *que nulle portion de terre salique ne passe à la femme*. Il est clair que cette prétendue loi ne fut point suivie. Premiérement, on voit par les formules de *Marculphe* qu'un père pouvait laisser ses aleus à la fille, en renonçant *à certaine loi salique, impie & abominable*.

Secondement, si on applique cette loi aux fiefs, il est clair que les rois d'Angleterre qui n'étaient pas de la race Normande, n'avaient eu tous leurs grands fiefs en France que par les filles.

Troisiémement, si on prétend qu'il est nécessaire qu'un fief soit entre les mains d'un homme, parce qu'il doit se battre pour son seigneur, cela prouve que la loi ne pouvait être entendue des droits au trône. Tous les seigneurs de fief se feraient battus tout aussi bien pour une reine que pour un roi. Une reine n'était point obligée d'endosser une cuirasse, de se garnir de cuissars & de brassars, & d'aller au trot à l'ennemi sur un grand cheval de charrette, comme ce fut longtems la mode.

Il est donc clair qu'originairement la loi salique ne pouvait regarder en rien la couronne, ni comme alleu ni comme fief dominant.

Mézerai dit, que l'*imbécillité du sexe ne permet pas*

Digitized by Google

de régner. Mézerai ne parle ni en homme d'eſprit ni en homme poli. L'hiſtoire le dément aſſez. La reine *Anne d'Angleterre* qui humilia *Louis XIV*; l'impératrice reine de Hongrie qui réſiſta au roi *Louis XV*, à *Fréderic le grand*, à l'électeur de Bavière & à tant d'autres princes; *Elizabeth d'Angleterre* qui empêcha notre grand *Henri* de ſuccomber; l'impératrice de Ruſſie dont nous avons déja parlé, font aſſez voir que *Mézerai* n'eſt pas plus véridique qu'honnête. Il devait ſavoir que la reine *Blanche* avait trop régné en France ſous le nom de ſon fils, & *Anne de Bretagne* ſous *Louis XII*.

Véli dernier écrivain de l'*Hiſtoire de France*, devrait par cette raiſon même être le meilleur, puiſqu'il avait tous les matériaux de ſes devanciers: mais il n'a pas toûjours ſu profiter de ſes avantages. Il s'emporte en invectives contre le ſage & profond *Rapin de Toiras*; il veut lui prouver que jamais aucune princeſſe n'a ſuccédé à la couronne tant qu'il y a eu des mâles capables de ſuccéder. On le ſait bien; & jamais *Toiras* n'a dit le contraire.

Dans ce long âge de la barbarie, lorſqu'il ne s'agiſſait dans l'Europe que d'uſurper & de ſoutenir ſes uſurpations, il faut avouer que les rois étaient fort ſouvent des chefs de bandits, ou des guerriers armés contre ces bandits; il n'était pas poſſible de ſe ſoumettre à une femme; quiconque avait un grand cheval de bataille ne voulait aller à la rapine & au meurtre que ſous le drapeau d'un homme, monté comme lui ſur un grand cheval. Un bouclier ou un cuir de bœuf ſervait de trône. Les califes gouvernaient par l'Alcoran, les papes étaient cenſés gouverner par l'Evangile. Le Midi ne vit aucune femme régner, juſqu'à *Jeanne de Naples*, qui ne dut ſa couronne qu'à la tendreſſe des peuples pour le roi *Robert* ſon grand-père, & à leur haine pour *André* ſon mari. Cet *André* était à la vérité du ſang royal, mais né

Digitized by Google

dans la Hongrie alors barbare. Il révolta les Napolitains par ſes mœurs groſſières, par ſon yvrognerie & par ſa crapule. Le bon roi *Robert* fut obligé de contredire l'uſage immémorial, & de déclarer *Jeanne* ſeule reine par ſon teſtament approuvé de la nation.

On ne voit dans le Nord aucune femme régner de ſon chef juſqu'à *Marguerite de Valdemar*, qui gouverna quelques mois en ſon propre nom vers l'an 1377.

L'Eſpagne n'eut aucune reine de ſon chef juſqu'à l'habile *Iſabelle* en 1461.

En Angleterre, la cruelle & ſuperſtitieuſe *Marie* fille de *Henri VIII*, eſt la première qui hérita du trône, de même que la faible & coupable *Marie Stuart* en Ecoſſe au ſeizième ſiécle.

Le vaſte pays de la Ruſſie n'eut jamais de ſouveraine juſqu'à la veuve de *Pierre le grand.*

Toute l'Europe; que dis-je, toute la terre était gouvernée par des guerriers au tems où *Philippe de Valois* ſoutint ſon droit contre *Edouard III* Ce droit d'un mâle qui ſuccédait à un mâle, ſemblait la loi de toutes les nations. Vous êtes petit-fils de *Philippe le bel* par votre mère, diſait *Valois* à ſon compétiteur; mais comme je l'emporterais ſur la mère, je l'emporte à plus forte raiſon ſur le fils. Votre mère n'a pu vous tranſmettre un droit qu'elle n'avait pas.

Il fut donc reconnu en France que le prince du ſang le plus éloigné, ſerait l'héritier de la couronne au préjudice de la fille du roi. C'eſt une loi ſur laquelle perſonne ne diſpute aujourd'hui. Les autres nations ont adjugé depuis le trône à des princeſſes. La France a conſervé l'ancien uſage. Le tems a donné à cet uſage la force de la loi la plus ſainte.

Digitized by Google

En quelque tems que la loi ſalique ait été ou faite, ou interprétée, il n'importe ; elle exiſte, elle eſt reſpectable, elle eſt utile ; & ſon utilité l'a rendue ſacrée.

EXAMEN SI LES FILLES DANS TOUS LES CAS SONT PRIVÉES DE TOUTE HÉRÉDITÉ PAR CETTE LOI SALIQUE.

J'ai déja donné l'empire à une fille malgré la bulle d'or. Je n'aurai pas de peine à gratifier une fille du royaume de France. Je ſuis plus en droit de diſpoſer de cet état que le pape *Jules II* qui en dépouilla *Louis XII*, & le transféra de ſon autorité privée à l'empereur *Maximilien*. Je ſuis plus autoriſé à parler en faveur des filles de la maiſon de France que le pape *Grégoire XIII*, & le cordelier *Sixte-Quint* ne l'étaient à exclure du trône nos princes du ſang, ſous prétexte, diſaient ces bons prêtres, que *Henri IV* & les princes de *Condé* étaient *race bâtarde & déteſtable de Bourbon* ; belles & ſaintes paroles, dont il faut ſe ſouvenir à jamais, pour être convaincu de ce qu'on doit aux évêques de Rome. Je puis donner ma voix dans les états-généraux : & aucun pape n'y peut avoir de ſuffrage. Je donne donc ma voix ſans difficulté dans trois ou quatre cent ans, à une fille de France, qui reſterait ſeule deſcendante en droite ligne de *Hugues Capet*. Je la fais reine pourvu qu'elle ſoit bien élevée, qu'elle ait l'eſprit juſte, & qu'elle ne ſoit point bigotte. J'interprète en ſa faveur cette loi qui dit *que fille ne doit mie ſuccéder*. J'entends qu'elle n'héritera mie tant qu'il y aura mâle. Mais dès que mâles défaillent, je prouve que le royaume eſt à elle, par nature qui l'ordonne, & pour le bien de la nation.

J'invite tous les bons Français à montrer le même reſpect pour le ſang de tant de rois. Je crois que c'eſt l'unique moyen de prévenir les factions qui démembreraient l'état. Je propoſe qu'elle régne de ſon chef & qu'on la marie à quelque bon prince, qui pren-

Digitized by Google

dra le nom & les armes, & qui par lui-même pourra posséder quelque canton, lequel sera annexé à la France; ainsi qu'on a conjoint *Marie-Thérèse de Hongrie* & *François* duc de Lorraine, le meilleur prince du monde.

Quel est le Welche qui refusera de la reconnaître, à moins qu'on ne déterre quelque autre belle princesse issue de *Charlemagne*, dont la famille fut chassée par *Hugues Capet* malgré la loi salique; ou bien qu'on ne trouve quelque princesse plus belle encore, qui descende évidemment de *Clovis*, dont la famille fut précédemment chassée par son domestique *Pepin*, & toûjours en dépit de la loi salique?

Je n'aurai certainement nul besoin d'intrigues, pour faire sacrer ma princesse dans Rheims, ou dans Chartres, ou dans la chapelle du Louvre; car tout cela est égal; ou même pour ne la point faire sacrer du tout; car on régne tout aussi bien non sacré que sacré. Les rois, les reines d'Espagne n'observent point cette cérémonie.

Parmi toutes les familles des secrétaires du roi, il ne se trouve personne qui dispute le trône à cette princesse capétienne. Les plus illustres maisons sont si jalouses l'une de l'autre, qu'elles aiment bien mieux obéïr à la fille des rois qu'à un de leurs égaux.

Reconnue aisément de toute la France, elle reçoit l'hommage de tous ses sujets avec une grace majestueuse, qui la fait aimer autant que révérer; & tous les poëtes font des vers en l'honneur de ma princesse.

SALOMON.

PLusieurs rois ont été de grands clercs, & ont fait de bons livres. Le roi de Prusse *Fréderic le grand* est le dernier exemple que nous en ayons. Il sera

Digitized by Google

peu imité ; nous ne devons pas préſumer qu'on trouve beaucoup de monarques Allemands qui faſſent des vers français, & qui écrivent l'hiſtoire de leur pays. *Jacques I* en Angleterre, & même *Henri VIII* ont écrit. Il faut en Eſpagne remonter juſqu'au roi *Alphonſe X*; encor eſt-il douteux qu'il ait mis la main aux tables alphonſines.

La France ne peut ſe vanter d'avoir eu un roi auteur. L'empire d'Allemagne n'a aucun livre de la main de ſes empereurs ; mais l'empire Romain ſe glorifie de *Céſar* & de *Marc-Aurèle*. On compte en Aſie pluſieurs écrivains parmi les rois. Le préſent empereur de la Chine *Kien-long* paſſe ſurtout pour un grand poëte. Mais *Salomon* ou *Soleyman* l'Hébreu a encor plus de réputation que *Kien-long* le Chinois.

C'eſt une grande queſtion en théologie ſi *Salomon* eſt plus renommé par ſon argent comptant, ou par ſes femmes, ou par ſes livres. Je ſuis fâché qu'il ait commencé ſon règne à la turque en égorgeant ſon frère.

L'Ecriture ne dit point ſi *Salomon* diſputait à *Adonias* la concubine de ſon père ; mais elle dit que *Salomon*, ſur la ſeule demande d'*Adonias*, le fit aſſaſſiner. Apparemment que DIEU, qui lui donna l'eſprit de ſageſſe, lui refuſa alors celui de juſtice & d'humanité, comme il lui refuſa depuis le don de la continence.

Il eſt dit dans le même livre des Rois, qu'il était maître d'un grand royaume, qui s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge & à la Méditerranée ; mais malheureuſement il eſt dit en même tems que le roi d'Egypte avait conquis le pays de Gazer dans le Canaan, & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à ſa fille, qu'on prétend que *Salomon* épouſa ; il eſt dit qu'il y avait un roi à Damas : les royaumes de Sidon & de Tyr floriſſaient : entouré d'états puiſſans, il manifeſta ſans doute ſa ſageſſe, en demeurant en paix

Digitized by Google

avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit ſon pays ne pouvait être que le fruit de cette ſageſſe profonde, puiſque du tems de *Saül* il n'y avait pas un ouvrier en fer dans ſon pays. Nous l'avons déja remarqué. Ceux qui veulent raiſonner trouvent difficile que *David* ſucceſſeur de *Saül* vaincu par les Philiſtins, ait pu pendant ſon adminiſtration fonder un vaſte empire.

Les richeſſes qu'il laiſſa à *Salomon* ſont encor plus merveilleuſes : il lui donna comptant cent trois mille talens d'or, & un million treize mille talens d'argent. Le talent d'or hébraïque vaut, ſelon *Arbutnot*, ſix mille livres ſterling ; le talent d'argent environ cinq cent livres ſterling. La ſomme totale du legs en argent comptant, ſans les pierreries & les autres effets, & ſans le revenu ordinaire proportionné ſans doute à ce tréſor, montait ſuivant ce calcul à un milliard cent dix-neuf millions cinq cent mille livres ſterling, ou à cinq milliards cinq cent quatre-vingt-dix-ſept millions d'écus d'Allemagne, ou à vingt-cinq milliards ſix cent quarante-huit millions de France : il n'y avait pas alors autant d'eſpèces circulantes dans le monde entier. Quelques érudits évaluent ce tréſor un peu plus bas, mais la ſomme eſt toûjours bien forte pour la Paleſtine.

On ne voit pas après cela pourquoi *Salomon* ſe tourmentait tant à envoyer ſes flottes au pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On devine encor moins comment ce puiſſant monarque n'avait pas dans ſes vaſtes états un ſeul homme qui ſût façonner du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier *Hiram* roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour le mettre en œuvre. Il faut avouer que ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On ſervait par jour pour le dîner & le ſouper de ſa maiſon cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion ; ce qui peut aller

Digitized by Google

par jour à ſoixante mille livres peſant de viande. Cela fait une bonne maiſon.

On ajoute qu'il avait quarante mille écuries & autant de remiſes pour ſes chariots de guerre, mais ſeulement douze mille écuries pour ſa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, & c'était un grand appareil pour un roi dont le prédéceſſeur n'avait eu qu'une mule à ſon couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un prince qui avait tant de chariots ſe bornât à un petit nombre de femmes; on lui en donne ſept cent, qui portaient le nom de *reines*; & ce qui eſt étrange, c'eſt qu'il n'avait que trois cent concubines, contre la coutume des rois, qui ont d'ordinaire plus de maitreſſes que de femmes.

Il entretenait quatre cent douze mille chevaux, ſans doute pour aller ſe promener avec elles le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui ſerait un des endroits les plus délicieux de la terre, ſi ce torrent n'était pas à ſec neuf mois de l'année, & ſi le terrain n'était pas horriblement pierreux.

Quant au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'univers; ſi les *Bramantes*, les *Michel-Anges* & les *Palladio* avaient vu ce bâtiment, ils ne l'auraient pas admiré: c'était une eſpèce de petite fortereſſe quarrée, qui renfermait une cour, & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt; & il eſt dit ſeulement que ce ſecond édifice, qui était proprement le temple, l'oracle, le ſaint des ſaints, avait vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. Mr. *Souflot* n'aurait pas été fort content de ces proportions.

Les livres attribués à *Salomon*, ont duré plus que ſon temple.

Digitized by Google

Le nom seul de l'auteur a rendu ces livres respectables : ils devaient être bons, puisqu'ils étaient d'un roi, & que ce roi passait pour le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue, est celui des *Proverbes*. C'est un recueil de maximes qui paraissent à nos esprits rafinés quelquefois triviales, basses, incohérentes, sans goût, sans choix & sans dessein. Ils ne peuvent se persuader qu'un roi éclairé ait composé un recueil de sentences dans lesquelles on n'en trouve pas une seule qui regarde la manière de gouverner ; la politique, les mœurs des courtisans, les usages d'une cour. Ils sont étonnés de voir des chapitres entiers où il n'est parlé que de gueuses, qui vont inviter les passans dans les rues à coucher avec elles.

Ils se révoltent contre les sentences dans ce goût.

Il y a trois choses insatiables, & une quatrième qui ne dit jamais, c'est assez ; le sépulcre, la matrice, la terre, qui n'est jamais rassasiée d'eau ; & le feu, qui est la quatrième, ne dit jamais, c'est assez.

Il y a trois choses difficiles, & j'ignore entièrement la quatrième. La voie d'un aigle dans l'air, la voie d'un serpent sur la pierre, la voie d'un vaisseau sur la mer, & la voie d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages ; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres ; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lézard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.

Est-ce à un grand roi, disent-ils, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer de telles niaiseries ?

Digitized by Google

Cette critique eſt forte ; il faut parler avec plus de reſpect.

Les Proverbes ont été attribués à *Iſaïe*, à *Elzia*, à *Sobna*, à *Eliacin*, à *Joaké*, & à pluſieurs autres. Mais qui que ce ſoit qui ait compilé ce recueil de ſentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit un roi qui s'en ſoit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du roi eſt comme le rugiſſement du lion ?* C'eſt ainſi que parle un ſujet ou un eſclave, que la colère de ſon maître fait trembler. *Salomon* aurait-il tant parlé de la femme impudique ? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que ſa couleur brille dans le verre ?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de *Salomon ;* c'eſt une invention fort récente ; toute l'antiquité buvait dans des taſſes de bois ou de métal ; & ce ſeul paſſage indique peut-être que cette collection juive fut compoſée dans Alexandrie, ainſi que tant d'autres livres juifs. (*a*)

L'Eccléſiaſte, que l'on met ſur le compte de *Salomon*, eſt d'un ordre & d'un goût tout different. Celui qui parle dans cet ouvrage ſemble être détrompé des illuſions de la grandeur, laſſé de plaiſirs, & dégoûté de la ſcience. On l'a pris pour un épicurien, qui répète à chaque page que le juſte & l'impie ſont ſujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter, qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raiſonnable que de jouïr en paix du fruit de ſes travaux avec la femme qu'on aime.

(*a*) Un pédant a cru trouver une erreur dans ce paſſage : il a prétendu qu'on a mal traduit par le mot de *verre* le gobelet qui était, dit-il, de bois ou de métal ; mais comment le vin aurait-il brillé dans un gobelet de métal ou de bois ? & puis qu'importe !

Digitized by Google

On a cru voir un matérialiſte à la fois ſenſuel & dégoûté, qui paraiſſait avoir mis au dernier verſet un mot édifiant ſur DIEU, pour diminuer le ſcandale qu'un tel livre devait cauſer.

Les critiques ont de la peine à ſe perſuader que ce livre ſoit de *Salomon*. Il n'eſt pas naturel qu'il ait dit : *malheur à la terre qui a un roi enfant*. Les Juifs n'avaient point eu encor de tels rois.

Il n'eſt pas naturel qu'il ait dit, *j'obſerve le viſage du roi*. Il eſt bien plus vraiſemblable que l'auteur ait voulu faire parler *Salomon*, & que par cette aliénation d'eſprit, qu'on découvre dans tant de rabins, il ait oublié ſouvent dans le corps du livre que c'était un roi qu'il faiſait parler.

Ce qui leur paraît ſurprenant, c'eſt que l'on ait conſacré cet ouvrage parmi les livres canoniques. S'il falait établir aujourd'hui le canon de la Bible, peut-être n'y mettrait-on pas l'Eccléſiaſte ; mais il fut inſéré dans un tems où les livres étaient très rares, où ils étaient plus admirés que lûs. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'eſt de pallier autant qu'il eſt poſſible l'épicuréïſme qui régne dans cet ouvrage. On a fait pour l'Eccléſiaſte comme pour tant d'autres choſes qui révoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance ; & on eſt forcé, à la honte de la raiſon, de les ſoutenir dans des tems éclairés, & d'en déguiſer ou l'abſurdité ou l'horreur par des allégories. Ces critiques ſont trop hardis.

Le Cantique des Cantiques eſt encor attribué à *Salomon*, parce que le nom de *roi* s'y trouve en deux ou trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle eſt belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle eſt *noire*, & qu'on a cru que *Salomon* déſignait par-là ſa femme Egyptienne.

Ces trois raiſons n'ont pas perſuadé. 1°. Quand l'a-

Digitized by Google

mante, en parlant à son amant, dit : *le roi m'a menée dans ses celliers*, elle parle visiblement d'un autre que de son amant : donc le roi n'est pas cet amant : c'est le roi du festin, c'est le paranimphe, c'est le maître de la maison qu'elle entend : & cette juive est si loin d'être la maîtresse d'un roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'est une bergère, une fille des champs qui va chercher son amant à la campagne & dans les rues de la ville, & qui est arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent sa robe.

2°. *Je suis belle comme les peaux de Salomon*, est l'expression d'une villageoise qui dirait, Je suis belle comme les tapisseries du roi : & c'est précisément parce que le nom de *Salomon* se trouve dans cet ouvrage qu'il ne saurait être de lui. Quel monarque ferait une comparaison si ridicule ? *Voyez*, dit l'amante au IIIe chapitre, *voyez le roi Salomon avec le diadême dont sa mère l'a couronné au jour de son mariage.* Qui ne reconnait à ces expressions la comparaison ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amans ? Elles disent : il est beau comme un prince, il a un air de roi, &c.

3°. Il est vrai que cette bergère qu'on fait parler dans ce cantique amoureux, dit qu'elle est hâlée du soleil, qu'elle est *brune*. Or si c'était-là la fille du roi d'Egypte, elle n'était point si hâlée. Les filles de qualité en Egypte sont blanches. *Cléopatre* l'était ; & en un mot, ce personnage ne peut être à la fois une fille de village & une reine.

Il se peut qu'un monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que le vin.* Un roi & un berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière. Il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tetons de son amant.

Digitized by Google

On avoue encor qu'un roi galant a pu dire à ſa maîtreſſe, *Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tetons.*

Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toûjours quelque choſe à boire; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile ſont d'un autre ſtile; mais chacun a le ſien, & un Juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

On n'a pas approuvé ce beau tour d'éloquence orientale. *Notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre ſœur? Si c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes. Mais pluſieurs rabins ont ſoutenu que non-ſeulement cette petite églogue voluptueuſe n'était pas du roi *Salomon*, mais qu'elle n'était pas autentique. *Théodore* de Mopſuète était de ce ſentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin*, *Flagitioſus*; cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de JESUS-CHRIST avec ſon égliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'égliſe pourait entendre quand l'auteur dit que ſa petite ſœur n'a point de tetons.

Après tout, ce cantique eſt un morceau précieux de l'antiquité. C'eſt le ſeul livre d'amour qui nous ſoit reſté des Hébreux. Il y eſt ſouvent parlé de jouïſſance. C'eſt une églogue juive. Le ſtile eſt comme celui de tous les ouvrages d'éloquence des Hébreux, ſans liaiſon, ſans ſuite, plein de répétitions, confus, ridiculement métaphorique; mais il y a des endroits qui reſpirent la naïveté & l'amour.

Digitized by Google

Le livre de la Sageſſe eſt dans un goût plus ſérieux ; mais il n'eſt pas plus de *Salomon* que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à *Jéſus* fils de *Sirac*, d'autres à *Philon* de Biblos ; mais quel que ſoit l'auteur, on a cru que de ſon tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. X. qu'*Abraham* voulut immoler *Iſaac* du tems du déluge ; & dans un autre endroit, il parle du patriarche *Joſeph* comme d'un roi d'Egypte. Du moins c'eſt le ſens le plus naturel.

Le pis eſt que l'auteur dans le même chapitre, prétend qu'on voit de ſon tems la ſtatue de ſel en laquelle la femme de *Loth* fut changée. Ce que les critiques trouvent de pis encore, c'eſt que le livre leur paraît un amas très ennuieux de lieux communs ; mais ils doivent conſidérer que de tels ouvrages ne ſont pas faits pour ſuivre les vaines règles de l'éloquence. Ils ſont écrits pour édifier, & non pour plaire. Il faut même lutter contre ſon dégoût pour les lire.

Il y a grande apparence que *Salomon* était riche & ſavant, pour ſon tems & pour ſon peuple. L'exagération, compagne inſéparable de la groſſiéreté, lui attribua des richeſſes qu'il n'avait pu poſſéder, & des livres qu'il n'avait pu faire. Le reſpect pour l'antiquité a depuis conſacré ces erreurs.

Mais que ces livres ayent été écrits par un Juif, que nous importe ? Notre religion chrêtienne eſt fondée ſur la juive, mais non pas ſur tous les livres que les Juifs ont faits.

SAMMONOCODOM.

JE me ſouviens que *Sammonocodom*, le Dieu des Siamois, naquit d'une jeune vierge, & fut élevé ſur une fleur. Ainſi la grand'mère de *Gengis-Kan* fut engroſſée

Digitized by Google

engrossée par un rayon du soleil. Ainsi l'empereur de la Chine, *Kien-long*, aujourd'hui glorieusement régnant, assure positivement dans son beau poëme de *Moukden* que sa bisayeule était une très-jolie vierge, qui devint mère d'une race de héros pour avoir mangé des cerises. Ainsi *Danaé* fut mère de *Persée*, *Rhea Silvia* de *Romulus*. Ainsi Arlequin avait raison de dire, en voyant tout ce qui se passait dans le monde : *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

La religion de ce Siamois nous prouve que jamais législateur n'enseigna une mauvaise morale. Voyez lecteur, que celle de *Brama*, de *Zoroastre*, de *Numa*, de *Thaut*, de *Pythagore*, de *Mahomet*, & même du poisson *Oannès* est absolument la même. J'ai dit souvent qu'on jetterait des pierres à un homme qui viendrait prêcher une morale relâchée. Et voilà pourquoi les jésuites eux-mêmes ont eu des prédicateurs si austères.

Les règles que *Sammonocodom* donna aux talapoins ses disciples, sont aussi sévères que celles de *St. Basile* & de *St. Benoit*,

„ Fuyez les chants, les danses, les assemblées, „ tout ce qui peut amollir l'ame.

„ N'ayez ni or ni argent.

„ Ne parlez que de justice & ne travaillez que „ pour elle.

„ Dormez peu, mangez peu; n'ayez qu'un habit.

„ Ne raillez jamais.

„ Méditez en secret, & réfléchissez souvent sur la „ fragilité des choses humaines. "

Par quelle fatalité, par quelle fureur est-il arrivé que dans tous les pays l'excellence d'une morale &

sainte & si nécessaire a été toûjours deshonorée par des contes extravagans, par des prodiges plus ridicules que toutes les fables des métamorphoses ? Pourquoi n'y a-t-il pas une seule religion dont les préceptes ne soient d'un sage, & dont les dogmes ne soient d'un fou ? (On sent bien que j'excepte la nôtre, qui est en tout sens infiniment sage.)

N'est-ce point que les législateurs s'étant contentés de donner des préceptes raisonnables & utiles, les disciples des premiers disciples & les commentateurs ont voulu enchérir ? Ils ont dit : Nous ne ferons pas assez respectés, si notre fondateur n'a pas eu quelque chose de surnaturel & de divin. Il faut absolument que notre *Numa* ait eu des rendez-vous avec la nymphe *Egérie*; Qu'une des cuisses de *Pythagore* ait été de pur or : Que la mère de *Sammonocodom* ait été vierge en accouchant de lui : Qu'il soit né sur une rose, & qu'il soit devenu Dieu.

Les premiers Caldéens ne nous ont transmis que des préceptes moraux très honnêtes : cela ne suffit pas : il est bien plus beau que ces préceptes ayent été annoncés par un brochet qui sortait deux fois par jour du fond de l'Euphrate pour venir faire un sermon.

Ces malheureux disciples, ces détestables commentateurs n'ont pas vu qu'ils avertissaient le genre-humain. Tous les gens raisonnables disent, Voilà des préceptes très bons ; j'en aurais bien dit autant ; mais voilà des doctrines impertinentes, absurdes, révoltantes, capables de décrier les meilleurs préceptes. Qu'arrive-t-il ? ces gens raisonnables ont des passions tout comme les talapoins ; & plus ces passions sont fortes, plus ils s'enhardissent à dire tout haut, mes talapoins m'ont trompé sur la doctrine, ils pouraient bien m'avoir trompé sur des maximes qui contredisent mes passions. Alors ils secouent le joug, parce qu'il a été imposé mal-adroitement : ils ne croyent plus

Digitized by Google

en DIEU, parce qu'ils voyent bien que *Sammonocodom* n'eſt pas Dieu. J'en ai déja averti mon cher lecteur en quelques endroits, lorſque j'étais à Siam; & je l'ai conjuré de croire en DIEU malgré les talapoins.

Le révérend père *Tachard* qui s'était tant amuſé ſur le vaiſſeau avec le jeune *Deſtouches* garde-marine, & depuis auteur de l'opéra d'*Iſſé*, ſavait bien que ce que je dis eſt très vrai.

D'UN FRÈRE CADET DU DIEU SAMMONOCODOM.

Voyez ſi j'ai eu tort de vous exhorter ſouvent à définir les termes, à éviter les équivoques. Un mot étranger que vous traduiſez très mal par le mot Dieu, vous fait tomber mille fois dans des erreurs très groſſières. L'eſſence ſuprême, l'intelligence ſuprême, l'ame de la nature, le grand-Etre, l'Eternel géomètre qui a tout arrangé avec ordre, poids & meſure, voilà DIEU. Mais lorſqu'on donne le même nom à *Mercure*, aux empereurs Romains, à *Priape*, à la divinité des tetons, à la divinité des feſſes, au Dieu pet, au Dieu de la chaiſe percée, on ne s'entend plus, on ne ſait plus où l'on en eſt. Un juge juif, une eſpèce de bailli eſt appellé Dieu dans nos ſaintes Ecritures. Un ange eſt appellé Dieu. On donne le nom de Dieux aux idoles des petites nations voiſines de la horde juive.

Sammonocodom n'eſt pas Dieu proprement dit; & une preuve qu'il n'eſt pas Dieu, c'eſt qu'il devint Dieu, & qu'il avait un frère nommé *Thevatat* qui fut pendu & qui fut damné.

Or il n'eſt pas rare que dans une famille il y ait un homme habile qui faſſe fortune, & un autre mal-aviſé qui ſoit repris de juſtice. *Sammonocodom* devint ſaint, il fut canoniſé à la manière ſiamoiſe; & ſon frère qui fut un mauvais garnement, & qui fut mis en croix, alla dans l'enfer, où il eſt encore.

Nos voyageurs ont rapporté que quand nous vou-

lumes prêcher un Dieu crucifié aux Siamois, ils se moquèrent de nous. Ils nous dirent que la croix pouvait bien être le supplice du frère d'un Dieu, mais non pas d'un Dieu lui-même. Cette raison paraissait assez plausible, mais elle n'est pas convaincante en bonne logique. Car puisque le vrai Dieu donna pouvoir à *Pilate* de le crucifier, il put, à plus forte raison, donner pouvoir de crucifier son frère. En effet, JESUS-CHRIST avait un frère, *St. Jacques* qui fut lapidé. Il n'en était pas moins Dieu. Les mauvaises actions imputées à *Thevatat* frère du Dieu *Sammonocodom*, étaient encor un faible argument contre l'abbé de *Choisi* & le père *Tachard*. Car il se pouvait très bien faire que *Thevatat* eût été pendu injustement, & qu'il eût mérité le ciel au-lieu d'être damné : tout cela est fort délicat.

Au reste, on demande comment le père *Tachard* put en si peu de tems apprendre assez bien le siamois pour disputer contre les talapoins ?

On répond que *Tachard* entendait la langue siamoise comme *François Xavier* entendait la langue indienne.

SAMOTRACE.

QUe la fameuse isle de Samotrace soit à l'embouchure de l'Hèbre, comme le disent tant de dictionnaires, ou qu'elle en soit à vingt milles, comme c'est la vérité ; ce n'est pas ce que je recherche.

(*a*) Ce trou St. Patrice ou St. Patrik, est une des portes du purgatoire. Les cérémonies & les épreuves que les moines faisaient observer aux pélerins qui venaient visiter ce redoutable trou, ressemblaient assez aux cérémonies & aux épreuves des mystères d'*Isis* &, de Samotrace. L'ami lecteur qui voudra un peu approfondir la plûpart de

Digitized by Google

Cette isle fut longtems la plus célèbre de tout l'Archipel & même de toutes les isles. Ses Dieux cabires, ses hiérophantes, ses mystères lui donnèrent autant de réputation que le trou *St. Patrice* en eut en Irlande, il n'y a pas longtems. (*a*).

Cette Samotrace qu'on appelle aujourd'hui Samandrachi, est un rocher recouvert d'un peu de terre stérile, habitée par de pauvres pêcheurs. Ils seraient bien étonnés si on leur disait que leur isle eut autrefois tant de gloire; & ils diraient, qu'est-ce que la gloire?

Je demande ce qu'étaient ces hiérophantes, ces francs-maçons sacrés qui célébraient leurs mystères antiques de Samotrace, & d'où ils venaient eux & leurs Dieux cabires?

Il n'est pas vraisemblable que ces pauvres gens fussent venus de Phénicie, comme le dit *Bochart* avec ses étymologies hébraïques, & comme le dit après lui l'abbé *Banier*. Ce n'est pas ainsi que les Dieux s'établissent; ils sont comme les conquérans qui ne subjuguent les peuples que de proche en proche. Il y a trop loin de la Phénicie à cette pauvre isle, pour que les Dieux de la riche Sidon & de la superbe Tyr soient venus se confiner dans cet hermitage. Les hiérophantes ne sont pas si sots.

Le fait est qu'il y avait des Dieux cabires, des prêtres cabires, des mystères cabires dans cet isle chétive & stérile. Non-seulement *Hérodote* en parle, mais le Phénicien *Sanchoniaton*, si antérieur à *Hérodote*, en parle aussi dans ses fragmens heureusement conservés par *Eusèbe*. Et qui pis est, ce *Sanchoniaton*, qui vivait

nos questions, s'appercevra fort agréablement que les mêmes friponneries, les mêmes extravagances ont fait le tour de la terre; le tout pour gagner honneur & argent.

Voyez l'extrait du purgatoire de St. Patrice par Mr. *Sinner*.

certainement avant le tems où l'on place *Moïse*, cite le grand *Thaut*, le premier *Hermès*, le premier *Mercure* d'Egypte ; & ce grand *Thaut* vivait huit cent ans avant *Sanchoniaton*, de l'aveu même de ce Phénicien.

Les cabires étaient donc en honneur deux mille trois ou quatre cent ans avant notre ère vulgaire.

Maintenant si vous voulez savoir d'où venaient ces Dieux cabires établis en Samotrace, n'est-il pas vraisemblable qu'ils venaient de Thrace le pays le plus voisin, & qu'on leur avait donné cette petite isle pour y jouer leurs farces, & pour gagner quelque argent? Il se pourait bien faire qu'*Orphée* eût été un fameux ménétrier des Dieux cabires.

Mais qui étaient ces Dieux? ils étaient ce qu'ont été tous les Dieux de l'antiquité, des fantômes inventés par des fripons grossiers, sculptés par des ouvriers plus grossiers encore, & adorés par des brutes appellés hommes.

Ils étaient trois cabires; car nous avons déja observé que dans l'antiquité tout se faisait par trois.

Il faut qu'*Orphée* soit venu très longtems après l'invention de ces trois Dieux; car il n'en admit qu'un seul dans ses mystères. Je prendrais volontiers *Orphée* pour un socinien rigide.

Je tiens les anciens Dieux cabires pour les premiers Dieux des Thraces, quelques noms grecs qu'on leur ait donnés depuis.

Mais voici quelque chose de bien plus curieux pour l'histoire de Samotrace. Vous savez que la Grèce & la Thrace ont été affligées autrefois de plusieurs inondations. Vous connaissez les déluges de Deucalion & d'Ogigès. L'isle de Samotrace se vantait d'un déluge plus ancien, & son déluge se rapportait assez au tems

Digitized by Google

où l'on prétend que vivait cet ancien roi de Thrace nommé *Xissutre*, dont nous avons parlé à l'article *Ararat*.

Vous pouvez vous souvenir que les Dieux de *Xixutru*, ou *Xissutre*, qui étaient probablement les cabires, lui ordonnèrent de bâtir un vaisseau d'environ trente mille pieds de long sur douze cent pieds de large. Que ce vaisseau vogua longtems sur les montagnes de l'Arménie pendant le déluge. Qu'ayant embarqué avec lui des pigeons & beaucoup d'autres animaux domestiques, il lâcha ses pigeons pour savoir si les eaux s'étaient retirées, & qu'ils revinrent tout crottés, ce qui fit prendre à *Xissutre* le parti de sortir enfin de son grand vaisseau.

Vous me direz qu'il est bien étrange que *Sanchoniaton* n'ait point parlé de cette avanture. Je vous répondrai que nous ne pouvons pas décider s'il l'inséra ou non dans son histoire; vu qu'*Eusèbe* qui n'a rapporté que quelques fragmens de cet ancien historien, n'avait aucun intérêt à rapporter l'histoire du vaisseau & des pigeons. Mais *Bérose* la raconte; & il y joint du merveilleux, selon l'usage de tous les anciens.

Les habitans de Samotrace avaient érigé des monumens de ce déluge.

Ce qui est encor plus étonnant, & ce que nous avons déja remarqué en partie, c'est que ni la Grèce, ni la Thrace, ni aucun peuple ne connut jamais le véritable déluge, le grand déluge, le déluge de Noé.

Comment encor une fois un événement aussi terrible que celui du submergement de toute la terre, put-il être ignoré des survivans? comment le nom de notre père *Noé* qui repeupla le monde, put-il être inconnu à tous ceux qui lui devaient la vie? c'est le plus étonnant de tous les prodiges, que de tant de petits-fils aucun n'ait parlé de son grand-père!

Digitized by Google

Je me suis adressé à tous les doctes : je leur ai dit, avez-vous jamais lu quelque vieux livre grec, toscan, arabe, égyptien, caldéen, indien, persan, chinois, où le nom de *Noé* se soit trouvé ? Ils m'ont tous répondu que non. J'en suis encor tout confondu.

Mais que l'histoire de cette inondation universelle se trouve dans une page d'un livre écrit dans un désert par des fugitifs, & que cette page ait été inconnue au reste du monde entier, jusques vers l'an neuf cent de la fondation de Rome ; c'est ce qui me pétrifie. Je n'en reviens pas. Mon cher lecteur, crions bien fort, *O altitudo ignorantiarum !*

SAMSON.

EN qualité de pauvres compilateurs par alphabet, de ressasseurs d'anecdotes, d'éplucheurs de minuties, de chiffonniers qui ramassent des guenilles au coin des rues, nous nous glorifierons avec toute la fierté attachée à nos sublimes sciences d'avoir découvert qu'on joua le fort *Samson*, tragédie, sur la fin du seiziéme siécle en la ville de Rouen, & qu'elle fut imprimée chez *Abraham Couturier*. *Jean* ou *John Milton*, longtems maître d'école à Londres, puis secrétaire pour le latin du parlement nommé *le Croupion*, Milton auteur du *Paradis perdu*, & du *Paradis retrouvé*, fit la tragédie de *Samson agoniste* ; & il est bien cruel de ne pouvoir dire en quelle année.

Mais nous savons qu'on l'imprima avec une préface, dans laquelle on vante beaucoup un de nos confrères les commentateurs, nommé *Parœus*, lequel s'apperçut le premier, par la force de son génie, que l'Apocalypse est une tragédie. En vertu de cette découverte, il partagea l'Apocalypse en cinq actes, & y inséra des chœurs dignes de l'élégance & du beau naturel de

Digitized by Google

la piéce. L'auteur de cette même préface nous parle des belles tragédies de *St. Grégoire* de Nazianze. Il assure qu'une tragédie ne doit jamais avoir plus de cinq actes ; & pour le prouver, il nous donne le *Samſon agoniſte* de Milton, qui n'en a qu'un. Ceux qui aiment les longues déclamations, ſeront ſatisfaits de cette piéce.

Une comédie de *Samſon* fut jouée longtems en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717, par un nommé *Romagnéſi* ; on la repréſenta ſur le théatre français de la comédie prétendue italienne, anciennement le palais des ducs de Bourgogne. Elle fut imprimée & dédiée au duc d'*Orléans* régent de France.

Dans cette piéce ſublime, Arlequin valet de *Samſon* ſe battait contre un coq-d'Inde, tandis que ſon maître emportait les portes de la ville de Gaza ſur ſes épaules.

En 1732 on voulut repréſenter à l'opéra de Paris une tragédie de *Samſon* miſe en muſique par le célèbre *Rameau* ; mais on ne le permit pas. Il n'y avait ni arlequin, ni coq-d'inde, la choſe parut trop ſérieuſe. On était bien aiſe d'ailleurs de mortifier *Rameau* qui avait de grands talens. Cependant on joua dans ce tems-là l'opéra de *Jephté* tiré de l'ancien Teſtament, & la comédie de l'*Enfant prodigue* tirée du nouveau.

Il y a une vieille édition du *Samſon agoniſte* de Milton, précédée d'un abrégé de l'hiſtoire de ce héros ; voici la traduction de cet abrégé.

Les Juifs, à qui DIEU avait promis par ſerment tout le pays qui eſt entre le ruiſſeau d'Egypte & l'Euphrate, & qui pour leurs péchés n'eurent jamais ce pays, étaient au contraire réduits en ſervitude ; & cet eſclavage dura quarante ans. Or il y avait un Juif de la tribu de Dan, nommé *Manué*, ou *Manoa*, &

Digitized by Google

la femme de ce *Manué* était stérile ; & un ange apparut à cette femme, & lui dit : Vous aurez un fils à condition qu'il ne boira jamais de vin, qu'il ne mangera jamais de lièvre, & qu'on ne lui fera jamais les cheveux.

L'ange apparut ensuite au mari & à la femme ; on lui donna un chevreau à manger ; il n'en voulut point, & disparut au milieu de la fumée ; & la femme dit : Certainement nous mourrons, car nous avons vu un Dieu ; mais ils n'en moururent pas.

L'esclave *Samson* naquit, fut consacré Nazaréen ; & dès qu'il fut grand, la première chose qu'il fit, fut d'aller dans la ville phénicienne, ou philistine de Tamnala courtiser une fille d'un de ses maîtres qu'il épousa.

En allant chez sa maîtresse, il rencontra un lion, le déchira en piéces de sa main nue comme il eût fait un chevreau. Quelques jours après il trouva un essain d'abeilles dans la gueule de ce lion mort avec un rayon de miel, quoique les abeilles ne se reposent jamais sur des charognes.

Alors il proposa cette énigme à ses camarades : la nourriture est sortie du mangeur, & le doux est sorti du dur. Si vous devinez, je vous donnerai trente tuniques & trente robes, sinon vous me donnerez trente robes & trente tuniques. Ses camarades ne pouvant deviner le fait en quoi consistait le mot de l'énigme, gagnèrent la jeune femme de *Samson* ; elle tira le secret de son mari, & il fut obligé de leur donner trente tuniques & trente robes : Ah ! leur dit-il, si vous n'aviez pas labouré avec ma vache, vous n'auriez pas deviné.

Aussi-tôt le beau-père de *Samson* donna un autre mari à sa fille.

Samson en colère d'avoir perdu sa femme, alla prendre sur le champ trois cent renards, les attacha tous

Digitized by Google

enſemble par la queue avec des flambeaux allumés, & ils allèrent mettre le feu dans les blés des Philiſtins.

Les Juifs eſclaves, ne voulant point être punis par leurs maîtres pour les exploits de *Samſon*, vinrent le ſurprendre dans la caverne où il demeurait, le lièrent avec de groſſes cordes, & le livrèrent aux Philiſtins. Dès qu'il eſt au milieu d'eux, il rompt ſes cordes; & trouvant une mâchoire d'âne, il tue en un tour de main mille Philiſtins avec cette mâchoire. Un tel effort l'ayant mis tout en feu, il ſe mourait de ſoif. Auſſi-tôt DIEU fit jaillir une fontaine d'une dent de la mâchoire d'âne. *Samſon* ayant bu s'en alla dans Gaza ville philiſtine; il y devint ſur le champ amoureux d'une fille de joie. Comme il dormait avec elle, les Philiſtins fermèrent les portes de la ville & environnèrent la maiſon; il ſe leva, prit les portes & les emporta. Les Philiſtins au déſeſpoir de ne pouvoir venir à bout de ce héros, s'adreſſèrent à une autre fille de joie nommée *Dalila*, avec laquelle il couchait pour lors. Celle-ci lui arracha enfin le ſecret, en quoi conſiſtait ſa force. Il ne falait que le tondre pour le rendre égal aux autres hommes; on le tondit, il devint faible, on lui creva les yeux, on lui fit tourner la meule & jouer du violon. Un jour qu'il jouait du violon dans un temple philiſtin, entre deux colonnes du temple, il fut indigné que les Philiſtins euſſent des temples à colonnade, tandis que les Juifs n'avaient qu'un tabernacle porté ſur quatre bâtons. Il ſentit que ſes cheveux commençaient à revenir. Tranſporté d'un ſaint zèle, il jetta à terre les deux colonnes; le temple fut renverſé; les Philiſtins furent écraſés & lui auſſi.

Telle eſt mot-à-mot cette préface.

C'eſt cette hiſtoire qui eſt le ſujet de la piéce de *Milton* & de *Romagneſi*: elle était faite pour la farce italienne.

Digitized by Google

SCANDALE.

SAns rechercher ſi le ſcandale était originairement une pierre qui pouvait faire tomber les gens, ou une querelle, ou une ſéduction, tenons-nous-en à la ſignification d'aujourd'hui. Un ſcandale eſt une grave indécence. On l'applique principalement aux gens d'égliſe. Les contes de *La Fontaine* ſont libertins, pluſieurs endroits de *Sanchez*, de *Tambourin*, de *Molina* ſont ſcandaleux.

On eſt ſcandaleux par ſes écrits ou par ſa conduite. Le ſiége que ſoutinrent les auguſtins contre les archers du guet au tems de la fronde, fut ſcandaleux. La banqueroute du frère jéſuite *La Valette*, fut plus que ſcandaleuſe. Le procès des révérends pères capucins de Paris en 1764, fut un ſcandale très réjouïſſant. Il faut en dire ici un petit mot pour l'édification du lecteur.

Les révérends pères capucins s'étaient battus dans le couvent; les uns avaient caché leur argent; les autres l'avaient pris. Juſques-là, ce n'était qu'un ſcandale particulier, une pierre qui ne pouvait faire tomber que des capucins. Mais quand l'affaire fut portée au parlement, le ſcandale devint public.

Il eſt dit (*a*) au procès qu'il faut douze cent livres de pain par ſemaine au couvent de St. Honoré, de la viande, du vin, du bois à proportion, & qu'il y a quatre quêteurs en titre d'office chargés de lever ces contributions dans la ville. Quel ſcandale épouvantable! douze cent livres de viande & de pain par ſemaine pour quelques capucins, tandis que tant d'artiſtes accablés de vieilleſſe, & tant d'honnêtes veuves ſont expoſées tous les jours à périr de miſère!

(*a*) Page 27 du mémoire contre frère *Athanaſe*, préſenté au parlement.

Digitized by Google

(*b*) Que le révérend père *Dorothée* ſe ſoit fait trois mille livres de rente aux dépens du couvent, & par conſéquent aux dépens du public, voilà non-ſeulement un ſcandale énorme, mais un vol manifeſte; & un vol fait à la claſſe la plus indigente des citoyens de Paris. Car ce ſont les pauvres qui payent la taxe impoſée par les moines mendians. L'ignorance & la faibleſſe du peuple lui perſuadent qu'il ne peut gagner le ciel qu'en donnant ſon néceſſaire, dont ces moines compoſent leur ſuperflu. Il a donc falu que de ce ſeul chef, frère *Dorothée* ait extorqué vingt mille écus au moins aux pauvres de Paris pour ſe faire mille écus de rente.

Songez bien, mon cher lecteur, que de telles avantures ne ſont pas rares dans ce dix-huitiéme ſiécle de notre ère vulgaire, qui a produit tant de bons livres. Je vous l'ai déja dit; le peuple ne lit point. Un capucin, un récollet, un carme, un picpuce qui confeſſe & qui prêche, eſt capable de faire lui ſeul plus de mal que les meilleurs livres ne pouront jamais faire de bien.

J'oſerais propoſer aux ames bien nées, de répandre dans une capitale un certain nombre d'anti-capucins, d'anti-récollets, qui iraient de maiſon en maiſon recommander aux pères & mères d'être bien vertueux, & de garder leur argent pour l'entretien de leur famille, & le ſoutien de leur vieilleſſe; d'aimer DIEU de tout leur cœur, & de ne jamais rien donner aux moines. Mais revenons à la vraie ſignification du mot ſcandale.

Dans ce procés des capucins, on accuſe frère *Grégoire* d'avoir fait un enfant à Mademoiſelle *Bras-de-fer*, & de l'avoir enſuite mariée à *Moutard* le cordonnier. On ne dit point ſi frère *Grégoire* a donné lui-même la bénédiction nuptiale à ſa maîtreſſe & à ce pauvre *Mou-*

(*b*) Page 3. (*c*) Page 43.

tard avec dispense. S'il l'a fait, voilà le scandale le plus complet qu'on puisse donner ; il renferme fornication, vol, adultère, & sacrilège. *Horresco referens.*

Je dis d'abord fornication, puisque frère *Grégoire* forniqua avec *Magdelaine Bras-de-fer*, qui n'avait alors que quinze ans.

Je dis vol ; puisqu'il donna des tabliers & des rubans à *Magdelaine*, & qu'il est évident qu'il vola le couvent pour les acheter, pour payer les soupers, & les frais des couches & les mois de nourrice.

Je dis adultère ; puisque ce méchant homme continua à coucher avec madame *Moutard.*

Je dis sacrilège ; puisqu'il confessait *Magdelaine.* Et s'il maria lui-même sa maîtresse, figurez-vous quel homme c'était que frère *Grégoire.*

Un de nos collaborateurs & coopérateurs à ce petit ouvrage des *Questions philosophiques & encyclopédiques*, travaille à faire un livre de morale sur les scandales, contre l'opinion de frère *Patouillet.* Nous espérons que le public en jouira incessamment.

SCHISME.

On a inséré dans le grand Dictionnaire encyclopédique, tout ce que nous avions dit du grand schisme des Grecs & des Latins dans l'*Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations.* Nous ne voulons pas nous répéter.

Mais en songeant que schisme signifie déchirure, & que la Pologne est déchirée, nous ne pouvons que renouveller nos plaintes sur cette fatale maladie particulière aux chrétiens. Cette maladie que nous n'avons pas assez décrite, est une espèce de rage qui

Digitized by Google

se porte d'abord aux yeux & à la bouche : on regarde avec un œil enflammé celui qui ne pense pas comme nous. On lui dit les injures les plus atroces.

La rage passe ensuite aux mains ; on écrit des choses qui manifestent le transport au cerveau. On tombe dans des convulsions de démoniaque, on tire l'épée, on se bat avec acharnement jusqu'à la mort. La médecine n'a pu jusqu'à présent trouver de remède à cette maladie, la plus cruelle de toutes. Il n'y a que la philosophie & le tems qui puissent la guérir.

Les Polonais sont aujourd'hui les seuls chez qui la contagion dont nous parlons fasse des ravages. Il est à croire que cette maladie horrible est née chez eux avec la plika. Ce sont deux maladies de la tête qui sont bien funestes. La propreté peut guérir la plika ; la seule sagesse peut extirper le schisme.

On dit que ces deux maux étaient inconnus chez les Sarmates quand ils étaient payens. La plika n'attaque aujourd'hui que la populace. Mais tous les maux nés du schisme dévorent aujourd'hui les plus grands de la république.

L'origine de ce mal est dans la fertilité de leurs terres qui produisent beaucoup de bled. Il est bien triste que la bénédiction du ciel les ait rendus si malheureux. Quelques provinces ont prétendu qu'il fallait absolument mettre du levain dans leur pain ; mais la plus grande partie du royaume, s'est obstinée à croire qu'il y a de certains jours de l'année où la pâte fermentée était mortelle. (*a*)

Voilà une des premières origines du schisme ou de la déchirure de la Pologne ; la dispute a aigri le sang. D'autres causes s'y sont jointes.

(*a*) Allusion à la querelle pour le pain ordinaire avec lequel les Russes communient, & le pain azime des Polonais du rite de Rome.

Digitized by Google

Les uns ſe ſont imaginés dans les convulſions de cette maladie, que le St. Eſprit procédait du père & du fils, & les autres ont crié qu'il ne procédait que du père. Les deux partis, dont l'un s'appelle le parti romain, & l'autre le diſſident, ſe ſont regardés mutuellement comme des peſtiférés; mais par un ſymptome ſingulier de ce mal, les peſtiférés diſſidens ont voulu toûjours s'approcher des catholiques; & les catholiques n'ont jamais voulu s'approcher d'eux.

Il n'y a point de maladie qui ne varie beaucoup. La diète qu'on croit ſi ſalutaire, a été ſi pernicieuſe à cette nation, qu'au ſortir d'une diète au mois de Juin 1768, les villes de Uman, de Zablotin, de Tetiou, de Zilianka, de Zafran ont été détruites & inondées de ſang; & que plus de deux cent mille malades ont péri miſérablement.

D'un côté l'empire de Ruſſie, & de l'autre l'empire de Turquie ont envoyé cent mille chirurgiens, pourvus de lancettes, de biſtouris & de tous les inſtrumens propres à couper les membres engrenés; la maladie n'en a été que plus violente. Le tranſport au cerveau a été ſi furieux (*b*), qu'une quarantaine de malades ſe ſont aſſemblés pour diſſéquer le roi, qui n'était nullement attaqué du mal, & dont la cervelle & toutes les parties nobles étaient très ſaines, ainſi que nous l'avons obſervé à l'article *Superſtition*. On croit que ſi on s'en rapportait à lui, il pourait guérir la nation. Mais un des caractères de cette maladie ſi cruelle eſt de craindre la guériſon, comme les enragés craignent l'eau.

Nous avons des ſavans qui prétendent que ce mal vient anciennement de la Paleſtine, & que les habitans de Jéruſalem & de Samarie en furent longtems attaqués. D'autres croyent que le premier ſiége de

(*b*) Aſſaſſinat du roi de Pologne commis à Varſovie.

de cette peſte fut l'Egypte, & que les chiens & les chats qui étaient en grande conſidération, étant devenus enragés, communiquèrent la rage du ſchiſme à la plûpart des Egyptiens qui avaient la tête faible.

On remarque ſurtout que les Grecs qui voyagèrent en Egypte, comme *Timée* de Locres & *Platon*, eurent le cerveau un peu bleſſé. Mais ce n'était ni la rage, ni la peſte proprement dite; c'était une eſpèce de délire dont on ne s'appercevait même que difficilement, & qui était ſouvent caché ſous je ne ſais quelle apparence de raiſon. Mais les Grecs ayant avec le tems porté leur mal chez les nations de l'occident & du ſeptentrion, la mauvaiſe diſpoſition des cerveaux de nos malheureux pays, fit que la petite fiévre de *Timée* de Locres & de *Platon* devint chez nous une contagion effroyable, que les médecins appellèrent tantôt intolérance, tantôt perſécution, tantôt guerre de religion, tantôt rage, tantôt peſte.

Nous avons vu quels ravages ce fléau épouvantable a faits ſur la terre. Pluſieurs médecins ſe ſont préſentés de nos jours pour extirper ce mal horrible juſques dans ſa racine. Mais qui le croirait! il ſe trouve des facultés entières de médecine, à Salamanque, à Coimbre, en Italie, à Paris même, qui ſoutiennent que le ſchiſme, la déchirure, eſt néceſſaire à l'homme; que les mauvaiſes humeurs s'évacuent par les bleſſures qu'elle fait; que l'entouſiaſme qui eſt un des premiers ſymptomes du mal, exalte l'ame, & produit de très bonnes choſes; que la tolérance eſt ſujette à mille inconvéniens; que ſi tout le monde était tolérant, les grands génies manqueraient de ce reſſort qui a produit tant de beaux ouvrages théologiques; que la paix eſt un grand malheur pour un état, parce que la paix amène les plaiſirs, & que les plaiſirs à la longue, pouraient adoucir la noble férocité qui forme les héros; que ſi les Grecs avaient fait un traité de commerce avec les

Troyens au-lieu de leur faire la guerre, il n'y aurait eu ni d'*Achille*, ni d'*Hector*, ni d'*Homère*, & que le genre-humain aurait croupi dans l'ignorance.

Ces raiſons ſont fortes, je l'avoue; je demande du tems pour y répondre.

SCHOLIASTE.

PAr exemple, *Dacier* & ſon illuſtre épouſe étaient, quoi qu'on diſe, des traducteurs & des ſcholiaſtes très utiles. C'était encor une des ſingularités du grand ſiécle, qu'un ſavant & ſa femme nous fiſſent connaître *Homère* & *Horace*, en nous apprenant les mœurs & les uſages des Grecs & des Romains, dans le même tems où Boileau donnait ſon *Art poëtique*, Racine *Iphigénie* & *Athalie*, Quinault *Atys* & *Armide*, où Fenelon écrivait ſon *Télémaque*, où Boſſuet déclamait ſes oraiſons funèbres, où *Le Brun* peignait, où *Girardon* ſculptait, où *Ducange* fouillait les ruines des ſiécles barbares pour en tirer des tréſors, &c. &c.: remercions les *Daciers* mari & femme. J'ai pluſieurs queſtions à leur propoſer.

QUESTIONS SUR HORACE, À MR. DACIER.

Voudriez-vous, Monſieur, avoir la bonté de me dire pourquoi dans la vie d'*Horace* imputée à *Suétone*, vous traduiſez le mot d'auguſte *puriſſimum penem*, par petit débauché? Il me ſemble que les Latins, dans le diſcours familier, entendaient par *purus penis*, ce que les Italiens modernes ont entendu par *buon coglione*, *faceto coglione*, phraſe que nous traduiſions à la lettre au ſeiziéme ſiécle, quand notre langue était un compoſé de welche & d'italien. *Puriſſimus penis* ne ſignifierait-il pas un convive agréable, un bon compagnon? le *puriſſimus* exclut le dé-

Digitized by Google

bauché. Ce n'eſt pas que je veuille inſinuer par-là qu'*Horace* ne fût très débauché ; à Dieu ne plaiſe.

Je ne ſais pourquoi vous dites (*a*) qu'une eſpèce de guitarre grecque, le *barbyton*, avait anciennement des cordes de ſoie. Ces cordes n'auraient point rendu de ſon, & les premiers Grecs ne connaiſſaient point la ſoie.

Il faut que je vous diſe un mot ſur la quatriéme ode, (*b*) dans laquelle le beau printems revient avec le zéphyre ; *Vénus* ramène les amours, les graces, les nymphes ; elles danſent d'un pas léger & meſuré aux doux rayons de *Diane* qui les regarde, tandis que *Vulcain* embraſe les forges des laborieux cyclopes.

Vous traduiſez, *Vénus recommence à danſer au clair de la lune avec les graces & les nymphes, pendant que Vulcain eſt empreſſé à faire travailler ſes cyclopes.*

Vous dites dans vos remarques que l'on n'a jamais vu de cour plus jolie que celle de *Vénus*, & qu'*Horace* fait ici une allégorie fort galante. Car par *Vénus* il entend les femmes ; par les nymphes il entend les filles ; & par *Vulcain* il entend les ſots qui ſe tuent du ſoin de leurs affaires, tandis que leurs femmes ſe divertiſſent. Mais êtes-vous bien ſûr qu'*Horace* ait entendu tout cela ?

Dans l'ode ſixiéme, *Horace* dit :

Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrum
Cantamus vacui, ſive quid urimur
Non præter ſolitum leves.

Pour moi, ſoit que je ſois libre, ſoit que j'aime, ſuivant ma légéreté ordinaire, je chante nos feſtins & les com-

(*a*) Remarques ſur l'ode I. du livre I.
(*b*) Ode IV.

Digitized by Google

bats de nos jeunes filles qui menacent leurs amans de leurs ongles qui ne peuvent les bleſſer.

Vous traduiſez, *en quelque état que je ſois, libre ou amoureux, & toûjours prêt à changer, je ne m'amuſe qu'à chanter les combats des jeunes filles qui ſe font les ongles pour mieux égratigner leurs amans.*

Mais j'oſerais vous dire, Monſieur, qu'*Horace* ne parle point d'égratigner, & que mieux on coupe ſes ongles, moins on égratigne.

Voici un trait plus curieux que celui des filles qui égratignent. Il s'agit de *Mercure* dans l'ode dixiéme; vous dites qu'il eſt très vraiſemblable qu'on n'a donné à *Mercure* la qualité de Dieu des larrons *que par rapport à Moiſe, qui commanda à ſes Hébreux de prendre tout ce qu'ils pouraient aux Egyptiens, comme le remarque le ſavant Huet évêque d'Avranche dans ſa Démonſtration évangélique.*

Ainſi, ſelon vous & cet évêque, *Moïſe* & *Mercure* ſont les patrons des voleurs. Mais vous ſavez combien on ſe moqua du ſavant évêque qui fit de *Moïſe* un *Mercure*, un *Bacchus*, un *Priape*, un *Adonis*, &c. Aſſurément *Horace* ne ſe doutait pas que *Mercure* ſerait un jour comparé à *Moïſe* dans les Gaules.

Quant à cette ode à *Mercure*, vous croyez que c'eſt une hymne dans laquelle *Horace* l'adore; & moi je ſoupçonne qu'il s'en moque.

Vous croyez qu'on donna l'épithète de *Liber* à Bacchus, (*d*) parce que les rois s'appellaient *Liberi*. Je ne vois dans l'antiquité aucun roi qui ait pris ce titre. Ne ſe pourait-il pas que la liberté avec laquelle les buveurs parlent à table, eût valu cette épithète au Dieu des buveurs?

O matre pulchra filia pulchrior.

(*c*) Ode X. (*d*) Notes ſur l'ode XII.

Digitized by Google

Vous traduiſez, Belle Tindaris qui pouvez ſeule remporter le prix de la beauté ſur votre charmante mère. (*e*) *Horace* dit ſeulement, *Votre mère eſt belle & vous êtes plus belle encor.* Cela me paraît plus court & mieux ; mais je puis me tromper.

Horace dans cette ode, dit que *Prométhée* ayant pêtri l'homme de limon, fut obligé d'y ajouter les qualités des autres animaux, & qu'il mit dans ſon cœur la colère du lion.

Vous prétendez que cela eſt imité de *Simonide* qui aſſure que DIEU ayant fait l'homme, & n'ayant plus rien à donner à la femme, prit chez les animaux tout ce qui lui convenait, donna aux unes les qualités du pourceau, aux autres celles du renard, à celles-ci les talens du ſinge, à ces autres celles de l'âne. Aſſurément *Simonide* n'était pas galant, ni *Dacier* non plus.

In me tota ruens Venus (*f*)
Cyprum deſeruit.

Vous traduiſez, *Vénus a quitté entièrement Chypre pour venir loger dans mon cœur.*

N'aimez-vous pas mieux ces vers de Racine ?

Ce n'eſt plus une ardeur en mes veines cachée,
C'eſt Vénus tout entière à ſa proie attachée.

Dulce ridentem Lalagem, amabo dulce loquentem. (*g*)

J'aimerai *Lalagé* qui parle & qui rit avec tant de grace.

N'aimez-vous pas encor mieux la traduction de *Sapho* par *Boileau* ?

(*e*) Ode XVI. (*f*) Ode XIX. (*g*) Ode XXII.

Digitized by Google

Que l'on voit quelquefois doucement lui ſourire,
Que l'on voit quelquefois tendrement lui parler.

Quis deſiderio ſit pudor aut modus (*b*)
Tam cari capitis ?

Vous traduiſez, *Quelle honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous était ſi cher ?* &c. &c.

Le mot de honte ne rend pas ici celui de pudor; *que peut-il y avoir*, n'eſt pas le ſtile d'*Horace*. J'aurais peut-être mis à la place, Peut-on rougir de regretter une tête ſi chère, peut-on ſécher ſes larmes ?

Natis in uſum lætitiæ Scyphis
Pugnare thracum eſt.

Vous traduiſez, *C'eſt aux Thraces de ſe battre avec les verres qui ont été faits pour la joie.*

On ne buvait point dans des verres alors, & les Thraces encor moins que les Romains.

N'aurait-il pas mieux valu dire, C'eſt une barbarie des Thraces d'enſanglanter des repas deſtinés à la joie ?

Nunc eſt bibendum, nunc ede libero (*i*)
Pulſenda tellus.

Vous traduiſez, *C'eſt maintenant, mes chers amis, qu'il faut boire, & que ſans rien craindre il faut danſer de toute ſa force.*

Frapper la terre d'un pas libre en cadence, ce n'eſt pas danſer de toute ſa force. Cette expreſſion même n'eſt ni agréable, ni noble, ni d'*Horace*.

Je ſaute par-deſſus cent queſtions grammaticales que je voudrais vous faire pour vous demander compte

(*b*) Ode XXIII. (*i*) Ode XXXVII.

Digitized by Google

du *vin ſuperbe* de Cécube. Vous voulez abſolument qu'*Horace* ait dit,

Tinget pavimentum ſuperbo (k)
Pontificum potiore cœnis.

Vous traduiſez, *Il inondera ſes chambres de ce vin qui nagera ſur ces riches parquets, de ce vin qui aurait dû être réſervé pour les feſtins des pontifes.*

Horace ne dit rien de tout cela. Comment voulez-vous que du vin dont on fait une petite libation dans le *triclinium*, dans la ſalle à manger, inonde ces chambres ? pourquoi prétendez-vous que ce vin dût être réſervé pour les pontifes ? J'ai d'excellent vin de Malaga & de Canarie ; mais je vous réponds que je ne l'enverrai pas à mon évêque.

Horace parle d'un ſuperbe parquet, d'une magnifique moſaïque ; & vous m'allez parler d'un vin ſuperbe, d'un vin magnifique. On lit dans toutes les éditions d'Horace, *Tinget pavimentum ſuperbum*, & non pas *ſuperbo.*

Vous dites que c'eſt un grand ſentiment de religion dans *Horace* de ne vouloir réſerver ce bon vin que pour les prêtres. Je crois, comme vous, qu'*Horace* était très religieux, témoin tous ſes vers pour les bambins ; mais je penſe qu'il aurait encor mieux aimé boire ce bon vin de Cécube, que de le réſerver pour les prêtres de Rome.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo & fingitur artubus &c.

Vous traduiſez, *Le plus grand plaiſir de nos filles à marier, eſt d'apprendre les danſes laſcives des Ioniens. A cet uſage elles n'ont point de honte de ſe rendre les membres ſouples, & de les former à des poſtures des. honnêtes.*

(*k*) Liv. II. Ode XIV.

Digitized by Google

Que de phraſes pour deux petits vers ! ah, Monſieur, des poſtures deshonnêtes ! S'il y a dans le latin *fingitur artubus*, & non pas *artibus*, cela ne ſignifie-t-il pas, Nos jeunes filles apprennent les danſes & les mouvemens voluptueux des Ioniennes ? & rien de plus.

Je tombe ſur cette ode, (*1*) *horrida tempeſtas.*

Vous dites que le vieux commentateur ſe trompe en penſant que *contraxit cœlum* ſignifie, nous a caché le ciel ; & pour montrer qu'il s'eſt trompé, vous êtes de ſon avis.

Enſuite quand *Horace* introduit le docteur *Chiron* précepteur d'*Achille*, annonçant à ſon élève, pour l'encourager, qu'il ne reviendra pas de Troye.

Unde tibi reditum parcæ ſubtemine certo
Rupere.

Vous traduiſez, *Les parques ont coupé le fil de votre vie.*

Mais ce fil n'eſt pas coupé. Il le ſera ; mais *Achille* n'eſt pas encor tué ; *Horace* ne parle point de fil ; *parcæ* eſt là pour *fata.* Cela veut dire mot-à-mot, Les deſtins s'oppoſent à votre retour.

Vous dites que, *Chiron ſavait cela par lui-même, car il était grand aſtrologue.*

Vous ne voulez pas que *dulcibus alloquiis* ſignifie de doux entretiens. Que voulez-vous donc qu'il ſignifie ? Vous aſſurez poſitivement que *rien n'eſt plus ridicule, & qu'Achille ne parlait jamais à perſonne.* Mais il parlait à Patrocle, à Phœnix, à Automedon, aux capitaines Theſſaliens. Enſuite vous imaginez que le mot *alloqui* ſignifie conſoler. Ces contradictions peuvent égarer *ſtudioſam juventutem.*

(*1*) Liv. V. Ode XIII.

Digitized by Google

Dans vos remarques sur la troisiéme satyre du second livre, vous nous apprenez que les sirènes s'appellaient de ce nom chez les Grecs, parce que *sir* signifiait *Cantique* chez les Hébreux : Est-ce *Bochart* qui vous l'a dit ? Croyez-vous qu'*Homère* eût beaucoup de liaisons avec les Juifs ? Non, vous n'êtes pas du nombre de ces fous qui veulent faire accroire aux sots que tout nous vient de cette misérable nation Juive, qui habitait un si petit pays, & qui fut si longtems inconnue à l'Europe entière.

Je pourais faire des questions sur chaque ode & sur chaque épitre, mais ce serait un gros livre. Si jamais j'ai le tems, je vous proposerai mes doutes, non-seulement sur ces odes, mais encor sur les satyres, les épitres & l'art poëtique. Mais à présent il faut que je parle à madame votre femme.

A MADAME DACIER, SUR HOMÈRE.

Madame, sans vouloir troubler la paix de votre ménage, je vous dirai que je vous estime & vous respecte encor plus que votre mari. Car il n'est pas le seul traducteur & commentateur, & vous êtes la seule traductrice & commentatrice. Il est si beau à une Française d'avoir fait connaitre le plus ancien des poëtes, que nous vous devons d'éternels remerciemens.

Je commence par remarquer la prodigieuse différence du grec à notre welche, devenu latin & ensuite français.

Voici votre élégante traduction du commencement de l'*Iliade*.

Déesse, chantez la colère d'*Achille* fils de *Pelée ;* cette colère pernicieuse qui causa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le sombre royaume de *Pluton* les ames généreuses de tant de héros, & livra leurs corps en proie aux chiens & aux vautours,

Digitized by Google

depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut diviſé le fils d'*Atrée* & le divin *Achille* ; ainſi les décrets de *Jupiter* s'accompliſſaient. Quel Dieu les jetta dans ces diſſenſions ? Le fils de *Jupiter* & de *Latone*, irrité contre le roi, qui avait deshonoré *Chryſès* ſon ſacrificateur, envoya ſur l'armée une affreuſe maladie qui emportait les peuples. Car *Chryſès* étant allé aux vaiſſeaux des Grecs chargés de préſens pour la rançon de ſa fille, & tenant dans ſes mains les bandelettes ſacrées d'*Apollon* avec le ſceptre d'or, pria humblement les Grecs, & ſurtout les deux fils d'*Atrée* leurs généraux. „ Fils d'*Atrée*, leur dit-il, & „ vous, généreux Grecs, que les Dieux qui habitent „ l'olympe vous faſſent la grace de détruire la ſuperbe „ ville de Priam, & de vous voir heureuſement de „ retour dans votre patrie ; mais rendez-moi ma „ fille en recevant ces préſens, & reſpectez en moi „ le fils du grand *Jupiter*, *Apollon*, dont les traits „ ſont inévitables.

Tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il falait reſpecter le miniſtre du Dieu, & recevoir ſes riches préſens. Mais cette demande déplut à *Agamemnon* aveuglé par ſa colère.

Voici la traduction mot-à-mot, & vers par ligne.

La Colère chantez, déeſſe, de piliade Achille,
Funeſte, qui infinis aux Akaïens maux apporta,
Et pluſieurs fortes ames à l'enfer envoya
De héros ; & à l'égard d'eux, proie les fit aux chiens
Et à tous les oiſeaux. S'accompliſſait la volonté de Dieu,
Depuis que d'abord différèrent diſputans
Agamemnon chef des hommes & le divin Achille.
Qui des Dieux par diſpute les commit à combattre ?
De Latone & de Dieu le fils. Car contre le roi étant irrité
Il ſuſcita dans l'armée une maladie mauvaiſe & mouraient les peuples.

Digitized by Google

Il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Cet échantillon suffit pour montrer le différent génie des langues, & pour faire voir combien les traductions littérales sont ridicules.

Je pourais vous demander pourquoi vous avez parlé du sombre royaume de *Pluton*, & des vautours dont *Homère* ne dit rien ?

Pourquoi vous dites qu'*Agamemnon* avait deshonoré le prêtre d'*Apollon* ? Deshonorer signifie ôter l'honneur. *Agamemnon* n'avait ôté à ce prêtre que sa fille. Il me semble que le verbe *itimao* ne signifie pas en cet endroit deshonorer, mais mépriser, maltraiter.

Pourquoi vous faites dire à ce prêtre, que les Dieux vous fassent la grace de détruire &c. ? ces termes *vous fassent la grace*, semblent pris de notre catéchisme. *Homère* dit, que les Dieux habitans de l'olympe vous donnent de détruire la ville de Troye.

Doien olympia domata ekontes
Eksersai priamoio polin.

Pourquoi vous dites que tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il falait respecter le ministre des Dieux ? Il n'est point question dans *Homère* d'un murmure favorable. Il y a expressément, tous dirent *pantes epiphemisan.*

Vous avez partout ou retranché ou ajouté, ou changé ; & ce n'est pas à moi de décider si vous avez bien ou mal fait.

Il n'y a qu'une chose dont je sois sûr, & dont vous n'êtes pas convenue ; c'est que si on faisait aujourd'hui un poëme tel que celui d'*Homère*, on serait, je ne dis pas seulement sifflé d'un bout de l'Europe à l'autre, mais je dis entiérement ignoré ; & cependant l'*Iliade* était un poëme excellent pour les Grecs. Nous avons vu combien les langues diffèrent. Les mœurs,

Digitized by Google

les uſages, les ſentimens, les idées diffèrent bien davantage.

Si je l'oſais, je comparerais l'*Iliade* au livre de *Job*; tous deux ſont orientaux, fort anciens, également pleins de fictions, d'images & d'hyperboles. Il y a dans l'un & dans l'autre des morceaux qu'on cite ſouvent. Les héros de ces deux romans ſe piquent de parler beaucoup & de ſe répéter. Les amis s'y diſent des injures : voilà bien des reſſemblances.

Que quelqu'un s'aviſe aujourd'hui de faire un poëme dans le goût de *Job*, vous verrez comme il ſera reçu.

Vous dites dans votre préface qu'il eſt impoſſible de mettre *Homère* en vers français ; dites que cela vous eſt impoſſible, parce que vous ne vous êtes pas adonnée à notre poëſie. Les Géorgiques de *Virgile* ſont bien plus difficiles à traduire ; cependant on y eſt parvenu.

Je ſuis perſuadé que nous avons deux ou trois poëtes en France qui traduiraient bien *Homère*; mais en même tems je ſuis très convaincu qu'on ne les lira pas s'ils ne changent, s'ils n'adouciſſent, s'ils n'élaguent preſque tout. La raiſon en eſt, Madame, qu'il faut écrire pour ſon tems, & non pour les tems paſſés. Il eſt vrai que notre froid *La Motte* a tout adouci, tout élagué ; & qu'on ne l'en a pas lu davantage. Mais c'eſt qu'il a tout énervé.

Un jeune homme vint ces jours paſſés me montrer une traduction d'un morceau du vingt-quatriéme livre de l'*Iliade*. Je le mets ici ſous vos yeux, quoique vous ne vous connaiſſiez guères en vers français.

L'horiſon ſe couvrait des ombres de la nuit ;
L'infortuné Priam qu'un Dieu même a conduit
Entre, & paraît ſoudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille,

Digitized by Google

Par un léger repas ſuſpendait ſes douleurs.
Il ſe détourne ; il voit ce front baigné de pleurs,
Ce roi jadis henreux, ce vieillard vénérable
Que le fardeau des ans & la douleur accable,
Exhalant à ſes pieds ſes ſanglots & ſes cris,
Et lui baiſant la main qui fit périr ſon fils.
Il n'oſait ſur Achille encor jetter la vue.
Il voulait lui parler, & ſa voix s'eſt perdue.
Enfin il le regarde, & parmi ſes ſanglots
Tremblant, pâle & ſans force, il prononce ces mots. —
Songez, Seigneur, ſongez que vous avez un père. —
Il ne put achever. — Le héros ſanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans ſon cœur.
Priam lui prend les mains — Ah prince, ah mon vainqueur !
J'étais père d'Hector ! — & ſes généreux frères
Flattaient mes derniers jours & les rendaient proſpères. —
Ils ne ſont plus. — Hector eſt tombé ſous vos coups. —
Puiſſe l'heureux Pelée entre Thetis & vous
Prolonger de ſes ans l'éclatante carrière !
Le ſeul nom de ſon fils remplit la terre entière,
Ce nom fait ſon bonheur ainſi que ſon appui.
Vos honneurs ſont les ſiens, vos lauriers ſont à lui.
Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente
Eſt de voir de mon fils la dépouille ſanglante ;
De racheter de vous ces reſtes mutilés
Traînés devant mes yeux ſous nos murs déſolés.
Voilà le ſeul eſpoir, le ſeul bien qui me reſte.
Achille, accordez-moi cette grace funeſte,
Et laiſſez-moi jouïr de ce ſpectacle affreux.
Le héros qu'attendrit ce diſcours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours ſont tiſſus de regrets & d'allarmes,
Lui dit-il ; par mes mains les Dieux vous ont frappé.

Digitized by Google

Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le tems loin des yeux de mon père
Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi :
Vous perdez votre fils, & je perds un ami.
Tel est donc des humains le destin déplorable.
Dieu verse donc sur nous la coupe inépuisable,
La coupe des douleurs & des calamités ;
Il y mêle un moment de faibles voluptés,
Mais c'est pour en aigrir la fatale amertume.

Me conseillez-vous de continuer ? me dit le jeune homme. Comment ! lui répondis-je, vous vous mêlez aussi de peindre ! il me semble que je vois ce vieillard qui veut parler, & qui dans sa douleur ne peut d'abord que prononcer quelques mots étouffés par ses soupirs. Cela n'est pas dans *Homère*, mais je vous le pardonne. Je vous sais même bon gré d'avoir esquivé les deux tonneaux qui feraient un mauvais effet dans notre langue, & surtout d'avoir accourci. Oui, oui, continuez. La nation ne vous donnera pas quinze mille livres sterling comme les Anglais les ont données à *Pope* ; mais peu d'Anglais ont eu le courage de lire toute son *Iliade*.

Croyez-vous de bonne foi, que depuis Versailles jusqu'à Perpignan, & jusqu'à St. Malo, vous trouviez beaucoup de Grecs qui s'intéressent à *Eurithion* tué autrefois par *Nestor*, à *Ekopolious* ; fils de *Thalesious*, tué par *Antilokous* ; à *Simoisious* fils d'*Athemion* tué par *Telamon* ; & à *Pirous* fils d'*Embrasous*, blessé à la cheville du pied droit ? Nos vers français, cent fois plus difficiles à faire que des vers grecs, n'aiment point ces détails. J'ose vous répondre qu'aucune de nos dames ne vous lira. Et que deviendrez-vous sans elles ? si elles étaient toutes des *Dacier*, elles vous liraient encor moins. N'est-il pas vrai, Mada-

Digitized by Google

me ? on ne réuſſira jamais ſi on ne connaît bien le goût de ſon ſiécle, & le génie de ſa langue.

SERPENT.

» JE certifie que j'ai tué en diverſes fois pluſieurs » ſerpens, en mouillant un peu avec ma ſalive » un bâton ou une pierre, & en donnant ſur le mi- » lieu du corps du ſerpent un petit coup, qui pou- » vait à peine occaſionner une petite contuſion. 19 » Janvier 1772. *Figuier* chirurgien. «

Ce chirurgien m'ayant donné ce certificat, deux témoins, qui lui ont vu tuer ainſi des ſerpens, m'ont atteſté ce qu'ils avaient vu. Je voudrais le voir auſſi; car j'ai avoué, dans pluſieurs endroits de nos *Queſtions*, que j'avais pris pour mon patron *St. Thomas Didyme*, qui voulait toûjours mettre le doigt deſſus.

Il y a dix-huit cent ans que cette opinion s'eſt perpétuée chez les peuples. Et peut-être aurait-elle dix-huit mille ans d'antiquité, ſi la Genèſe ne nous inſtruiſait pas au juſte de la date de notre inimitié avec le ſerpent. Et on peut dire que ſi *Eve* avait craché, quand le ſerpent était à ſon oreille, elle eût épargné bien des maux au genre-humain.

Lucrèce, au livre IV, rapporte cette manière de tuer les ſerpens comme une choſe très connue.

Eſt utique ut ſerpens hominis contacta ſalivis
Diſperit, ac ſeſe mandendo conficit ipſa.

» Crachez ſur un ſerpent, ſa force l'abandonne;
» Il ſe mange lui-même, il ſe dévore, il meurt. «

Il y a un peu de contradiction à le peindre languiſſant & ſe dévorant lui-même. Auſſi mon chirurgien *Figuier* n'affirme pas que les ſerpens qu'il a

Digitized by Google

tués ſe ſoient mangés. La Genèſe dit bien que nous les tuons avec le talon, mais non pas avec de la ſalive.

Nous ſommes dans l'hyver, au 19 Janvier : c'eſt le tems où les ſerpens reſtent chez eux. Je ne puis en trouver au mont Krapac ; mais j'exhorte tous les philoſophes à cracher ſur tous les ſerpens qu'ils rencontreront en chemin, au printems. Il eſt bon de ſavoir juſqu'où s'étend le pouvoir de la ſalive de l'homme.

Il eſt certain que JESUS-CHRIST lui-même ſe ſervit de ſalive, pour guérir un homme ſourd & muet. (*a*) Il le prit à part ; il mit ſes doigts dans ſes oreilles ; il cracha ſur ſa langue ; & regardant le ciel il ſoupira, & s'écria *effeta*. Auſſi-tôt le ſourd & muet ſe mit à parler.

Il ſe peut donc en effet que DIEU ait permis que la ſalive de l'homme tue les ſerpens ; mais il peut avoir permis auſſi que mon chirurgien ait aſſommé des ſerpens à grands coups de pierre & de bâton ; & il eſt même probable qu'ils en ſeraient morts, ſoit que le ſieur *Figuier* eût craché, ſoit qu'il n'eût pas craché.

Je prie donc tous les philoſophes d'examiner la choſe avec attention. On peut, par exemple, quand on verra paſſer *F*.....dans la rue, lui cracher au nez ; & s'il en meurt, le fait ſera conſtaté, malgré tous les raiſonnemens des incrédules.

Je ſaiſis cette occaſion de prier auſſi les philoſophes de couper le plus qu'ils pourront de têtes de colimaçons incoques : car j'atteſte que la tête eſt revenue à des limaçons à qui je l'avais très bien coupée. Mais ce n'eſt pas aſſez que j'en aye fait l'expérience, il faut que d'autres la faſſent encor, pour que la choſe acquière quelque degré de probabilité. Car,

(*a*) Marc chap. VII.

Digitized by Google

Car, ſi j'ai fait heureuſement deux fois cette expérience, je l'ai manquée trente fois : ſon ſuccès dépend de l'âge du limaçon ; du tems auquel on lui coupe la tête, de l'endroit où on la lui coupe, du lieu où on le garde, juſqu'à-ce que la tête lui revienne.

S'il eſt important de ſavoir qu'on peut donner la mort en crachant, il eſt bien plus eſſentiel de ſavoir qu'il revient des têtes. L'homme vaut mieux qu'un limaçon ; & je ne doute pas que dans un tems, où tous les arts ſe perfectionnent, on ne trouve l'art de donner une bonne tête à un homme qui n'en aura point.

SICLE.

POids & monnoie des Juifs. Mais comme ils ne frappèrent jamais de monnoie, & qu'ils ſe ſervirent toûjours à leur avantage de la monnoie des autres peuples, toute monnoie d'or qui peſait environ une guinée, & toute monnoie d'argent peſant un petit écu de France était appellée *ſicle* ; & ce ſicle était le poids du ſanctuaire, & le poids de roi.

Il eſt dit dans les livres des Rois, (*a*) qu'*Abſalon* avait de très beaux cheveux, dont il faiſait couper tous les ans une partie. Pluſieurs grands commentateurs prétendent qu'il les faiſait couper tous les mois, & qu'il y en avait pour la valeur de deux cent ſicles. Si c'était des ſicles d'or, la chevelure d'*Abſalon* lui valait juſte deux mille quatre cent guinées par an. Il y a peu de ſeigneuries qui rapportent aujourd'hui le revenu qu'*Abſalon* tirait de ſa tête.

Il eſt dit que lorſqu'*Abraham* acheta un antre en Hébron, du Cananéen *Ephron* pour enterrer ſa femme, *Ephron* lui vendit cet antre quatre cent ſicles

(*a*) Liv. I. chap. XIV. v. 24 & 26.

Digitized by Google

d'argent, de monnoie valable & reçue, (*b*) *probatæ monetæ publicæ.*

Nous avons remarqué qu'il n'y avait point de monnoie dans ce tems-là. Ainſi ces quatre cent ſicles d'argent devaient être quatre cent ſicles de poids; leſquels vaudraient aujourd'hui trois livres quatre ſous piéce, qui font douze cent quatre-vingt livres de France.

Il falait que le petit champ qui fut vendu avec cette caverne, fût d'une excellente terre pour être vendu ſi cher.

Lorſqu'*Eliezer* ſerviteur d'*Abraham* rencontra la belle *Rebecca* fille de *Batuel*, portant une cruche d'eau ſur ſon épaule, & qu'elle lui eut donné à boire à lui & à ſes chameaux, il lui donna des pendans d'oreille d'or qui peſaient deux ſicles, (*c*) & des bracelets d'or qui en peſaient dix. C'était un préſent de vingt-quatre guinées.

Parmi les loix de l'Exode, il eſt dit que ſi un bœuf frappe de ſes cornes un eſclave mâle ou femelle, le poſſeſſeur du bœuf donnera trente ſicles d'argent au maître de l'eſclave, & le bœuf ſera lapidé. Apparemment il était ſous-entendu que le bœuf aurait fait une bleſſure dangereuſe; ſans quoi trente-deux écus auraient été une ſomme un peu trop forte vers le mont Sinaï, où l'argent n'était pas commun. C'eſt ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs graves perſonnages, mais trop téméraires, que l'Exode ainſi que la Genèſe, n'avait été écrit que dans des tems poſtérieurs.

Ce qui les a confirmés dans leur opinion erronée, c'eſt qu'il eſt dit dans le même Exode; (*d*) Prenez d'excellente myrrhe du poids de cinq cent ſicles,

(*b*) Genèſe chap. XXIII. v. 16.
(*c*) Gen. ch. XXIV. v. 22.
(*d*) Exode chap. XXX. v. 30. & ſuivans.

Digitized by Google

deux cent cinquante de cinnamum, deux cent cinquante de cannes de ſucre, deux cent cinquante de caſſe, quatre pintes & chopine d'huile d'olive pour oindre le tabernacle ; & on fera mourir quiconque s'oindra d'une pareille compoſition, ou en oindra un étranger.

Il eſt ajouté qu'à tous ces aromates on joindra du ſtacté, de l'onix, du galbanum, & de l'encens brillant, & que du tout on doit faire une collature ſelon l'art du parfumeur.

Mais je ne vois pas ce qui a dû tant révolter les incrédules dans cette compoſition. Il eſt naturel de penſer que les Juifs qui, ſelon le texte, volèrent aux Egyptiens tout ce qu'ils purent emporter, avaient volé de l'encens brillant, du galbanum, de l'onix, du ſtacté, de l'huile d'olive, de la caſſe, des cannes de ſucre, du cinnamum & de la myrrhe. Ils avaient auſſi volé ſans doute beaucoup de ſicles ; & nous avons vu qu'un des plus zélés partiſans de cette horde hébraïque évalue ce qu'ils avaient volé ſeulement en or, à neuf millions. Je ne compte pas après lui.

SOLDAT.

LE ridicule fauſſaire qui fit ce teſtament du cardinal de *Richelieu*, dont nous avons beaucoup plus parlé qu'il ne mérite, donne pour un beau ſecret d'état de lever cent mille ſoldats quand on veut en avoir cinquante mille.

Si je ne craignais d'être auſſi ridicule que ce fauſſaire, je dirais qu'au-lieu de lever cent mille mauvais ſoldats, il en faut engager cinquante mille bons ; qu'il faut rendre leur profeſſion honorable ; qu'il faut qu'on la brigue & non pas qu'on la fuie. Que cin-

quante mille guerriers assujettis à la sévérité de la règle, sont bien plus utiles que cinquante mille moines.

Que ce nombre est suffisant pour défendre un état de l'étendue de l'Allemagne, ou de la France, ou de l'Espagne, ou de l'Italie.

Que des soldats en petit nombre dont on a augmenté l'honneur & la paye, ne déserteront point.

Que cette paye étant augmentée dans un état, & le nombre des engagés diminué, il faudra bien que les états voisins imitent celui qui aura le premier rendu ce service au genre-humain.

Qu'une multitude d'hommes dangereux étant rendue à la culture de la terre ou aux métiers, & devenue utile, chaque état en sera plus florissant.

Mr. le marquis de *Monteynard* a donné en 1771 un exemple à l'Europe; il a donné un surcroit à la paye, & des honneurs aux soldats qui serviraient après le tems de leur engagement. Voilà comme il faut mener les hommes.

SOMNANBULES ET SONGES.

J'Ai vu un somnanbule, mais il se contentait de se lever, de s'habiller, de faire la révérence, de danser le menuet assez proprement, après quoi il se deshabillait, se recouchait & continuait de dormir.

Cela n'approche pas du somnanbule de l'Encyclopédie. C'était un jeune séminariste qui se relevait pour composer un sermon en dormant, l'écrivait correctement, le relisait d'un bout à l'autre, ou du moins croyait le relire, y faisait des corrections, raturait des lignes, en substituait d'autres, remettait à sa place

Digitized by Google

un mot oublié ; composait de la musique, la notait exactement, après avoir réglé son papier avec sa canne, & plaçait les paroles sous les notes sans se tromper, &c. &c.

Il est dit qu'un archevêque de Bordeaux a été témoin de toutes ces opérations, & de beaucoup d'autres aussi étonnantes. Il serait à souhaiter que ce prélat eût donné lui-même son attestation signée de ses grands-vicaires, ou du moins de Mr. son secrétaire.

Mais supposons que ce somnanbule ait fait tout ce qu'on lui attribue, je lui ferai toûjours les mêmes questions que je ferais à un simple songeur. Je lui dirais, Vous avez songé plus fortement qu'un autre, mais c'est par le même principe. Cet autre n'a eu que la fiévre, & vous avez eu le transport au cerveau. Mais enfin, vous avez reçu l'un & l'autre des idées, des sensations auxquelles vous ne vous attendiez nullement ; vous avez fait tout ce que vous n'aviez nulle envie de faire.

De deux dormeurs l'un n'a pas une seule idée, l'autre en reçoit une foule ; l'un est insensible comme un marbre, l'autre éprouve des désirs & des jouïssances. Un amant fait en rêvant une chanson pour sa maîtresse, qui dans son délire croit lui écrire une lettre tendre, & qui en récite tout haut les paroles.

Scribit amatori meretrix dat adultera munus
In noctis spatio miserorum vulnera durant.

S'est-il passé autre chose dans votre machine pendant ce rêve si puissant sur vous, que ce qui se passe tous les jours dans votre machine éveillée ?

Vous, monsieur le sémiraniste, né avec le don de l'imitation, vous avez écouté cent sermons, votre cerveau s'est monté à en faire ; vous en avez écrit en veillant, poussé par le talent d'imiter ; vous en écri-

vez de même en dormant. Comment s'eſt-il pu faire que vous ſoyez devenu prédicateur en rêve, vous étant couché ſans aucune volonté de prêcher ? reſſouvenez-vous bien de la première fois que vous mites par écrit l'eſquiſſe d'un ſermon pendant la veille. Vous n'y penſiez pas le quart d'heure d'auparavant ; vous étiez dans votre chambre livré à une rêverie vague ſans aucune idée déterminée ; votre mémoire vous rappelle ſans que votre volonté s'en mêle, le ſouvenir d'une certaine fête. Cette fête vous rappelle qu'on prêche ce jour-là ; vous vous ſouvenez d'un texte, ce texte fournit un exorde ; vous avez auprès de vous encre & papier, vous écrivez des choſes que vous ne penſiez pas devoir jamais écrire.

Voilà préciſément ce qui vous eſt arrivé dans votre acte de noctambule.

Vous avez cru dans l'une & l'autre opération ne faire que ce que vous vouliez ; & vous avez été dirigé ſans le ſavoir par tout ce qui a précédé l'écriture de ce ſermon.

De même lorſqu'en ſortant de vêpres vous vous êtes renfermé dans votre cellule pour méditer, vous n'aviez nul deſſein de vous occuper de votre voiſine, cependant ſon image s'eſt peinte à vous quand vous n'y penſiez pas ; votre imagination s'eſt allumée ſans que vous ayez ſongé à un éteignoir ; vous ſavez ce qui s'en eſt enſuivi.

Vous avez éprouvé la même avanture pendant votre ſommeil.

Quelle part avez-vous eu à toutes ces modifications de votre individu ? la même que vous avez à la courſe de votre ſang dans vos artères & dans vos veines, à l'arroſement de vos vaiſſeaux lymphatiques, au battement de votre cœur & de votre cerveau.

Digitized by Google

J'ai lu l'article *Songe* dans le Dictionnaire encyclopédique, & je n'y ai rien compris. Mais quand je recherche la cauſe de mes idées & de mes actions dans le ſommeil & dans la veille, je n'y comprends pas davantage.

Je ſais bien qu'un raiſonneur qui voudrait me prouver que quand je veille, & que je ne ſuis ni frénétique ni yvre, je ſuis alors un animal agent, ne laiſſerait pas de m'embarraſſer.

Mais je l'embarraſſerais bien davantage, en lui prouvant que quand il dort il eſt entiérement patient, pur automate.

Or, dites-moi ce que c'eſt qu'un animal qui eſt abſolument machine la moitié de ſa vie, & qui change de nature deux fois en vingt-quatre heures ?

LETTRE AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE, SUR LES SONGES. Août 1764.

Meſſieurs,

Tous les objets des ſciences ſont de votre reſſort; ſouffrez que les chimères en ſoient auſſi. *Nil ſub ſole novum :* rien de nouveau ſous le ſoleil; auſſi n'eſt-ce pas de ce qui ſe fait en plein jour que je veux vous entretenir; mais de ce qui ſe paſſe pendant la nuit. Ne vous allarmez pas, il ne s'agit que de ſonges.

Je vous avoue, Meſſieurs, que je penſe aſſez comme le médecin de votre Monſieur de *Pourceaugnac*; il demande à ſon malade de quelle nature ſont ſes ſonges, & Mr. de *Pourceaugnac*, qui n'eſt pas philoſophe, répond qu'ils ſont de la nature des ſonges. Il eſt très certain pourtant, n'en déplaiſe à votre Limouſin, que des ſonges pénibles & funeſtes dénotent les peines de l'eſprit & du corps, un eſtomac ſurchargé d'alimens, ou un eſprit occupé d'idées douloureuſes pendant la veille.

Digitized by Google

Le laboureur qui a bien travaillé ſans chagrin, & bien mangé ſans excès, dort d'un ſommeil plein & tranquille, que les rêves ne troublent point. Tant qu'il eſt dans cet état, il ne ſe ſouvient jamais d'avoir fait aucun rêve. C'eſt une vérité dont je me ſuis aſſuré autant que je l'ai pu dans mon manoir de Herfordshire. Tout rêve un peu violent eſt produit par un excès, ſoit dans les paſſions de l'ame, ſoit dans la nourriture du corps; il ſemble que la nature alors vous en puniſſe en vous donnant des idées, en vous y faiſant penſer malgré vous. On pourait inférer de là que ceux qui penſent le moins ſont les plus heureux; mais ce n'eſt pas là que je veux en venir.

Il faut dire avec Pétrone, *quidquid luce fuit, tenebris agit.* J'ai connu des avocats qui plaidaient en ſonge, des mathématiciens qui cherchaient à réſoudre des problêmes, des poëtes qui faiſaient des vers. J'en ai fait moi-même qui étaient aſſez paſſables, & je les ai retenus. Il eſt donc inconteſtable que dans le ſommeil on a des idées ſuivies comme en veillant. Les idées nous viennent inconteſtablement malgré nous. Nous penſons en dormant, comme nous nous remuons dans notre lit, ſans que notre volonté y ait aucune part. Votre père *Mallebranche* a donc très grande raiſon de dire que nous ne pouvons jamais nous donner nos idees, car pourquoi en ſerions-nous les maitres plutôt pendant la veille que pendant le ſommeil? Si votre *Mallebranche* s'en était tenu là, il ſerait un très grand philoſophe; il ne s'eſt trompé que parce qu'il a été trop loin: c'eſt lui dont on peut dire:

Præceſſit longè flammantia mœnia mundi.

Pour moi, je ſuis perſuadé que cette réflexion que nos penſees ne viennent pas de nous, peut nous faire venir de très bonnes penſées; je n'entreprends pas de développer les miennes, de peur d'ennuier quelques lecteurs, & d'en étonner quelques autres.

Digitized by Google

Je vous prie seulement de souffrir encore un petit mot sur les songes. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils sont l'origine de l'opinion généralement répandue dans toute l'antiquité touchant les ombres & les mânes ? Un homme profondement affligé de la mort de sa femme ou de son fils, les voit dans son sommeil, ce sont les mêmes traits, il leur parle, ils lui répondent ; ils lui sont certainement apparus. D'autres hommes ont eu les mêmes rêves ; il est impossible de douter que les morts ne reviennent ; mais on est sûr en même tems que ces morts ou enterrés, ou réduits en cendres, ou abîmés dans les mers, n'ont pu reparaître en personne ; c'est donc leur ame qu'on a vue : cette ame doit être étendue, légère, impalpable, puisqu'en lui parlant on n'a pu l'embrasser : *Effugit imago par levibus ventis.* Elle est moulée, dessinée sur le corps qu'elle habitait ; puis qu'elle lui ressemble parfaitement ; on lui donne le nom d'ombre, de mânes ; & de tout cela il reste dans les têtes une idée confuse qui se perpétue d'autant mieux que personne ne la comprend.

Les songes me paraissent encore l'origine sensible des premières prédictions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de plus commun, que de rêver à une personne chère qui est en danger de mort, & de la voir expirer en songe ? Quoi de plus naturel encore, que cette personne meure après le rêve funeste de son ame ? Les songes qui auront été accomplis sont des prédictions que personne ne revoque en doute. On ne tient point compte des rêves qui n'auront point eu leur effet : un seul songe accompli fait plus d'effet que cent qui ne l'auront pas été. L'antiquité est pleine de ces exemples. Combien nous sommes faits pour l'erreur ! Le jour & la nuit ont servi à nous tromper.

Vous voyez bien, Messieurs, qu'en étendant ces idées on pourait tirer quelque fruit du livre de mon compatriote le rêvasseur ; mais je finis, de peur que

Digitized by Google

vous ne me preniez moi-même pour un ſonge-creux. Je ſuis, Meſſieurs, votre &c.

JOHN DREAMER.

SOPHISTE.

UN géomètre un peu dur, nous parlait ainſi. Y a-t-il rien dans la littérature de plus dangereux que des rhéteurs ſophiſtes ? parmi ces ſophiſtes y en eut-il jamais de plus inintelligibles & de plus indignes d'être entendus que le divin *Platon* ?

La ſeule idée utile qu'on puiſſe peut-être trouver chez lui, eſt l'immortalité de l'ame, qui était déja établie chez tous les peuples policés. Mais comment prouve-t-il cette immortalité ?

On ne peut trop remettre cette preuve ſous nos yeux pour nous faire bien apprécier ce fameux Grec.

Il dit, dans ſon *Phedon*, que la mort eſt le contraire de la vie ; que le mort naît du vivant & le vivant du mort, & que par conſéquent les ames vont ſous terre après notre mort.

S'il eſt vrai que le ſophiſte *Platon*, qui ſe donne pour ennemi de tous les ſophiſtes, raiſonne preſque toujours ainſi, qu'étaient donc ces prétendus grands-hommes, & à quoi ont-ils ſervi ?

Le grand défaut de toute la philoſophie platonicienne était d'avoir pris les idées abſtraites pour des choſes réelles. Un homme ne peut avoir fait une belle action que parce qu'il y a un beau réellement exiſtant, auquel cette action eſt conforme !

On ne peut faire aucune action ſans avoir l'idée de cette action. Donc ces idées exiſtent je ne ſais où, & il faut les conſulter !

Digitized by Google

DIEU avait l'idée du monde avant de le former, c'était son logos. Donc le monde était la production du logos!

Que de querelles tantôt vaines, tantôt sanglantes cette manière d'argumenter apporta-t-elle enfin sur la terre! *Platon* ne se doutait pas que sa doctrine pût un jour diviser une église qui n'était pas encor née.

Pour concevoir le juste mépris que méritent toutes ces vaines subtilités, lisez *Démosthène*; voyez si dans aucune de ses harangues il employe un seul de ces ridicules sophismes. C'est une preuve bien claire que dans les affaires sérieuses on ne faisait pas plus de cas de ces ergoteries que le conseil d'état n'en fait des thèses de théologie.

Vous ne trouverez pas un seul de ces sophismes dans les oraisons de *Cicéron*. C'était un jargon de l'école, inventé pour amuser l'oisiveté; c'était le charlatanisme de l'esprit.

STYLE.

LE style des lettres de *Balzac* n'aurait pas été mauvais pour des oraisons funèbres. Et nous avons quelques morceaux de physique dans le goût du poëme épique & de l'ode. Il est bon que chaque chose soit à sa place.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois un grand art, ou plutôt un très heureux naturel à mêler quelques traits d'un style majestueux dans un sujet qui demande de la simplicité; à placer à propos de la finesse, de la délicatesse dans un discours de véhémence & de force. Mais ces beautés ne s'enseignent pas. Il faut beaucoup d'esprit & de goût. Il serait difficile de donner des leçons de l'un & de l'autre.

Digitized by Google

Il eſt bien étrange que depuis que les Français s'aviſèrent d'écrire, ils n'eurent aucun livre écrit d'un bon ſtyle juſqu'à l'année 1654 où les *Lettres provinciales* parurent. Pourquoi perſonne n'avait-il écrit l'hiſtoire d'un ſtyle convenable juſqu'à la *Conſpiration de Veniſe* de l'abbé de St. Réal?

D'où vient que *Péliſſon* eut le premier le vrai ſtyle de l'eloquence cicéronienne dans ſes mémoires pour le ſurintendant *Fouquet*?

Rien n'eſt donc plus difficile & plus rare que le ſtyle convenable à la matière que l'on traite?

N'affectez point des tours inuſités & des mots nouveaux dans un livre de religion comme l'abbé *Houteville*. Ne déclamez point dans un livre de phyſique. Point de plaiſanterie en mathématique. Evitez l'enflure & les figures outrées dans un plaidoyer. Une pauvre bourgeoiſe yvrogne ou yvrogneſſe meurt d'apoplexie; vous dites qu'elle eſt dans la région des morts: on l'enſevélit: vous aſſurez que ſa dépouille mortelle eſt confiée à la terre. Si on ſonne pour ſon enterrement, c'eſt un ſon funèbre qui ſe fait entendre dans les nues. Vous croyez imiter *Cicéron*; & vous n'imitez que maître *Petit-Jean*.

J'ai entendu ſouvent demander ſi dans nos meilleures tragédies on n'avait pas trop ſouvent admis le ſtyle familier, qui eſt ſi voiſin du ſtyle ſimple & naïf?

Par exemple, dans Mithridate, *Seigneur, vous changez de viſage*, cela eſt ſimple & même naïf. Ce demi-vers placé où il eſt, fait un effet terrible; il tient du ſublime. Au-lieu que les mêmes paroles de Bérénice dans Antiochus, *Prince, vous vous troublez & changez de viſage*, ne ſont que très ordinaires; c'eſt une tranſition plutôt qu'une ſituation.

Digitized by Google

Rien n'eſt ſi ſimple que ce vers ;

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

mais le moment où *Roxane* prononce ces paroles fait trembler. Cette noble ſimplicité eſt très fréquente dans *Racine*, & fait une de ſes principales beautés.

Mais on ſe récria contre pluſieurs vers qui ne parurent que familiers.

Il ſuffit ; & que fait la reine Bérénice ?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène.
Sait-il que je l'attends. — J'ai couru chez la reine.
Il en était ſorti lorſque j'y ſuis couru.
On ſait qu'elle eſt charmante ; & de ſi belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penſe.
Quoi ! ſeigneur, le ſultan reverra ſon viſage.
Mais à ne point mentir
Votre amour dès longtems a dû le preſſentir.
Madame, encor un coup, c'eſt à vous de choiſir.
Elle veut, Acomat, que je l'épouſe. — Eh bien.
Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas.
Crois-tu ſi je l'épouſe
Qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe.
Tu vois que c'en eſt fait, ils ſe vont épouſer.
Pour bien faire, il faudrait que vous les prévinſſiez.
Attendez. — Non, vois-tu, je le nierais en vain.

On a trouvé une grande quantité de pareils vers trop proſaïques, & d'une familiarité qui n'eſt propre que de la comédie. Mais ces vers ſe perdent dans la foule des bons ; ce ſont des fils de laiton qui ſervent à joindre des diamans.

Le ſtyle élégant eſt ſi néceſſaire, que ſans lui la beauté des ſentimens eſt perdue. Il ſuffit ſeul pour

Digitized by Google

embellir les ſentimens les moins nobles & les moins tragiques.

Croirait-on qu'on pût, entre une reine inceſtueuſe & un père qui devient parricide, introduire une jeune amoureuſe, dédaignant de ſubjuguer un amant qui ait déja eu d'autres maîtreſſes, & mettant la gloire à triompher de l'auſtérité d'un homme qui n'a jamais rien aimé ? C'eſt pourtant ce qu'*Aricie* oſe dire dans le ſujet tragique de *Phèdre*. Mais elle le dit dans des vers ſi ſéducteurs, qu'on lui pardonne ces ſentimens d'une coquette de comédie.

Phèdre en vain s'honorait des ſoupirs de Théſée.
Pour moi je ſuis plus fière & fuis la gloire aiſée,
D'obtenir un hommage à tant d'autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame inſenſible,
D'enchaîner un captif de ſes fers étonné
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à déſarmer coûtait moins qu'Hippolite.
Et vaincu plus ſouvent & plutôt ſurmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Ces vers ne ſont pas tragiques ; mais tous les vers ne doivent pas l'être ; & s'ils ne font aucun effet au théâtre, ils charment à la lecture, par la ſeule élégance du ſtyle.

Preſque toûjours les choſes qu'on dit, frappent moins que la manière dont on les dit ; car les hommes ont tous à-peu-près les mêmes idées de ce qui eſt à la portée de tout le monde. L'expreſſion, le ſtyle fait toute la différence. Des déclarations d'amour, des jalouſies, des ruptures, des raccommodemens, forment le tiſſu de la plûpart de nos piéces de théatre, & ſurtout de celles de *Racine*, fondées

Digitized by Google

ſur ces petits moyens. Combien peu de génies ont-ils ſu exprimer ces nuances que tous les auteurs ont voulu peindre ! Le ſtyle rend ſingulières les choſes les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus ſimples.

Sans le ſtyle, il eſt impoſſible qu'il y ait un ſeul bon ouvrage en aucun genre d'éloquence & de poëſie.

La profuſion des mots eſt le grand vice du ſtyle de preſque tous nos philoſophes & anti-philoſophes modernes. Le *Syſtême de la nature* en eſt un grand exemple. Il y a dans ce livre confus quatre fois trop de paroles ; & c'eſt en partie par cette raiſon qu'il eſt ſi confus.

L'auteur de ce livre dit d'abord (*a*) que l'homme eſt l'ouvrage de la nature, qu'il exiſte dans la nature, qu'il ne peut même ſortir de la nature par la penſée &c. ; que pour un être formé par la nature & circonſcrit par elle, il n'exiſte rien au-delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influences : qu'ainſi les êtres qu'on ſuppoſe au-deſſus de la nature ou diſtingués d'elle-même, ſeront toûjours des chimères.

Il ajoute enſuite, *Il ne nous ſera jamais poſſible de nous en former des idées véritables.* Mais comment peut-on ſe former une idée ſoit fauſſe, ſoit véritable d'une chimère, d'une choſe qui n'exiſte point? Ces paroles oiſeuſes n'ont point de ſens, & ne ſervent qu'à l'arrondiſſement d'une phraſe inutile.

Il ajoute encor *qu'on ne pourra jamais ſe former des idées véritables du lieu que ces chimères occupent, ni de leur façon d'agir.* Mais comment des chimères peuvent-elles occuper une place dans l'eſpace ? comment peuvent-elles avoir des façons d'agir ? quelle ſerait la façon d'agir d'une chimère qui eſt le néant ? Dès qu'on a dit *chimère* on a tout dit. Omne ſuper vacuum pleno de pectore manat.

(*a*) Page 1.

TAYLOR OXFORD
Digitized by Google

Que l'homme apprenne les loix de la nature, (*b*) *qu'il ſe ſoumette à ces loix auxquelles rien ne peut le ſouſtraire ; qu'il conſente à ignorer les cauſes entourées pour lui d'un voile impénétrable.*

Cette ſeconde phraſe n'eſt point du tout une ſuite de la première. Au contraire, elle ſemble la contredire viſiblement. Si l'homme apprend les loix de la nature, elles ne ſont point pour lui entourées d'un voile impénétrable. Ce ſont des expreſſione triviales échappées à l'écrivain.

Qu'il ſubiſſe ſans murmurer les arrêts d'une force univerſelle qui ne peut revenir ſur ſes pas, ou qui ne peut jamais s'écarter des règles que ſon eſſence lui preſcrit.

Qu'eſt-ce qu'une force qui ne revient point ſur ſes pas ? les pas d'une force ! & non content de cette fauſſe im ge, il vous en propoſe une autre ſi vous l'aimez mieux ; & cette autre eſt une règle preſcrite par une eſſence. Preſque tout le livre eſt malheureuſement écrit de ce ſtyle obſcur & diffus.

Tout ce que l'eſprit humain a ſucceſſivement inventé pour changer ou perfectionner ſa façon d'être, n'eſt qu'une conſéquence néceſſaire de l'eſſence propre de l'homme & de celle des êtres qui agiſſent ſur lui. Toutes nos inſtitutions, nos réflexions, nos connaiſſances, n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre ſans ceſſe. Tout ce que nous faiſons ou penſons, tout ce que nous ſommes & que nous ſerons, n'eſt jamais qu'une ſuite de ce que la nature nous a faits.

Je n'examine point ici le fond de cette métaphyſique ; je ne recherche point comment nos inventions pour changer notre façon d'être &c. ſont les effets néceſſaires d'une eſſence qui ne change point. Je me borne

(*b*) Page 2.

borne au ſtyle. *Tout ce que nous ſerons n'eſt jamais ;* quel ſoléciſme ! *Une ſuite de ce que la nature nous a faits ;* quel autre ſoléciſme ! il falait dire, *ne ſera jamais qu'une ſuite des loix de la nature.* Mais il l'a déja dit quatre fois en trois pages.

Il eſt très difficile de ſe faire des idées nettes ſur DIEU & ſur la nature ; il eſt peut-être auſſi difficile de ſe faire un bon ſtyle.

Voici un monument ſingulier de ſtyle dans un diſcours que nous entendimes à Verſailles en 1745.

HARANGUE AU ROI, PRONONCÉE PAR MR. LE CAMUS PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR DES AIDES.

Sire,

Les conquêtes de V. M. ſont ſi rapides, qu'il s'agit de ménager, la croyance des deſcendans, & d'adoucir la ſurpriſe des miracles, de peur que les héros ne ſe diſpenſent de les ſuivre, & les peuples de le croire.

Non, Sire, il n'eſt plus poſſible qu'ils en doutent lorſqu'ils liront dans l'hiſtoire, qu'on a vu V. M. à la tête de ſes troupes, les écrire elle-même au champ de Mars ſur un tambour ; c'eſt les avoir gravé à toûjours au temple de mémoire.

Les ſiécles les plus reculés ſauront que l'Anglais, cet ennemi fier & audacieux, cet ennemi jaloux de votre gloire a été forcé de tourner autour de votre victoire ; que leurs alliés ont été témoins de leur honte, & qu'ils n'ont tous accourus au combat que pour immortaliſer le triomphe du vainqueur.

Nous n'oſons dire à V. M. quelqu'amour qu'elle ait pour ſon peuple, qu'il n'y a plus qu'un ſecret d'augmenter notre bonheur, c'eſt de diminuer ſon courage, & que le ciel nous vendrait trop cher ſes prodiges

Digitized by Google

s'il nous en coûtait vos dangers, ou ceux du jeune héros qui forme nos plus chères espérances.

SUPERSTITION.

SECTION PREMIÈRE.

JE vous ai entendu dire quelquefois, Nous ne sommes plus superstitieux; la réforme du seizième siécle nous a rendus plus prudens; les protestans nous ont appris à vivre.

Et qu'est-ce donc que le sang d'un *St. Janvier* que vous liquefiez tous les ans quand vous l'approchez de sa tête? Ne vaudrait-il pas mieux faire gagner leur vie à dix mille gueux, en les occupant à des travaux utiles, que de faire bouillir le sang d'un saint pour les amuser? Songez plutôt à faire bouillir leur marmite.

Pourquoi béniſſez-vous encor dans Rome les chevaux & les mulets à Ste. Marie majeure?

Que veulent ces bandes de flagellans en Italie & en Espagne qui vont chantant & se donnant la discipline en présence des dames? pensent-ils qu'on ne va en paradis qu'à coups de fouet?

Ces morceaux de la vraie croix qui suffiraient à bâtir un vaisseau de cent piéces de canon, tant de reliques reconnues pour fausses, tant de faux miracles, sont-ils des monumens d'une piété éclairée?

La France se vante d'être moins superstitieuse qu'on ne l'est devers St. Jacques de Compostelle, & devers Notre-Dame de Lorette. Cependant, que de sacristies où vous trouvez encor des piéces de la robe de la Vierge, des roquilles de son lait, de rognures de ses cheveux! & n'avez-vous pas encor dans l'église du Puy-

Digitized by Google

en-Velay le prépuce de son fils conservé précieusement ?

Vous connaissez tous l'abominable farce qui se joue depuis les premiers jours du quatorzième siécle dans la chapelle de St. Louis, au palais de Paris, la nuit de chaque jeudi saint au vendredi. Les possédés du royaume se donnent rendez-vous dans cette église ; les convulsions de St. Médard n'approchent pas des horribles simagrées, des hurlemens épouvantables, des tours de force que font ces malheureux. On leur donne à baiser un morceau de la vraie croix enchâssé dans trois pieds d'or, & orné de pierreries. Alors les cris & les contorsions redoublent. On appaise le diable en donnant quelques sous aux énergumènes. Mais pour les mieux contenir, on a dans l'église cinquante archers du guet, la bayonnette au bout du fusil.

La même exécrable comédie se joue à St. Maur. Je vous citerais vingt exemples semblables ; rougissez, & corrigez-vous.

Il est des sages qui prétendent qu'on doit laisser au peuple ses superstitions comme on lui laisse ses guinguettes, &c.

Que de tout tems il a aimé les prodiges, les diseurs de bonne avanture, les pélérinages & les charlatans ; que dans l'antiquité la plus reculée on célébrait *Bacchus* sauvé des eaux, portant des cornes, faisant jaillir d'un coup de sa baguette une source de vin d'un rocher, passant la mer Rouge à pied sec avec tout son peuple, arrêtant le soleil & la lune, &c.

Qu'à Lacédémone on conservait les deux œufs dont accoucha *Leda*, pendans à la voûte d'un temple ; que dans quelques villes de la Grèce les prêtres montraient le couteau avec lequel on avait immolé *Iphigénie*, &c.

Il est d'autres sages qui disent, aucune de ces superf-

titions n'a produit du bien; plusieurs ont fait de grands maux. Il faut donc les abolir.

SECTION SECONDE.

Je vous prie, mon cher lecteur, de jetter un coup d'œil sur le miracle qui vient de s'opérer en Basse-Bretagne dans l'année 1771 de notre ère vulgaire. Rien n'est plus autentique; cet imprimé est revêtu de toutes les formes légales. Lisez.

RECIT surprenant sur l'apparition visible & miraculeuse de N. S. J. C. *au St. Sacrement de l'autel, qui s'est faite, par la toute-puissance de* DIEU, *dans l'église paroissiale de Paimpole, près Treguyer en Basse-Bretagne, le jour des Rois.*

Le 6 Janvier 1771, jour des Rois, pendant qu'on chantait le salut, on vit des rayons de lumière sortir du saint sacrement, & l'on apperçut à l'instant N. S. JESUS en figure naturelle, qui parut plus brillant que le soleil, & qui fut vu une demi-heure entière, pendant laquelle parut un arc-en-ciel sur le faite de l'église. Les pieds de JESUS restèrent imprimés sur le tabernacle, où ils se voyent encore, & il s'y opère tous les jours plusieurs miracles. A quatre heures du soir JESUS ayant disparu de dessus le tabernacle, le curé de ladite paroisse s'approcha de l'autel, & y trouva une lettre que JESUS y avait laissée: il voulut la prendre, mais il lui fut impossible de la pouvoir lever. Ce curé, ainsi que le vicaire, en furent avertir Mgr. l'évêque de Treguyer, qui ordonna dans toutes les églises de la ville les prières des quarante heures pendant huit jours, durant lequel tems le peuple allait en foule voir cette sainte lettre. Au bout de la huitaine, Mgr. l'évêque y vint en procession, accompagné de tout le clergé séculier & régulier de la ville, après trois jours de jeûne au pain & à l'eau. La procession étant entrée dans l'église, Mgr. l'évêque se mit à genoux sur les degrés de l'autel; & après avoir demandé à

Digitized by Google

DIEU la grace de pouvoir lever cette lettre, il monta à l'autel, & la prit ſans difficulté : s'étant enſuite tourné vers le peuple, il en fit la lecture à haute voix, & recommanda à tous ceux qui ſavaient lire de lire cette lettre tous les premiers vendredis de chaque mois ; & à ceux qui ne ſavaient pas lire, de dire cinq *pater* & cinq *ave* en l'honneur des cinq plaies de JESUS-CHRIST, afin d'obtenir les graces promiſes à ceux qui la liront dévotement, & la conſervation des biens de la terre. Les femmes enceintes doivent dire, pour leur heureuſe délivrance, neuf *pater* & neuf *ave* en faveur des ames du purgatoire, afin que leurs enfans ayent le bonheur de recevoir le ſaint ſacrement de batême.

Tout le contenu en ce récit a été approuvé par Mgr. l'évêque, par Mr. le lieutenant-général de ladite ville de Treguyer, & par pluſieurs perſonnes de diſtinction, qui ſe ſont trouvées préſentes à ce miracle.

COPIE de la lettre trouvée ſur l'autel, lors de l'apparition miraculeuſe de N. S. J. C. *au très ſaint ſacrement de l'autel, le jour des Rois* 1771.

» Eternité de vie, éternité de châtimens, éter-
» nelles délices ; rien n'en peut diſpenſer : il faut
» choiſir un parti, ou celui d'aller à la gloire, ou
» marcher au ſupplice. Le nombre d'années que les
» hommes paſſent ſur la terre dans toutes ſortes de
» plaiſirs ſenſuels & de débauches exceſſives, d'uſur-
» pations, de luxe, d'homicides, de larcins, de mé-
» diſances & d'impuretés, blaſphémant & jurant mon
» ſaint nom en vain, & mille autres crimes, ne per-
» mettant pas de ſouffrir plus longtems que des créa-
» tures, créées à mon image & reſſemblance, rache-
» tées par le prix de mon ſang ſur l'arbre de la croix,
» où j'ai enduré mort & paſſion, m'offenſent conti-
» nuellement, en tranſgreſſant mes commandemens

Digitized by Google

» & abandonnant ma loi divine ; je vous avertis que
» ſi vous continuez à vivre dans le péché, & que
» je ne voye en vous ni remords ; ni contrition, ni
» une ſincère & véritable confeſſion & ſatisfaction,
» je vous ferai ſentir la peſanteur de mon bras divin.
» Si ce n'était les prières de ma chère mère, j'au-
» rais déja détruit la terre, pour les péchés que vous
» commettez les uns contre les autres. Je vous ai
» donné ſix jours pour travailler ; & le ſeptiéme pour
» vous repoſer, pour ſanctifier mon ſaint nom, pour
» entendre la ſainte meſſe, & employer le reſte du
» jour au ſervice de DIEU mon père. Au contraire, on
» ne voit que blaſphêmes & yvrogneries ; & le monde
» eſt tellement débordé, qu'on n'y voit que vanité
» & menſonges. Les chrétiens, au-lieu d'avoir com-
» paſſion des pauvres qu'ils voyent à leurs portes, &
» qui ſont mes membres, pour parvenir au royaume
» céleſte, ils aiment mieux mignarder des chiens &
» autres animaux, & laiſſer mourir de faim & de ſoif
» ces objets, en s'abandonnant entiérement à *Satan*,
» par leur avarice, gourmandiſe & autres vices : au-
» lieu d'aſſiſter les pauvres, ils aiment mieux ſacrifier
» tout à leurs plaiſirs & débauches. C'eſt ainſi qu'ils
» me déclarent la guerre. Et vous, pères & mères
» pleins d'iniquités, vous ſouffrez vos enfans jurer &
» blaſphémer mon ſaint nom : au-lieu de leur donner
» une bonne éducation, vous leur amaſſez, par ava-
» rice ; des biens qui ſont dédiés à *Satan*. Je vous
» dis par la bouche de DIEU mon père, de ma chère
» mère, de tous les chérubins & ſéraphins, & par
» *St. Pierre* le chef de mon égliſe, que ſi vous ne
» vous amandez, je vous enverrai des maladies ex-
» traordinaires qui périra tout ; vous reſſentirez la
» juſte colère de DIEU mon père ; vous ſerez ré-
» duits à un tel état, que vous n'aurez connaiſſance
» des uns des autres. Ouvrez les yeux & contem-
» plez ma croix, que je vous ai laiſſée pour arme
» contre l'ennemi du genre-humain, & pour vous
» ſervir de guide à la gloire éternelle : regardez mon

Digitized by Google

» chef couronné d'épines, mes pieds & mes mains
» percés de clous; j'ai répandu juſqu'à la dernière
» goutte de mon ſang pour votre rédemption, par
» un pur amour de père pour des enfans ingrats.
» Faites des œuvres qui puiſſent vous attirer ma miſé-
» ricorde; ne jurez pas mon ſaint nom; priez-moi
» dévotement; jeûnez ſouvent, & particuliérement
» faites l'aumône aux pauvres, qui ſont mes mem-
» bres; car c'eſt de toutes les bonnes œuvres celle
» qui m'eſt la plus agréable: ne mépriſez ni la
» veuve ni l'orphelin; reſtituez ce qui ne vous appar-
» tient pas; fuyez toutes les occaſions de pécher;
» gardez ſoigneuſement mes commandemens; hono-
» rez *Marie*, ma très chère mère.

» Ceux ou celles qui ne profiteront pas des aver-
» tiſſemens que je leur donne, qui ne croiront pas
» mes paroles, attireront par leur obſtination mon bras
» vengeur ſur leurs têtes; ils ſeront accablés de mal-
» heurs, qui ſeront les avant-coureurs de leur fin
» dernière & malheureuſe, après laquelle ils ſeront
» précipités dans les flammes éternelles, où ils ſouf-
» friront des peines ſans fin, qui ſont le juſte châ-
» timent réſervé à leurs crimes.

» Au contraire, ceux ou celles qui feront un ſaint
» uſage des avertiſſemens de DIEU, qui leur ſont
» donnés par cette lettre, appaiſeront ſa colère,
» & obtiendront de lui, après une confeſſion ſincère
» de leurs fautes, la rémiſſion de leurs péchés, tant
» grands ſoient-ils. "

Il faut garder ſoigneuſement cette lettre, en l'honneur de notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Avec permiſſion. A Bourges le 30 Juillet 1771. DE BEAUVOIR, Lieut. Gén. de police.

NB. Il faut remarquer que cette ſottiſe a été imprimée à Bourges ſans qu'il y ait eu ni à Treguyer

ni à Paimpole le moindre prétexte qui pût donner lieu à une pareille impoſture. Cependant, ſuppoſons que dans les ſiecles à venir quelque cuiſtre à miracles veuille prouver un point de theologie par l'apparition de JESUS-CHRIST ſur l'autel de Paimpole; ne ſe croira-t-il pas en droit de citer la propre lettre de JESUS imprimée à Bourges avec permiſſion? ne traitera-t-il pas d'impies ceux qui en douteront? ne prouvera-t-il pas par les faits que JESUS opérait partout des miracles dans notre ſiécle? Voilà un beau champ ouvert aux *Houtevilles* & aux *Abadies*.

SECTION TROISIEME.

Nouvel exemple de la ſuperſtition la plus horrible.

Ils avaient communié à l'autel de la Ste. Vierge, ils avaient juré à la Ste. Vierge de maſſacrer leur roi, ces trente conjurés qui ſe jettèrent ſur le roi de Pologne, la nuit du 3 Novembre de la préſente année 1771.

Apparemment quelqu'un des conjurés n'était pas entiérement en état de grace quand il reçut dans ſon eſtomac le corps du propre fils de la Ste. Vierge avec ſon ſang ſous les apparences du pain, & qu'il fit ſerment de tuer ſon roi ayant ſon DIEU dans ſa bouche; car il n'y eut que deux domeſtiques du roi de tués. Les fuſils & les piſtolets tirés contre ſa majeſté le manquèrent; il ne reçut qu'un léger coup de feu au viſage, & pluſieurs coups de ſabre qui ne furent pas mortels.

C'en était fait de ſa vie, ſi l'humanité n'avait pas enfin combattu la ſuperſtition dans le cœur d'un des aſſaſſins nommé *Koſinsky*. Quel moment quand ce malheureux dit à ce prince tout ſanglant, *vous êtes pourtant mon roi! Oui*, lui répondit Staniſlas-Auguſte, *& votre bon roi qui ne vous ai jamais fait de mal. Cela eſt vrai*, dit l'autre, *mais j'ai fait ſerment de vous tuer.*

Digitized by Google

Ils avaient juré devant l'image miraculeuse de Czentoshova : c'eſt ainſi que les aſſaſſins des *Sforce* & des *Médicis*, & que tant d'autres ſaints aſſaſſins faiſaient dire des meſſes, ou la diſaient eux-mêmes pour l'heureux ſuccès de leur entrepriſe.

La lettre de Varſovie qui fait le détail de cet attentat, ajoute, *Les religieux qui employent leur pieuſe ardeur à faire ruiſſeler le ſang, & ravager la patrie, ont réuſſi en Pologne, comme ailleurs, à inculquer à leurs affiliés qu'il eſt permis de tuer les rois.*

En effet, les aſſaſſins s'étaient cachés dans Varſovie pendant trois jours chez les révérends pères dominicains ; & quand on a demandé à ces moines complices pourquoi ils avaient gardé chez eux trente hommes armés ſans en avertir le gouvernement, ils ont répondu que ces hommes étaient venus pour faire leurs dévotions & pour accomplir un vœu.

O tems des *Jean Châtel*, des *Guignard*, des *Ricodovis*, des *Poltrot*, des *Ravaillac*, des *Damiens*, des *Malagrida*, vous revenez donc encore ! Ste. Vierge, & vous ſon digne fils, empêchez qu'on n'abuſe de vos ſacrés noms pour commettre le même crime !

Mr. *Jean-George Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dit, dans ſon immenſe paſtorale aux habitans du Puy, pages 258 & 259, que ce ſont les philoſophes qui ſont des ſéditieux. Et qui accuſe-t-il de ſédition ? lecteurs, vous ſerez étonnés, c'eſt Locke, le ſage Locke lui-même, il le rend *complice des pernicieux deſſeins du comte de Shaftersburi, l'un des héros du parti philoſophiſte.*

Ah ! Mr. *Jean-George*, combien de mépriſes en peu de mots ! premiérement vous prenez le petit-fils pour le grand-père. Le comte Shaftersburi l'auteur des *Caractériſtiques* & des *Recherches ſur la vertu*, ce héros du parti philoſophiſte, mort en 1713, cultiva toute

Digitized by Google

ſa vie les lettres dans la plus profonde retraite. Secondement, le grand chancelier *Shaftersburi* ſon grand-père, à qui vous attribuez des forfaits, paſſe en Angleterre pour avoir été un véritable patriote. Troiſiémement, *Locke* eſt révéré dans toute l'Europe comme un ſage.

Je vous défie de me montrer un ſeul philoſophe depuis *Zoroaſtre* juſqu'à *Locke* qui ait jamais excité une ſédition, qui ait trempé dans un attentat contre la vie des rois, qui ait troublé la ſociété; & malheureuſement je vous trouverai mille ſuperſtitieux depuis *Aod* juſqu'à *Koſinsky*, teints du ſang des rois & de celui des peuples. La ſuperſtition met le monde entier en flammes; la philoſophie les éteint.

Peut-être ces pauvres philoſophes ne ſont-ils pas aſſez dévots à la Ste. Vierge; mais ils le ſont à DIEU, à la raiſon, à l'humanité.

Polonais, ſi vous n'êtes pas philoſophes, du moins ne vous égorgez pas. Français & Welches, réjouiſſez-vous; & ne vous querellez plus.

Eſpagnols, que les noms d'*Inquiſition* & de *Sainte Hermandad* ne ſoient plus prononcés parmi vous. Turcs qui avez aſſervi la Grèce; moines qui l'avez abrutie, diſparaiſſez de la terre.

SUPPLICES.

SECTION PREMIÈRE.

OUi, répétons, un pendu n'eſt bon à rien. Probablement quelque bourreau auſſi charlatan que cruel, aura fait accroire aux imbécilles de ſon quartier que la graiſſe de pendu guériſſait de l'épilepſie.

Le cardinal de *Richelieu* en allant à Lyon ſe donner le plaiſir de faire exécuter *Cinq-Mars* & de *Thou*,

Digitized by Google

apprit que le bourreau s'était cassé la jambe ; *quel malheur*, dit-il au chancelier Seguier, *nous n'avons point de bourreau !* J'avoue que cela était bien triste ; c'était un fleuron qui manquait à sa couronne. Mais enfin on trouva un vieux bon homme qui abattit la tête de l'innocent & sage de *Thou* en douze coups de sabre. De quelle nécessité était cette mort ? quel bien pouvait faire l'assassinat juridique du maréchal de *Marillac ?*

Je dirai plus ; si le duc *Maximilien de Sully* n'avait pas forcé le bon *Henri IV* à faire exécuter le maréchal de *Biron* couvert de blessures reçues à son service, peut-être *Henri* n'aurait-il pas été assassiné lui-même ; peut-être cet acte de clémence si bien placé après la condamnation, aurait adouci l'esprit de la ligue qui était encor très violent ; peut-être n'aurait-on pas crié sans cesse aux oreilles du peuple, le roi protège toûjours les hérétiques, le roi maltraite les bons catholiques, le roi est un avare, le roi est un vieux débauché qui à l'âge de cinquante-sept ans est amoureux de la jeune princesse de *Condé*, ce qui réduit son mari à s'enfuir du royaume avec sa femme. Toutes ces flammes du mécontentement universel n'auraient pas mis le feu à la cervelle du fanatique feuillant *Ravaillac.*

Quant à ce qu'on appelle communément *la justice*, c'est-à-dire, l'usage de tuer un homme parce qu'il aura volé un écu à son maître, ou de le brûler comme *Simon Morin*, pour avoir dit qu'il a eu des conversations avec le St. Esprit, & comme on a brûlé un vieux fou de jésuite nommé *Malagrida* pour avoir imprimé les entretiens que la sainte Vierge *Marie* avait avec sa mère *Ste. Anne* quand elle était dans son ventre, &c. : cet usage, il en faut convenir, n'est ni humain, ni raisonnable, & ne peut jamais être de la moindre utilité.

Nous avons déja demandé à l'article *Question* quel

Digitized by Google

avantage pouvait réſulter pour l'état de la mort d'un pauvre homme connu ſous le nom du *fou de Verberie*, qui, dans un ſouper chez des moines, avait proféré des paroles inſenſées, & qui fut pendu au-lieu d'être purgé & ſaigné.

Nous avons demandé encore s'il était bien néceſſaire qu'un autre fou qui était dans les gardes du corps, & qui ſe fit quelques taillades légères avec un couteau à l'exemple des charlatans, pour obtenir quelque récompenſe, fût pendu auſſi par arrêt du parlement ? était-ce là un grand crime ? y avait-il un grand danger pour la ſociété de laiſſer vivre cet homme ?

En quoi était-il néceſſaire qu'on coupât la main & la langue au chevalier de *la Barre ?* qu'on l'appliquât à la torture ordinaire & extraordinaire, & qu'on le brûlât tout vif ? telle fut ſa ſentence, prononcée par les *Solons* & les *Lycurgues* d'Abbeville. De quoi s'agiſſait-il ? avait-il aſſaſſiné ſon père & ſa mère ? craignait-on qu'il ne mît le feu à la ville ? on l'accuſait de quelques irrévérences ſi ſecrètes, que la ſentence même ne les articula pas. Il avait, diſait-on, chanté une vieille chanſon que perſonne ne connait ; il avait vu paſſer de loin une proceſſion de capucins ſans la ſaluer.

Il faut que chez certains peuples le plaiſir de tuer ſon prochain en cérémonie, comme dit *Boileau*, & de lui faire ſouffrir des tourmens épouvantables, ſoit un amuſement bien agréable. Ces peuples habitent le quarante-neuviéme degré de latitude ; c'eſt préciſément la poſition des Iroquois. Il faut eſpérer qu'on les civiliſera un jour.

Il y a toûjours dans cette nation de barbares, deux ou trois mille perſonnes très aimables, d'un goût délicat, & de très bonne compagnie, qui à la fin poliront les autres.

Digitized by Google

Je demanderais volontiers à ceux qui aiment tant à élever des gibets, des échaffauts, des buchers, & à faire tirer des arquebuſades dans la cervelle, s'ils ſont toûjours en tems de famine, & s'ils tuent ainſi leurs ſemblables de peur d'avoir trop de monde à nourrir ?

Je fus effrayé un jour en voyant la liſte des déſerteurs depuis huit années ſeulement ; on en comptait ſoixante mille. C'était ſoixante mille compatriotes auxquels il falait caſſer la tête au ſon du tambour, & avec leſquels on aurait conquis une province, s'ils avaient été bien nourris & bien conduits.

Je demanderais encore à quelques-uns de ces *Dracons* ſubalternes, ſi dans leur pays il n'y a pas de grandes routes, & des chemins de traverſe à conſtruire, des terrains incultes à défricher, & ſi les pendus & les arquebuſés peuvent leur rendre ce ſervice ?

Je ne leur parlerais pas d'humanité, mais d'utilité : malheureuſement ils n'entendent quelquefois ni l'un ni l'autre. Et quand Mr. *Beccaria* fut applaudi de l'Europe pour avoir démontré que les peines doivent être proportionnées aux délits, il ſe trouva bien vîte chez les Iroquois un avocat gagé par un prêtre, qui ſoutint que torturer, pendre, rouer, brûler dans tous les cas, eſt toûjours le meilleur.

SECTION SECONDE.

C'eſt en Angleterre, ſurtout, plus qu'en aucun pays, que s'eſt ſignalée la tranquille fureur d'égorger les hommes avec le glaive prétendu de la loi. Sans parler de ce nombre prodigieux de ſeigneurs du ſang royal, de pairs du royaume, d'illuſtres citoyens péris ſur un échaffaut en place publique, il ſuffirait de réfléchir ſur le ſupplice de la reine *Anne Boulen*, de la reine *Catherine Howard*, de la reine *Jeanne Grai*,

Digitized by Google

de la reine *Marie Stuart*, du roi *Charles I*, pour juſtifier celui qui a dit que c'était au bourreau d'écrire l'hiſtoire d'Angleterre.

Après cette iſle, on prétend que la France eſt le pays où les ſupplices ont été les plus communs. Je ne dirai rien de celui de la reine *Brunehaut*; car je n'en crois rien. Je paſſe à travers mille échaffauts, & je m'arrête à celui du comte *Montécuculi* qui fut écartelé en préſence de *François I* & de toute la cour, parce que le dauphin *François* était mort d'une pleuréſie.

Cet événement eſt de 1536. *Charles-Quint* victorieux de tous les côtés en Europe & en Afrique, ravageait à la fois la Provence & la Picardie. Pendant cette campagne qui commençait pour lui avec avantage, le jeune dauphin âgé de dix-huit ans, s'échauffe à jouer à la paume dans la petite ville de Tournon. Tout en ſueur il boit de l'eau glacée; il meurt de la pleuréſie le cinquiéme jour. Toute la cour, toute la France crie que l'empereur *Charles-Quint* a fait empoiſonner le dauphin de France. Cette accuſation auſſi horrible qu'abſurde, eſt répétée juſqu'à nos jours. *Malherbe* dit dans une de ſes odes:

François quand la Caſtille inégale à ſes armes
Lui vola ſon dauphin,
Semblait d'un ſi grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'euſſent jamais fin.

Il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi l'empereur était inégal aux armes de *François I* parce qu'il ſortit de Provence après l'avoir épuiſée, ou ſi c'eſt voler un dauphin que de l'empoiſonner, ou ſi on jette des larmes d'un coup, leſquelles n'ont point fin. Ces mauvais vers font voir ſeulement que l'empoiſonnement de *François* dauphin par *Charles-Quint*, paſſa toûjours en France pour une vérité inconteſtable.

Digitized by Google

Daniel ne disculpe point l'empereur. Hénault dit dans son abrégé, *François fils aîné du roi est empoisonné, non sans soupçon de poison.*

Ainsi tous les écrivains se copient les uns les autres. Enfin, l'auteur de l'histoire de *François I*, ose, comme moi, discuter le fait.

Il est vrai que le comte *Montécuculi* qui était au service du dauphin, fut condamné par des commissaires à être écartelé, comme coupable d'avoir empoisonné ce prince.

Les historiens disent que ce *Montécuculi* était son échanson. Les dauphins n'en ont point. Mais je veux qu'ils en eussent alors; comment ce gentilhomme eût-il mêlé sur le champ du poison dans un verre d'eau fraîche? avait-il toûjours du poison tout prêt dans sa poche pour le moment où son maître demanderait à boire? il n'était pas seul avec le dauphin qu'on essuyait au sortir du jeu-de-paume. Les chirurgiens qui ouvrirent son corps dirent (à ce qu'on prétend) que le prince avait pris de l'arsenic. Le prince en l'avalant aurait senti dans le gosier des douleurs insupportables, l'eau aurait été colorée; on ne l'aurait pas traité d'une pleurésie. Les chirurgiens étaient des ignorans qui disaient ce qu'on voulait qu'ils dissent: cela n'est que trop commun.

Quel intérêt aurait eu cet officier à faire mourir son maître? de qui pouvait-il espérer plus de fortune?

Mais, dit-on, il avait aussi l'intention d'empoisonner le roi. Nouvelle difficulté, & nouvelle improbabilité.

Qui devait lui payer ce double crime? on répond que c'était *Charles-Quint*. Autre improbabilité non moins forte. Pourquoi commencer par un enfant de dix-huit ans & demi qui d'ailleurs avait deux frères?

Digitized by Google

comment arriver au roi que *Montécuculi* ne servait point à table ?

Il n'y avait rien à gagner pour *Charles-Quint* en donnant la mort à ce jeune dauphin qui n'avait jamais tiré l'épée, & qui aurait eu des vengeurs. C'eût été un crime honteux & inutile. Il ne craignait pas le père qui était le plus brave chevalier de sa cour, & il aurait craint le fils qui sortait de l'enfance !

Mais on nous dit que ce *Montécuculi*, dans un voyage à Ferrare sa patrie, fut présenté à l'empereur ; que ce monarque lui demanda des nouvelles de la magnificence avec laquelle le roi était servi à table, & de l'ordre qu'il tenait dans sa maison. Voilà certes une belle preuve que cet Italien fut suborné par *Charles-Quint* pour empoisonner la famille royale !

Oh ce ne fut pas l'empereur qui l'engagea lui-même dans ce crime ; ce furent ses généraux, *Antoine de Lève* & le marquis de *Gonzague*. Qui ! *Antoine de Lève* âgé de quatre-vingt ans, & l'un des plus vertueux chevaliers de l'Europe ! & ce vieillard eut la discrétion de lui proposer ces empoisonnemens conjointement avec un prince de *Gonzague !* d'autres nomment le marquis *del Vaste* que vous appellez *Du Guast*. Accordez-vous donc, pauvres imposteurs. — Vous dites que *Montécuculi* l'avoua à ses juges. Avez-vous vu les piéces originales du procès ?

Vous avouez que cet infortuné était chymiste. Voilà vos seules preuves ; voilà les seules raisons pour lesquelles il subit le plus effroyable des supplices. Il était Italien, il était chymiste, on haïssait *Charles-Quint ;* on se vengeait bien honteusement de sa gloire. Quoi ! votre cour fait écarteler un homme de qualité sur de simples soupçons, dans la vaine espérance de deshonorer un empereur trop puissant.

Quelque

Digitized by Google

Quelque tems après, vos soupçons toujours légers accusent de cet empoisonnement *Catherine de Médicis*, épouse de *Henri II*, dauphin, depuis roi de France. Vous dites que pour régner elle fit empoisonner ce premier dauphin qui était entre le trône & son mari. Imposteurs! encor une fois, accordez-vous donc. Songez-vous que *Catherine de Médicis* n'était alors âgée que de dix-sept ans?

On a dit que ce fut *Charles-Quint* lui-même qui imputa cette mort à *Catherine*, & on cite l'historien *Vera*. On se trompe; voici ses paroles: (*a*)

En este año avia muerto en Paris el delfin de Francia con senales evidentes de veneno. Attribuyeronlo los suyos à diligencia del marques de Basto, y Antonio de Leiva, y costò la vida al conde de Monte-cuculo, Frances, con quien se correspondian: indigna sospecha de tan generosos hombres, y inutil; puesto, que con matar al delfin, se grangeava poca, porque no era nada valeroso, ni sin hermanos que le sucediessen. Brevemente se passò desta presuncion a otra mas fundada, que avia sido la muerte per orden de su hermano el duque de Orliens, a persuasion de Catalina de Medicis su muger, ambiciosa de llegar a ser reyna, como lo fue. Y nota bien un autor que la muerte desgraciada que tuvo despues este Enrico, la permitiò Dios en castigo de la alevosa que Dio (si la Diò) al inocente hermano: costumbre mas que medianamente introducida en principes, deshazerse a poca costa de los que por algun camino los embaraçan; pero siempre son visiblement castigados por Dios.

En cette année mourut à Paris le dauphin de France avec des signes évidens de poison. Les siens l'attribuèrent aux ordres du marquis *del Vasto* & d'*Antoine de Lève*, ce qui coûta la vie au comte de *Montecuculo* Français, qui était en correspondance avec

(*a*) Page 166.

eux. Indigne & inutile soupçon contre des hommes si généreux, puisqu'en tuant le dauphin on gagnait peu. Il n'était encor connu par sa valeur ni lui ni ses frères qui devaient lui succéder.

De cette présomption on passa à une autre ; on prétendit que ce meurtre avait été commis par l'ordre du duc d'*Orléans* son frère, à la persuasion de *Catherine Medici* sa femme, qui avait l'ambition d'être reine comme elle le fut en effet. Et un auteur remarque très bien que la mort funeste de ce duc d'*Orléans* depuis *Henri II*, fut une punition divine du poison qu'il avait donné à son frère ; (si pourtant il lui en fit donner) coutume trop ordinaire aux princes de se défaire à peu de frais de ceux qui les embarrassent dans leur chemin, mais souvent, & visiblement punie de DIEU.

Le *Señor de Vera* n'est pas, comme on voit, un *Tacite*. D'ailleurs, il prend *Montécuculi* ou *Montecuculo* pour un Français. Il dit que le dauphin mourut à Paris ; & ce fut à Tournon. Il parle de marques évidentes de poison sur le bruit public ; mais il est évident qu'il n'attribue qu'aux Français l'accusation contre *Catherine de Médicis*.

Cette accusation est aussi injuste & aussi extravagante que celle qui chargea *Montécuculi*.

Il résulte que cette légéreté particulière aux Français, a dans tous les tems produit des catastrophes bien funestes. A remonter du supplice injuste de *Montécuculi* jusqu'à celui des templiers, c'est une suite de supplices atroces, fondés sur les présomptions les plus frivoles. Des ruisseaux de sang ont coulé en France, parce que la nation est souvent peu réfléchissante & très prompte dans ses jugemens. Ainsi tout sert à perpétuer les malheurs de la terre.

Disons un mot de ce malheureux plaisir que les

Digitized by Google

hommes, & surtout les esprits faibles, ressentent en secret à parler de supplices, comme ils en ont à parler de miracles & de sortilèges. Vous trouverez dans le dictionnaire de la bible de *Calmet* plusieurs belles estampes des supplices usités chez les Hébreux. Ces figures font frémir tout honnête homme. Prenons cette occasion de dire que jamais ni les Juifs ni aucun autre peuple ne s'avisèrent de crucifier avec des clous, & qu'il n'y en a aucun exemple. C'est une fantaisie de peintre qui s'est établie sur une opinion assez erronée.

SECTION TROISIÉME.

Hommes sages répandus sur la terre, (car il y en a) criez de toutes vos forces avec le sage *Beccaria* qu'il faut proportionner les peines aux délits.

Que si on casse la tête d'un jeune homme de vingt ans, qui aura passé six mois auprès de sa mère ou de sa maîtresse au-lieu de rejoindre le régiment, il ne poura plus servir sa patrie.

Que si vous pendez dans la place des Terraux cette jeune servante qui a volé douze serviettes à sa maîtresse, elle aurait pu donner à votre ville une douzaine d'enfans que vous étouffez; qu'il n'y a nulle proportion entre douze serviettes & la vie, & qu'enfin vous encouragez le vol domestique; parce que nul maître ne sera assez barbare pour faire pendre son cocher qui lui aura volé de l'avoine, & qu'il le ferait punir pour le corriger, si la peine était proportionnée.

Que les juges & les législateurs sont coupables de la mort de tous les enfans que de pauvres filles séduites abandonnent, ou laissent périr, ou étouffent par la même faiblesse qui les a fait naître.

(a) *Le cas est arrivé à Lyon en 1772.*

Et c'eſt ſur quoi je veux vous conter ce qui vient d'arriver dans la capitale d'une ſage & puiſſante républiſque, qui toute ſage qu'elle eſt, a le malheur d'avoir conſervé quelques loix barbares de ces tems antiques & ſauvages qu'on appelle le tems des bonnes mœurs. On trouve auprès de cette capitale un enfant nouveau né & mort; on ſoupçonne une fille d'en être la mère; on la met au cachot; on l'interroge; elle répond qu'elle ne peut avoir fait cet enfant, puiſqu'elle eſt groſſe. On la fait viſiter par ce qu'on appelle ſi mal-à-propos des ſages-femmes, des matrones. Ces imbécilles atteſtent qu'elle n'eſt point enceinte; que ſes vidanges retenues ont enflé ſon ventre. La malheureuſe eſt menacée de la queſtion; la peur trouble ſon eſprit; elle avoue qu'elle a tué ſon enfant prétendu; on la condamne à la mort; elle accouche pendant qu'on lui lit ſa ſentence. Ses juges apprennent qu'il ne faut pas prononcer des arrêts de mort légérement.

A l'égard de ce nombre innombrable de ſupplices, dans leſquels des fanatiques imbécilles ont fait périr tant d'autres fanatiques imbécilles, je n'en parlerai plus, quoi qu'on ne puiſſe trop en parler.

Il ne ſe commet guères de vols ſur les grands chemins en Italie ſans aſſaſſinats; parce que la peine de mort eſt la même pour l'un & l'autre crime.

Sans doute que Mr. de Beccaria en parle dans ſon *Traité des délits & des peines.*

SYMBOLE, ou CRÉDO.

NOus ne reſſemblons point à Mlle. *Duclos* cette célèbre comédienne, à qui on diſait, Je parie, Mlle., que vous ne ſavez pas votre crédo. Ah, ah, dit-elle, je ne ſais pas mon crédo! je vais vous le réciter. *Pater noſter qui.* Aidez-moi, je ne me ſou-

Digitized by Google

viens plus du reſte. Pour moi je récite mon pater & mon crédo tous les matins, je ne ſuis point comme *Brouſſin* dont *Réminiac* diſait :

Brouſſin dès l'âge le plus tendre,
Poſſéda la ſauce Robert,
Sans que ſon précepteur lui pût jamais apprendre
Ni ſon crédo ni ſon pater.

Le ſymbole ou la *collation*, vient du mot *Symbolein*, & l'égliſe latine adopte ce mot comme elle a tout pris de l'égliſe grecque. Les théologiens un peu inſtruits ſavent que ce ſymbole qu'on nomme *des apôtres*, n'eſt point du tout des apôtres.

On appellait *ſymbole* chez les Grecs, les paroles, les ſignes auxquels les initiés aux myſtères de *Cérès*, de *Cibèle*, de *Mithra* ſe reconnaiſſaient ; (*a*) les chrétiens avec le tems eurent leur ſymbole. S'il avait exiſté du tems des apôtres, il eſt à croire que *St. Luc* en aurait parlé.

On attribue à *St. Auguſtin* une hiſtoire du ſymbole dans ſon ſermon 115 ; on lui fait dire dans ce ſermon que Pierre avait commencé le ſymbole en diſant, *Je crois en Dieu père tout-puiſſant ;* Jean ajouta *créateur du ciel & de la terre ;* Jacques ajouta, *Je crois en Jéſus-Chriſt ſon fils notre Seigneur ;* & ainſi du reſte. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Auguſtin. Je m'en rapporte aux révérends pères bénédictins, pour ſavoir au juſte s'il falait retrancher ou non ce petit morceau qui eſt curieux.

Le fait eſt que perſonne n'entendit parler de ce Crédo pendant plus de quatre cent années. Le peuple dit que Paris n'a pas été bâti en un jour ; le peuple a ſouvent raiſon dans ſes proverbes. Les apôtres

(*a*) *Arnobe* liv. V. *Simbola quæ rogata ſacrorum &c.* Voyez auſſi *Clément* d'Alexandrie dans ſon ſermon protreptique, ou *cohortatio ad gentes.*

eurent notre ſymbole dans le cœur, mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de *St. Irénée*, qui ne reſſemble point à celui que nous récitons. Notre ſymbole tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt conſtamment du cinquiéme ſiécle. Il eſt poſtérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que JESUS deſcendit aux enfers, celui qui parle de la communion des ſaints, ne ſe trouvent dans aucun des ſymboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet, ni les Evangiles, ni les Actes des apôtres ne diſent que JESUS deſcendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troiſiéme ſiécle que JESUS était deſcendu dans l'Hadès, dans le Tartare, mots que nous traduiſons par celui d'enfer. L'enfer en ce ſens n'eſt pas le mot hébreu *Scheol*, qui veut dire le ſouterrain, la foſſe. Et c'eſt pourquoi *St. Athanaſe* nous apprit depuis comment notre Sauveur était deſcendu dans les enfers. *Son humanité*, dit-il, *ne fut ni toute entière dans le ſépulcre, ni toute entière dans l'enfer. Elle fut dans le ſépulcre ſelon la chair, & dans l'enfer ſelon l'ame.*

St. Thomas aſſure que les ſaints qui reſſuſcitèrent à la mort de JESUS-CHRIST, moururent de nouveau pour reſſuſciter enſuite avec lui; c'eſt le ſentiment le plus ſuivi. Toutes ces opinions ſont abſolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien ſoit que les ſaints ſoient reſſuſcités deux fois, ſoit que DIEU ne les ait reſſuſcités qu'une. Notre ſymbole a été fait tard, je l'avoue, mais la vertu eſt de toute éternité.

S'il eſt permis de citer des modernes dans une matière ſi grave, je rapporterai ici le Crédo de l'abbé de *St. Pierre*, tel qu'il eſt écrit de ſa main dans ſon livre ſur la pureté de la religion, lequel n'a point été imprimé, & que j'ai copié fidélement.

» Je crois en un ſeul DIEU & je l'aime. Je crois » qu'il illumine toute ame venant au monde ainſi que

Digitized by Google

» le dit *St. Jean*. J'entends par-là toute ame qui le » cherche de bonne foi.

» Je crois en un ſeul DIEU, parce qu'il ne peut y » avoir qu'une ſeule ame du grand tout; un ſeul être » vivifiant; un formateur unique.

» Je crois en DIEU le père puiſſant, parce qu'il » eſt père commun de la nature, & de tous les hom- » mes qui ſont également ſes enfans. Je crois que » celui qui les fait tous naître également, qui arrangea » les reſſorts de notre vie de la même manière, qui » leur a donné les mêmes principes de morale, apper- » çue par eux dès qu'ils réfléchiſſent, n'a mis au- » cune différence entre ſes enfans que celle du crime » & de la vertu.

» Je crois que le Chinois juſte & bienfaiſant eſt plus » précieux devant lui qu'un docteur d'Europe poin- » tilleux & arrogant.

» Je crois que DIEU étant notre père commun, » nous ſommes tenus de regarder tous les hommes » comme nos frères.

» Je crois que le perſécuteur eſt abominable, & » qu'il marche immédiatement après l'empoiſonneur » & le parricide.

» Je crois que les diſputes théologiques ſont à la » fois la farce la plus ridicule & le fléau le plus affreux » de la terre, immédiatement après la guerre, la peſte, » la famine & la vérole.

» Je crois que les eccléſiaſtiques doivent être payés, » & bien payés, comme ſerviteurs du public, précep- » teurs de morale, teneurs des régiſtres des enfans » & des morts; mais qu'on ne doit leur donner ni » les richeſſes des fermiers-généraux, ni le rang des » princes, parce que l'un & l'autre corrompent l'ame; » & que rien n'eſt plus révoltant que de voir des

Digitized by Google

„ hommes si riches & si fiers, faire prêcher l'humilité,
„ & l'amour de la pauvreté par leurs commis qui n'ont
„ que cent écus de gages.

„ Je crois que tous les prêtres qui desservent une
„ paroisse, pouraient être mariés comme dans l'église
„ grecque ; non-seulement pour avoir une femme
„ honnête qui prenne soin de leur ménage, mais
„ pour être meilleurs citoyens, donner de bons su-
„ jets à l'état, & pour avoir beaucoup d'enfans bien
„ élevés.

„ Je crois qu'il faut absolument rendre plusieurs
„ moines à la société, que c'est servir la patrie &
„ eux-mêmes. On dit que ce sont des hommes que
„ *Circé* a changé en pourceaux, le sage *Ulysse* doit
„ leur rendre la forme humaine.

Paradis aux bienfaisans !

Nous rapportons historiquement ce symbole de l'abbé de *St. Pierre*, sans l'approuver. Nous ne le regardons que comme une singularité curieuse ; & nous nous en tenons, avec la foi la plus respectueuse, au véritable symbole de l'église.

SYSTÊME.

NOus entendons par système une supposition ; ensuite, quand cette supposition est prouvée, ce n'est plus un système, c'est une vérité. Cependant, nous disons encor par habitude le système céleste, quoique nous entendions par-là la position réelle des astres.

Je crois avoir cru autrefois que *Pythagore* avait appris chez les Caldéens le vrai système céleste ; mais je ne le crois plus. A mesure que j'avance en âge, je doute de tout.

Digitized by Google

Cependant, *Newton*, *Grégori* & *Keil* font honneur à *Pythagore* & à ces Caldéens du ſyſtême de *Copernic*; & en dernier lieu M^R *Le Monnier* eſt de leur avis. J'ai l'impudence de n'en plus être.

Une de mes raiſons, c'eſt que ſi les Caldéens en avaient tant ſu, une ſi belle & ſi importante découverte ne ſe ſerait jamais perdue; elle ſe ſerait tranſmiſe de ſiécle en ſiécle comme les belles démonſtrations d'*Archimède*.

Une autre raiſon, c'eſt qu'il falait être plus profondément inſtruit que ne l'étaient les Caldéens pour contredire les yeux de tous les hommes & toutes les apparences céleſtes; qu'il eût falu non-ſeulement faire les expériences les plus fines, mais employer les mathématiques les plus profondes, avoir le ſecours indiſpenſable des téleſcopes, ſans leſquels il était impoſſible de découvrir les phaſes de Vénus qui démontrent ſon cours autour du ſoleil; & ſans leſquels encor il était impoſſible de voir les taches du ſoleil qui démontrent ſa rotation autour de ſon axe preſqu'immobile.

Une raiſon non moins forte, c'eſt que de tous ceux qui ont attribué à *Pythagore* ces belles connaiſſances, aucun ne nous a dit poſitivement de quoi il s'agit.

Diogène de Laërce, qui vivait environ neuf cent ans après *Pythagore*, nous apprend que, ſelon ce grand philoſophe, le nombre UN était le premier principe, & que de DEUX naiſſent tous les nombres; que les corps ont quatre élémens, le feu, l'eau, l'air & la terre; que la lumière & les ténèbres, le froid & le chaud, l'humide & le ſec ſont en égale quantité; qu'il ne faut point manger de fèves; que l'ame eſt diviſée en trois parties; que *Pythagore* avait été autrefois *Ætalide*, puis *Euphorbe*, puis *Hermotime*, & que ce grand-homme étudia la magie à fonds. Notre *Diogène* ne dit pas un mot du vrai ſyſtême du monde, attribué à

Digitized by Google

ce *Pythagore*. Et il faut avouer qu'il y a loin de ſon averſion prétendue pour les fèves aux obſervations & aux calculs qui démontrent aujourd'hui le cours des planètes & de la terre.

Le fameux arien *Euſèbe*, évêque de Céſarée, dans ſa Préparation évangélique s'exprime ainſi. (*a*) *Tous les philoſophes prononcent que la terre eſt en repos; mais Philolaus le péripatéticien penſe qu'elle ſe meut autour du feu dans un cercle oblique, tout comme le ſoleil & la lune.*

Ce galimatias n'a rien de commun avec les ſublimes vérités que nous ont enſeignées *Copernic*, *Galilée*, *Képler*, & ſurtout *Newton*.

Quant au prétendu *Ariſtarque* de Samos, qu'on dit avoir développé les découvertes des Caldéens ſur le cours de la planète de la terre & des autres planètes, il eſt ſi obſcur, que *Wallis* a été obligé de le commenter d'un bout à l'autre pour tâcher de le rendre intelligible.

Enfin il eſt fort douteux que le livre attribué à cet *Ariſtarque* de Samos ſoit de lui. On a fort ſoupçonné les ennemis de la nouvelle philoſophie d'avoir fabriqué cette fauſſe piéce en faveur de leur mauvaiſe cauſe. Ce n'eſt pas ſeulement en fait de vieilles chartes que nous avons eu de pieux fauſſaires. Cet *Ariſtarque* de Samos eſt d'autant plus ſuſpect, que *Plutarque* l'accuſe d'avoir été un bigot, un méchant hypocrite, imbu de l'opinion contraire. Voici les paroles de *Plutarque* dans ſon fatras intitulé: *La face du rond de la lune*. Ariſtarque le Samien diſait que les Grecs devaient *punir Cléanthe de Samos, lequel ſoupçonnait que le ciel eſt immobile, & que c'eſt la terre qui ſe meut autour du Zodiaque, en tournant ſur ſon axe.*

(*a*) Page 850, édition *in-fol.*

Digitized by Google

Mais, me dira-t-on, cela même prouve que le ſyſtême de *Copernic* était déja dans la tête de ce *Cléanthe* & de bien d'autres. Qu'importe qu'*Ariſtarque* le Samien ait été de l'avis de *Cléanthe* le Samien, ou qu'il ait été ſon délateur, comme le jéſuite *Skeiner* a été depuis le délateur de *Galilée?* Il réſulte toûjours évidemment que le vrai ſyſtême d'aujourd'hui était connu des anciens.

Je réponds que non; qu'une très faible partie de ce ſyſtême fut vaguement ſoupçonnée par quelques têtes mieux organiſées que les autres. Je réponds qu'il ne fut jamais reçu, jamais enſeigné dans les écoles; que ce ne fut jamais un corps de doctrine. Liſez attentivement cette *face de la lune* de Plutarque, vous y trouverez, ſi vous voulez, la doctrine de la gravitation. Le véritable auteur d'un ſyſtême eſt celui qui le démontre.

N'envions point à *Copernic* l'honneur de la découverte. Trois ou quatre mots déterrés dans un vieil auteur, & qui peuvent avoir quelque rapport éloigné avec ſon ſyſtême, ne doivent pas lui enlever la gloire de l'invention.

Admirons la grande règle de *Képler*, que les quarrés des révolutions des planètes autour du ſoleil ſont proportionnels aux cubes de leurs diſtances.

Admirons encor davantage la profondeur, la juſteſſe, l'invention du grand *Newton*, qui ſeul a découvert les raiſons fondamentales de ces loix inconnues à toute l'antiquité, & qui a ouvert aux hommes un ciel nouveau.

Il ſe trouve toûjours de petits compilateurs qui oſent être ennemis de leur ſiécle; ils entaſſent, entaſſent des paſſages de *Plutarque* & d'*Athénée*, pour tâcher de nous prouver que nous n'avons nulle obligation aux *Newtons*, aux *Halley*, aux *Bradley*. Ils ſe font

Digitized by Google

les trompettes de la gloire des anciens. Ils prétendent que ces anciens ont tout dit ; & ils ſont aſſez imbécilles pour croire partager leur gloire, parce qu'ils la publient. Ils tordent une phraſe d'*Hippocrate* pour faire accroire que les Grecs connaiſſaient la circulation du ſang mieux qu'*Harvey*. Que ne diſent-ils auſſi que les Grecs avaient de meilleurs fuſils, de plus gros canons que nous ; qu'ils lançaient des bombes plus loin ; qu'ils avaient des livres mieux imprimés, de plus belles eſtampes ! &c. &c. ; qu'ils excellaient dans la peinture à l'huile ; qu'ils avaient des miroirs de cryſtal, des téleſcopes, des microſcopes, des thermomètres ? Ne s'eſt-il pas trouvé des gens qui ont aſſuré que *Salomon*, qui ne poſſédait aucun port de mer, avait envoyé des flottes en Amérique ? &c. &c.

Un des plus grands détracteurs de nos derniers ſiécles a été un nommé *Dutens*. Il a fini par faire un libelle auſſi infame qu'inſipide contre les philoſophes de nos jours. Ce libelle eſt intitulé *Le Tocſin* ; mais il a eu beau ſonner ſa cloche, perſonne n'eſt venu à ſon ſecours, & il n'a fait que groſſir le nombre des Zoïles, qui ne pouvant rien produire, ont répandu leur venin ſur ceux qui ont immortaliſé leur patrie, & ſervi le genre-humain par leurs productions.

TERELAS.

Terélas ou *Ptérélas*, ou *Ptérélaüs*, tout comme vous voudrez, était fils de *Taphus* ou *Taphius*. Que m'importe ? dites-vous. Doucement, vous allez voir. Ce *Térélas* avait un cheveu d'or, auquel était attaché le deſtin de ſa ville de Taphe. Il y avait bien plus ; ce cheveu rendait *Térélas* immortel ; *Térélas* ne pouvait mourir tant que ce cheveu ſerait à ſa tête ; auſſi

Digitized by Google

ne se peignait-il jamais, de peur de le faire tomber. Mais une immortalité qui ne tient qu'à un cheveu, n'est pas chose fort assurée.

Amphitrion, général de la république de Thèbes, assiégea Taphe. La fille du roi *Térélas* devint éperdueusement amoureuse d'*Amphitrion* en le voyant passer près des remparts. Elle alla pendant la nuit couper le cheveu de son père, & en fit présent au général. Taphe fut prise, *Térélas* fut tué. Quelques savans assurent que ce fut la femme de *Térélas* qui lui joua ce tour. Ils se fondent sur de grandes autorités : ce serait le sujet d'une dissertation utile. J'avoue que j'aurais quelque penchant pour l'opinion de ces savans : il me semble qu'une femme est d'ordinaire moins timorée qu'une fille.

Même chose advint à *Nisus* roi de Mégare. *Minos* assiégeait cette ville. *Scylla* fille de *Nisus* devint folle de *Minos*. Son père à la vérité n'avait point de cheveu d'or, mais il en avait un de pourpre, & l'on sait qu'à ce cheveu était attachée la durée de sa vie, & de l'empire Mégarien. *Scylla*, pour obliger *Minos*, coupa ce cheveu fatal, & en fit présent à son amant.

Toute l'histoire de Minos est vraie, dit le profond Banier, (*a*) *& elle est attestée par toute l'antiquité.* Je la crois aussi vraie que celle de *Térélas*; mais je suis bien embarrassé entre le profond *Calmet* & le profond *Huet*. *Calmet* pense que l'avanture du cheveu de *Nisus* présenté à *Minos*, & du cheveu de *Térélas*, ou *Pterélas*, offert à *Amphitrion*, est visiblement tirée de l'histoire véridique de *Samson* juge d'Israël. D'un autre côté *Huet* le démontreur vous démontre que *Minos* est visiblement *Moïse*, puisqu'un

(*a*) Mythol. de *Banier*, Liv. II. pag. 151. Tom. III. édit. *in*-4°. Comment. litér. sur *Samson* chap. XVI.

Digitized by Google

de ces noms eſt viſiblement l'anagramme de l'autre en retranchant les lettres N & E.

Mais malgré la démonſtration de *Huet*, je ſuis entiérement pour le délicat *Dom Calmet*, & pour ceux qui penſent que tout ce qui concerne les cheveux de *Térélas* & de *Niſus*, doit ſe rapporter aux cheveux de *Samſon*. La plus convaincante de mes raiſons victorieuſes, eſt que ſans parler de la famille de *Térélas* dont j'ignore la métamorphoſe, il eſt certain que *Scylla* fut changée en alouette, & que ſon père *Niſus* fut changé en épervier. Or *Bochart* ayant cru qu'un épervier s'appelle *Neis* en hébreu, j'en conclus que toute l'hiſtoire de *Térélas*, d'*Amphitrion*, de *Niſus*, de *Minos*, eſt une copie de l'hiſtoire de *Samſon*.

Je ſais qu'il s'eſt déja élevé de nos jours une ſecte abominable, en horreur à DIEU & aux hommes, qui oſe prétendre que les fables grecques ſont plus anciennes que l'hiſtoire juive ; que les Grecs n'entendirent pas plus parler de *Samſon* que d'*Adam*, d'*Eve*, d'*Abel*, de *Caïn*, &c. &c. ; que ces noms ne ſont cités dans aucun auteur Grec. Ils diſent, comme nous l'avons modeſtement inſinué à l'article *Bacchus*, & à l'article *Juif*, que les Grecs n'ont pu rien prendre des Juifs, & que les Juifs ont pu prendre quelque choſe des Grecs.

Je réponds avec le docteur *Hayet*, le docteur *Gauchat*, l'ex-jéſuite *Patouillet*, l'ex-jéſuite *Nonotte*, & l'ex-jéſuite *Paulian*, que cette héréſie eſt la plus damnable opinion qui ſoit jamais ſortie de l'enfer ; qu'elle fut anathématiſée autrefois en plein parlement par un réquiſitoire, & condamnée au rapport du Sr. *P.....* ; que ſi on porte l'indulgence juſqu'à tolérer ceux qui débitent ces ſyſtêmes affreux, il n'y a plus de ſûreté dans le monde, & que certainement l'antechriſt va venir, s'il n'eſt déja venu.

Digitized by Google

TESTICULES.

SECTION PREMIÈRE.

CE mot est scientifique & un peu obscène, il signifie *petit témoin*. Voyez dans le grand Dictionnaire encyclopédique les conditions d'un bon testicule, ses maladies, ses traitemens. *Sixte-Quint* cordelier devenu pape, déclara en 1587 par sa lettre du 25 Juin à son nonce en Espagne, qu'il falait démarier tous ceux qui n'avaient pas de testicules. Il semble par cet ordre, lequel fut exécuté par *Philippe II*, qu'il y avait en Espagne plusieurs maris privés de ces deux organes. Mais comment un homme qui avait été cordelier, pouvait-il ignorer que souvent des hommes ont leurs testicules cachés dans l'abdomen, & n'en sont que plus propres à l'action conjugale ? Nous avons vu en France trois frères de la plus grande naissance, dont l'un en possédait trois, l'autre n'en avait qu'un seul, & le troisiéme n'en avait point d'apparens ; ce dernier était le plus vigoureux des frères.

Le docteur angelique qui n'était que jacobin, décide (*a*) que deux testicules sont *de essentia matrimonii*, de l'essence du mariage ; en quoi il est suivi par *Richardus*, *Scotus*, *Durandus* & *Sylvius*.

Si vous ne pouvez parvenir à voir le plaidoyer de l'avocat *Sébastien Rouillard* en 1600 pour les testicules de sa partie enfoncés dans son épigastre, consultez du moins le dictionnaire de Bayle à l'article *Quellenec ;* vous y verrez que la méchante femme du client de *Sébastien Rouillard*, voulait faire déclarer son mariage nul, sur ce que la partie ne montrait point de testicules. La partie disait avoir fait parfaitement son devoir. Il articulait intromission & éjacu-

(*a*) IV. Dist. XXXIV. quest.

Digitized by Google

lation ; il offrait de recommencer en préſence des chambres aſſemblées. La coquine répondait que cette épreuve allarmait trop ſa fierté pudique, que cette tentative était ſuperflue, puiſque les teſticules manquaient évidemment à l'intimé, & que Meſſieurs ſavaient très bien que les teſticules ſont néceſſaires pour éjaculer.

J'ignore quel fut l'événement du procès ; j'oſerais ſoupçonner que le mari fut débouté de ſa requête & qu'il perdit ſa cauſe, quoi qu'avec de très bonnes piéces, pour n'avoir pu les montrer toutes.

Ce qui me fait pencher à le croire, c'eſt que le même parlement de Paris, le 8 Janvier 1665, rendit arrêt ſur la néceſſité de deux teſticules apparens, & déclara que ſans eux on ne pouvait contracter mariage. Cela fait voir qu'alors il n'y avait aucun membre de ce corps qui eût ſes deux témoins dans le ventre, ou qui fût réduit à un témoin : il aurait montré à la compagnie qu'elle jugeait ſans connaiſſance de cauſe.

Vous pouvez conſulter *Pontas* ſur les teſticules comme ſur bien d'autres objets ; c'était un ſous-pénitencier qui décidait de tous les cas : il approche quelquefois de *Sanchez*.

SECTION SECONDE.

Et par occaſion, des hermaphrodites.

Il s'eſt gliſſé depuis longtems un préjugé dans l'égliſe latine, qu'il n'eſt pas permis de dire la meſſe ſans teſticules, & qu'il faut au moins les avoir dans ſa poche. Cette ancienne idée était fondée ſur le concile de Nicée (*a*), qui défend qu'on ordonne ceux qui ſe ſont fait mutiler eux-mêmes. L'exemple d'*Origène*

(*b*) Canon IV.

Digitized by Google

d'*Origène* & de quelques enthouſiaſtes, attira cette défenſe. Elle fut confirmée au ſecond concile d'Arles.

L'égliſe grecque n'exclut jamais de l'autel ceux à qui on avait fait l'opération d'*Origène* ſans leur conſentement.

Les patriarches de Conſtantinople, *Nicetas*, *Ignace*, *Photius*, *Méthodius* étaient eunuques. Aujourd'hui ce point de diſcipline a ſemblé demeurer indécis dans l'égliſe latine. Cependant l'opinion la plus commune eſt que ſi un eunuque reconnu ſe préſentait pour être ordonné prêtre, il aurait beſoin d'une diſpenſe.

Le banniſſement des eunuques du ſervice des autels, paraît contraire à l'eſprit même de pureté & de chaſteté que ce ſervice exige. Il ſemble ſurtout que des eunuques, qui confeſſeraient de beaux garçons & de belles filles, ſeraient moins expoſés aux tentations : mais d'autres raiſons de convenance & de bienſéance ont déterminé ceux qui ont fait les loix.

Dans le Lévitique on exclut de l'autel tous les défauts corporels, les aveugles, les boſſus, les manchots, les boiteux, les borgnes, les galeux, les teigneux, les nez trop longs, les nez camus. Il n'eſt point parlé des eunuques ; il n'y en avait point chez les juifs. Ceux qui ſervirent d'eunuques dans les ſerrails de leurs rois, étaient des étrangers.

On demande ſi un animal, un homme par exemple peut avoir à la fois des teſticules & des ovaires, ou ces glandes priſes pour des ovaires ; une verge & un clitoris ; un prépuce & un vagin ; en un mot ſi la nature peut faire de véritables hermaphrodites ; & ſi un hermaphrodite peut faire un enfant à une fille & être engroſſé par un garçon ? Je réponds, à mon ordinaire, que je n'en ſais rien ; & que je ne connais pas la cent-milliéme partie des choſes que

la nature peut opérer. Je crois bien qu'on n'a jamais vu naître dans notre Europe de véritables hermaphrodites. Aussi n'a-t-elle jamais produit ni éléphans, ni zèbres, ni girafes, ni autruches, ni aucun de ces animaux dont l'Asie, l'Afrique, l'Amérique sont peuplées. Il est bien hardi de dire : nous n'avons jamais vu ce phénomène ; donc il est impossible qu'il existe.

Consultez l'anatomie de *Cheselden*, page 34, vous y verrez la figure très bien dessinée d'un animal homme & femme, nègre & négresse d'Angola, amené à Londres dans son enfance, & très soigneusement examiné par ce célèbre chirurgien aussi connu par sa probité que par ses lumières. L'estampe qu'il dessina est intitulée, *Parties d'un hermaphrodite nègre, âgé de vingt-six ans, qui avait les deux sexes.* Ils n'étaient pas absolument parfaits ; mais c'était un mélange étonnant de l'un & de l'autre.

Cheselden m'atteſta plusieurs fois la vérité de ce prodige, qui n'en est peut-être pas un dans certains cantons de l'Afrique. Les deux sexes n'étaient pas complets en tout dans cet animal ; mais qui m'assurera que d'autres nègres, ou des jaunes, ou des rouges ne sont pas quelquefois entièrement mâles & femelles ? J'aimerais autant dire qu'on ne peut faire de statues parfaites, parce que nous n'en aurions vu que de défectueuses. Il y a des insectes qui ont les deux sexes : pourquoi ne serait-il pas une race d'hommes qui les aurait aussi ? Je n'affirme rien. DIEU m'en préserve ! Je doute.

Que de choses dans l'animal homme, dont il faut douter ; depuis sa glande pinéale jusqu'à sa rate, dont l'usage est inconnu ; & depuis le principe de sa pensée & de ses sensations jusqu'aux esprits animaux dont tout le monde parle, & que personne ne vit jamais !

Digitized by Google

THÉOCRATIE.

GOUVERNEMENT DE DIEU OU DES DIEUX.

IL m'arrive tous les jours de me tromper ; mais je ſoupçonne que les peuples qui ont cultivé les arts ont été tous ſous une théocratie. J'excepte toûjours les Chinois, qui paraiſſent ſages dès qu'ils forment une nation. Ils ſont ſans ſuperſtition ſi-tôt que la Chine eſt un royaume. C'eſt bien dommage qu'ayant été d'abord élevés ſi haut, ils ſoient demeurés au degré où ils ſont depuis ſi longtems dans les ſciences. Il ſemble qu'ils ayent reçu de la nature une grande meſure de bon ſens, & une aſſez petite d'induſtrie. Mais auſſi leur induſtrie s'eſt déployée bien plutôt que la nôtre.

Les Japonois leurs voiſins, dont on ne connait point du tout l'origine (car quelle origine connait-on ?) furent inconteſtablement gouvernés par une théocratie. Leurs premiers ſouverains bien reconnus étaient les daïris, les grands-prêtres de leurs Dieux ; cette théocratie eſt très avérée. Ces prêtres régnèrent deſpotiquement environ dix-huit cent ans. Il arriva au milieu de notre douziéme ſiécle qu'un capitaine, un imperator, un ſeogon partagea leur autorité ; & dans notre ſeiziéme ſiécle les capitaines la prirent toute entière, & l'ont conſervée. Les daïris ſont reſtés les chefs de la religion ; ils étaient rois ; ils ne ſont plus que ſaints ; ils règlent les fêtes, ils confèrent des titres ſacrés, mais ils ne peuvent donner une compagnie d'infanterie.

Les bracmanes dans l'Inde ont eu longtems le pouvoir théocratique ; c'eſt-à-dire qu'ils ont eu le pouvoir ſouverain au nom de *Brama* fils de DIEU ; & dans l'abaiſſement où ils ſont aujourd'hui, ils croyent encor ce caractère indélébile. Voilà les deux grandes théocraties les plus certaines.

Digitized by Google

Les prêtres de Caldée, de Perse, de Syrie, de Phénicie, d'Egypte, étaient si puissans, avaient une si grande part au gouvernement, faisaient prévaloir si hautement l'encensoir sur le sceptre, qu'on peut dire que l'empire chez tous ces peuples était partagé entre la théocratie & la royauté.

Le gouvernement de *Numa Pompilius* fut visiblement théocratique. Quand on dit, je vous donne des loix de la part des Dieux, ce n'est pas moi, c'est un DIEU qui vous parle; alors c'est DIEU qui est roi; celui qui parle ainsi est son lieutenant-général.

Chez tous les Celtes qui n'avaient que des chefs éligibles & point de rois, les druides & leurs sorcières gouvernaient tout. Mais je n'ose appeller du nom de *Théocratie* l'anarchie de ces sauvages.

La petite nation juive ne mérite ici d'être considérée politiquement, que par la prodigieuse révolution arrivée dans le monde, dont elle fut la cause très obscure & très ignorante.

Ne considérons que l'historique de cet étrange peuple. Il a un conducteur qui doit le guider au nom de son DIEU dans la Phénicie qu'il appelle *le Canaan*. Le chemin était droit & uni depuis le pays de Gossen jusqu'à Tyr, sud & nord; & il n'y avait aucun danger pour six cent trente mille combattans, avant à leur tête un général tel que *Moïse*, qui, selon *Flavien Joseph*, (*a*) avait déja vaincu une armée d'Ethiopiens, & même une armée de serpens.

Au-lieu de prendre ce chemin aisé & court, il les conduit de Rameses à Baal-Sephon tout à l'opposite, tout au milieu de l'Egypte en tirant droit au sud. Il passe la mer, il marche pendant quarante ans dans des solitudes affreuses, où il n'y a pas une fontaine d'eau,

(*a*) *Joseph.* liv. II. chap. V.

Digitized by Google

pas un arbre, pas un champ cultivé; ce ne ſont que des ſables & des rochers affreux. Il eſt évident qu'un DIEU ſeul pouvait faire prendre aux Juifs cette route par miracle, & les y ſoutenir par des miracles continuels.

Le gouvernement juif fut donc alors une véritable théocratie. Cependant *Moïſe* n'était point pontife, & *Aaron* qui l'était ne fut point chef & légiſlateur.

Depuis ce tems on ne voit aucun pontife régner. *Joſué*, *Jephté*, *Samſon* & les autres chefs du peuple ne furent point prêtres. La république juive réduite ſi ſouvent en ſervitude, était anarchique bien plutôt que théocratique.

Sous les rois de Juda & d'Iſraël, ce ne fut qu'une longue ſuite d'aſſaſſinats & de guerres civiles. Ces horreurs ne furent interrompues que par l'extinction entière de dix tribus, enſuite par l'eſclavage de deux autres, & par la ruine de la ville, au milieu de la famine & de la peſte. Ce n'était pas là un gouvernement divin.

Quand les eſclaves juifs revinrent à Jéruſalem, ils furent ſoumis aux rois de Perſe, au conquérant *Alexandre* & à ſes ſucceſſeurs. Il parait qu'alors DIEU ne régnait pas immédiatement ſur ce peuple, puiſqu'un peu avant l'invaſion d'*Alexandre*, le pontife *Jean* aſſaſſina le prêtre *Jeſu* ſon frère dans le temple de Jéruſalem, comme *Salomon* avait aſſaſſiné ſon frère *Adonias* ſur l'autel.

L'adminiſtration était encor moins théocratique quand *Antiochus Epiphane* roi de Syrie ſe ſervit de pluſieurs juifs pour punir ceux qu'il regardait comme rebelles. (*b*) Il leur défendit à tous de circoncire leurs enfans ſous peine de mort; (*c*) il fit ſacrifier des porcs dans leur temple, brûler les portes, détruire l'autel; & les épines remplirent toute l'enceinte.

(*b*) Liv. VII. (*c*) Liv. XI.

Digitized by Google

Matathias se mit contre lui à la tête de quelques citoyens, mais il ne fut pas roi. Son fils *Judas Machabée* traité de *Messie*, périt après des efforts glorieux.

A ces guerres sanglantes succédèrent des guerres civiles. Les Jérosolimites détruisirent Samarie, que les Romains rebâtirent ensuite sous le nom de *Sebaste*.

Dans ce chaos de révolutions, *Aristobule* de la race des Machabées, fils d'un grand-prêtre, se fit roi, plus de cinq cent ans après la ruine de Jérusalem. Il signala son règne comme quelques sultans Turcs, en égorgeant son frère, & en faisant périr sa mère. Ses successeurs l'imitèrent jusqu'au tems où les Romains punirent tous ces barbares. Rien de tout cela n'est théocratique.

Si quelque chose donne une idée de la théocratie, il faut convenir que c'est le pontificat de Rome (*e*); il ne s'explique jamais qu'au nom de DIEU, & ses sujets vivent en paix. Depuis longtems le Thibet jouit des mêmes avantages sous le grand Lama; mais c'est l'erreur grossière qui cherche à imiter la vérité sublime.

Les premiers incas, en se disant descendans en droite ligne du soleil, établirent une théocratie; tout se faisait au nom du soleil.

La théocratie devrait être partout; car tout homme ou prince, ou batelier, doit obéir aux loix naturelles & éternelles que DIEU lui a données.

(*e*) *Rome encor aujourd'hui consacrant ses maximes,*
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes.

Jean-George Le Franc, évêque du Puy-en-Velay, prétend que c'est mal raisonner; il est vrai qu'on pourait nier *les nœuds légitimes*. Mais il pourait bien raisonner lui-même fort mal. Il ne voit pas que le pape ne devint souve-

THÉODOSE.

TOut prince qui ſe met à la tête d'un parti & qui réuſſit, eſt ſûr d'être loué pendant toute l'éternité, ſi le parti dure ce tems-là; & ſes adverſaires peuvent compter qu'ils ſeront traités par les orateurs, par les poëtes & par les prédicateurs comme des titans révoltés contre les Dieux. C'eſt ce qui arriva à *Octave-Auguſte*, quand ſa bonne fortune l'eut défait de *Brutus*, de *Caſſius* & d'*Antoine*.

Ce fut le ſort de *Conſtantin*, quand *Maxence* légitime empereur élu par le ſénat & le peuple romain, fut tombé dans l'eau & ſe fut noyé.

Théodoſe eut le même avantage. Malheur aux vaincus: bénis ſoient les victorieux! voilà la deviſe du genre-humain.

Théodoſe était un officier Eſpagnol, fils d'un ſoldat de fortune Eſpagnol. Dès qu'il fut empereur, il perſécuta les anti-conſubſtantiels. Jugez que d'applaudiſſemens, de bénédictions, d'éloges pompeux de la part des conſubſtantiels! Leurs adverſaires ne ſubſiſtent preſque plus; leurs plaintes, leurs clameurs contre la tyrannie de *Théodoſe* ont péri avec eux; & le parti dominant prodigue encor à ce prince les noms de pieux, de juſte, de clément, de ſage & de grand.

Un jour, ce prince pieux & clément qui aimait l'argent à la fureur, s'aviſa de mettre un impôt très rude ſur la ville d'Antioche la plus belle alors de l'Aſie mineure; le peuple déſeſpéré, ayant demandé une diminution légère, & n'ayant pu l'obtenir, s'emporta juſqu'à briſer quelques ſtatues, parmi leſquelles il s'en

rain qu'en abuſant de ſon titre de *paſteur*, qu'en changeant ſa houlette en ſceptre; ou plutôt il ne veut pas le voir. A l'égard de la paix des Romains modernes, c'eſt la tranquillité de l'apoplexie.

Digitized by Google

trouva une du soldat père de l'empereur. *St. Jean Chrysostome*, ou bouche d'or, prédicateur & un peu flatteur de *Théodose*, ne manqua pas d'appeller cette action un détestable sacrilège, attendu que *Théodose* était l'image de DIEU & que son père était presque aussi sacré que lui. Mais si cet Espagnol ressemblait à DIEU, il devait songer que les Antiochiens lui ressemblaient aussi; & qu'il y eut des hommes avant qu'il y eût des empereurs.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Théodose envoye incontinent une lettre de cachet au gouverneur, avec ordre d'appliquer à la torture les principales images de DIEU qui avaient eu part à cette sédition passagère, de les faire périr sous des coups de cordes armées de balles de plomb, d'en faire brûler quelques-uns, & de livrer les autres au glaive. Cela fut exécuté avec la ponctualité de tout gouverneur qui sait son devoir de chrétien, qui fait bien sa cour & qui veut faire son chemin. L'Oronte ne porta que des cadavres à la mer pendant plusieurs jours; après quoi sa gracieuse majesté impériale pardonna aux Antiochiens avec sa clémence ordinaire, & doubla l'impôt.

Qu'avait fait l'empereur *Julien* dans la même ville, dont il avait reçu un outrage plus personnel & plus injurieux? Ce n'était pas une méchante statue de son père qu'on avait abattue; c'était à lui-même que les Antiochiens s'étaient adressés; ils avaient fait contre lui les satyres les plus violentes. L'empereur philosophe leur répondit par une satyre légère & ingénieuse. Il ne leur ôta ni la vie ni la bourse. Il se contenta d'avoir plus d'esprit qu'eux. C'est là cet homme que *St. Grégoire* de Nazianze & *Théodoret*, qui n'étaient pas de la communion, osèrent calomnier jusqu'à dire qu'il sacrifiait à la lune des femmes & des enfans; tandis que ceux qui étaient de la communion de *Théodose* ont persisté jusqu'à nos jours, en se copiant les uns les autres, à redire en cent façons que *Théodose*

Digitized by Google

fut le plus vertueux des hommes, & à vouloir en faire un saint.

On sait assez quelle fut la douceur de ce saint dans le massacre de quinze mille de ses sujets à Thessalonique. Ses panégyristes réduisent le nombre des assassinés à sept ou huit mille ; c'est peu de chose pour eux. Mais ils élèvent jusqu'au ciel la tendre piété de ce bon prince qui se priva de la messe, ainsi que son complice le détestable *Rufin*. J'avoue encor une fois que c'est une belle expiation, un grand acte de dévotion de ne point aller à la messe. Mais enfin cela ne rend point la vie à quinze mille innocens égorgés de sang-froid par une perfidie abominable. Si un hérétique s'était souillé d'un pareil crime, avec quelle complaisance tous les historiens déploiraient contre lui leur bavarderie ! avec quelles couleurs le peindrait-on dans les chaires & dans les déclamations de collège!

Je suppose que le prince de Parme fût entré dans Paris, après avoir forcé notre cher *Henri IV* à lever le siége ; je suppose que *Philippe II* eût donné le trône de la France à sa fille catholique & au jeune duc de *Guise* catholique, alors que de plumes & que de voix qui auraient anathématisé à jamais *Henri IV* & la loi salique ! Ils seraient tous deux oubliés, & les *Guises* seraient les héros de l'état & de la religion.

Et cole felices, miseros fuge.

Que *Hugues-Capet* dépossède l'héritier légitime de *Charlemagne*, il devient la tige d'une race de héros. Qu'il succombe, il peut être traité comme le frère de *St. Louis* traita depus *Conradin* & le duc d'Autriche, mais à bien plus juste titre.

Pepin rebelle détrône la race Mérovingienne, & enferme son roi dans un cloître ; mais s'il ne réussit pas, il monte sur l'échaffaut.

Digitized by Google

Si *Clovis*, premier roi chrétien, dans la Gaule belgique est battu dans son invasion, il court risque d'être condamné aux bêtes comme le fut un de ses ancêtres par *Constantin*. Ainsi va le monde sous l'empire de la fortune, qui n'est autre chose que la nécessité, la fatalité insurmontable. *Fortuna sævo læta negotio.* Elle nous fait jouer en aveugles à son jeu terrible; & nous ne voyons jamais le dessous des cartes.

TOLÉRANCE.

SECTION PREMIÈRE.

MEs amis, quand nous avons prêché la tolérance en prose, en vers, dans quelques chaires, & dans toutes nos sociétés; quand nous avons fait retentir ces véritables voix humaines (*a*) dans les orgues de nos églises; nous avons servi la nature, nous avons rétabli l'humanité dans ses droits; & il n'y a pas aujourd'hui un ex-jésuite, ou un ex-janséniste qui ose dire, je suis intolérant.

Il y aura toûjours des barbares & des fourbes qui fomenteront l'intolérance; mais ils ne l'avoueront pas; & c'est avoir gagné beaucoup.

Souvenons-nous toûjours, mes amis, répétons, (car il faut répéter de peur qu'on n'oublie) répétons les paroles de l'évêque de Soissons, non pas *Languet*, mais *Fitzjames-Stuart*, dans son mandement de 1757, *Nous devons regarder les Turcs comme nos frères.*

Songeons que dans toute l'Amérique anglaise, ce qui fait à-peu-près le quart du monde connu, la liberté entière de conscience est établie; & pourvu qu'on y croye un DIEU, toute religion est bien re-

(*a*) Il y a un jeu d'orgues qu'on appelle *voix humaines*, quoiqu'il ne ressemble qu'à des flûtes.

Digitized by Google

que, moyennant quoi le commerce fleurit, & la population augmente.

Réfléchiſſons toûjours que la première loi de l'empire de Ruſſie, plus grand que l'empire Romain, eſt la tolérance de toute ſecte.

L'empire Turc & le Perſan uſèrent toûjours de la même indulgence. *Mahomet II* en prenant Conſtantinople, ne força point les Grecs à quitter leur religion, quoiqu'il les regardât comme des idolâtres. Chaque père de famille Grec en fut quitte pour cinq ou ſix écus par an. On leur conſerva pluſieurs prébendes & pluſieurs évêchés; & même encor aujourd'hui le ſultan Turc fait des chanoines & des évêques, ſans que le pape ait jamais fait un iman ou un mollah.

Mes amis, il n'y a que quelques moines & quelques proteſtans auſſi ſots & auſſi barbares que ces moines, qui ſoient encor intolérans.

Nous avons été ſi infectés de cette fureur, que dans nos voyages de long cours, nous l'avons portée à la Chine, au Tunquin, au Japon. Nous avons empeſté ces beaux climats. Les plus indulgens des hommes ont appris de nous à être les plus inflexibles. Nous leur avons dit d'abord pour prix de leur bon accueil, Sachez que nous ſommes ſur la terre les ſeuls qui ayent raiſon, & que nous devons être partout les maîtres. Alors on nous a chaſſés pour jamais; il en a coûté des flots de ſang: cette leçon a dû nous corriger.

SECTION SECONDE.

L'auteur de l'article précédent eſt un bon-homme qui voulait ſouper avec un quaker, un anabatiſte, un ſocinien, un muſulman, &c. Je veux pouſſer plus loin l'honnêteté, je dirai à mon frère le Turc, Mangeons enſemble une bonne poule au ris en invoquant

Digitized by Google

Allah ; ta religion me paraît très respectable, tu n'adores qu'un DIEU, tu es obligé de donner en aumônes tous les ans le denier quarante de ton revenu, & de te réconcilier avec tes ennemis le jour du Baïram. Nos bigots qui calomnient la terre, ont dit mille fois, que ta religion n'a réussi que parce qu'elle est toute sensuelle. Ils en ont menti les pauvres gens, ta religion est très austère ; elle ordonne la prière cinq fois par jour, elle impose le jeûne le plus rigoureux, elle te défend le vin & les liqueurs que nos directeurs savourent ; & si elle ne permet que quatre femmes à ceux qui peuvent les nourrir (ce qui est bien rare), elle condamne par cette contrainte l'incontinence juive qui permettait dix-huit femmes à l'homicide *David*, & sept cent à *Salomon*, l'assassin de son frère, sans compter les concubines.

Je dirai à mon frère le Chinois, Soupons ensemble sans cérémonies, car je n'aime pas les simagrées, mais j'aime ta loi, la plus sage de toutes, & peut-être la plus ancienne. J'en dirai à-peu-près autant à mon frère l'Indien.

Mais que dirai-je à mon frère le Juif ? lui donnerai-je à souper ? oui, pourvu que pendant le repas l'âne de *Balaam* ne s'avise pas de braire, qu'*Ezéchiel* ne mêle pas son déjeuner avec notre souper, qu'un poisson ne vienne pas avaler quelqu'un des convives, & le garder trois jours dans son ventre ; qu'un serpent ne se mêle pas de la conversation pour séduire ma femme ; qu'un prophète ne s'avise pas de coucher avec elle après souper, comme fit le bon-homme *Osée* pour quinze francs & un boisseau d'orge ; surtout qu'aucun Juif ne fasse le tour de ma maison en sonnant de la trompette, ne fasse tomber les murs & ne m'égorge, moi, mon père, ma mère, ma femme, mes enfans, mon chat & mon chien, selon l'ancien usage des Juifs. Allons, mes amis, la paix ; disons notre bénédicite.

Digitized by Google

TONNERRE.

SECTION PREMIÈRE.

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olimpi. &c.
VIRGILE Eneide 6.

A d'éternels tourmens je te vis condamnée
Superbe impiété du tyran Salmonée.
Rival de Jupiter il crut lui ressembler,
Il imita la foudre & ne put l'égaler;
De la foudre des Dieux il fut frappé lui-même. &c.

Ceux qui ont inventé & perfectionné l'artillerie sont bien d'autres *Salmonées*. Un canon de vingt-quatre livres de balle, peut faire, & a fait souvent plus de ravage que cent coups de tonnerre. Cependant aucun canonnier n'a été jusqu'à présent foudroyé par *Jupiter* pour avoir voulu imiter ce qui se passe dans l'atmosphère.

Nous avons vu que *Polipheme* dans une piéce d'*Euripide*, se vante de faire plus de bruit que le tonnerre de *Jupiter* quand il a bien soupé.

Boileau plus honnête que *Polipheme*, dit dans sa première satyre;

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui croit l'ame immortelle & que c'est Dieu qui tonne.

Je ne sais pourquoi il est si étonné de l'autre monde, puisque toute l'antiquité y avait cru. *Etonne* n'était pas le mot propre, c'était *allarme*. Il croit que c'est DIEU qui tonne; mais il tonne comme il grêle, comme il envoye la pluie & le beau tems, comme il opère tout, comme il fait tout; ce n'est point parce qu'il est faché qu'il envoye le tonnerre & la

pluie. Les anciens peignaient *Jupiter* prenant le tonnerre composé de trois flèches brûlantes dans la patte de son aigle, & le lançant sur ceux à qui il en voulait. La saine raison n'est pas d'accord avec ces idées poëtiques.

Le tonnerre est comme tout le reste, l'effet nécessaire des loix de la nature, prescrites par son auteur. Il se forme des exhalaisons de la terre ; *Franklin* l'électrise, il tombe sur le professeur *Richman* comme sur les rochers & sur les églises. Et s'il foudroya *Ajax Oilée*, ce n'est pas assurément parce que *Minerve* était irritée contre lui.

S'il était tombé sur *Cartouche* ou sur l'abbé *Desfontaines*, on n'aurait pas manqué de dire, Voilà comme DIEU punit les voleurs & les sodomites. Mais c'est un préjugé utile de faire craindre le ciel aux pervers.

Aussi tous nos poëtes tragiques, quand ils veulent rimer à *poudre*, ou à *résoudre*, se servent ils immanquablement de la *foudre*, & font gronder le *tonnerre*, s'il s'agit de rimer à *terre*.

Thésée dans *Phèdre* dit à son fils :

Monstre qu'a trop longtems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai puni la terre.

Sévère dans *Polyeucte*, sans même avoir besoin de rimer, dès qu'il apprend que sa maîtresse est mariée, dit à son ami *Fabian*,

Soutien-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand.

Pour diminuer l'horrible idée d'un coup de tonnerre qui n'a nulle ressemblance à une nouvelle mariée, il ajoute que ce coup de tonnerre

Le frappe d'autant plus que plus il le surprend.

Digitized by Google

Il dit ailleurs au même *Fabian*,

Qu'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon eſpoir & le réduit en poudre.

Un *eſpoir réduit en poudre* devait étonner le parterre.

Luſignan dans *Zaïre* prie DIEU

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur lui.

Agenor, en parlant de ſa ſœur, commence par dire,

Que pour lui livrer la guerre
Sa vertu lui ſuffit au défaut du tonnerre.

L'*Atrée* du même auteur dit, en parlant de ſon frère,

Mon cœur qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

Si *Thieſte* fait un ſonge, il vous dit,

Que ce ſonge a fini par un coup de tonnerre.

Si *Tidée* conſulte les Dieux dans l'antre d'un temple, l'antre ne lui répond qu'à grands coups de tonnerre.

Enfin j'ai vu partout le tonnerre & la foudre
Mettre les vers en cendre & les rimes en poudre.

Il faudrait tâcher de tonner moins ſouvent.

Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter* & des tonnerres dans *la Fontaine*.

Vulcain remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux,
L'un jamais ne ſe fourvoye,
Et c'eſt celui que toûjours
L'olympe en corps nous envoye.

Digitized by Google

L'autre s'écarte en ſon cours,
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coute,
Bien ſouvent même il ſe perd,
Et ce dernier en ſa route
Nous vient ſeul de Jupiter.

Avait-on donné à *la Fontaine* le ſujet de cette mauvaiſe fable qu'il mit en mauvais vers ſi éloignés de ſon genre ? voulait-on dire que les miniſtres de *Louis XIV* étaient inflexibles, & que le roi pardonnait ?

Crébillon dans ſes diſcours académiques en vers étranges, dit que le cardinal de *Fleuri* eſt un ſage dépoſitaire.

Uſant en citoyen du pouvoir arbitraire,
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre & ne tonne jamais.

Il dit que le maréchal de *Villars*

Fit voir qu'à Malplaquet il n'avait ſurvécu
Que pour rendre à Denain ſa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre, du moins Eugène était vaincu.

Ainſi l'aigle *Fleuri* gouvernait le tonnerre ſans tonner, & *Eugène* le tonnerre était vaincu ; voilà bien des tonnerres.

SECTION SECONDE.

Horace, tantôt le débauché & tantôt le moral a dit ;

Cœlum ipſum petimus ſtultitiâ.
Nous portons juſqu'au ciel notre folie.

On peut dire aujourd'hui : nous portons juſqu'au ciel notre ſageſſe, ſi pourtant il eſt permis d'appeller *ciel* cet amas bleu & blanc d'exhalaiſons qui forme les

les vents, la pluie, la neige, la grêle & le tonnerre. Nous avons décomposé la foudre, comme *Newton* a détissu la lumière. Nous avons reconnu que ces foudres, portés autrefois par l'aigle de *Jupiter*, ne sont en effet que du feu sulfureux & très électrique; qu'enfin on peut électriser le tonnerre, le conduire, le diviser, s'en rendre le maître, comme nous faisons passer les rayons de lumière par un prisme, comme nous donnons cours aux eaux qui tombent du ciel, c'est-à-dire de la hauteur d'une demi-lieue de notre atmosphère. On plante un haut sapin ébranché, dont la cime est revêtue d'un cône de fer. Les nuées sulfureuses, qui forment le tonnerre, sont peut-être les plus électriques de tous les corps; leur soufre se communique à ce cône: & un fil d'archal, qui lui est attaché, conduit la matière du tonnerre où l'on veut. Un physicien ingénieux appelle cette expérience l'*inoculation du tonnerre*.

Il est vrai que l'inoculation de la petite vérole, qui a conservé tant de mortels, en a fait périr quelques-uns auxquels on avait donné la petite vérole inconsidérément. De même l'inoculation du tonnerre mal faite serait dangereuse. Il y a des grands seigneurs dont il ne faut approcher qu'avec d'extrêmes précautions. Le tonnerre est de ce nombre. On sait que le professeur de mathématique *Richman* fut tué à Pétersbourg en 1753 de la foudre électrisée qu'il avait attirée dans sa chambre, *arte sua periit*. Comme il était philosophe, un professeur théologien ne manqua pas d'imprimer qu'il avait été foudroyé comme *Salmonée* pour avoir usurpé les droits de DIEU, & pour avoir voulu lancer le tonnerre.

Mais si le physicien avait dirigé le fil d'archal hors de la maison & non pas dans sa chambre bien fermée, il n'aurait point eu le sort de *Salmonée*, d'*Ajax Oilée*, de l'empereur *Carus*, du fils d'un ministre d'état en France, & de plusieurs moines dans les Pyrénées.

Placez votre *conducteur* à quelque distance de la maison, jamais dans votre chambre, & vous n'avez rien à craindre.

Mais dans une ville les maisons se touchent; choisissez les places, les carrefours, les jardins, les parvis des églises, les cimetières, supposé que vous ayez conservé l'abominable usage d'avoir des charniers dans vos villes.

TOPHET.

TOphet était & est encor un précipice auprès de Jérusalem dans la vallée d'Hennon. Cette vallée est un lieu affreux où il n'y a que des cailloux. C'est dans cette solitude horrible que les Juifs immolèrent leurs enfans à leur Dieu qu'ils appellaient alors Moloc. Car nous avons remarqué qu'ils ne donnèrent jamais à DIEU que des noms étrangers. *Shadaï* était syrien, *Adonaï* phénicien; *Jeova* était aussi phénicien; *Eloi*, *Eloim*, *Eloa* caldéen; ainsi que tous les noms de leurs anges furent caldéens ou persans. C'est ce que nous avons observé avec attention.

Tous ces noms différens signifiaient également le Seigneur dans le jargon des petites nations devers la Palestine. Le mot de *Moloc* vient évidemment de Melk. C'est la même chose que *Melcom*, ou *Millcon* qui était la divinité des mille femmes du serrail de *Salomon*, savoir sept cent femmes & trois cent concubines. Tous ces noms-là signifiaient Seigneur, & chaque village avait son seigneur.

Des doctes prétendent que *Moloc* était particulièrement le seigneur du feu, & que pour cette raison les Juifs brûlaient leurs enfans dans le creux de l'idole même de *Moloc*. C'était une grande statue de cuivre aussi hideuse que les Juifs la pouvaient faire.

Digitized by Google

Ils faisaient rougir cette statue à un grand feu, quoiqu'ils eussent très peu de bois; & ils jettaient leurs petits enfans dans le ventre de ce Dieu, comme nos cuisiniers jettent des écrevisses vivantes dans l'eau toute bouillante de leurs chaudières.

Tels étaient les anciens Welches & les anciens Tudesques quand ils brûlaient des enfans & des femmes en l'honneur de *Teutatès* & d'*Irminsul*. Telle la vertu gauloise & la franchise germanique.

Jérémie voulut en vain détourner le peuple Juif de ce culte diabolique, en vain il leur reprocha d'avoir bâti une espèce de temple à *Moloc* dans cette abominable vallée. *Ædificaverunt excelsa Topheth quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos, & filias suas igni.* (*a*) Ils ont édifié des hauteurs dans Tophet qui est dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y brûler leurs fils & leurs filles par le feu.

Les Juifs eurent d'autant moins d'égards aux remontrances de *Jérémie*, qu'ils lui reprochaient hautement de s'être vendu au roi de Babilone; d'avoir toujours prêché en sa faveur, d'avoir trahi sa patrie; & en effet il fut puni de la mort des traîtres, il fut lapidé.

Le livre des Rois nous apprend que *Salomon* bâtit un temple à *Moloc*, mais il ne nous dit pas que ce fût dans la vallée de Tophet. Ce fut dans le voisinage, sur la montagne des Oliviers. (*b*) La situation était plus belle, si pourtant il peut y avoir quelque bel aspect dans le territoire affreux de Jérusalem.

Des commentateurs prétendent qu'*Achas* roi de Juda, fit brûler son fils à l'honneur de *Moloc*, & que le roi *Manassé* fut coupable de la même barbarie. (*c*) D'autres commentateurs prétendent (*d*) que ces rois du peuple de DIEU se contentèrent de jetter leurs en-

(*a*) Jérémie chap. VII.
(*b*) Liv. III. chap. II.
(*c*) Liv. IV. ch. XVI. v. 3.
(*d*) Chap. XXI. v. 6.

Digitized by Google

fans dans les flammes, mais qu'ils ne les brûlèrent pas tout-à-fait. Je le ſouhaite. Mais il eſt bien difficile qu'un enfant ne ſoit pas brûlé quand on le met ſur un bucher enflammé.

Cette vallée de Tophet était le *clamar* de Paris, c'était là qu'on jettait toutes les immondices, toutes les charognes de la ville. C'était dans cette vallée qu'on précipitait le bouc émiſſaire, c'était la voierie où l'on laiſſait pourrir les charognes des ſuppliciés. Ce fut là qu'on jetta les corps des deux voleurs qui furent ſuppliciés avec le fils de DIEU lui-même. Mais notre Sauveur ne permit pas que ſon corps, ſur lequel il avait donné puiſſance aux bourreaux, fût jetté à la voierie de Tophet ſelon l'uſage. Il eſt vrai qu'il pouvait reſſuſciter auſſi-bien dans Tophet que dans le Calvaire. Mais un bon Juif nommé *Joſeph*, natif d'Arimathie, qui s'était préparé un ſépulcre pour lui-même ſur le mont Calvaire, y mit le corps du Sauveur, ſelon le témoignage de *St. Matthieu.* Il n'était permis d'enterrer perſonne dans les villes : le tombeau même de *David* n'était pas dans Jéruſalem.

Joſeph d'Arimathie était riche, *quidam homo dives ab Arimathia*, afin que cette prophétie d'*Iſaïe* fût accomplie, *Il donnera* (*e*) *les méchans pour ſa ſépulture, & les riches pour ſa mort.*

(*e*) Le fameux rabin *Iſaac*, dans ſon *Rempart de la foi*, au chap. XXIII. entend toutes les prophéties, & ſurtout celle-là, d'une manière toute contraire à la façon dont nous les entendons. Mais qui ne voit que les Juifs ſont ſéduits par l'intérêt qu'ils ont de ſe tromper ? en vain répondent-ils qu'ils ſont auſſi intéreſſés que nous à chercher la vérité, qu'il y va de leur ſalut pour eux comme pour nous ; qu'ils ſeraient plus heureux dans cette vie & dans l'autre s'ils trouvaient cette vérité ; que s'ils entendent leurs propres écritures différemment de nous, c'eſt qu'elles ſont dans leur propre langue très ancienne & non dans nos idiomes très nouveaux ; qu'un Hébreu doit mieux ſavoir la

Digitized by Google

TRINITÉ.

LE premier qui parla de la Trinité parmi les Occidentaux, fut *Timée* de Locres dans ſon *Ame du monde.*

Il y a d'abord l'idée, l'exemplaire perpétuel de toutes choſes engendrées; c'eſt le premier verbe, le verbe interne & intelligible.

Enſuite la matière informe ſecond verbe, ou verbe proféré.

Puis le fils ou le monde ſenſible, ou l'eſprit du monde.

Ces trois qualités conſtituent le monde entier, lequel monde eſt le fils de DIEU, *Monogenes.* Il a une ame, il a de la raiſon, il eſt *empſukos*, *logikos.*

DIEU ayant voulu faire un Dieu très beau, a fait un Dieu engendré, *Touton epoie theon genaton.*

Il eſt difficile de bien comprendre ce ſyſtême de *Timée*, qui peut-être le tenait des Egyptiens, peut-être des bracmanes. Je ne ſais ſi on l'entendait bien de ſon tems. Ce ſont de ces médailles fruſtes & couvertes de rouille, dont la légende eſt effacée. On a pu la lire autrefois, on la devine aujourd'hui comme on peut.

langue hébraïque qu'un Baſque ou un Poitevin; que leur religion a deux mille ans d'antiquité plus que la nôtre; que toute leur Bible annonce les promeſſes de DIEU faites avec ſerment de ne changer jamais rien à la loi; qu'elle fait des menaces terribles contre quiconque oſera jamais en altérer une ſeule parole; qu'elle veut même qu'on mette à mort tout prophète qui prouverait par des miracles une autre religion; qu'enfin ils ſont les enfans de la maiſon, & nous des étrangers qui avons ravi leurs dépouilles. On ſent bien que ce ſont-là de très mauvaiſes raiſons qui ne méritent pas d'être réfutées.

Digitized by Google

Il ne paraît pas que ce ſublime galimatias ait fait beaucoup de fortune juſqu'à *Platon*. Il fut enſeveli dans l'oubli, & *Platon* le reſſuſcita. Il conſtruiſit ſon édifice en l'air, mais ſur le modèle de *Timée*.

Il admit trois eſſences divines, le père, le ſuprême, le producteur; le père des autres Dieux, eſt la première eſſence.

La ſeconde eſt le Dieu viſible, miniſtre du DIEU inviſible, le verbe, l'entendement, le grand démon.

La troiſiéme eſt le monde.

Il eſt vrai que *Platon* dit ſouvent des choſes toutes différentes, & même toutes contraires; c'eſt le privilège des philoſophes Grecs: & *Platon* s'eſt ſervi de ſon droit plus qu'aucun des anciens & des modernes.

Un vent grec pouſſa ces nuages philoſophiques d'Athènes dans Alexandrie, ville prodigieuſement entêtée de deux choſes, d'argent & de chimères. Il y avait dans Alexandrie des Juifs qui ayant fait fortune, ſe mirent à philoſopher.

La métaphyſique a cela de bon, qu'elle ne demande pas des études préliminaires bien gênantes. C'eſt-là qu'on peut ſavoir tout ſans avoir jamais rien appris; & pour peu qu'on ait l'eſprit préſent un peu ſubtil & bien faux, on peut être ſûr d'aller loin.

Philon le Juif fut un philoſophe de cette eſpèce; il était contemporain de JESUS-CHRIST; mais il eut le malheur de ne le pas connaître, non plus que *Joſeph* l'hiſtorien. Ces deux hommes conſidérables employés dans le chaos des affaires d'état, furent trop éloignés de la lumière naiſſante. Ce *Philon* était une tête toute métaphyſique, toute allégorique, toute myſtique. C'eſt lui qui dit que DIEU devait former le monde en ſix jours (comme il le forma ſelon *Zoroaſtre* en

ſix tems (*a*), *parce que trois eſt la moitié de ſix, & que deux en eſt le tiers, & que ce nombre eſt mâle & femelle.*

Ce même homme entêté des idées de *Platon*, dit, en parlant de l'yvrognerie, que DIEU & la ſageſſe ſe marièrent, & que la ſageſſe accoucha d'un fils bien-aimé. Ce fils eſt le monde.

Il appelle les anges les verbes de DIEU, & le monde verbe de DIEU, *logon tou theou.*

Pour *Flavien Joſeph*, c'était un homme de guerre qui n'avait jamais entendu parler du Logos, & qui s'en tenait aux dogmes des phariſiens, uniquement attachés à leurs traditions.

Cette philoſophie platonicienne perça des Juifs d'Alexandrie juſqu'à ceux de Jéruſalem. Bientôt toute l'école d'Alexandrie qui était la ſeule ſavante, fut platonicienne; & les chrêtiens qui philoſophaient ne parlèrent plus que du Logos.

On ſait qu'il en était des diſputes de ces tems-là, comme de celles de ce tems-ci. On couſait à un paſſage mal-entendu un paſſage inintelligible qui n'y avait aucun rapport. On en ſuppoſait un ſecond, on en falſifiait un troiſiéme; on fabriquait des livres entiers qu'on attribuait à des auteurs reſpectés par le troupeau. Nous en avons vu cent exemples au mot *Apocryphe.*

Cher lecteur, jettez les yeux de grace ſur ce paſſage de Clément Alexandrin; (*b*) *Lorſque Platon dit qu'il eſt difficile de connaître le père de l'univers, non-ſeulement il fait voir par-là que le monde a été engendré, mais qu'il a été engendré comme fils de* DIEU. Entendez-vous ces logomachies, ces équivoques? voyez-

(*a*) Page 4. édition 1719. (*b*) *Strom.* liv. V.

Digitized by Google

vous la moindre lumière dans ce chaos d'expreſſions obſcures ?

O *Locke*, *Locke !* venez, définiſſez les termes. Je ne crois pas que de tous ces diſputeurs platoniciens il y en eût un ſeul qui s'entendit. On diſtingua deux verbes ; le *Logos endiathétos*, le verbe en la penſée ; & le verbe produit *Logos proforikos*. On eut l'éternité d'un verbe, & la prolation, l'émanation d'un autre verbe.

Le livre des *Conſtitutions apoſtoliques*, (*c*) ancien monument de fraude, mais auſſi ancien dépôt des dogmes informes de ces tems obſcurs, s'exprime ainſi :

Le père qui eſt antérieur à toute génération, à tout commencement, ayant tout créé par ſon fils unique, a engendré ſans intermède ce fils par ſa volonté & ſa puiſſance.

Enſuite *Origène* avança (*d*) que le St. Eſprit a été créé par le fils, par le verbe.

Puis vint *Euſèbe* de Céſarée qui enſeigna (*e*) que l'eſprit, paraclet, n'eſt ni Dieu, ni fils.

L'avocat Lactance fleurit en ce tems-là. (*f*) *Le fils de* DIEU, dit-il, *eſt le verbe, comme les autres anges ſont les eſprits de* DIEU. *Le verbe eſt un eſprit proféré par une voix ſignificative, l'eſprit procédant du nez, & la parole de la bouche. Il s'enſuit qu'il y a différence entre le fils de* DIEU *& les autres anges ; ceux-ci étant émanés comme eſprits tacites & muets. Mais le fils étant eſprit eſt ſorti de la bouche avec ſon & voix pour prêcher le peuple.*

On conviendra que l'avocat *Lactance* plaidait ſa cauſe d'une étrange manière. C'était raiſonner à la *Platon* ; c'était puiſſamment raiſonner.

(*c*) Liv. VIII. ch. XLII.
(*d*) I. partie ſur St. Jean.
(*e*) Theol. liv. II. ch. VI.
(*f*) Liv. IV. ch. VIII.

Digitized by Google

Ce fut environ ce tems-là que parmi les disputes violentes sur la Trinité, on inséra dans la première épitre de St. Jean ce fameux verset, *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'esprit ou le vent, l'eau & le sang, & ces trois sont un.* Ceux qui prétendent que ce verset est véritablement de St. Jean, sont bien plus embarrassés que ceux qui le nient; car il faut qu'ils l'expliquent.

St. Augustin dit que le vent signifie le Père, l'eau le St. Esprit, & que le sang veut dire le Verbe. Cette explication est belle, mais elle laisse toûjours un peu d'embarras.

St. Irénée va bien plus loin; il dit (*g*) que *Rahab* la prostituée de Jérico, en cachant chez elle trois espions du peuple de DIEU, cacha le Père, le Fils & le St. Esprit. Cela est fort, mais cela n'est pas net.

D'un autre côté, le grand, le savant *Origène* nous confond d'une autre manière. Voici un de ses passages parmi bien d'autres. (*b*) *Le Fils est autant au-dessous du Père, que lui & le St. Esprit sont au-dessus des plus nobles créatures.*

Après cela que dire? comment ne pas convenir avec douleur que personne ne s'entendait? comment ne pas avouer que depuis les premiers chrêtiens ébionites, ces hommes si mortifiés & si pieux, qui révérèrent toûjours JESUS quoiqu'ils le crussent fils de *Joseph*, jusqu'à la grande dispute d'*Athanase*, le platonisme de la Trinité ne fut jamais qu'un sujet de querelles. Il falait absolument un juge suprême qui décidât; on le trouva enfin dans le concile de Nicée. Encor ce concile produisit-il de nouvelles factions & des guerres.

(*g*) Liv. IV. chap. XXXVII. (*b*) Liv. XXIV. sur St. Jean.

Digitized by Google

EXPLICATION DE LA TRINITÉ SUIVANT ABAUZIT.

» L'on ne peut parler avec exactitude de la manière » dont se fait l'union de DIEU avec JESUS-CHRIST, » qu'en rapportant les trois sentimens qu'il y a sur » ce sujet, & qu'en faisant des réflexions sur cha- » cun d'eux.

SENTIMENS DES ORTHODOXES.

» Le premier sentiment est celui des orthodoxes. » Ils y établissent, 1°. une distinction de trois per- » sonnes dans l'essence divine avant la venue de JE- » SUS-CHRIST au monde. 2°. Que la seconde de » ces personnes s'est unie à la nature humaine de JE- » SUS-CHRIST. 3°. Que cette union est si étroite, » que par-là JESUS-CHRIST est DIEU; qu'on peut » lui attribuer la création du monde & toutes les per- » fections divines, & qu'on peut l'adorer d'un culte » suprême.

DES UNITAIRES.

» Le second est celui des unitaires. Ne concevant » point la distinction des personnes dans la divinité, » ils établissent, 1°. Que la divinité s'est unie à la » nature humaine de JESUS-CHRIST. 2°. Que cette » union est telle que l'on peut dire que JESUS-CHRIST » est DIEU, que l'on peut lui attribuer la création & » toutes les perfections divines, & l'adorer d'un culte » suprême.

SENTIMENS DES SOCINIENS.

» Le troisiéme sentiment est celui des sociniens, » qui, de même que les unitaires, ne concevant » point de distinction de personnes dans la divinité, » ils établissent, 1°. Que la divinité s'est unie à la » nature humaine de JESUS-CHRIST. 2°. Que cette » union est fort étroite. 3°. Qu'elle n'est pas telle

Digitized by Google

» que l'on puiſſe appeller JESUS-CHRIST Dieu, ni
» lui attribuer les perfections divines & la création,
» ni l'adorer d'un culte ſuprême ; & ils penſent pou-
» voir expliquer tous les paſſages de l'Ecriture ſans
» être obligés d'admettre aucune de ces choſes.

RÉFLEXIONS SUR LE PREMIER SENTIMENT.

» Dans la diſtinction qu'on fait des trois perſonnes
» dans la divinité, ou on retient l'idée ordinaire des
» perſonnes, ou on ne la retient pas. Si on retient l'i-
» dée ordinaire des perſonnes, on établit trois Dieux ;
» cela eſt certain. Si l'on ne retient pas l'idée ordinaire
» des trois perſonnes, ce n'eſt plus alors qu'une diſtinc-
» tion de propriétés, ce qui revient au ſecond ſenti-
» ment. Ou, ſi on ne veut pas dire que ce n'eſt pas une
» diſtinction des perſonnes proprement dites, ni une
» diſtinction de propriétés, on établit une diſtinction
» dont on n'a aucune idée. Et il n'y a point d'ap-
» parence que pour faire ſoupçonner en DIEU une
» diſtinction dont on ne peut avoir aucune idée, l'E-
» criture veuille mettre les hommes en danger de
» devenir idolâtres en multipliant la divinité. Il eſt
» d'ailleurs ſurprenant que cette diſtinction de per-
» ſonnes ayant toûjours été, ce ne ſoit que depuis
» la venue de JESUS-CHRIST qu'elle a été révélée,
» & qu'il ſoit néceſſaire de les connaître.

RÉFLEXIONS SUR LE SECOND SENTIMENT.

» Il n'y a pas à la vérité un ſi grand danger de
» jetter les hommes dans l'idolâtrie dans le ſecond
» ſentiment que dans le premier ; mais il faut avouer
» pourtant qu'il n'en eſt pas entiérement exemt. En ef-
» fet, comme par la nature de l'union qu'il établit entre
» la divinité & la nature humaine de JESUS-CHRIST,
» on peut appeller JESUS-CHRIST Dieu & l'adorer ;
» voilà deux objets d'adoration, JESUS-CHRIST, &
» DIEU. J'avoue qu'on dit que ce n'eſt que DIEU
» qu'on doit adorer en JESUS-CHRIST. Mais qui ne

Digitized by Google

» ſait l'extrême penchant que les hommes ont de
» changer les objets inviſibles du culte en des objets
» qui tombent ſous les ſens, ou du moins ſous l'ima-
» gination; penchant qu'ils ſuivront ici avec d'autant
» moins de ſcrupule, qu'on dit que la divinité eſt
» perſonnellement unie à l'humanité de JESUS-
» CHRIST.

RÉFLEXIONS SUR LE TROISIÊME SENTIMENT.

» Le troiſiéme ſentiment, outre qu'il eſt très ſim-
» ple & conforme aux idées de la raiſon, il n'eſt
» ſujet à aucun ſemblable danger de jetter les hom-
» mes dans l'idolâtrie, quoi que par ce ſentiment
» JESUS-CHRIST ne ſoit qu'un ſimple homme, il ne
» faut pas craindre que par-là il ſoit confondu avec
» les prophêtes ou les ſaints du premier ordre. Il
» reſte toûjours dans ce ſentiment une différence
» entr'eux & lui. Comme on peut imaginer preſque
» à l'infini des degrés d'union de la divinité avec un
» homme, ainſi on peut concevoir, qu'en particulier
» l'union de la divinité avec JESUS-CHRIST a un ſi
» haut degré de connaiſſance, de puiſſance, de féli-
» cité, de perfection, de dignité, qu'il y a toûjours
» eu une diſtance immenſe entre lui & les plus grands
» prophêtes. Il ne s'agit que de voir ſi ce ſentiment
» peut s'accorder avec l'Ecriture, & s'il eſt vrai que
» le titre de Dieu, que les perfections divines, que
» la création, que le culte ſuprême ne ſoient jamais
» attribués à JESUS-CHRIST dans les Evangiles. "

C'était au philoſophe *Abauzit* à voir tout cela. Pour moi, je me ſoumets de cœur, de bouche & de plume à tout ce que l'égliſe catholique a décidé, & à tout ce qu'elle décidera ſur quelque dogme que ce puiſſe être. Je n'ajouterai qu'un mot ſur la Trinité. C'eſt que nous avons une déciſion de *Calvin* ſur ce myſtère; la voici.

» En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe, & qu'il

Digitized by Google

„ ſe faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots Trinité & „ Perſonne, nous ne croyons pas que ce ſoit une rai- „ ſon pour rejetter cet homme ; nous devons le ſup- „ porter ſans le chaſſer de l'égliſe, & ſans l'expoſer à „ aucune cenſure comme un hérétique.“

C'eſt après une déclaration auſſi ſolemnelle que *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fils d'un tonnelier de Noyon, fit brûler dans Genève à petit feu avec des fagots verds, *Michel Servet* de Villa-Nueva. Cela n'eſt pas bien.

TYRAN.

Tyrannos, ſignifiait autrefois celui qui avait ſu s'attirer la principale autorité ; comme roi, *Baſileus*, ſignifiait celui qui était chargé de rapporter les affaires au ſénat.

Les acceptions des mots changent avec le tems. *Idiotès* ne voulait dire d'abord qu'un ſolitaire, un homme iſolé : avec le tems il devint le ſynonyme de ſot.

On donne aujourd'hui le nom de Tyran à un uſurpateur, ou à un roi qui fait des actions violentes & injuſtes.

Cromwell était un tyran ſous ces deux aſpects. Un bourgeois qui uſurpe l'autorité ſuprême ; qui, malgré toutes les loix, ſupprime la chambre des pairs, eſt ſans doute un tyran uſurpateur. Un général qui fait couper le cou à ſon roi priſonnier de guerre, viole à la fois & ce qu'on appelle les loix de la guerre, & les loix des nations, & celles de l'humanité. Il eſt tyran, il eſt aſſaſſin & parricide.

Charles I n'était point tyran, quoique la faction

victorieuse lui donnât ce nom : il était, à ce qu'on dit, opiniâtre, faible & mal conseillé. Je ne l'assurerai pas ; car je ne l'ai pas connu, mais j'assure qu'il fut très malheureux.

Henri VIII était tyran dans son gouvernement, comme dans sa famille, & couvert du sang de deux épouses innocentes, comme de celui des plus vertueux citoyens : il mérite l'exécration de la postérité. Cependant il ne fut point puni ; & *Charles I* mourut sur un échaffaut.

Elizabeth fit une action de tyrannie, & son parlement une de lâcheté infame, en faisant assassiner par un bourreau la reine *Marie Stuart*. Mais dans le reste de son gouvernement elle ne fut point tyrannique ; elle fut adroite & comédienne, mais prudente & forte.

Richard III fut un tyran barbare ; mais il fut puni.

Le pape *Alexandre VI* fut un tyran plus exécrable que tous ceux-là ; & il fut heureux dans toutes ses entreprises.

Christiern II fut un tyran aussi méchant qu'*Alexandre VI*, & fut châtié ; mais il ne le fut point assez.

Si on veut compter les tyrans Turcs, les tyrans Grecs, les tyrans Romains, on en trouvera autant d'heureux que de malheureux. Quand je dis heureux, je parle selon le préjugé vulgaire, selon l'acception ordinaire du mot, selon les apparences. Car qu'ils ayent été heureux réellement, que leur ame ait été contente & tranquille, c'est ce qui me paraît impossible.

Constantin le grand fut évidemment un tyran à double titre. Il usurpa dans le nord de l'Angleterre la couronne de l'empire Romain, à la tête de quelques légions étrangères, malgré toutes les loix, malgré le sénat & le peuple qui élurent légitimement

Digitized by Google

Maxence. Il passa toute sa vie dans le crime, dans les voluptés, dans les fraudes, & dans les impostures. Il ne fut point puni ; mais fut-il heureux ? Dieu le sait. Et je sais que ses sujets ne le furent pas.

Le grand *Théodose* était le plus abominable des tyrans, quand, sous prétexte de donner une fête, il faisait égorger dans le cirque quinze mille citoyens Romains plus ou moins, avec leurs femmes & leurs enfans ; & qu'il ajoutait à cette horreur, la facétie de passer quelques mois sans aller s'ennuyer à la grand'-messe. On a presque mis ce *Théodose* au rang des bienheureux ; mais je serais bien fâché qu'il eût été heureux sur la terre. En tout cas, il sera toûjours bon d'assurer aux tyrans, qu'ils ne seront jamais heureux dans ce monde, comme il est bon de faire accroire à nos maîtres-d'hôtel & à nos cuisiniers qu'ils seront damnés éternellement, s'ils nous volent.

Les tyrans du bas empire Grec furent presque tous détrônés, assassinés les uns par les autres. Tous ces grands coupables furent tour-à-tour les exécuteurs de la vengeance divine & humaine.

Parmi les tyrans Turcs, on en voit autant de dépossés que de morts sur leur trône.

A l'égard des tyrans subalternes, de ces monstres en sous-ordre, qui ont fait remonter jusques sur leur maître l'exécration publique, dont ils ont été chargés, le nombre de ces *Aman*, de ces *Séjan*, est un infini du premier ordre.

VAMPIRES.

QUoi ! c'est dans notre dix-huitiéme siécle qu'il y a eu des vampires ! c'est après le règne de *Locke*, de *Shaftersburi*, des *Trenchards*, des *Colins* ; c'est

ſous le règne des *Dalembert*, des *Diderot*, des *St. Lambert*, des *Duclos* qu'on a cru aux vampires ; & que le révérend père *Don Auguſtin Calmet*, prêtre, bénédictin de la congrégation de St. Vannes & de St. Hidulphe, abbé de Sénone, abbaye de cent mille livres de rentes, voiſine de deux autres abbayes du même revenu, a imprimé & réimprimé l'hiſtoire des Vampires avec l'approbation de la Sorbonne, ſignée Marcilli !

Ces vampires étaient des morts qui ſortaient la nuit de leurs cimetières pour venir ſucer le ſang des vivans ſoit à la gorge ou au ventre, après quoi ils allaient ſe remettre dans leurs foſſes. Les vivans ſucés maigriſſaient, pâliſſaient, tombaient en conſomption, & les morts ſuceurs engraiſſaient, prenaient des couleurs vermeilles, étaient tout-à-fait appétiſſans. C'était en Pologne, en Hongrie, en Siléſie, en Moravie, en Autriche, en Lorraine que les morts faiſaient cette bonne chère. On n'entendait point parler de vampires à Londres, ni même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traitans, des gens d'affaires qui ſucèrent en plein jour le ſang du peuple, mais ils n'étaient point morts quoique corrompus. Ces ſuceurs véritables ne demeuraient pas dans des cimetières, mais dans des palais fort agréables.

Qui croirait que la mode des vampires nous vint de la Grèce ? Ce n'eſt pas de la Grèce d'*Alexandre*, d'*Ariſtote*, de *Platon*, d'*Epicure*, de *Démoſthène*, mais de la Grèce chrétienne, malheureuſement ſchiſmatique.

Depuis longtems les chrétiens du rite grec, s'imaginent que les corps des chrétiens du rite latin, enterrés en Grèce, ne pourriſſent point : parce qu'ils ſont excommuniés. C'eſt préciſément le contraire de nous autres chrétiens du rite latin. Nous croyons que les corps, qui ne ſe corrompent point, ſont marqués du ſceau de la béatitude éternelle. Et dès qu'on a payé cent mille écus à Rome pour leur faire donner un brevet

Digitized by Google

brevet de saints, nous les adorons de l'adoration de dulie.

Les Grecs sont persuadés que ces morts sont sorciers ; ils les appellent *broucolacas* ou *vroucolacas*, selon qu'ils prononcent la seconde lettre de l'alphabet. Ces morts Grecs vont dans les maisons sucer le sang des petits enfans, manger le souper des pères & mères, boire leur vin, & casser tous les meubles. On ne peut les mettre à la raison qu'en les brûlant, quand on les attrape. Mais il faut avoir la précaution de ne les mettre au feu qu'après leur avoir arraché le cœur que l'on brûle à part.

Le célèbre *Tournefort* envoyé dans le Levant par *Louis XIV*, ainsi que tant d'autres virtuoses, (*a*) fut témoin de tous les tours attribués à un de ces broucolacas, & de cette cérémonie.

Après la médisance rien ne se communique plus promtement que la superstition, le fanatisme, le sortilège & les contes des revenans. Il y eut des broucolacas en Valachie, en Moldavie, & bientôt chez les Polonais, lesquels sont du rite romain. Cette superstition leur manquait ; elle alla dans tout l'orient de l'Allemagne. On n'entendit plus parler que de vampires, depuis 1730 jusqu'en 1735 ; on les guetta, on leur arracha le cœur, & on les brûla ; ils ressemblaient aux anciens martyrs ; plus on en brûlait, plus il s'en trouvait.

Calmet enfin devint leur historiographe, & traita les vampires, comme il avait traité l'ancien & le nouveau Testament, en rapportant fidélement tout ce qui avait été dit avant lui.

C'est une chose à mon gré très curieuse, que les procès verbaux faits juridiquement concernant tous

(*a*) *Tournefort.* tom. I. pag. 155 & suiv.

Digitized by Google

les morts qui étaient sortis de leurs tombeaux pour venir sucer les petits garçons & les petites filles de leur voisinage. *Calmet* rapporte qu'en Hongrie deux officiers délégués par l'empereur *Charles VI*, assistés du baillif du lieu & du bourreau, allèrent faire enquête d'un vampire, mort depuis six semaines, qui suçait tout le voisinage. On le trouva dans sa bière frais, gaillard, les yeux ouverts, & demandant à manger. Le baillif rendit sa sentence. Le bourreau arracha le cœur au vampire, & le brûla; après quoi le vampire ne mangea plus.

Qu'on ose douter après cela des morts ressuscités, dont nos anciennes légendes sont remplies, & de tous les miracles rapportés par *Bollandus*, & par le sincère & révérend *Don Ruinart!*

Vous trouvez des histoires de vampires jusques dans les Lettres juives de ce d'*Argens* que les jésuites, auteurs du Journal de Trévoux, ont accusé de ne rien croire. Il faut voir comme ils triomphèrent de l'histoire du vampire de Hongrie: comme ils remerciaient DIEU & la Vierge d'avoir enfin converti ce pauvre d'*Argens*, chambellan d'un roi qui ne croyait point aux vampires.

Voilà donc, disaient-ils, ce fameux incrédule qui a osé jetter des doutes sur l'apparition de l'ange à la Ste. Vierge; sur l'étoile qui conduisit les mages; sur la guérison des possedés; sur la submersion de deux mille cochons dans un lac; sur une éclipse de soleil en pleine lune; sur la résurrection des morts qui se promenèrent dans Jérusalem; son cœur s'est amolli, son esprit s'est éclairé, il croit aux vampires.

Il ne fut plus question alors d'examiner si tous ces morts étaient ressuscités par leur propre vertu, ou par la puissance de DIEU, ou par celle du diable. Plusieurs grands théologiens de Lorraine, de Moravie & de Hongrie étalèrent leurs opinions & leur

Digitized by Google

ſcience. On rapporta tout ce que *St. Auguſtin*, *St. Ambroiſe* & tant d'autres ſaints avaient dit de plus inintelligible ſur les vivans & ſur les morts. On rapporta tous les miracles de *St. Etienne* qu'on trouve au ſeptiéme livre des Oeuvres de *St. Auguſtin*; voici un des plus curieux. Un jeune homme fut ecraſé dans la ville d'Hubzal en Afrique ſous les ruines d'une muraille; la veuve alla ſur le champ invoquer *St. Etienne*, à qui elle était très dévote. *St. Etienne* le reſſuſcita. On lui demanda ce qu'il avait vu dans l'autre monde. Meſſieurs, dit-il, quand mon ame eut quitté mon corps, elle rencontra une infinité d'ames qui lui faiſaient plus de queſtions ſur ce monde-ci que vous ne m'en faites ſur l'autre. J'allais je ne ſais où, lorſque j'ai rencontré *St. Etienne* qui m'a dit: rendez ce que vous avez reçu. Je lui ai répondu: que voulez-vous que je vous rende, vous ne m'avez jamais rien donné? Il m'a répété trois fois: rendez ce que vous avez reçu. Alors j'ai compris qu'il voulait parler du *Credo*. Je lui ai récité mon *Credo*, & ſoudain il m'a reſſuſcité.

On cita ſurtout les hiſtoires rapportées par *Sulpice Sévère* dans la vie de *St. Martin*. On prouva que *St. Martin* avait entr'autres reſſuſcité un damné.

Mais toutes ces hiſtoires, quelque vraies qu'elles puiſſent être, n'avaient rien de commun avec les vampires qui allaient ſucer le ſang de leurs voiſins, & venaient enſuite ſe replacer dans leurs bières. On chercha ſi on ne trouverait pas dans l'ancien Teſtament, ou dans la Mythologie quelque vampire qu'on pût donner pour exemple; on n'en trouva point. Mais il fut prouvé que les morts buvaient & mangeaient, puiſque chez tant de nations anciennes on mettait des vivres ſur leurs tombeaux.

La difficulté était de ſavoir ſi c'était l'ame ou le corps du mort qui mangeait. Il fut décidé que c'était l'un & l'autre. Les mets délicats & peu ſubſtantiels

Digitized by Google

comme les méringues, la crême fouettée & les fruits fondans étaient pour l'ame ; les roſt-bif étaient pour le corps.

Les rois de Perſe furent, dit-on, les premiers qui ſe firent ſervir à manger après leur mort. Preſque tous les rois d'aujourd'hui les imitent ; mais ce ſont les moines qui mangent leur diner & leur ſouper, & qui boivent le vin. Ainſi les rois ne ſont pas à proprement parler des vampires. Les vrais vampires ſont les moines qui mangent aux dépens des rois & des peuples.

Il eſt bien vrai que *St. Stanislas* qui avait acheté une terre conſidérable d'un gentilhomme Polonais, & qui ne l'avait point payée, étant pourſuivi devant le roi *Boleslas* par les héritiers, reſſuſcita le gentilhomme ; mais ce fut uniquement pour ſe faire donner quittance. Et il n'eſt point dit qu'il ait donné ſeulement un pot de vin au vendeur, lequel s'en retourna dans l'autre monde, ſans avoir ni bu ni mangé.

On agite enſuite la grande queſtion, ſi l'on peut abſoudre un vampire qui eſt mort excommunié. Cela va plus au fait.

Je ne ſuis pas aſſez profond dans la théologie pour dire mon avis ſur cet article ; mais je ſerais volontiers pour l'abſolution ; parce que dans toutes les affaires douteuſes il faut toûjours prendre le parti le plus doux.

Odia reſtringenda, favores ampliandi.

Le réſultat de tout ceci eſt qu'une grande partie de l'Europe a été infeſtée de vampires pendant cinq ou ſix ans, & qu'il n'y en a plus : Que nous avons eu des convulſionnaires en France pendant plus de vingt ans, & qu'il n'y en a plus : Que nous avons eu des poſſedés pendant dix-ſept cent ans, & qu'il n'y en a plus : Qu'on a toûjours reſſuſcité des morts de-

Digitized by Google

puis *Hippolite*, & qu'on n'en reſſuſcite plus : Que nous avons eu des jéſuites en Eſpagne, en Portugal, en France, dans les deux Siciles, & que nous n'en avons plus.

VÉNALITÉ.

CE fauſſaire dont nous avons tant parlé, qui fit le teſtament du cardinal de Richelieu, dit au chapitre IV, *qu'il vaut mieux laiſſer la vénalité & le droit annuel, que d'abolir ces deux établiſſemens difficiles à changer tout-d'un-coup ſans ébranler l'état.*

Toute la France répétait & croyait répéter après le cardinal de *Richelieu*, que la vénalité des offices de judicature était très avantageuſe.

L'abbé de *St. Pierre* fut le premier qui croyant encor que le prétendu teſtament était du cardinal, oſa dire dans ſes obſervations ſur le ch. IV. *Le cardinal s'eſt engagé dans un mauvais pas, en ſoutenant que quant-à-préſent, la vénalité des charges peut être avantageuſe à l'état. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas poſſible de rembourſer toutes les charges.*

Ainſi non-ſeulement cet abus paraiſſait à tout le monde irréformable, mais utile ; on était ſi accoutumé à cet opprobre, qu'on ne le ſentait pas ; il ſemblait éternel ; un ſeul homme en peu de mois l'a ſu anéantir.

Répétons donc qu'on peut tout faire, tout corriger ; que le grand défaut de preſque tous ceux qui gouvernent, eſt de n'avoir que des demi-volontés & des demi-moyens. Si *Pierre le grand* n'avait pas voulu fortement, deux mille lieues de pays ſeraient encor barbares.

Digitized by Google

Comment donner de l'eau dans Paris à trente mille maiſons qui en manquent ? comment payer les dettes de l'état, comment ſe ſouſtraire à la tyrannie révérée d'une puiſſance étrangère qui n'eſt pas une puiſſance, & à laquelle on paye en tribut les premiers fruits ? Oſez-le vouloir, & vous en viendrez à bout plus aiſément que vous n'avez extirpé les jéſuites, & purgé le théatre de petits-maîtres.

VENISE,

ET PAR OCCASION DE LA LIBERTÉ.

NUlle puiſſance ne peut reprocher aux Vénitiens d'avoir acquis leur liberté par la révolte ; nulle ne peut leur dire, Je vous ai affranchis, voilà le diplôme de votre manumiſſion.

Ils n'ont point uſurpé leurs droits comme les *Céſars* uſurpèrent l'empire, comme tant d'évêques, à commencer par celui de Rome, ont uſurpé les droits régaliens ; ils ſont ſeigneurs de Veniſe (ſi l'on oſe ſe ſervir de cette audacieuſe comparaiſon) comme DIEU eſt ſeigneur de la terre, parce qu'il l'a fondée.

Attila, qui ne prit jamais le titre de *fléau de Dieu*, va ravageant l'Italie. Il en avait autant de droit qu'en eurent depuis *Charlemagne* l'Auſtraſien & *Arnould le bâtard* Carinthien, & *Gui* duc de Spolète, & *Bérenger* marquis de Frioul, & les évêques qui voulaient ſe faire ſouverains.

Dans ce tems de brigandages militaires & eccléſiaſtiques, *Attila* paſſe comme un vautour, & les Vénitiens ſe ſauvent dans la mer comme des *Alcions*. Nul ne les protège qu'eux-mêmes ; ils font leur nid au milieu des eaux ; ils l'agrandiſſent ; ils le peuplent, ils le défendent, ils l'enrichiſſent. Je demande s'il eſt

Digitized by Google

poſſible d'imaginer une poſſeſſion plus juſte ? Notre père *Adam* qu'on ſuppoſe avoir vécu dans le beau pays de la Méſopotamie, n'était pas à plus juſte titre ſeigneur & jardinier du paradis terreſtre.

J'ai lu le *Squittinio della liberta di Venezia*, & j'en ai été indigné.

Quoi ! Veniſe ne ſerait pas originairement libre, parce que les empereurs Grecs ſuperſtitieux & méchans, & faibles, & barbares diſent, Cette nouvelle ville a été bâtie ſur notre ancien territoire ; & parce que des Allemands ayant le titre d'*Empereur d'Occident* diſent, Cette ville étant dans l'occident, eſt de notre domaine ?

Il me ſemble voir un poiſſon volant, pourſuivi à la fois par un faucon & par un requin, & qui échappe à l'un & à l'autre.

Sannazar avait bien raiſon de dire, en comparant Rome & Veniſe,

Illam homines dicas hanc poſuiſſe Deos.

Rome perdit par *Céſar*, au bout de cinq cent ans, ſa liberté acquiſe par *Brutus*. Veniſe a conſervé la ſienne pendant onze ſiécles, & je me flatte qu'elle la conſervera toûjours.

Gènes, pourquoi fais-tu gloire de montrer un diplôme d'un *Bérenger* qui te donna des privilèges en l'an 958 ? On ſait que des conceſſions de privilèges ne ſont que des titres de ſervitude. Et puis voilà un beau titre qu'une charte d'un tyran paſſager qui ne fut jamais bien reconnu en Italie, & qui fut chaſſé deux ans après la date de cette charte !

La véritable charte de la liberté eſt l'indépendance ſoutenue par la force. C'eſt avec la pointe de l'épée qu'on ſigne les diplômes qui aſſurent cette prérogative natu-

Digitized by Google

relle. Tu perdis plus d'une fois ton privilège & ton coffre-fort. Garde l'un & l'autre depuis 1748.

Heureuſe Helvétie ! à quelle pancarte dois-tu ta liberté ? à ton courage, à ta fermeté, à tes montagnes. — Mais je ſuis ton empereur — mais je ne veux plus que tu le ſois — mais tes pères ont été eſclaves de mon père — c'eſt pour cela même que leurs enfans ne veulent point te ſervir — mais j'avais le droit attaché à ma dignité — & nous nous avons le droit de la nature.

Quand les ſept Provinces-Unies eurent-elles ce droit inconteſtable ? au moment même où elles furent unies ; & dès-lors ce fut *Philippe II* qui fut le rebelle. Quel grand-homme que ce *Guillaume* prince d'Orange ! il trouva des eſclaves, & il en fit des hommes libres.

Pourquoi la liberté eſt-elle ſi rare ?

Parce qu'elle eſt le premier des biens.

VENTRES PARESSEUX.

SAint Paul a dit que les Crétois ſont toûjours *menteurs, de méchantes bêtes & des ventres pareſſeux.* Le médecin *Hequet* entendait par *ventres pareſſeux*, que les Crétois allaient rarement à la ſelle, & qu'ainſi la matière fécale refluant dans leur ſang, les rendait de mauvaiſe humeur & en faiſait de méchantes bêtes. Il eſt très vrai qu'un homme qui n'a pu venir à bout de pouſſer ſa ſelle, ſera plus ſujet à la colère qu'un autre ; ſa bile ne coule pas, elle eſt recuite, ſon ſang eſt aduſte.

Quand vous avez le matin une grace à demander à un miniſtre ou à un premier commis de miniſtre,

Digitized by Google

informez-vous adroitement s'il a le ventre libre. Il faut toûjours prendre *mollia fandi tempora.*

Perſonne n'ignore que notre caractère & notre tour d'eſprit ne dépende abſolument de la garderobe. Le cardinal de *Richelieu* n'était ſanguinaire que parce qu'il avait des hémorroïdes internes qui occupaient ſon inteſtin rectum, & qui durciſſaient ſes matières. La reine *Anne d'Autriche* l'appellait toûjours *Cupouri.* Ce ſobriquet redoubla l'aigreur de ſa bile, & coûta probablement la vie au maréchal de *Marillac*, & la liberté au maréchal de *Baſſompierre.* Mais je ne vois pas pourquoi les gens conſtipés ſeraient plus menteurs que d'autres; il n'y a nulle analogie entre le ſphincter de l'anus & le menſonge, comme il y en a une très ſenſible entre les inteſtins & nos paſſions, notre manière de penſer, notre conduite.

Je ſuis donc bien fondé à croire que St. Paul entendait par *ventres pareſſeux*, des gens voluptueux, des eſpèces de prieurs, de chanoines, d'abbés commendataires, de prélats fort riches qui reſtaient au lit tout le matin pour ſe refaire des débauches de la veille, comme dit *Marot*,

Un gras prieur ſon petit-fils baiſait
Et mignardait au matin dans ſa couche,
Tandis rôtir la perdrix on faiſait. &c. &c.

Mais on peut fort bien paſſer le matin au lit, & n'être ni menteur, ni méchante bête. Au contraire, les voluptueux indolens ſont pour la plûpart très doux dans la ſociété, & du meilleur commerce du monde.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très fâché que *St. Paul* injurie toute une nation: il n'y a dans ce paſſage (humainement parlant) ni politeſſe, ni habileté, ni vérité. On ne gagne point les hommes en leur diſant qu'ils ſont de méchantes bêtes; & ſûrement il aurait trouvé en Crète des hommes de mérite. Pourquoi

Digitized by Google

outrager ainſi la patrie de *Minos*, dont l'archevêque *Fénelon* (bien plus poli que *St. Paul*) fait un ſi pompeux éloge dans ſon *Télémaque*.

St. Paul n'était-il pas difficile à vivre? d'une humeur bruſque, d'un eſprit fier, d'un caractère dur & impérieux? Si j'avais été l'un des apôtres, ou ſeulement diſciple, je me ſerais infailliblement brouillé avec lui. Il me ſemble que tout le tort était de ſon côté dans ſa querelle avec *Pierre Simon Barjone*. Il avait la fureur de la domination; il ſe vante toûjours d'être apôtre, & d'être plus apôtre que ſes confrères, lui qui avait ſervi à lapider *St. Etienne!* lui qui avait été un valet perſécuteur ſous *Gamaliel*, & qui aurait dû pleurer ces crimes, bien plus longtems que *St. Pierre* ne pleura ſa faibleſſe, (toûjours humainement parlant.)

Il ſe vante d'être citoyen Romain né à Tarſis; & *St. Jérôme* prétend qu'il était un pauvre juif de province né à Giſcale dans la Galilée. (*a*) Dans ſes lettres au petit troupeau de ſes frères, il parle toûjours en maître très dur. *Je viendrai*, écrit-il à quelques Corinthiens, *je viendrai à vous, je jugerai tout par deux ou trois témoins; je ne pardonnerai ni à ceux qui ont péché, ni aux autres.* Ce *ni aux autres* eſt un peu dur.

Bien des gens prendraient aujourd'hui le parti de *St. Pierre* contre *St. Paul*, n'était l'épiſode d'*Ananie* & de *Saphire*, qui a intimidé les ames enclines à faire l'aumône.

Je reviens à mon texte des Crétois menteurs, méchantes bêtes, ventres pareſſeux; & je conſeille à tous les miſſionnaires de ne jamais débuter avec aucun peuple par lui dire des injures.

(*a*) Nous l'avons déja dit ailleurs, & nous le répétons ici. Pourquoi? parce que les jeunes Welches, pour l'édification de qui nous écrivons, liſent en courant & oublient tout ce qu'ils liſent.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas que je regarde les Crétois comme les plus juſtes & les plus reſpectables des hommes, ainſi que le dit la fabuleuſe Grèce. Je ne prétends point concilier leur prétendue vertu avec leur prétendu taureau dont la belle *Paſiphaë* fut ſi amoureuſe, ni avec l'art dont le fondeur *Dedale* fit une vache d'airain, dans laquelle *Paſiphaë* ſe poſta ſi habilement, que ſon tendre amant lui fit un minotaure, auquel le pieux & équitable *Minos* ſacrifiait tous les ans (& non pas tous les neuf ans) ſept grands garçons & ſept grandes filles d'Athènes.

Ce n'eſt pas que je croye aux cent grandes villes de Crète; paſſe pour cent mauvais villages établis ſur ce rocher long & étroit avec deux ou trois villes. On eſt toûjours fâché que *Rollin*, dans ſa compilation élégante de l'hiſtoire ancienne, ait répété tant d'anciennes fables ſur l'île de Crète & ſur *Minos* comme ſur le reſte.

A l'égard des pauvres Grecs & des pauvres Juifs qui habitent aujourd'hui les montagnes eſcarpées de cette île ſous le gouvernement d'un pacha, il ſe peut qu'ils ſoient des menteurs & de méchantes bêtes. J'ignore s'ils ont le ventre pareſſeux, & je ſouhaite qu'ils ayent à manger.

VERGE,

BAGUETTE DIVINATOIRE.

LEs theurgites, les anciens ſages avaient tous une verge avec laquelle ils opéraient.

Mercure paſſe pour le premier dont la verge ait fait des prodiges. On tient que *Zoroaſtre* avait une grande verge. La verge de l'antique *Bacchus* était ſon thyrſe, avec lequel il ſépara les eaux de l'Oronte, de l'Hy-

Digitized by Google

daſpe & de la mer Rouge. La verge d'*Hercule* était ſon bâton, ſa maſſue. *Pythagore* fut toûjours repréſenté avec ſa verge. On dit qu'elle était d'or; il n'eſt pas étonnant qu'ayant une cuiſſe d'or, il eût une verge du même métal.

Abaris, prêtre d'*Apollon* hyperboréen, qu'on prétend avoir été contemporain de *Pythagore*, fut bien plus fameux par ſa verge; elle n'était que de bois; mais il traverſait les airs à califourchon ſur elle. *Porphyre* & *Jamblique* affirment que ces deux grands theurgites, *Abaris* & *Pythagore*, ſe montrèrent amicalement leur verge.

La verge fut en tout tems l'inſtrument des ſages, & le ſigne de leur ſupériorité. Les conſeillers ſorciers de *Pharaon* firent d'abord autant de preſtiges avec leur verge que *Moïſe* fit de prodiges avec la ſienne. Le judicieux *Calmet* nous apprend dans ſa diſſertation ſur l'Exode, *que les opérations de ces mages n'étaient pas des miracles proprement dits, mais une métamorphoſe fort ſingulière & fort difficile, qui néanmoins n'eſt ni contre, ni au-deſſus des loix de la nature.* La verge de *Moïſe* eut la ſupériorité qu'elle devait avoir ſur celles de ces chotim d'Egypte.

Non-ſeulement la verge d'*Aaron* partagea l'honneur des prodiges de ſon frère *Moïſe*; mais elle en fit en ſon particulier de très admirables. Perſonne n'ignore comment de treize verges celle d'*Aaron* fut la ſeule qui fleurit, qui pouſſa des boutons, des fleurs, & des amandes.

Le diable, qui, comme on ſait, eſt un mauvais ſinge des œuvres des ſaints, voulut avoir auſſi ſa verge, ſa baguette, dont il gratifia tous les ſorciers. *Médée* & *Circé* furent toûjours armées de cet inſtrument myſtérieux. Delà vient que jamais magicienne ne paraît à l'opéra ſans cette verge, & qu'on appelle ces rôles *des rôles à baguette.*

Digitized by Google

Aucun joueur de gobelets ne fait ſes tours de paſſe-paſſe ſans ſa verge, ſans ſa baguette.

On trouve les ſources d'eau, les tréſors, au moyen d'une verge, d'une baguette de coudrier, qui ne manque pas de forcer un peu la main à un imbécille qui la ſerre trop, & qui tourne aiſément dans celle d'un fripon. Mr. *Formey* ſecrétaire de l'académie de Berlin, explique ce phénomène par celui de l'aimant dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Tous les ſorciers du ſiécle paſſé croyaient aller au ſabbat ſur une verge magique, ou ſur un manche à balai qui en tenait lieu; & les juges, qui n'étaient pas ſorciers, les brûlaient.

Les verges de boulot ſont une poignée de ſcions dont on frappe les malfaiteurs ſur le dos. Il eſt honteux & abominable qu'on inflige un pareil châtiment ſur les feſſes à des jeunes garçons & à de jeunes filles. C'était autrefois le ſupplice des eſclaves. J'ai vu dans des collèges, des barbares, qui faiſaient dépouiller des enfans preſqu'entiérement; une eſpèce de bourreau ſouvent yvre les déchirait avec de longues verges, qui mettaient en ſang leurs aines & les faiſaient enfler démeſurément. D'autres les faiſaient frapper avec douceur, & il en naiſſait un autre inconvénient. Les deux nerfs, qui vont du ſphincter au pubis étant irrités, cauſaient des pollutions; c'eſt ce qui eſt arrivé ſouvent à de jeunes filles.

Par une police incompréhenſible, les jéſuites du Paraguai fouettaient les pères & les mères de famille ſur leurs feſſes nues (*a*). Quand il n'y aurait eu que cette raiſon pour chaſſer les jéſuites, elle aurait ſuffi.

(*a*) Voyez le voyage de Mr. le colonel de *Bougainville*, & les *Lettres ſur le Paraguai.*

Digitized by Google

VÉRITÉ.

» *Pilate* lui dit alors, vous êtes donc roi ? JESUS lui répondit, vous dites que je ſuis roi, c'eſt » pour cela que je ſuis né & que je ſuis venu au » monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; » tout homme qui eſt de vérité écoute ma voix.

» *Pilate* lui dit, qu'eſt-ce que vérité ? & ayant dit » cela il ſortit, &c. (Jean chap. XVIII.)

Il eſt triſte pour le genre-humain que *Pilate* ſortit ſans attendre la réponſe ; nous ſaurions ce que c'eſt que la vérité. *Pilate* était bien peu curieux. L'accuſé amené devant lui dit qu'il eſt roi, qu'il eſt né pour être roi ; & il ne s'informe pas comment cela peut être. Il eſt juge ſuprême au nom de *Céſar* ; il a la puiſſance du glaive ; ſon devoir était d'approfondir le ſens de ces paroles. Il devait dire, Apprenez-moi ce que vous entendez par être roi ? comment êtes-vous né pour être roi & pour rendre témoignage à la vérité ? on prétend qu'elle ne parvient que difficilement à l'oreille des rois. Moi qui ſuis juge, j'ai toûjours eu une peine extrême à la découvrir. Inſtruiſez-moi pendant que vos ennemis crient là dehors contre vous ; vous me rendrez le plus grand ſervice qu'on ait jamais rendu à un juge ; & j'aime bien mieux apprendre à connaître le vrai que de condeſcendre à la demande tumultueuſe des Juifs qui veulent que je vous faſſe pendre.

Nous n'oſerons pas ſans doute rechercher ce que l'auteur de toute vérité aurait pu dire à Pilate.

Aurait-il dit, *la vérité eſt un mot abſtrait que la plûpart des hommes employent indifféremment dans leurs livres & dans leurs jugemens pour erreur & menſonge ?* Cette définition aurait merveilleuſement

convenu à tous les faiſeurs de ſyſtêmes. Ainſi le mot *ſageſſe* eſt pris ſouvent pour folie, & *eſprit* pour ſottiſe.

Humainement parlant, définiſſons la vérité en attendant mieux, *ce qui eſt énoncé tel qu'il eſt.*

Je ſuppoſe qu'on eût mis ſeulement ſix mois à enſeigner à *Pilate* les vérités de la logique, il eût fait ſans doute ce ſyllogiſme concluant; on ne doit point ôter la vie à un homme qui n'a prêché qu'une bonne morale. Or celui qu'on m'a déféré, a de l'avis de ſes ennemis même prêché ſouvent une morale excellente; donc, on ne doit point le punir de mort.

Il aurait pu encor tirer cet autre argument:

Mon devoir eſt de diſſiper les attroupemens d'un peuple ſéditieux qui demande la mort d'un homme, ſans raiſon & ſans forme juridique. Or, tels ſont les Juifs dans cette occaſion; donc je dois les renvoyer & rompre leur aſſemblée.

Nous ſuppoſons que *Pilate* ſavait l'arithmétique, ainſi nous ne parlerons pas de ces eſpèces de vérités.

Pour les vérités mathématiques, je crois qu'il aurait falu trois ans pour le moins, avant qu'il pût être au fait de la géométrie tranſcendante. Les vérités de la phyſique combinées avec celles de la géométrie, auraient exigé plus de quatre ans. Nous en conſumons ſix, d'ordinaire, à étudier la théologie; j'en demande douze pour *Pilate*, attendu qu'il était payen, & que ſix ans n'auraient pas été trop pour déraciner toutes ſes vieilles erreurs, & ſix autres années pour le mettre en état de recevoir le bonnet de docteur.

Si *Pilate* avait eu une tête bien organiſée, je n'aurais demandé que deux ans pour lui apprendre les vérités métaphyſiques; & comme ces vérités ſont néceſſairement liées avec celles de la morale, je me ſuis

Digitized by Google

qu'en moins de neuf ans *Pilate* ſerait devenu un vrai ſavant & parfaitement honnête-homme.

VÉRITÉS HISTORIQUES.

J'aurais dit enſuite à *Pilate ;* Les vérités hiſtoriques ne ſont que des probabilités. Si vous avez combattu à la bataille de Philippes, c'eſt pour vous une vérité que vous connaiſſez par intuition, par ſentiment. Mais pour nous qui habitons tout auprès du déſert de Syrie, ce n'eſt qu'une choſe très probable, que nous connaiſſons par ouï-dire. Combien faut-il de ouï-dire pour former une perſuaſion égale à celle d'un homme, qui ayant vu la choſe, peut ſe vanter d'avoir une eſpèce de certitude ?

Celui qui a entendu dire la choſe à douze mille témoins oculaires, n'a que douze mille probabilités égales à une forte probabilité, laquelle n'eſt pas égale à la certitude.

Si vous ne tenez la choſe que d'un ſeul des témoins, vous ne ſavez rien ; vous devez douter. Si le témoin eſt mort, vous devez douter encor plus, car vous ne pouvez plus vous éclaircir. Si de pluſieurs témoins morts ; vous êtes dans le même cas.

Si de ceux à qui les témoins ont parlé ; le doute doit encor augmenter.

De génération en génération le doute augmente, & la probabilité diminue ; & bientôt la probabilité eſt réduite à zéro.

DES DEGRÉS DE VÉRITÉ SUIVANT LESQUELS ON JUGE LES ACCUSÉS.

On peut être traduit en juſtice ou pour des faits, ou pour des paroles.

Si pour des faits, il faut qu'ils ſoient auſſi certains que le ſera le ſupplice auquel vous condamnerez le coupable.

Digitized by Google

coupable. Car si vous n'avez, par exemple, que vingt probabilités contre lui, ces vingt probabilités ne peuvent équivaloir à la certitude de sa mort. Si vous voulez avoir autant de probabilités qu'il vous en faut pour être sûr que vous ne répandez point le sang innocent, il faut qu'elles naissent de témoignages unanimes de dépofans qui n'ayent aucun intérêt à déposer. De ce concours de probabilités, il se formera une opinion très forte qui poura servir à excuser votre jugement. Mais comme vous n'aurez jamais de certitude entière, vous ne pourez vous flatter de connaître parfaitement la vérité. Par conséquent vous devez toûjours pencher vers la clémence plus que vers la rigueur.

S'il ne s'agit que de faits dont il n'ait résulté ni mort d'homme, ni mutilation, il est évident que vous ne devez faire mourir ni mutiler l'accusé.

S'il n'est question que de paroles, il est encor plus évident que vous ne devez point faire pendre un de vos semblables pour la manière dont il a remué la langue; car toutes les paroles du monde n'étant que de l'air battu, à moins que ces paroles n'ayent excité au meurtre, il est ridicule de condamner un homme à mourir pour avoir battu l'air. Mettez dans une balance toutes les paroles oiseuses qu'on ait jamais dites, & dans l'autre balance le sang d'un homme, ce sang l'emportera. Or celui qu'on a traduit devant vous n'étant accusé que de quelques paroles que ses ennemis ont prises en un certain sens, tout ce que vous pourriez faire serait aussi de lui dire des paroles qu'il prendra dans le sens qu'il voudra: mais livrer un innocent au plus cruel & au plus ignominieux supplice, pour des mots que ses ennemis ne comprennent pas, cela est trop barbare. Vous ne faites pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un lézard, & trop de juges vous ressemblent.

VERS ET POÉSIE.

IL eſt aiſé d'être proſateur, très difficile & très rare d'être poëte. Plus d'un proſateur a fait ſemblant de mépriſer la poëſie. Il faut leur rappeller ſouvent le mot de Montagne : *nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

Nous avons déja remarqué que Monteſquieu, n'ayant pu réuſſir en vers, s'aviſa dans ſes *Lettres Perſanes* de n'admettre nul mérite dans *Virgile* & dans *Horace*. L'éloquent *Boſſuet* tenta de faire quelques vers & les fit déteſtables ; mais il ſe garda bien de déclamer contre les grands poëtes.

Fénelon ne fit guères de meilleurs vers que *Boſſuet* ; mais il ſavait par cœur preſque toutes les belles poëſies de l'antiquité ; ſon eſprit en eſt plein ; il les cite ſouvent dans ſes lettres.

Il me ſemble qu'il n'y a jamais eu d'homme véritablement éloquent qui n'ait aimé la poëſie. Je n'en citerai pour exemples que *Céſar* & *Cicéron*. L'un fit la tragédie d'*Œdipe*. Nous avons de l'autre des morceaux de poëſie qui pouraient paſſer pour les meilleurs avant que *Lucrèce*, *Virgile* & *Horace* paruſſent.

Rien n'eſt plus aiſé que de faire de mauvais vers en français ; rien de plus difficile que d'en faire de bons. Trois choſes rendent cette difficulté preſque inſurmontable : la gêne de la rime, le trop petit nombre de rimes nobles & heureuſes ; la privation de ces inverſions dont le grec & le latin abondent. Auſſi nous avons très peu de poëtes qui ſoient toûjours élégans & toûjours corrects. Il n'y a peut-être en France que *Racine* & *Boileau* qui ayent une élégance continue. Mais remarquez que les beaux morceaux de *Corneille* ſont toûjours bien écrits, à quelques petites fautes près. On en peut dire autant des meilleures ſcènes

Digitized by Google

en vers de *Molière*, des opéra de *Quinault*, des bonnes fables de *la Fontaine*. Ce sont-là les seuls génies qui ont illustré la poésie en France dans le grand siécle. Presque tous les autres ont manqué de naturel, de variété, d'éloquence, d'élegance, de justesse, de cette logique secrète qui doit guider toutes les pensées sans jamais paraître; presque tous ont péché contre la langue.

Quelquefois au théatre on est ébloui d'une tirade de vers pompeux, récités avec emphase. L'homme sans discernement applaudit, l'homme de goût condamne. Mais comment l'homme de goût fera-t-il comprendre à l'autre que les vers applaudis par lui ne valent rien? Si je ne me trompe, voici la methode la plus sûre.

Dépouillez les vers de la cadence & de la rime, sans y rien changer d'ailleurs. Alors la faiblesse & la fausseté de la pensée, ou l'impropriété des termes, ou le solécisme, ou le barbarisme, ou l'ampoulé se manifeste dans toute sa turpitude.

Faites cette expérience sur tous les vers de la tragédie d'*Iphigénie*, ou d'*Armide*, & sur ceux de l'*Art poétique*; vous n'y trouverez aucun de ces défauts, pas un mot vicieux, pas un mot hors de sa place. Vous verrez que l'auteur a toujours exprimé heureusement sa pensée & que la gêne de la rime n'a rien coûté au sens.

Prenez au hazard toute autre pièce de vers; par exemple, la tragédie de *Didon* qui me tombe actuellement sous la main. Voici le discours que tient *Jarbe* à la première scène.

» Tous mes ambassadeurs irrités & confus
» Trop souvent de la reine ont subi les refus.
» Voilà de ses états, faibles dans leur naissance,
» Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,

Digitized by Google

» Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
» D'un monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
» Je contiens cependant la fureur qui m'anime ;
» Et déguiſant encor mon dépit légitime,
» Pour la dernière fois en proie à ſes hauteurs,
» Je viens, ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
» Au milieu de la cour d'une reine étrangère
» D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère :
» Que ſais-je !... n'écouter qu'un tranſport amoureux,
» Me découvrir moi-même, & déclarer mes feux.

Otez la rime, & vous ſerez révolté de voir *ſubir des refus* ; parce qu'on eſſuie un refus, & qu'on ſubit une peine. Subir un refus eſt un barbariſme.

Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance, ſe réſoudrait ſans peine. Si elle ne ſe réſolvait que par crainte de la vengeance, il eſt bien clair qu'alors elle ne ſe réſoudrait pas ſans peine, mais avec beaucoup de peine & de douleur. Elle ſe réſoudrait malgré elle ; elle prendrait un parti forcé. *Jarbe*, en parlant ainſi, fait un contre-ſens.

Il dit *qu'il eſt en proie aux hauteurs de la reine.* On peut s'expoſer à des hauteurs, comme on l'eſt à la colère, à la vengeance, à la cruauté. Pourquoi ? c'eſt que la cruauté, la vengeance, la colère, pourſuivent en effet l'objet de leur reſſentiment ; & cet objet eſt regardé comme leur proie. Mais des hauteurs ne pourſuivent perſonne ; les hauteurs n'ont point de proie.

Il vient ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs. Tous ſes ambaſſadeurs ont ſubi des refus. Il eſt impoſſible qu'il vienne ſous le nom de tant d'ambaſſadeurs à la fois. Un homme ne peut porter qu'un nom ; & s'il prend le nom d'un ambaſſadeur, il ne peut prendre le faux nom de cet ambaſſadeur, il prend le véritable nom de ce miniſtre. *Jarbe* dit donc tout le con-

Digitized by Google

traire de ce qu'il veut dire, & ce qu'il dit ne forme aucun ſens.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus. Mais s'il a été refuſé avec tant de hauteur, il n'y a nul myſtère à ce refus. Il veut dire qu'il cherche à en pénétrer les raiſons. Mais il y a grande différence entre raiſon & myſtère. Sans le mot propre, on n'exprime jamais bien ce qu'on penſe.

Que ſais-je! .... n'écouter qu'un tranſport amoureux, me découvrir moi-même, & déclarer mes feux.

Ces mots, *Que ſais-je!* font attendre que *Jarbe* va ſe livrer à la fureur de ſa paſſion. Point du tout: il dit qu'il parlera peut-être d'amour à ſa maîtreſſe; ce qui n'eſt aſſurément ni extraordinaire, ni dangereux, ni tragique, & ce qu'il devrait avoir déja fait. Obſervez encor que s'il ſe découvre, il faut bien qu'il ſe découvre lui-même: ce lui-même eſt un pléonaſme.

Ce n'eſt pas ainſi que dans l'*Andromaque*, Racine fait parler Oreſte qui ſe trouve à-peu-près dans la même ſituation. Il dit,

» Je me livre en aveugle au tranſport qui m'entraîne.
» J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
» La fléchir, l'enlever, ou mourir à ſes yeux. "

Voilà comme devait s'exprimer un caractère fougueux & paſſionné tel qu'on peint *Jarbe*.

Que de fautes dans ce peu de vers dès la première ſcène! preſque chaque mot eſt un défaut. Et ſi on voulait examiner ainſi tous nos ouvrages dramatiques, y en a-t-il un ſeul qui pût tenir contre une critique ſévère?

L'*Inès* de La Motte eſt certainement une piéce touchante; on ne peut voir le dernier acte ſans verſer des larmes. L'auteur avait infiniment d'eſprit, il l'a-

Digitized by Google

vait juste, éclairé, délicat & fécond ; mais dès le commencement de la pièce, quelle versification faible, languissante, décousue, obscure, & quelle impropriété de termes !

„ Mon fils ne me fuit point : il a craint, je le vois,
„ D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
„ Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire ;
„ Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire.
„ Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
„ Reine, de Ferdinand voici l'ambassadeur. "

D'abord, on ne sait quel est le personnage qui parle, ni à qui il s'adresse, ni dans quel lieu il est, ni de quelle victoire il s'agit. Et c'est pécher contre la grande règle de *Boileau* & du bon sens.

„ Le sujet ne peut être assez tôt expliqué :
„ Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué :
„ Que dès les premiers vers l'action préparée
„ Sans peine du sujet applanisse l'entrée. "

Ensuite, remarquez qu'on n'est point témoin d'un bruit d'exploits. Cette expression est vicieuse. L'auteur entend que peut-être ce fils trop modeste craint de jouïr de sa renommée ; qu'il veut se dérober aux honneurs qu'on s'empresse à lui rendre. Ces expressions seraient plus justes & plus nobles. Il s'agit d'une ambassade envoyée pour féliciter le prince. Ce n'est pas là un bruit d'exploits.

Vous, Rodrigue. — Vous, Henrique. Il semble que le roi aille donner ses ordres à ce *Rodrigue* & à ce *Henrique :* point du tout ; il ne leur ordonne rien, il ne leur apprend rien. Il s'interrompt pour leur dire seulement, *ressentez avec moi la nouvelle grandeur de mon fils.* On ne ressent point une grandeur. Ce terme est absolument impropre : c'est une espèce de barbarisme. L'auteur aurait pu dire ; *Partagez son triomphe, ainsi que son bonheur.*

Digitized by Google

Le roi s'interrompt encor pour dire : *Reine, de Ferdinand voici l'ambaſſadeur*, ſans apprendre au public quel eſt ce Ferdinand & de quel pays cet ambaſſadeur eſt venu. Auſſi-tôt l'ambaſſadeur arrive. On apprend qu'il vient de Caſtille ; que le perſonnage qui vient de parler eſt roi de Portugal, & qu'il vient le complimenter ſur les victoires de l'infant ſon fils. Le roi de Portugal répond au compliment de cet ambaſſadeur de Caſtille, qu'il va enfin marier ſon fils à la ſœur de *Ferdinand* roi de Caſtille.

„ Allez ; de mes deſſeins inſtruiſez la Caſtille ;
„ Faites ſavoir au roi cet hymen triomphant
„ Dont je vais couronner les exploits de l'infant. "

Faire ſavoir un hymen eſt ſec & ſans élégance. *Un hymen triomphant* eſt très impropre & très vicieux, parce que cet hymen ne triomphe pas.

Couronner les exploits d'un hymen eſt trop trivial & n'eſt point à ſa place ; parce que ce mariage était conclu avant les triomphes de l'infant. Une plus grande faute eſt celle de dire ſéchement à l'ambaſſadeur, *allez-vous-en*, comme ſi on parlait à un courier. C'eſt manquer à la bienſéance. Quand Pyrrhus donne audience à Oreſte dans l'*Andromaque*, & lorſqu'il refuſe ſes propoſitions, il lui dit :

„ Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
„ Du ſang qui vous unit je ſais l'étroite chaîne.
„ Après cela, ſeigneur, je ne vous retiens plus. "

Toutes les bienſéances ſont obſervées dans le diſcours de *Pyrrhus* ; c'eſt une règle qu'il ne faut jamais violer.

Quand l'ambaſſadeur a été congédié, le roi de Portugal dit à ſa femme :

„ — Mon fils eſt enfin digne que la princeſſe
„ Lui donne avec ſa main l'eſtime & la tendreſſe. "

Digitized by Google

Voilà un solécisme intolérable, ou plutôt un barbarisme. On ne donne point l'estime & la tendresse comme on donne le bon jour. Le pronom était absolument nécessaire; les esprits les plus grossiers sentent cette nécessité. Jamais le bourgeois le plus mal élevé n'a dit à sa maîtresse, accordez-moi l'estime, mais votre estime. La raison en est que tous nos sentimens nous appartiennent. Vous excitez *ma* colère, & non pas la colère; *mon* indignation, & non pas l'indignation, à moins qu'on n'entende l'indignation, la colère du public. On dit, vous avez l'estime & l'amour du peuple; vous avez mon amour & mon estime. Le vers de *La Motte* n'est pas français; & rien n'est peut-être plus rare que de parler français dans notre poësie.

Mais, me dira-t-on, malgré cette mauvaise versification, *Inès* réussit; oui, elle réussirait cent fois davantage, si elle était bien écrite. Elle serait au rang des piéces de *Racine*, dont le stile est sans contredit le principal mérite.

Il n'y a de vraie réputation que celle qui est formée à la longue par le suffrage unanime des connaisseurs sévères. Je ne parle ici que d'après eux; je ne critique aucun mot, aucune phrase, sans en rendre une raison évidente. Je me garde bien d'en user comme ces regrattiers insolens de la littérature, ces faiseurs d'observations à tant la feuille, qui usurpent le nom de journalistes; qui croyent flatter la malignité du public en disant: cela est ridicule, cela est pitoyable, sans rien discuter, sans rien prouver. Ils débitent pour toute raison des injures, des sarcasmes, des calomnies. Ils tiennent bureau ouvert de médisance, au-lieu d'ouvrir une école où l'on puisse s'instruire.

Celui qui dit librement son avis, sans outrage & sans raillerie amère; qui raisonne avec son lecteur; qui cherche sérieusement à épurer la langue & le goût, mérite au moins l'indulgence de ses concitoyens. Il y a plus de soixante ans que j'étudie l'art des vers, &

Digitized by Google

peut-être suis-je en droit de dire mon sentiment. Je dis donc qu'un vers, pour être bon, doit être semblable à l'or, en avoir le poids, le titre, & le son. Le poids, c'est la pensée; le titre, c'est la pureté élégante du stile; le son, c'est l'harmonie. Si l'une de ces trois qualités manque, le vers ne vaut rien.

J'avance hardiment, sans crainte d'être démenti par quiconque a du goût, qu'il y a plusieurs piéces de *Corneille* où l'on ne trouvera pas six vers irrépréhensibles de suite. Je mets de ce nombre *Théodore*, *Don Sanche*, *Attila*, *Bérénice*, *Agésilas*, & je pourais augmenter beaucoup cette liste. Je ne parle pas ainsi pour déprisер le mâle & puissant génie de *Corneille*; mais pour faire voir combien la versification française est difficile, & plutôt pour excuser ceux qui l'ont imité dans ses défauts que pour les condamner. Si vous lisez le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Polyeucte* avec le même esprit de critique, vous y trouverez souvent douze vers de suite, je ne dis pas seulement bien faits, mais admirables.

Tous les gens de lettres savent que lorsqu'on apporta au sévère *Boileau* la tragédie de *Rhadamiste*, il n'en put achever la lecture, & qu'il jetta le livre à la moitié du second acte. *Les Pradons*, dit-il, *dont nous nous sommes tant moqués, étaient des soleils en comparaison de ces gens-ci.* L'abbé Fraguier & l'abbé Gédouin étaient présens avec *Le Verrier* qui lisait la piéce. Je les entendis plus d'une fois raconter cette anécdote; & *Racine* le fils en fait mention dans la vie de son père. L'abbé *Gédouin* nous disait que ce qui les avait d'abord révoltés tous était l'obscurité de l'exposition faite en mauvais vers. En effet, disait-il, nous ne pumes jamais comprendre ces vers de *Zénobie*:

„ A peine je touchais à mon troisiéme lustre,
„ Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre,
„ Rhadamiste déja s'en croyait assuré;

Digitized by Google

„ Quand ſon père cruel contre nous conjuré
„ Entra dans nos états ſuivi de Tyridate,
„ Qui brûlait de s'unir au ſang de Mithridate.
„ Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foi,
„ Sema partout l'horreur, le déſordre & l'effroi.
„ Mithridate accablé par ſon perfide frère,
„ Fit tomber ſur le fils les cruautés du père. "

Nous ſentimes tous, dit l'abbé *Gédouin*, que l'*hymen illuſtre* n'était que pour rimer à troiſiéme luſtre: Que *le père cruel contre nous conjuré*, & *entrant dans nos états ſuivi de Tyridate, qui brûlait de s'unir au ſang de Mithridate*, était inintelligible à des auditeurs qui ne ſavaient encor ni qui était ce Tyridate, ni qui était ce Mithridate; Que *ce Parthe, ſemant partout l'horreur, le déſordre & l'effroi*, ſont des expreſſions vagues rebattues qui n'apprennent rien de poſitif: Que *les cruautés du père, tombant ſur le fils*, ſont une équivoque; qu'on ne ſait ſi c'eſt le père qui pourſuit le fils, ou ſi c'eſt ce Parthe qui ſe venge ſur le fils des cruautés du père.

Le reſte de l'expoſition n'eſt guères plus clair. Ce défaut devait choquer étrangement *Boileau* & ſes élèves, *Boileau* ſurtout qui avait dit dans ſa Poëtique:

„ Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
„ De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer.
„ Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
„ D'un divertiſſement me fait une fatigue.

L'abbé *Gédouin* ajoutait que *Boileau* avait arraché la piéce des mains de *Le Verrier*, & l'avait jettée par terre à ces vers:

„ Eh! que ſais-je, Hiéron? furieux, incertain,
„ Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,
„ Jouet infortuné de ma douleur extrême,
„ Dans l'état où je ſuis me connais-je moi-même?

Digitized by Google

„ De mille ſoins divers ſans ceſſe combattu,
„ Ennemi du forfait, ſans aimer la vertu, &c. "

Ces antithèſes en effet ne forment qu'un contre-ſens inintelligible. Que ſignifie *criminel ſans penchant?* Il falait au moins dire, ſans penchant au crime. Il falait joûter contre ces beaux vers de *Quinault.*

„ Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle;
„ Mais ſon cœur était fait pour aimer la vertu."

Vertueux ſans deſſein, ſans quel deſſein? Eſt-ce ſans deſſein d'être vertueux? Il eſt impoſſible de tirer de ces vers un ſens raiſonnable.

Comment le même homme, qui vient de dire qu'il eſt vertueux quoique ſans deſſein, peut-il dire qu'il n'aime point la vertu? Avouons que tout cela eſt un étrange galimatias, & que *Boileau* avait raiſon.

„ Par un don de Céſar je ſuis roi d'Arménie,
„ Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.

Boileau avait dit:

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Certes, ce vers: *Parce qu'il croit par moi*, devait révolter ſon oreille.

Le dégoût & l'impatience de ce grand critique étaient donc très excuſables. Mais s'il avait entendu le reſte de la piéce il y aurait trouvé des beautés, de l'intérêt, du patétique, du neuf & pluſieurs vers dignes de *Corneille.*

Il eſt vrai que dans un ouvrage de longue haleine on doit pardonner à quelques vers mal faits, à quelques fautes contre la langue; mais en général un ſtile pur & châtié eſt abſolument néceſſaire. Ne nous laſſons point de citer l'*Art poëtique*; il eſt le code, non-ſeulement des poëtes, mais même des proſateurs.

Digitized by Google

„ Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
„ Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.
„ Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
„ Eſt toûjours, quoiqu'il faſſe, un méchant écrivain.

On peut être ſans doute très ennuyeux en écrivant bien ; mais on l'eſt bien davantage en écrivant mal.

N'oublions pas de dire qu'un ſtile froid, languiſſant, découſu, ſans graces & ſans force, dépourvu de génie & de variété eſt encor pire que mille ſoléciſmes. Voilà pourquoi ſur cent poëtes il s'en trouve à peine un qu'on puiſſe lire. Songez à toutes les piéces de vers dont nos mercures ſont ſurchargés depuis cent ans, & voyez ſi de dix mille il y en a deux dont on ſe ſouvienne. Nous avons environ quatre mille piéces de théatre : combien peu ſont échappées à un éternel oubli !

Eſt-il poſſible qu'après les vers de *Racine*, des barbares ayent oſé forger des vers tels que ceux-ci !

„ Le lac, où vous avez cent barques toutes prêtes,
„ Lavant le pié des murs du palais où vous êtes,
„ Vous peut faire aiſément regagner Tetſuco ;
„ Ses ports nous ſont ouverts d'ailleurs à Tabaſco.
„ Vous le ſavez, ſeigneur ; l'ardeur étant nouvelle,
„ Et d'un premier butin l'eſpérance était belle....
„ Ne les bravons donc point, riſquons moins, & que Charle
„ En maître déformais ſe préſente & lui parle. —
„ Ce prêtre d'un grand deuil menace Tlaſcala,
„ Eſt-ce aſſez ? Sa fureur n'en demeure pas là.
„ Nous ſaurons les ſerrer. Mais dans un tems plus calme
„ Le myrte ne ſe doit cueillir qu'après la palme.
„ Il apprit que le trône eſt l'autel éminent
„ D'où part du Roi des rois l'oracle dominant.
„ Que le ſceptre eſt la verge, &c. "

Digitized by Google

Eſt-ce ſur le théatre d'*Iphigénie* & de *Phèdre*, eſt-ce chez les Hurons, chez les Illinois qu'on a fait ronfler ces vers & qu'on les a imprimés ?

Il y a quelquefois des vers qui paraiſſent d'abord moins ridicules, mais qui le ſont encor plus, pour peu qu'ils ſoient examinés par un ſage critique.

CATILINA.

„ Quoi ! madame, aux autels vous devancez l'aurore !
„ Eh ! quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore ?
„ Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux
„ Et de pouvoir ici raſſembler tous mes Dieux !

TULLIE.

„ Si ce ſont là les Dieux à qui tu ſacrifies,
„ Appren qu'ils ont toûjours abhorré les impies ;
„ Et que ſi leur pouvoir égalait leur couroux,
„ La foudre deviendrait le moindre de nos coups.

CATILINA.

„ Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre.

Il a bien raiſon de demander à *Tullie* l'explication de tout ce galimatias.

Une femme qui dévance l'aurore aux autels,
Et qu'un ſoin preſſant y conduit encore.
Ses beaux yeux qui s'y raſſemblent avec tous les Dieux,
Ces beaux yeux qui abhorrent les impies,
Ces yeux dont la foudre deviendrait le moindre coup,
Si leur pouvoir égalait le couroux de ces yeux, &c.

De telles tirades (& qui ſont en très grand nombre) ſont encor pires que le lac qui peut faire aiſément regagner Tetſuco, & dont les ports ſont ouverts d'ailleurs à Tabaſco. Et que pouvons-nous dire

Digitized by Google

d'un siécle qui a vu représenter des tragédies écrites toutes entières dans ce stile barbare ?

Je le répète ; je mets ces exemples sous les yeux pour faire voir aux jeunes dans quels excès incroyables on peut tomber quand on se livre à la fureur de rimer sans demander conseil. Je dois exhorter les artistes à se nourrir du stile de *Racine* & de *Boileau*, pour empêcher le siécle de tomber dans la plus ignominieuse barbarie.

On dira, si l'on veut, que je suis jaloux des beaux yeux rassemblés avec les Dieux, & dont la foudre est le moindre coup. Je répondrai que j'ai les mauvais vers en horreur, & que je suis en droit de le dire.

Un abbé *Trublet* a imprimé qu'il ne pouvait lire un poëme tout de suite. Eh ! Mr. l'abbé, que peut-on lire, que peut-on entendre, que peut-on faire longtems & tout de suite ?

VERTU.

ON dit de *Marcus Brutus*, qu'avant de se tuer il prononça ces paroles ; O vertu ! j'ai cru que tu étais quelque chose ! mais tu n'es qu'un vain fantôme !

Tu avais raison, *Brutus*, si tu mettais la vertu à être chef de parti & l'assassin de ton bienfaiteur, de ton père *Jules-César* ; mais si tu avais fait consister la vertu à ne faire que du bien à ceux qui dépendaient de toi, tu ne l'aurais pas appellée *fantôme*, & tu ne te serais pas tué de désespoir.

Je suis très vertueux, dit cet excrément de théologie, car j'ai les quatre vertus cardinales, & les trois théologales. Un honnête homme lui demande, qu'est-

ce que vertu cardinale ? l'autre répond, c'eſt force, prudence, tempérance & juſtice.

L'HONNÊTE HOMME.

Si tu es juſte, tu as tout dit; ta force, ta prudence, ta tempérance ſont des qualités utiles. Si tu les as, tant mieux pour toi; mais ſi tu es juſte, tant mieux pour les autres. Ce n'eſt pas encor aſſez d'être juſte, il faut être bienfaiſant; voilà ce qui eſt véritablement cardinal. Et tes théologales, qui ſont-elles ?

L'EXCRÉMENT.

Foi, eſpérance, charité.

L'HONNÊTE HOMME.

Eſt-ce vertu de croire ? ou ce que tu crois te ſemble vrai, & en ce cas il n'y a nul mérite à le croire; ou il te ſemble faux, & alors il eſt impoſſible que tu le croyes.

L'eſpérance ne ſaurait être plus vertu que la crainte; on craint & on eſpère ſelon qu'on nous promet ou qu'on nous menace. Pour la charité, n'eſt-ce pas ce que les Grecs & les Romains entendaient par humanité, amour du prochain ? cet amour n'eſt rien s'il n'eſt agiſſant; la bienfaiſance eſt donc la ſeule vraie vertu.

L'EXCRÉMENT.

Quelque ſot ! vraiment oui, j'irai me donner bien du tourment pour ſervir les hommes, & il ne m'en reviendrait rien ! chaque peine mérite ſalaire. Je ne prétends pas faire la moindre action honnête, à moins que je ne ſois ſûr du paradis.

Quis enim virtutem amplectitur ipſam
Præmia ſi tollas ?

Qui poura ſuivre la vertu
Si vous ôtez la récompenſe ?

L'HONNÊTE HOMME.

Ah ! maître, c'eſt-à-dire que ſi vous n'eſpériez pas le paradis, & ſi vous ne redoutiez pas l'enfer, vous ne feriez jamais aucune bonne œuvre. Vous me citez des vers de *Juvenal* pour me prouver que vous n'avez que votre intérêt en vue. En voici de *Racine* qui pourront vous faire voir au moins qu'on peut trouver dès ce monde ſa récompenſe en attendant mieux.

Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même ;
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime !
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer ;
Le ciel dans leurs chagrins ne m'entend point nommer.
Leur ſombre inimitié ne fait point mon viſage,
Je vois voler partout les cœurs à mon paſſage.
Tels étaient vos plaiſirs.

Croyez-moi, maître, il y a deux choſes qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, DIEU, & la vertu.

L'EXCRÉMENT.

Ah ! monſieur, vous êtes fénéloniſte.

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, maître.

L'EXCRÉMENT.

J'irai vous dénoncer à l'official de Meaux.

L'HONNÊTE HOMME.

Va, dénonce.

Digitized by Google

VIANDE, VIANDE DÉFENDUE, VIANDE DANGEREUSE.

COURT EXAMEN DES PRÉCEPTES JUIFS ET CHRÉTIENS ET DE CEUX DES ANCIENS PHILOSOPHES.

VIande, vient sans doute de *victus*; ce qui nourrit, ce qui soutient la vie: de *victus* on fit *viventia*; de *viventia* viande. Ce mot devrait s'appliquer à tout ce qui se mange; mais par la bizarrerie de toutes les langues, l'usage a prévalu de refuser cette dénomination au pain, au laitage, au ris, aux légumes, aux fruits, au poisson; & de ne le donner qu'aux animaux terrestres. Cela semble contre toute raison, mais c'est l'apanage de toutes les langues & de ceux qui les ont faites.

Quelques premiers chrétiens se firent un scrupule de manger de ce qui avait été offert aux Dieux, de quelque nature qu'il fût. *St. Paul* n'approuva pas ce scrupule. Il écrit aux Corinthiens (ch. VIII.) *ce qu'on mange n'est pas ce qui nous rend agréables à* DIEU. *Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins, si nous ne mangeons pas.* Il exhorte seulement à ne point se nourrir de viandes immolées aux Dieux devant ceux des frères qui pourraient en être scandalisés. On ne voit pas après cela pourquoi il traite si mal *St. Pierre*, & le reprend d'avoir mangé des viandes défendues avec les Gentils. On voit d'ailleurs dans les Actes des apôtres que *Simon-Pierre* était autorisé à manger de tout indifféremment. Car il vit un jour le ciel ouvert & une grande nappe descendant par les quatre coins du ciel en terre; elle était couverte de toute sorte d'animaux terrestres à quatre pieds, de toutes les espèces d'oiseaux & de reptiles; (ou animaux qui nagent) & une voix lui cria, tue & mange. (Actes. ch. X.)

Vous remarquerez qu'alors le carême & les jours de jeûnes n'étaient point institués. Rien ne s'est jamais fait que par degrés. Nous pouvons dire ici pour la consolation des faibles que la querelle de *St. Pierre* & de *St. Paul* ne doit point nous effrayer. Les saints sont hommes. *Paul* avait commencé par être le geolier & même le bourreau des disciples de JESUS. *Pierre* avait renié JESUS, & nous avons vu que l'église naissante, souffrante, militante, triomphante a toûjours été divisée depuis les ébionites jusqu'aux jésuites.

Je pense bien que les Bracmanes, si antérieurs aux Juifs, pouraient bien avoir été divisés aussi; mais enfin ils furent les premiers qui s'imposèrent la loi de ne manger d'aucun animal. Comme ils croyaient que les ames passaient & repassaient des corps humains dans ceux des bêtes, ils ne voulaient point manger leurs parens. Peut-être leur meilleure raison était la crainte d'accoutumer les hommes au carnage & de leur inspirer des mœurs féroces.

On sait que *Pythagore*, qui étudia chez eux la géométrie & la morale, embrassa cette doctrine humaine & la porta en Italie. Ses disciples la suivirent très longtems: les célèbres philosophes *Plotin*, *Jamblique* & *Porphire* la recommandèrent & même la pratiquèrent, quoiqu'il soit assez rare de faire ce qu'on prêche. L'ouvrage de *Porphire* sur l'abstinence des viandes écrit au milieu de notre troisiéme siécle, très bien traduit en notre langue par M. de *Burigni*, est fort estimé des savans; mais il n'a pas fait plus de disciples parmi nous que le livre du médecin *Héquet*. C'est en vain que *Porphire* propose pour modèles les bracmanes & les mages Persans de la première classe, qui avaient en horreur la coutume d'engloutir dans nos entrailles les entrailles des autres créatures, il n'est suivi aujourd'hui que par les pères de la Trappe. L'écrit de *Porphire* est adressé à un de ses anciens disciples nommé *Firmus*, qui se fit, dit-on, chrétien

Digitized by Google

pour avoir la liberté de manger de la viande & de boire du vin.

Il remontre à *Firmus* qu'en s'abstenant de la viande & des liqueurs fortes, on conserve la santé de l'ame & du corps; qu'on vit plus longtems & avec plus d'innocence. Toutes ses réflexions sont d'un théologien scrupuleux, d'un philosophe rigide & d'une ame douce & sensible. On croirait, en le lisant, que ce grand ennemi de l'église est un père de l'église.

Il ne parle point de métempsycose; mais il regarde les animaux comme nos frères; parce qu'ils sont animés comme nous, qu'ils ont les mêmes principes de vie, qu'ils ont ainsi que nous des idées, du sentiment, de la mémoire, de l'industrie. Il ne leur manque que la parole: s'ils l'avaient, oserions-nous les tuer & les manger? Oserions-nous commettre ces fratricides? Quel est le barbare qui pourait faire rôtir un agneau, si cet agneau nous conjurait par un discours attendrissant de n'être point à la fois assassin & antropophage?

Ce livre prouve du moins qu'il y eut chez les Gentils des philosophes de la plus austère vertu; mais ils ne purent prévaloir contre les bouchers & les gourmands.

Il est à remarquer que *Porphire* fait un très bel éloge des esséniens. Il est rempli de vénération pour eux, quoiqu'ils mangeassent quelquefois de la viande. C'était alors à qui serait le plus vertueux des esséniens, des pythagoriciens, des stoïciens & des chrétiens. Quand les sectes ne forment qu'un petit troupeau, leurs mœurs sont pures: elles dégénèrent dès qu'elles deviennent puissantes.

La gola, il ludo e l'otrose piume
Hanno dal mondo ogni virtu sbandita.

VIE.

ON trouve ces paroles dans *le Syſtême de la nature* page 84, édition de Londres. *Il faudrait définir la vie avant de raiſonner de l'ame ; mais c'eſt ce que j'eſtime impoſſible.*

C'eſt ce que j'oſe eſtimer très poſſible. La vie eſt organiſation avec capacité de ſentir. Ainſi on dit que tous les animaux ſont en vie. On ne le dit des plantes que par extenſion, par une eſpèce de métaphore ou de catacrèſe. Elles ſont organiſées ; elles végètent ; mais n'étant point capables de ſentiment, elles n'ont point proprement la vie.

On peut être en vie ſans avoir un ſentiment actuel ; car on ne ſent rien dans une apoplexie complette, dans une létargie, dans un ſommeil plein & ſans rêves, mais on a encor le pouvoir de ſentir. Pluſieurs perſonnes, comme on ne le ſait que trop, ont été enterrées vives comme des veſtales, & c'eſt ce qui arrive dans tous les champs de bataille, ſurtout dans les pays froids ; un ſoldat eſt ſans mouvement & ſans haleine ; s'il était ſecouru, il les reprendrait ; mais pour avoir plutôt fait, on l'enterre.

Qu'eſt-ce que cette capacité de ſenſation ? autrefois vie & ame c'était même choſe, & l'une n'eſt pas plus connue que l'autre ; le fond en eſt-il mieux connu aujourd'hui ?

Dans les livres ſacrés juifs, ame eſt toûjours employée pour vie.

(*a*) *Dixit etiam Deus producant aquæ reptile animæ viventis.* Et DIEU dit, que les eaux produiſent des reptiles d'ame vivante.

(*a*) Genèſe chap. XX.

Digitized by Google

Creavit Deus cete grandia & omnem animam viventem, atque motabilem quam produxerant aquæ.

Il créa auſſi de grands dragons (tannitim) tout animal ayant vie & mouvement que les eaux avaient produit.

Il eſt difficile d'expliquer comment DIEU créa ces dragons produits par les eaux ; mais la choſe eſt ainſi, & c'eſt à nous de nous ſoumettre.

(*b*) *Producat terra animam viventem in genere ſuo jumenta & reptilia.*

Que la terre produiſe ame vivante en ſon genre des behemoths & des reptiles.

(*c*) *Et in quibus eſt anima vivens, ad veſcendum.*

Et à toute ame vivante pour ſe nourrir.

Et inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ ; & factus eſt homo in animam viventem.

(*d*) Et il ſouffla dans ſes narines ſouffle de vie ; & l'homme eut ſouffle de vie (ſelon l'hébreu).

Sanguinem enim animarum veſtrarum requiram de manu cunctarum beſtiarum, & de manu hominis &c.

Je redemanderai vos ames aux mains des bêtes & des hommes. *Ames* ſignifie ici *vies* évidemment. Le texte ſacré ne peut entendre que les bêtes auront avalé l'ame des hommes, mais leur ſang qui eſt leur vie. Quant aux mains que ce texte donne aux bêtes, il entend leurs griffes.

En un mot, il y a plus de deux cent paſſages où l'ame eſt priſe pour la vie des bêtes ou des hommes ;

(*b*) Chap. XXIV. (*c*) Chap. XXX.
(*d*) Chap. II. v. 7.

Digitized by Google

mais il n'en eſt aucun qui vous diſe ce que c'eſt que la vie & l'ame.

Si c'eſt la faculté de la ſenſation, d'où vient cette faculté ? à cette queſtion tous les docteurs répondent par des ſyſtêmes, & ces ſyſtêmes ſont détruits les uns par les autres. Mais pourquoi voulez-vous ſavoir d'où vient la ſenſation ? Il eſt auſſi difficile de concevoir la cauſe qui fait tendre tous les corps à leur commun centre, que de concevoir la cauſe qui rend l'animal ſenſible. La direction de l'aimant vers le pôle arctique, les toutes des comètes, mille autres phénomènes ſont auſſi incompréhenſibles.

Il y a des propriétés évidentes de la matière, dont le principe ne ſera jamais connu de nous. Celui de la ſenſation, ſans laquelle il n'y a point de vie, eſt & ſera ignoré comme tant d'autres.

Peut-on vivre ſans éprouver des ſenſations ? non ; ſuppoſez un enfant qui meurt après avoir été toujours en létargie ; il a exiſté, mais il n'a point vécu.

Mais ſuppoſez un imbécille qui n'ait jamais eu d'idées complexes & qui ait eu du ſentiment ; certainement il a vécu ſans penſer ; il n'a eu que les idées ſimples de ſes ſenſations.

La penſée eſt-elle néceſſaire à la vie ? non, puiſque cet imbécille n'a point penſé & a vécu.

De là, quelques penſeurs penſent que la penſée n'eſt point l'eſſence de l'homme ; ils diſent qu'il y a beaucoup d'idiots non-penſans qui ſont hommes, & ſi bien hommes qu'ils font des hommes ſans pouvoir jamais faire un raiſonnement.

Les docteurs qui croyent penſer, répondent que ces idiots ont des idées fournies par leurs ſenſations.

Les hardis penſeurs leur répliquent, qu'un chien

Digitized by Google

de chaſſe qui a bien appris ſon métier, a des idées beaucoup plus ſuivies, & qu'il eſt fort ſupérieur à ces idiots. De là naît une grande diſpute ſur l'ame. Nous n'en parlerons pas; nous n'en avons que trop parlé à l'article *Ame*.

VISION.

QUand je parle de viſion, je n'entends pas la manière admirable dont nos yeux apperçoivent les objets, & dont les tableaux de tout ce que nous voyons ſe peignent dans la rétine: peinture divine deſſinée ſuivant toutes les loix des mathématiques, & qui par conſéquent eſt, ainſi que tout le reſte, de la main de l'Eternel géomètre, en dépit de ceux qui font les entendus, & qui feignent de croire que l'œil n'eſt pas deſtiné à voir, l'oreille à entendre & le pied à marcher. Cette matière a été traitée ſi ſavamment par tant de grands génies, qu'il n'y a plus de grains à ramaſſer après leurs moiſſons.

Je ne prétends point parler de l'héréſie dont fut accuſé le pape *Jean XXII*, qui prétendait que les ſaints ne jouïraient de la viſion béatifique qu'après le jugement dernier. Je laiſſe là cette viſion.

Mon objet eſt cette multitude innombrable de viſions, dont tant de ſaints perſonnages ont été favoriſés ou tourmentés; que tant d'imbécilles ont cru avoir; & avec leſquelles tant de fripons & de friponnes ont attrapé le monde, ſoit pour ſe faire une réputation de béats, de béates, ce qui eſt très flatteur; ſoit pour gagner de l'argent, ce qui eſt encor plus flatteur pour tous les charlatans.

Calmet & *Langlet* ont fait d'amples recueils de ces viſions. La plus intéreſſante à mon gré, celle qui a produit les plus grands effets, puiſqu'elle a ſervi à la

Digitized by Google

réforme des trois quarts de la Suisse, est celle de ce jeune jacobin *Yetzer*, dont j'ai déja entretenu mon cher lecteur. Cet *Yetzer* vit, comme vous savez, plusieurs fois la Ste. Vierge & *Ste. Barbe*, qui lui imprimèrent les stigmates de JESUS-CHRIST. Vous n'ignorez pas comment il reçut d'un prieur jacobin une hostie saupoudrée d'arsenic; & comment l'évêque de Lausanne voulut le faire brûler pour s'être plaint d'avoir été empoisonné. Vous avez vu que ces abominations furent une des causes du malheur qu'eurent les Bernois de cesser d'être catholiques, apostoliques & romains.

Je suis fâché de n'avoir point à vous parler de visions de cette force.

Cependant vous m'avouerez que la vision des révérends pères cordeliers d'Orléans en 1534, est celle qui en approche le plus, quoique de fort loin. Le procès criminel qu'elle occasionna est encore en manuscrit dans la bibliothèque du roi de France, numéro 1770.

L'illustre maison de *Saint-Mémin* avait fait de grands biens au couvent des cordeliers, & avait sa sépulture dans leur église. La femme d'un seigneur de Saint-Mémin prévôt d'Orléans étant morte, son mari croyant que ses ancêtres s'étaient assez appauvris en donnant aux moines, fit un présent à ces frères qui ne leur parut pas assez considérable. Ces bons franciscains s'avisèrent de vouloir déterrer la défunte, pour forcer le veuf à faire reenterrer sa femme en leur terre sainte en les payant mieux. Le projet n'était pas sensé; car le seigneur de Saint-Mémin n'aurait pas manqué de la faire inhumer ailleurs. Mais il entre souvent de la folie dans la friponnerie.

D'abord l'ame de la dame de Saint-Mémin n'apparut qu'à deux frères. Elle leur dit: (*a*) *je suis damnée*

(*a*) Tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de l'évêque de Blois, un *Caumartin*.

Digitized by Google

comme Judas, parce que mon mari n'a pas donné assez. Les deux petits coquins, qui rapportèrent ces paroles, ne s'apperçurent pas qu'elles devaient nuire au couvent plutôt que lui profiter. Le but du couvent était d'extorquer de l'argent du seigneur de Saint-Mémin pour le repos de l'ame de sa femme. Or si madame de Saint-Mémin était damnée, tout l'argent du monde ne pouvait la sauver: on n'avait rien à donner; les cordeliers perdaient leur rétribution.

Il y avait dans ce tems-là très peu de bon sens en France. La nation avait été abrutie par l'invasion des Francs, & ensuite par l'invasion de la théologie scholastique. Mais il se trouva dans Orléans quelques personnes qui raisonnèrent. Elles se doutèrent que si le grand-Etre avait permis que l'ame de madame de Saint-Mémin apparût à deux franciscains, il n'était pas naturel que cette ame se fût déclarée *damnée comme Judas.* Cette comparaison leur parut hors d'œuvre. Cette dame n'avait point vendu notre Seigneur JESUS-CHRIST trente deniers; elle ne s'était point pendue; ses intestins ne lui étaient point sortis du ventre; il n'y avait aucun prétexte pour la comparer à *Judas.*

Cela donna du soupçon; & la rumeur fut d'autant plus grande dans Orléans, qu'il y avait déja des hérétiques qui ne croyaient pas à certaines visions, & qui en admettant des principes absurdes, ne laissaient pas pourtant d'en tirer d'assez bonnes conclusions. Les cordeliers changèrent donc de batterie, & mirent la dame en purgatoire.

Elle apparut donc encor, & déclara que le purgatoire était son partage: mais elle demanda d'être déterrée. Ce n'était pas l'usage qu'on exhumât les purgatoriés; mais on espérait que Mr. de Saint-Mémin préviendrait cet affront extraordinaire en donnant quelque argent. Cette demande d'être jettée hors de l'église augmenta les soupçons. On savait

Digitized by Google

bien que les ames apparaiſſaient ſouvent ; mais elles ne demandent point qu'on les déterre.

L'ame, depuis ce tems ne parla plus, mais elle lutina tout le monde dans le couvent & dans l'égliſe. Les frères cordeliers l'exorciſèrent. Frère *Pierre* d'Arras s'y prit pour la conjurer d'une manière qui n'était pas adroite. Il lui diſait, Si tu es l'ame de feue madame de Saint-Mémin, frappe quatre coups ; & on entendit les quatre coups. Si tu es damnée, frappe ſix coups ; & les ſix coups furent frappés. Si tu es encor plus tourmentée en enfer parce que ton corps eſt enterré en terre ſainte, frappe ſix autres coups ; & ces ſix autres coups furent entendus encor plus diſtinctement (*b*). Si nous déterrons ton corps, & ſi nous ceſſons de prier DIEU pour toi, ſeras-tu moins damnée ? frappe cinq coups pour nous le certifier ; & l'ame le certifia par cinq coups.

Cet interrogatoire de l'ame fait par *Pierre* d'Arras, fut ſigné par vingt-deux cordeliers, à la tête deſquels était le révérend père provincial. Ce père provincial lui fit le lendemain les mêmes queſtions, & il lui fut répondu de même.

On dira que l'ame ayant déclaré qu'elle était en purgatoire, les cordeliers ne devaient pas la ſuppoſer en enfer ; mais ce n'eſt pas ma faute ſi des théologiens ſe contrediſent.

Le ſeigneur de Saint-Mémin préſenta requête au roi contre les pères cordeliers. Ils préſentèrent requête de leur côté ; le roi délégua des juges, à la tête deſquels était *Adrien Fumée* maître des requêtes.

Le procureur-général de la commiſſion requit que leſdits cordeliers fuſſent brûlés. Mais l'arrêt ne les

(*b*) Toutes ces particularités ſont détaillées dans l'*Hiſtoire des apparitions & viſions* de l'abbé Langlet.

Digitized by Google

condamna qu'à faire tous amende honorable la torche au poing, & à être bannis du royaume. Cet arrêt eſt du 18 Février 1534.

Après une telle viſion, il eſt inutile d'en rapporter d'autres : elles ſont toutes ou du genre de la friponnerie, ou du genre de la folie. Les viſions du premier genre ſont du reſſort de la juſtice : celles du ſecond genre ſont ou des viſions de fous malades, ou des viſions de fous en bonne ſanté. Les premières appartiennent à la médecine, & les ſecondes aux petites-maiſons.

VOLONTÉ.

DEs Grecs fort ſubtils conſultaient autrefois le pape *Honorius I*, pour ſavoir ſi JESUS, lorſqu'il était au monde, avait eu une volonté ou deux volontés lorſqu'il ſe déterminait à quelque action ; par exemple, lorſqu'il voulait dormir ou veiller, manger ou aller à la garderobe, marcher ou s'aſſeoir.

Que vous importe ? leur répondait le très ſage évêque de Rome, *Honorius*. Il a certainement aujourd'hui la volonté que vous ſoyez gens de bien ; cela vous doit ſuffire ; il n'a nulle volonté que vous ſoyez des ſophiſtes babillards, qui vous battez continuellement pour la chappe à l'évêque, & pour l'ombre de l'âne. Je vous conſeille de vivre en paix, & de ne point perdre en diſputes inutiles un tems que vous pouriez employer en bonnes œuvres.

St. Père, vous avez beau dire ; c'eſt ici la plus importante affaire du monde. Nous avons déja mis l'Europe, l'Aſie & l'Afrique en feu pour ſavoir ſi JESUS *avait deux perſonnes & une nature, ou une nature & deux perſonnes, ou bien deux perſonnes & deux natures, ou bien une perſonne & une nature.*

Digitized by Google

Mes chers frères, vous avez très mal fait : il falait donner du bouillon aux malades, du pain aux pauvres.

Il s'agit bien de ſecourir les pauvres ! voilà-t-il pas le patriarche Sergius qui vient de faire décider dans un concile à Conſtantinople, que JESUS *avait deux natures & une volonté ! & l'empereur qui n'y entend rien, eſt de cet avis.*

Eh bien, ſoyez-en auſſi ; & ſurtout défendez-vous mieux contre les mahométans qui vous donnent tous les jours ſur les oreilles, & qui ont une très mauvaiſe volonté contre vous.

C'eſt bien dit ; mais voilà les évêques de Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc, qui tiennent fermement pour les deux volontés. Il faut avoir une opinion ; quelle eſt la vôtre ?

Mon opinion eſt que vous êtes des fous qui perdrez la religion chrétienne que nous avons établie avec tant de peines. Vous ferez tant, par vos ſottiſes, que Tunis, Tripoli, Alger, Maroc dont vous me parlez, deviendront muſulmans, & qu'il n'y aura pas une chapelle chrétienne en Afrique. En attendant je ſuis pour l'empereur & le concile, juſqu'à-ce que vous ayez pour vous un autre concile & un autre empereur.

Ce n'eſt pas nous ſatisfaire. Croyez-vous deux volontés ou une ?

Ecoutez ; ſi ces deux volontés ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une ſeule ; ſi elles ſont contraires, celui qui aura deux volontés à la fois, fera deux choſes contraires à la fois, ce qui eſt abſurde ; par conſéquent je ſuis pour une ſeule volonté.

Ah ! St. Père, vous êtes monothélite. A l'héréſie, à l'héréſie ! au diable ! à l'excommunication, à la dépoſition ; un concile, vîte un autre concile ! un autre empereur, un autre évêque de Rome, un autre patriarche.

Digitized by Google

Mon DIEU ! que ces pauvres Grecs ſont fous avec toutes leurs vaines & interminables diſputes, & que mes ſucceſſeurs feront bien de ſonger à être puiſſans & riches !

A peine *Honorius* avait proféré ces paroles, qu'il apprit que l'empereur *Héraclius* était mort après avoir été bien battu par les mahométans. Sa veuve *Martine* empoiſonna ſon beau-fils ; le ſénat fit couper la langue à *Martine* & le nez à un autre fils de l'empereur. Tout l'empire Grec nagea dans le ſang.

N'eût-il pas mieux valu ne point diſputer ſur les deux volontés ? Et ce pape *Honorius*, contre lequel les janſéniſtes ont tant écrit, n'était-il pas un homme très ſenſé ?

VOYAGE DE ST. PIERRE A ROME.

LA fameuſe diſpute ſi *Pierre* fit le voyage de Rome, n'eſt-elle pas au fond auſſi frivole que la plûpart des autres grandes diſputes ? Les revenus de l'abbaye de St. Denis en France ne dépendent ni de la vérité du voyage de *St. Denis* l'aréopagite d'Athènes au milieu des Gaules, ni de ſon martyre à Montmartre, ni de l'autre voyage qu'il fit après ſa mort de Montmartre à St. Denis en portant ſa tête entre ſes bras, & en la baiſant à chaque pauſe.

Les chartreux ont de très grands biens, ſans qu'il y ait la moindre vérité dans l'hiſtoire du chanoine de Magdebourg qui ſe leva de ſa bière à trois jours conſécutifs, pour apprendre aux aſſiſtans qu'il était damné.

De même, il eſt bien ſûr que les revenus & les droits du pontife Romain peuvent ſubſiſter, ſoit que *Simon Barjone* ſurnommé *Céphas* ait été à Rome, ſoit

Digitized by Google

qu'il n'y ait pas été. Tous les droits des métropolitains de Rome & de Conſtantinople furent établis au concile de Calcédoine en 451 de notre ère vulgaire, & il ne fut queſtion dans ce concile d'aucun voyage fait par un apôtre à Bizance ou à Rome.

Les patriarches d'Alexandrie, de Conſtantinople ſuivirent le ſort de leurs provinces. Les chefs eccléſiaſtiques des deux villes impériales & de l'opulente Egypte, devaient avoir naturellement plus de privilèges, d'autorité, de richeſſes que les évêques des petites villes.

Si la réſidence d'un apôtre dans une ville avait décidé de tant de droits, l'évêque de Jéruſalem aurait ſans contredit été le premier évêque de la chrétienté. Il était évidemment le ſucceſſeur de *St. Jacques* frère de JESUS-CHRIST, reconnu pour fondateur de cette égliſe, & appellé depuis le premier de tous les évêques. Nous ajouterions que par le même raiſonnement, tous les patriarches de Jéruſalem devaient être circoncis, puiſque les quinze premiers évêques de Jéruſalem, berceau du chriſtianiſme & tombeau de JESUS-CHRIST, avaient tous reçu la circonciſion (a).

Il eſt indubitable que les premières largeſſes faites à l'égliſe de Rome par *Conſtantin*, n'ont pas le moindre rapport au voyage de *St. Pierre*.

1°. La première égliſe élevée à Rome, fut celle de St. Jean: elle en eſt encor la véritable cathédrale. Il eſt ſûr qu'elle aurait été dédiée à *St. Pierre* s'il en avait été le premier évêque; c'eſt la plus forte de toutes les préſomptions; elle ſeule aurait pu finir la diſpute.

(a) *Il falut que quinze évêques de Jéruſalem fuſſent circoncis, & que tout le monde penſât comme eux, coopérât avec eux.* St. Epiphane Heref. LXX. *J'ai appris par les monumens des anciens, que juſqu'au ſiége de Jéruſalem par Adrien, il y eut quinze évêques de ſuite natifs de cette ville.* Euſebe liv. IV.

Digitized by Google

2°. A cette puiſſante conjecture ſe joignent des preuves négatives convaincantes. Si *Pierre* avait été à Rome avec *Paul*, les Actes des apôtres en auraient parlé, & ils n'en diſent pas un mot.

3°. Si *St. Pierre* était allé prêcher l'Evangile à Rome, *St. Paul* n'aurait pas dit dans ſon épitre aux Galates, *Quand ils virent que l'évangile du prépuce m'avait été confié, & à Pierre celui de la circonciſion, ils me donnèrent les mains à moi & à Barnabé; ils conſentirent que nous allaſſions chez les gentils, & Pierre chez les circoncis.*

4°. Dans les lettres que *Paul* écrit de Rome, il ne parle jamais de *Pierre*; donc il eſt évident que *Pierre* n'y était pas.

5°. Dans les lettres que *Paul* écrit à ſes frères de Rome, pas le moindre compliment à *Pierre*, pas la moindre mention de lui; donc *Pierre* ne fit un voyage à Rome ni quand *Paul* était en priſon dans cette capitale, ni quand il en était dehors.

6°. On n'a jamais connu aucune lettre de *St. Pierre* datée de Rome.

7°. Quelques-uns, comme *Paul-Oroſe* Eſpagnol du cinquiéme ſiécle, veulent qu'il ait été à Rome les premières années de *Claude*; & les Actes des apôtres diſent qu'il était alors à Jéruſalem, & les épîtres de *Paul* diſent qu'il était à Antioche.

8°. Je ne prétends point apporter en preuve, qu'à parler humainement, & ſelon les règles de la critique profane, *Pierre* ne pouvait guères aller de Jéruſalem à Rome, ne ſachant ni la langue latine, ni même la langue grecque, laquelle *St. Paul* parlait, quoiqu'aſſez mal. Il eſt dit que les apôtres parlaient toutes les langues de l'univers, ainſi je me tais.

9°. Enfin, la première notion qu'on ait jamais eue

Digitized by Google

du voyage de *St. Pierre* à Rome, vient d'un nommé *Papias* qui vivait environ cent ans après *St. Pierre*. Ce *Papias* était Phrygien ; il écrivait dans la Phrygie, & il prétendit que *St. Pierre* était allé à Rome, sur ce que dans une de ses lettres il parle de Babilone. Nous avons en effet une lettre attribuée à *St. Pierre* écrite en ces tems ténébreux, dans laquelle il est dit, *L'église qui est à Babilone, ma femme & mon fils Marc vous saluent.* Il a plu à quelques translateurs de traduire le mot qui veut dire ma femme, par la conchoisie, Babilone la conchoisie ; c'est traduire avec un grand sens.

Papias qui était (il faut l'avouer) un des grands visionnaires de ces siécles, s'imagina que Babilone voulait dire Rome. Il était pourtant tout naturel que *Pierre* fût parti d'Antioche pour aller visiter les frères de Babilone. Il y eut toûjours des Juifs à Babilone, ils y firent continuellement le métier de courtiers & de porte-balles ; il est bien à croire que plusieurs disciples s'y réfugièrent, & que *Pierre* alla les encourager. Il n'y a pas plus de raison à imaginer que Babilone signifie Rome, qu'à supposer que Rome signifie Babilone. Quelle idée extravagante de supposer que *Pierre* écrivait une exhortation à ses camarades, comme on écrit aujourd'hui en chiffre ! craignait-il qu'on ouvrit sa lettre à la poste ? pourquoi *Pierre* aurait-il craint qu'on eût connaissance de ses lettres juives, si inutiles selon le monde, & auxquelles il eût été impossible que les Romains eussent fait la moindre attention ? qui l'engageait à mentir si vainement ? dans quel rêve a-t-on pu songer que lorsqu'on écrivait *Babilone* cela signifiait *Rome* ?

C'est d'après ces preuves assez concluantes que le judicieux *Calmet* conclut, que le voyage de *St. Pierre* à Rome est prouvé par *St. Pierre* lui-même, qui marque expressément qu'il a écrit sa lettre de Babilone, c'est-à-dire de Rome, comme nous l'expliquons avec les

Digitized by Google

les anciens. Encor une fois, c'eſt puiſſamment raiſonner ; il a probablement appris cette logique chez les vampirés.

Le ſavant archevêque de Paris *Marca*, *Dupin*, *Blondel*, *Spanheim*, ne ſont pas de cet avis ; mais enfin c'était celui de *Papias* qui raiſonnait comme *Calmet*, & qui fut ſuivi d'une foule d'écrivains ſi attachés à la ſublimité de leurs principes, qu'ils négligèrent quelquefois la ſaine critique & la raiſon.

C'eſt une très mauvaiſe défaite des partiſans du voyage, de dire que les Actes des apôtres ſont deſtinés à l'hiſtoire de *Paul* & non pas de *Pierre*, & que s'ils paſſent ſous ſilence le ſéjour de *Simon Barjone* à Rome, c'eſt que *les faits & geſtes* de Paul étaient l'unique objet de l'écrivain.

Les Actes parlent beaucoup de *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* ; c'eſt lui qui propoſe de donner un ſucceſſeur à *Judas*. On le voit frapper de mort ſubite *Ananie* & ſa femme qui lui avaient donné leur bien, mais qui malheureuſement n'avaient pas tout donné. On le voit reſſuſciter ſa couturière *Dorcas* chez le corroyeur *Simon* à Joppé. Il a une querelle dans Samarie avec *Simon* ſurnommé le magicien ; il va à Lippa, à Céſarée, à Jéruſalem, que coûtait-il de le faire aller à Rome ?

Il eſt bien difficile que *Pierre* ſoit allé à Rome ſoit ſous *Tibère*, ſoit ſous *Caligula* ou ſous *Claude*, ou ſous *Néron*. Le voyage du tems de *Tibère* n'eſt fondé que ſur de prétendus faſtes de Sicile apocryphes. (*b*)

Un autre apocryphe intitulé *Catalogues d'évêques*, fait au plus vite *Pierre* évêque de Rome, immédiatement après la mort de ſon maître.

Je ne ſais quel conte arabe l'envoye à Rome ſous *Caligula*. *Euſèbe*, trois cent ans après, le fait conduire à

(*b*) Voyez Spanheim *ſacræ antiq. lib. III.*

Rome sous *Claude* par une main divine, sans dire en quelle année.

Lactance qui écrivait du tems de *Constantin*, est le premier auteur bien avéré, qui ait dit que *Pierre* alla à Rome sous *Néron*, & qu'il y fut crucifié.

On avouera que si dans un procès une partie ne produisait que de pareils titres, elle ne gagnerait pas sa cause; on lui conseillerait de s'en tenir à la prescription, *à l'uti possidetis*; & c'est le parti que Rome a pris.

Mais, dit-on, avant *Eusèbe*, avant *Lactance* l'exact *Papias* avait déja conté l'avanture de *Pierre* & de *Simon* vertu de Dieu, qui se passa en présence de *Néron*, le parent de *Néron* à moitié ressuscité par *Simon* vertu-Dieu, & entiérement ressuscité par *Pierre*, les complimens de leurs chiens, le pain donné par *Pierre* aux chiens de *Simon*, le magicien qui vole dans les airs, le chrêtien qui le fait tomber par un signe de croix, & qui lui casse les jambes; *Néron* qui fait couper la tête à *Pierre* pour payer les jambes de son magicien &c. &c. Le grave *Marcel* répète cette histoire autentique, & le grave *Hégésippe* la répète encor, & d'autres la répètent après eux; & moi je vous répète que si jamais vous plaidez pour un pré, fût-ce devant le juge de Vaugirard, vous ne gagnerez jamais votre procès sur de pareilles piéces.

Je ne doute pas que le fauteuil épiscopal de *St. Pierre* ne soit encor à Rome dans la belle église. Je ne doute pas que *St. Pierre* n'ait joui de l'évêché de Rome vingt-cinq ans, un mois & neuf jours, comme on le rapporte. Mais j'ose dire que cela n'est pas prouvé démonstrativement, & j'ajoute qu'il est à croire que les évêques Romains d'aujourd'hui sont plus à leur aise que ceux de ces tems passés, tems un peu obscurs qu'il est fort difficile de bien débrouiller.

Digitized by Google

XÉNOPHANES.

Bayle a pris le prétexte de l'article *Xénophanes* pour faire le panégyrique du diable, comme autrefois *Simonide*, à l'occasion d'un lutteur qui avait remporté le prix à coups de poing aux jeux olympiques, chanta dans une belle ode les louanges de *Castor* & de *Pollux*. Mais au fonds, que nous importent les rêveries de *Xénophanes*? Que saurons-nous en apprenant qu'il regardait la nature comme un être infini, immobile, composé d'une infinité de petits corpuscules, de petites monades douées, d'une force motrice, de petites molécules organiques; qu'il pensait d'ailleurs à-peu-près comme pensa depuis *Spinosa*, ou que plutôt il cherchait à penser & qu'il se contredit plusieurs fois, ce qui était le propre des anciens philosophes?

Si *Anaximène* enseigna que l'atmosphère était DIEU; si *Thalès* attribua à l'eau la formation de toutes choses, parce que l'Egypte était fécondée par ses inondations; si *Phérécide* & *Héraclite* donnèrent au feu tout ce que *Thalès* donnait à l'eau, quel bien nous revient-il de toutes ces imaginations chimériques?

Je veux que *Pythagore* ait exprimé, par des nombres, des rapports très mal connus, & qu'il ait cru que la nature avait bâti le monde par des règles d'arithmétique. Je consens qu'*Ocelus Lucanus* & *Empédocle* ayent tout arrangé par des forces motrices antagonistes, quel fruit en recueillerai-je? quelle notion claire sera entrée dans mon faible esprit?

Venez, divin *Platon*, avec vos idées archétypes, vos androgines & votre verbe; établissez ces belles connaissances en prose poëtique dans votre République nouvelle, où je ne prétends pas plus avoir une maison que dans la Salente du Télémaque: mais au-

lieu d'être un de vos citoyens, je vous enverrai, pour bâtir votre ville, toute la matière ſubtile de *Deſcartes*, toute ſa matière globuleuſe & toute ſa rameuſe que je vous ferai porter par *Cyrano de Bergerac*. (*a*)

Bayle a pourtant exercé toute la ſagacité de ſa dialectique ſur vos antiques billeveſées; mais c'eſt qu'il en tirait toûjours parti pour rire des ſottiſes qui leur ſuccédèrent.

O philoſophes! les expériences de phyſique bien conſtatées, les arts & métiers, voilà la vraie philoſophie. Mon ſage eſt le conducteur de mon moulin, lequel pince bien le vent, ramaſſe mon ſac de bled, le verſe dans la trémie, le moult également, & fournit à moi & aux miens une nourriture aiſée. Mon ſage eſt celui qui, avec la navette, couvre mes murs de tableaux de laine ou de ſoie, brillans des plus riches couleurs; ou bien celui qui met dans ma poche la meſure du tems en cuivre & en or. Mon ſage eſt l'inveſtigateur de l'*Hiſtoire naturelle*; on apprend plus dans les ſeules expériences de l'abbé *Nollet*, que dans tous les livres de l'antiquité.

XÉNOPHON,

ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

QUand *Xénophon* n'aurait eu d'autre mérite que d'être l'ami du martyr *Socrate*, il ſerait un homme recommandable; mais il était guerrier, philoſophe, poëte, hiſtorien, agriculteur, aimable dans la ſociété: & il y eut beaucoup de Grecs qui réunirent tous ces mérites.

(*a*) Plaiſant aſſez mauvais & un peu fou.

Digitized by Google

Mais pourquoi cet homme libre eut-il une compagnie grecque à la ſolde du jeune *Coſrou*, nommé *Cyrus* par les Grecs? Ce *Cyrus* était frère puiſné & ſujet de l'empereur de Perſe *Artaxerxe Mnemon*, dont on a dit qu'il n'avait jamais rien oublié que ſes injures. *Cyrus* avait déja voulu aſſaſſiner ſon frère dans le temple même où l'on faiſait la cérémonie de ſon ſacre (car les rois de Perſe furent les premiers qui furent ſacrés), non-ſeulement *Artaxerxe* eut la clémence de pardonner à ce ſcélérat, mais il eut la faibleſſe de lui laiſſer le gouvernement abſolu d'une grande partie de l'Aſie mineure qu'il tenait de leur père, & dont il méritait au moins d'être dépouillé.

Pour prix d'une ſi étonnante clémence, dès qu'il put ſe ſoulever dans ſa ſatrapie contre ſon frère, il ajouta ce ſecond crime au premier. Il déclara par un manifeſte, *qu'il était plus digne du trône de Perſe que ſon frère, parce qu'il était meilleur magicien, & qu'il buvait plus de vin que lui.*

Je ne crois pas que ce fuſſent ces raiſons qui lui donnèrent pour alliés les Grecs. Il en prit à ſa ſolde treize mille, parmi leſquels ſe trouva le jeune *Xénophon*, qui n'était alors qu'un avanturier. Chaque ſoldat eut d'abord une darique de paye par mois. La darique valait environ une guinée, ou un louis d'or de notre tems, comme le dit très bien Mr. le chevalier de *Jaucourt*, & non pas dix francs, comme le dit *Rollin*.

Quand *Cyrus* leur propoſa de ſe mettre en marche avec ſes autres troupes pour aller combattre ſon frère vers l'Euphrate, ils demandèrent une darique & demie, & il falut bien la leur accorder. C'était trente-ſix livres par mois, & par conſéquent la plus forte paye qu'on ait jamais donnée. Les ſoldats de *Céſar* & de *Pompée* n'eurent que vingt ſous par jour dans la guerre civile. Outre cette ſolde exorbitante, dont ils ſe firent payer quatre mois d'avance, *Cyrus* leur

Digitized by Google

fournissait quatre cent chariots chargés de farine & de vin.

Les Grecs étaient donc précisément ce que sont aujourd'hui les Helvétiens, qui louent leur service & leur courage aux princes leurs voisins, mais pour une somme trois fois plus modique que n'était la solde des Grecs.

Il est évident, quoi qu'on en dise, qu'ils ne s'informaient pas si la cause pour laquelle ils combattaient était juste; il suffisait que *Cyrus* payât bien.

Les Lacédémoniens composaient la plus grande partie de ces troupes. Ils violaient en cela leurs traités solemnels avec le roi de Perse.

Qu'était devenue l'ancienne aversion de Sparte pour l'or & pour l'argent? où était la bonne foi dans les traités? où était leur vertu altière & incorruptible? C'était *Clearque*, un Spartiate, qui commandait le corps principal de ces braves mercenaires.

Je n'entends rien aux manœuvres de guerre d'*Artaxerxes* & de *Cyrus*; je ne vois pas pourquoi cet *Artaxerxes* qui venait à son ennemi avec douze cent mille combattans, commence par faire tirer des lignes de douze lieues d'étendue entre *Cyrus* & lui; & je ne comprends rien à l'ordre de bataille. J'entends encor moins comment *Cyrus*, suivi de six cent chevaux seulement, attaque dans la mêlée les six mille gardes à cheval de l'empereur, suivi d'ailleurs d'une armée innombrable. Enfin, il est tué de la main d'*Artaxerxes*, qui apparemment ayant bu moins de vin que le rebelle ingrat, se battit avec plus de sang-froid & d'adresse que cet yvrogne. Il est clair qu'il gagna complettement la bataille malgré la valeur & la résistance des treize mille Grecs, puisque la vanité grecque est obligée d'avouer qu'*Artaxerxes* leur fit dire de mettre bas les armes. Ils répondent qu'ils

Digitized by Google

n'en feront rien ; mais que si l'empereur veut les payer, ils se mettront à son service. Il leur était donc très indifférent pour qui ils combattissent, pourvu qu'on les payât. Ils n'étaient donc que des meurtriers à louer.

Il y a, outre la Suisse, des provinces d'Allemagne qui en usent ainsi. Il n'importe à ces bons chrétiens de tuer pour de l'argent, des Anglais, ou des Français, ou des Hollandais, ou d'être tués par eux. Vous les voyez réciter leurs prières & aller au carnage comme des ouvriers vont à leur attelier. Pour moi, j'avoue que j'aime mieux ceux qui s'en vont en Pensilvanie cultiver la terre avec les simples & équitables quakers, & former des colonies dans le séjour de la paix & de l'industrie. Il n'y a pas un grand savoir faire à tuer & à être tué pour six sous par jour ; mais il y en a beaucoup à faire fleurir la république des Dunkards, ces thérapeutes nouveaux, sur la frontière du pays le plus sauvage.

Artaxerxes ne regarda ces Grecs que comme des complices de la révolte de son frère ; & franchement c'est tout ce qu'ils étaient. Il se croyait trahi par eux, & il les trahit, à ce que prétend *Xénophon*. Car après qu'un de ses capitaines eut juré en son nom de leur laisser une retraite libre, & de leur fournir des vivres ; après que *Clearque* & cinq autres commandans des Grecs se furent mis entre ses mains pour régler la marche, il leur fit trancher la tête ; & on égorgea tous les Grecs qui les avaient accompagnés dans cette entrevue, s'il faut s'en rapporter à *Xénophon*.

Cet acte royal nous fait voir que le machiavélisme n'est pas nouveau. Mais aussi est-il bien vrai qu'*Artaxerxes* eût promis de ne pas faire un exemple des chefs mercenaires qui s'étaient vendus à son frère ? ne lui était-il pas permis de punir ceux qu'il croyait si coupables ?

Digitized by Google

C'eſt ici que commence la fameuſe retraite des dix mille. Si je n'ai rien compris à la bataille, je ne comprends pas plus à la retraite.

L'empereur, avant de faire couper la tête aux ſix généraux Grecs & à leur ſuite, avait juré de laiſſer retourner en Grèce cette petite armée réduite à dix miſle hommes. La bataille s'était donnée ſur le chemin de l'Euphrate; il eût donc falu faire retourner les Grecs par la Méſopotamie occidentale, par la Syrie, par l'Aſie mineure, par l'Ionie. Point du tout; on les faiſait paſſer à l'orient, on les obligeait de traverſer le Tigre ſur des barques qu'on leur fourniſſait; ils remontaient enſuite par le chemin de l'Arménie lorſque leurs commandans furent ſuppliciés. Si quelqu'un comprend cette marche, dans laquelle on tournait le dos à la Grèce, il me fera plaiſir de me l'expliquer.

De deux choſes l'une; ou les Grecs avaient choiſi eux-mêmes leur route, & en ce cas, ils ne ſavaient ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; ou *Artaxerxès* les faiſait marcher malgré eux; (ce qui eſt bien plus probable) & en ce cas pourquoi ne les exterminait-il point?

On ne peut ſe tirer de ces difficultés qu'en ſuppoſant que l'empereur Perſan ne ſe vengea qu'à demi; qu'il ſe contenta d'avoir puni les principaux chefs mercenaires qui avaient vendu les troupes Grecques à *Cyrus*; qu'ayant fait un traité avec ces troupes fugitives, il ne voulait pas deſcendre à la honte de le violer; qu'étant ſûr que de ces Grecs errans il en périrait un tiers dans la route, il abandonnait ces malheureux à leur mauvais ſort. Je ne vois pas d'autre jour pour éclairer l'eſprit du lecteur ſur les obſcurités de cette marche.

On s'eſt étonné de la retraite des dix mille; mais on devait s'étonner bien davantage qu'*Artaxerxes* vainqueur à la tête de douze cent mille combattans, (du

Digitized by Google

moins à ce qu'on dit) laissât voyager dans le nord de ses vastes états dix mille fugitifs qu'il pouvait écraser à chaque village, à chaque passage de rivière, à chaque défilé, ou qu'on pouvait faire périr de faim & de misère.

Cependant on leur fournit, comme nous l'avons vu, vingt-sept grands bateaux vers la ville d'Itace pour leur faire passer le Tigre, comme si on voulait les conduire aux Indes. De-là on les escorte en tirant vers le nord, pendant plusieurs jours, dans le désert où est aujourd'hui Bagdat. Ils passent encor la rivière de Zabate, & c'est là que viennent les ordres de l'empereur de punir les chefs. Il est clair qu'on pouvait exterminer l'armée aussi facilement qu'on avait fait justice des commandans. Il est donc très vraisemblable qu'on ne le voulut pas.

On ne doit donc plus regarder les Grecs perdus dans ces pays sauvages, que comme des voyageurs égarés, à qui la bonté de l'empereur laissait achever leur route comme ils pouvaient.

Il y a une autre observation à faire, qui ne paraît pas honorable pour le gouvernement Persan. Il était impossible que les Grecs n'eussent pas des querelles continuelles pour les vivres avec tous les peuples chez lesquels ils devaient passer. Les pillages, les désolations, les meurtres étaient la suite inévitable de ces désordres; & cela est si vrai, que dans une route de six cent lieues, pendant laquelle les Grecs marchèrent toujours au hazard, ces Grecs n'étant ni escortés, ni poursuivis par aucun grand corps de troupes Persanes, perdirent quatre mille hommes, ou assommés par les payſans, ou morts de maladie. Comment donc *Artaxerxes* ne les fit-il pas escorter depuis leur passage de la rivière de Zabate, comme il l'avait fait depuis le champ de bataille jusqu'à cette rivière?

Comment un souverain si sage & si bon commit-il une faute si essentielle? Peut-être ordonna-t-il l'es-

dorée ; peut-être *Xénophon*, d'ailleurs un peu déclamateur, la passe-t-il sous silence pour ne pas diminuer le merveilleux de la retraite des dix mille ; peut-être l'escorte fut toûjours obligée de marcher très loin de la troupe Grecque par la difficulté des vivres. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'*Artaxerxes* usa d'une extrême indulgence, & que les Grecs lui durent la vie, puisqu'ils ne furent pas exterminés.

Il est dit dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Retraite*, que celle des dix mille se fit sous le commandement de *Xénophon*. On se trompe ; il ne commanda jamais ; il fut seulement sur la fin de la marche à la tête d'une division de quatorze cent hommes.

Je vois que ces héros, à peine arrivés après tant de fatigues sur le rivage du Pont-Euxin, pillent indifféremment amis & ennemis pour se refaire. *Xénophon* embarque à Héraclée sa petite troupe, & va faire un nouveau marché avec un roi de Thrace qu'il ne connaissait pas. Cet Athénien, au-lieu d'aller secourir sa patrie accablée alors par les Spartiates, se vend donc encor une fois à un petit despote étranger. Il fut mal payé ; je l'avoue ; & c'est une raison de plus pour conclure qu'il eût mieux fait d'aller secourir sa patrie.

Il résulte de tout ce que nous avons remarqué, que l'Athénien *Xénophon* n'étant qu'un jeune volontaire, s'enrôla sous un capitaine Lacédémonien, l'un des tyrans d'Athènes, au service d'un rebelle & d'un assassin ; & qu'étant devenu chef de quatorze cent hommes, il se mit aux gages d'un barbare.

Ce qu'il y a de pis, c'est que la nécessité ne le contraignait pas à cette servitude. Il dit lui-même qu'il avait laissé en dépôt, dans le temple de la fameuse Diane d'Ephèse, une grande partie de l'or gagné au service de *Cyrus*.

Digitized by Google

Remarquons qu'en recevant la paye d'un roi, il s'exposait à être condamné au supplice, si cet étranger n'était pas content de lui. Voyez ce qui est arrivé au major-général *Doxat*, homme né libre. Il se vendit à l'empereur *Charles VI*, qui lui fit couper le cou pour avoir rendu aux Turcs une place qu'il ne pouvait défendre.

Rollin, en parlant de la retraite des dix mille, dit *que cet heureux succès remplit de mépris pour Artaxerxes les peuples de la Grèce, en leur faisant voir, que l'or, l'argent, les délices, le luxe, un nombreux serrail faisaient tout le mérite du grand roi, &c.*

Rollin pouvait considérer que les Grecs ne devaient pas mépriser un souverain qui avait gagné une bataille complette; qui ayant pardonné en frère avait vaincu en héros; qui maître d'exterminer dix mille Grecs, les avait laissé vivre & retourner chez eux; & qui pouvant les avoir à sa solde, avait dédaigné de s'en servir. Ajoutez que ce prince vainquit depuis les Lacédémoniens & leurs alliés, & leur imposa des loix humiliantes; ajoutez que dans une guerre contre des Scythes nommés Caduſiens, vers la mer Caſpienne, il ſupporta comme le moindre ſoldat toutes les fatigues & tous les dangers. Il vécut & mourut plein de gloire; il eſt vrai qu'il eut un ſerrail, mais ſon courage n'en fut que plus eſtimable. Gardons-nous des déclamations de collège.

Si j'oſais attaquer le préjugé, j'oſerais préférer la retraite du maréchal de *Belle-Isle* à celle des dix mille. Il eſt bloqué dans Prague par ſoixante mille hommes, il n'en a pas treize mille. Il prend ſes meſures avec tant d'habileté, qu'il ſort de Prague dans le froid le plus rigoureux avec ſon armée, ſes vivres, ſon bagage, & trente piéces de canon, ſans que les aſſiégeans s'en doutent. Il a déja gagné deux marches avant qu'ils s'en ſoient apperçus. Une ar-

Digitized by Google

mée de trente mille combattans le pourſuit ſans relâche l'eſpace de trente lieues. Il fait face partout, il n'eſt jamais entamé ; il brave, tout malade qu'il eſt, les ſaiſons, la diſette & les ennemis. Il ne perd que les ſoldats qui ne peuvent réſiſter à la rigueur extrême de la ſaiſon. Que lui a-t-il manqué ? une plus longue courſe, & des éloges exagérés à la grecque.

ZOROASTRE.

SI c'eſt *Zoroaſtre* qui le premier annonça aux hommes cette belle maxime, *Dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi*, Zoroaſtre était le premier des hommes après Confucius.

Si cette belle leçon de morale ne ſe trouve que dans les cent portes du Sadder, longtems après *Zoroaſtre*, béniſſons l'auteur du Sadder. On peut avoir des dogmes & des rites très ridicules avec une morale excellente.

Qui était ce *Zoroaſtre ?* ce nom a quelque choſe de Grec, & on dit qu'il était Mède. Les Parſis d'aujourd'hui l'appellent *Zerduſt*, ou *Zerdaſt*, ou *Zaradaſt*, ou *Zarathruſt*. Il ne paſſe pas pour avoir été le premier du nom. On nous parle de deux autres *Zoroaſtres*, dont le premier a neuf mille ans d'antiquité : c'eſt beaucoup pour nous, quoique ce ſoit très peu pour le monde.

Nous ne connaiſſons que le dernier *Zoroaſtre.*

Les voyageurs Français, *Chardin* & *Tavernier*, nous ont appris quelque choſe de ce grand prophète, par le moyen des Guèbres ou Parſis qui ſont encor répandus dans l'Inde & dans la Perſe, & qui ſont exceſſivement ignorans. Le docteur *Hyde*, profeſſeur

Digitized by Google

en arabe dans Oxford, nous en a appris cent fois davantage ſans ſortir de chez lui. Il a falu que dans l'oueſt de l'Angleterre il ait deviné la langue que parlaient les Perſes du tems de *Cyrus*, & qu'il l'ait confrontée avec la langue moderne des adorateurs du feu.

C'eſt à lui ſurtout que nous devons ces cent portes du Sadder qui contiennent tous les principaux préceptes des pieux ignicoles.

Pour moi, j'avoue que je n'ai rien trouvé ſur leurs anciens rites de plus curieux que ces deux vers perſans de *Sadi*, rapportés par *Hyde*.

Qu'un Perſe ait conſervé le feu ſacré cent ans,
Le pauvre homme eſt brûlé quand il tombe dedans.

Les ſavantes recherches de *Hyde*, allumèrent, il y a peu d'années, dans le cœur d'un jeune Français, le déſir de s'inſtruire par lui-même des dogmes des Guèbres.

Il fit le voyage des grandes Indes pour apprendre dans Surate, chez les pauvres Parſis modernes, la langue des anciens Perſes, & pour lire dans cette langue les livres de ce *Zoroaſtre* ſi fameux, ſuppoſé qu'en effet il ait écrit.

Les *Pythagores*, les *Platons*, les *Apollonius* de Thyane allèrent chercher autrefois en Orient la ſageſſe qui n'était pas là. Mais nul n'a couru après cette divinité cachée à travers plus de peines & de périls que le nouveau traducteur français des livres attribués à *Zoroaſtre*. Ni les maladies, ni la guerre, ni les obſtacles renaiſſans à chaque pas, ni la pauvreté même, le premier & le plus grand des obſtacles, rien n'a rebuté ſon courage.

Il eſt glorieux pour *Zoroaſtre* qu'un Anglais ait écrit ſa vie au bout de tant de ſiécles, & qu'enſuite

Digitized by Google

un Français l'ait écrite d'une manière toute différente. Mais ce qui eſt encor plus beau, c'eſt que nous avons parmi les biographes anciens du prophète deux principaux auteurs Arabes qui précédemment écrivirent chacun ſon hiſtoire; & ces quatre hiſtoires ſe contrediſent merveilleuſement toutes les quatre. *Cela ne s'eſt pas fait de concert;* & rien n'eſt plus capable de faire connaître la vérité.

Le premier hiſtorien Arabe *Abu-Mohammed Mouſtapha* avoue que le père de *Zoroaſtre* s'appellait *Eſpintaman;* mais il dit auſſi qu'*Eſpintaman* n'était pas ſon père, mais ſon triſayeul. Pour ſa mère, il n'y a pas deux opinions, elle s'appellait *Dogdu*, ou *Dodo*, ou *Dodu;* c'était une très belle poule d'Inde: elle eſt fort bien deſſinée chez le docteur *Hyde.*

Bundari le ſecond hiſtorien, conte que *Zoroaſtre* était juif & qu'il avait été valet de *Jérémie;* qu'il mentit à ſon maître, que *Jérémie* pour le punir lui donna la lèpre; que le valet pour ſe décraſſer alla prêcher une nouvelle religion en Perſe, & fit adorer le ſoleil au-lieu des étoiles.

Voici ce que le troiſiéme hiſtorien raconte, & ce que l'Anglais *Hyde* a rapporté aſſez au long.

Le prophète *Zoroaſtre* étant venu du paradis prêcher ſa religion chez le roi de Perſe *Guſtaph*, le roi dit au prophète, donnez-moi un ſigne. Auſſi-tôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre ſi gros, ſi haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer ni atteindre ſa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, *Guſtaph* crut à *Zoroaſtre.*

Quatre mages ou quatre ſages (c'eſt la même choſe), gens jaloux & méchans, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète pen-

Digitized by Google

dant son absence, & jetèrent parmi ses livres des os de chiens & de chats, des ongles & des cheveux de morts, toutes drogues, comme on sait, avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout tems. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier, & un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, & voilà l'envoyé du ciel condamné à être pendu.

Comme on allait pendre *Zoroastre*, le plus beau cheval du roi tombe malade, ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on n'en voit plus. *Zoroastre* l'apprend, il promet qu'il guérira le cheval pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre, & il dit, Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion. Soit, dit le monarque. Le prophète après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens; & ils le furent. Les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au-lieu du prophète, & toute la Perse reçut la foi.

Le voyageur Français raconte à-peu-près les mêmes miracles, mais soutenus & embellis par plusieurs autres. Par exemple, l'enfance de *Zoroastre* ne pouvait pas manquer d'être miraculeuse; *Zoroastre* se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent *Pline* & *Solin*. Il y avait alors, comme tout le monde le sait, un grand nombre de magiciens très puissans; & ils savaient bien qu'un jour *Zoroastre* en saurait plus qu'eux, & qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens se fit amener l'enfant & voulut le couper en deux, mais sa main se sécha sur le champ. On le jetta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau-rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jetta parmi les loups;

Digitized by Google

ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin, il fut rendu à sa mère *Dogdo*, ou *Dodo*, ou *Dodu*, femme excellente entre toutes les femmes, ou fille admirable entre toutes les filles.

Telles ont été dans toute la terre toutes les histoires des anciens tems. C'est la preuve de ce que nous avons dit souvent, que la fable est la sœur ainée de l'histoire.

Je voudrais que pour notre plaisir & pour notre instruction, tous ces grands prophètes de l'antiquité, les *Zoroastres*, les *Mercures Trismegistes*, les *Abaris*, les *Numa* même &c. &c. &c. revinssent aujourd'hui sur la terre, & qu'ils conversassent avec *Locke*, *Newton*, *Bacon*, *Shaftsburi*, *Pascal*, *Arnaud*, *Bayle*; que dis-je, avec les philosophes les moins savans de nos jours qui ne sont pas les moins sensés.

J'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure.

Hélas, les pauvres charlatans! ils ne vendraient pas leurs drogues sur le pont-neuf. Cependant encor une fois, leur morale est bonne. C'est que la morale n'est pas de la drogue. Comment se pourait-il que *Zoroastre* eût joint tant d'énormes fadaises à ce beau précepte de s'abstenir dans le doute si on fera bien ou mal? c'est que les hommes sont toûjours pétris de contradictions.

On ajoute que *Zoroastre* ayant affermi sa religion, devint persécuteur. Hélas! il n'y a pas de sacristain ni de balayeur d'église qui ne persécutât s'il le pouvait.

On ne peut lire deux pages de l'abominable fatras attribué à ce *Zoroastre*, sans avoir pitié de la nature humaine. *Nostradamus* & le médecin des urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène.

Digitized by Google

ne. Et cependant on parle de lui, & on en parlera encore.

Ce qui paraît singulier, c'est qu'il y avait du tems de ce *Zoroastre* que nous connaissons, & probablement avant lui, des formules de prières publiques & particulières instituées. Nous avons au voyageur Français l'obligation de nous les avoir traduites. Il y avait de telles formules dans l'Inde; nous n'en connaissons point de pareilles dans le Pentateuque.

Ce qui est bien plus fort, c'est que les mages, ainsi que les brames admirent un paradis, un enfer, une résurrection, un diable (*a*). Il est démontré que la loi des Juifs ne connut rien de tout cela. Ils ont été tardifs en tout. C'est une vérité dont on est convaincu, pour peu qu'on avance dans les connaissances orientales.

(*a*) Le diable chez Zoroastre est *Harimas*, ou si vous voulez *Arimane*, il avait été créé. C'était tout comme chez nous originairement; il n'était point principe; il n'obtint cette dignité de mauvais principe qu'avec le tems. Ce diable chez *Zoroastre* est un serpent qui produisit quarante-cinq mille envies. Le nombre s'en est accru depuis; & c'est depuis ce tems-là qu'à Rome, à Paris, chez les courtisans, dans les armées & chez les moines, nous voyons tant d'envieux.

Fin du tome sixième.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

MAHOMÉTANS. . . . Pag. 1.
MAITRE. . . . . 2.
MALADIE. MÉDECINE. . . 3.
MARIAGE. Section première. . . 7.
Section seconde. . . . . 8.
Section troisiéme. . . . . 11.
MARIE MAGDELAINE. . . 15.
MARTYRS. Section première. . . 20.
1°. Ste. Simphorose & *sept enfans.* . 21.
2°. Ste. Félicité & *encor sept enfans.* . 23.
3°. St. Polycarpe. . . . ibid.
4°. *De* St. Ptolomée. . . . 24.
5°. *De* St. Simphorien *d'Autun.* . ibid.
6°. *D'une autre* Ste. Félicité & Ste. Perpétue. 26.
7°. *De* St. Théodote, *de la ville d'Ancire*, & *des sept vierges*, *écrit par* Nilus *témoin oculaire*, *tiré de* Bollandus. . . . . 27.
8°. *Du martyre de* St. Romain. . . 31.
Section seconde. *Extrait d'une lettre écrite à un docteur apologiste de* Don Ruinart. . 33.
Section troisiéme. . . . . 38.

Digitized by Google

MASSACRES. *Article de Mr.* Trenchard. Pag. 39.
MATIÈRE. *Dialogue poli entre un énergumène & un philosophe.* . . . . . 46.
MESSIE. *Avertissement.* . . . . . 48.
MÉTAPHYSIQUE. . . . . 59.
MIRACLES. Section première. . . . 60.
Section seconde. . . . . 63.
Section troisiéme. *De ceux qui ont eu la témérité impie de nier absolument la réalité des miracles de* JESUS-CHRIST. . . . . 66.
Miracles modernes. Section quatriéme. . . 76.
MISSIONS. . . . . 79.
MONDE. *Du meilleur des mondes possibles.* 81.
MONSTRES. . . . . 83.
MONTAGNE. . . . . 87.
MORALE. . . . . ibid.
MOUVEMENT. . . . . 88.
MOYSE. . . . . 91.
NATURE. *Dialogue entre le philosophe & la nature.* 95.
NOMBRE. . . . . 98.
NOUVEAU, NOUVEAUTÉS. . 102.
NUDITÉ. . . . . 103.
OCCULTES, *Qualités occultes.* . 104.
ONAN ET ONANISME. . . . . 106.
OPINION. . . . . 109.
ORACLE. . . . . 110.
ORAISON, PRIÈRE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES, &c. . . . . 117.
ORDINATION. . . . . 122.
ORIGINEL, PÉCHÉ ORIGINEL. . 123.

Digitized by Google

Explication du péché originel. Pag. 127.
ORTOGRAPHE. 128.
OZÉE. 129.
PARADIS. 131.
PARLEMENT. *Depuis* Philippe le bel *jusqu'à* Charles VII. 133.
L'étendue de ses droits. 135.
Remontrances des parlemens. 138.
Sous Louis XV. 141.
PASSIONS. *Leur influence sur le corps, & celle du corps sur elles.* 145.
PATRIE. Section première. 149.
Section seconde. 150.
PAUL. *Questions sur Paul.* Section première. 152.
Section seconde. 156.
PERES, MERES, ENFANS: *Leurs devoirs.* 158.
PETRONE. 161.
PHILOSOPHIE. Section première. 164.
Section seconde. 165.
Section troisiéme. 167.
Section quatriéme. 168.
De DIEU. 169.
Du gouvernement. 171.
PIERRE (ST.). 180.
PLAGIAT. 186.
POLIPES. 188.
POLITIQUE. 190.
Politique du dehors. 192.
Politique du dedans. 193.
POPULATION. Section première. 195.

Digitized by Google

Section seconde. *Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.* Pag. 201.
POSTE. 205.
POURQUOI (*Les*). 207.
PRÉTENTIONS. 212.
PRÊTRES DES PAYENS. 214.
PRIÈRES. 217.
PRIVILÈGES, CAS PRIVILÉGIÉS. 219.
PROPHÈTES. 223.
PROPHÉTIES. Section première. 225.
Section seconde. 227.
PROPRIÉTÉ. 231.
PROVIDENCE. 235.
PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE. 238.
PUISSANCE, LES DEUX PUISSANCES.
Section première. 243.
Section seconde. 248.
PURGATOIRE. 251.
De l'antiquité du purgatoire. 253.
De l'origine du purgatoire. 256.
QUAKER *ou* QUOAKRE. 258.
QUESTION, TORTURE. 260.
QUISQUIS (*du mot*) *de* Ramus, *ou de* La Ramée, *avec quelques observations utiles sur les persécuteurs, les calomniateurs, & les faiseurs de libelles.* 262.
Exemples des persécutions que des hommes de lettres inconnus ont excitées, ou tâché d'exciter contre des hommes connus. 265.
Du gazetier ecclésiastique. 267.
De Patouillet. ibid.

Digitized by Google

Du Journal chrétien. . . Pag. 268.
De Nonotte. . . . . ibid.
De Larchet *ancien répétiteur du collège Mazarin.* 270.
Des libelles de Langleviel, *dit* La Beaumelle. ibid.
Observations sur tous ces libelles diffamatoires. 278.
RAISON. . . . . 279.
RARE. . . . . 281.
RAVAILLAC. . . . . 284.
RELIGION. Section première. . . 288.
Section seconde. . . . . 290.
RÉSURRECTION. Section première. *De la résurrection des anciens.* . . . . 298.
Section seconde. *De la résurrection des modernes.* 301.
RIME. . . . . 303.
RIRE. . . . . 306.
ROI. . . . . 307.
ROME. COUR DE ROME. . . 310.
RUSSIE. . . . . 316.
SALIQUE, LOI SALIQUE. . 318.
Des loix fondamentales. . . . 320.
Comment la loi salique s'est établie. . 321.
Examen si les filles dans tous les cas sont privées de toute hérédité par cette loi salique. . 326.
SALOMON. . . . . 327.
SAMMONOCODOM. . . . 336.
D'un frère cadet du Dieu Sammonocodom. 339.
SAMOTRACE. . . . . 340.
SAMSON. . . . . 344.
SCANDALE. . . . . 348.
SCHISME. . . . . 350.

Digitized by Google

SCHOLIASTE. . . . . Pag. 354.
SERPENT. . . . . 367.
SICLE. . . . . 369.
SOLDAT. . . . . 371.
SOMNAMBULES, ET SONGES. . 372.
Lettre aux auteurs de la gazette littéraire, sur les songes. . . . . . 375.
SOPHISTE. . . . . 378.
STYLE. . . . . 379.
Harangue au Roi, prononcée par Mr. le Camus *premier président de la cour des aides.* . 385.
SUPERSTITION. Section première. . 386.
Section seconde. . . . . 388.
Section troisiéme. *Nouvel exemple de la superstition la plus horrible.* . . . . 392.
SUPPLICES. Section première. . 394.
Section seconde. . . . . 397.
Section troisiéme. . . . . 403.
SYMBOLE, *ou* CRÉDO. . . . 404.
SYSTÊME. . . . . 408.
TÉRÉLAS. . . . . 412.
TESTICULES. Section première. . 415.
Section seconde. *Et par occasion, des hermaphrodites.* . . . . . 416.
THÉOCRATIE. *Gouvernement de* DIEU *ou des Dieux.* . . . . . 419.
THÉODOSE. . . . . 423.
TOLÉRANCE. Section première. . 426.
Section seconde. . . . . 427.
TONNERRE. Section première. . 429.
Section seconde. . . . . 432.

Digitized by Google

TOPHET. . . . . Pag. 434.
TRINITÉ. . . . . 437.
Explication de la Trinité ſuivant Abauzit. 442.
Sentimens des Orthodoxes. . . . ibid.
Des Unitaires. . . . . . 442.
Des Sociniens. . . . . . ibid.
Réflexions ſur le premier ſentiment. . 443.
——— *ſur le ſecond.* . . ibid.
——— *ſur le troiſiéme.* . . 444.
TYRAN. . . . . 445.
VAMPIRES. . . . . 447.
VÉNALITÉ. . . . . 453.
VENISE. *Et par occaſion de la liberté.* . 454.
VENTRES PARESSEUX. . . 456.
VERGE. *Baguette divinatoire.* . . 459.
VÉRITÉ. . . . . 462.
Vérités hiſtoriques. . . . . 464.
Des degrés de vérité ſuivant leſquels on juge les accuſés. . . . . ibid.
VERS ET POÉSIE. . . . 466.
VERTU. . . . . 478.
VIANDE, VIANDE DÉFENDUE, VIANDE DANGEREUSE. *Court examen des préceptes juifs & chrétiens & de ceux des anciens philoſophes.* 481.
VIE. . . . . 484.
VISION. . . . . 487.
VOLONTÉ. . . . . 491.
VOYAGE DE ST. PIERRE À ROME. 493.
XÉNOPHANES. . . . . 499.
XÉNOPHON, *& la retraite des dix mille.* 500.
ZOROASTRE. . . . . 508.

77780884 Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google